00032709

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

VIE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DE

NAPOLÉON,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME,

AU TRIBUNAL DE CÉSAR, D'ALEXANDRE ET DE FRÉDÉRIC.

32709
ac

Tome Troisième.

Je fus ambitieux; tout homme l'est, sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.

(VOLTAIRE, *Mahomet.*)

PARIS,

CHEZ ANSELIN, SUCCESSEUR DE MAGIMEL,

BRAIRE DE LA GARDE ROYALE ET DES TROUPES DE TOUTES ARMES,

RUE DAUPHINE, N° 9.

1827.

Fr
923.1440S
Nap/Nap/vie
32809

NAPOLÉON

AU TRIBUNAL DE CÉSAR, D'ALEXANDRE ET DE FRÉDÉRIC.

CHAPITRE XII.

Suite des événements après la paix de Tilsit. Projets sur le Portugal. Junot s'empare du royaume. Murat entre en Espagne pour le soutenir. Grandes vues de Napoléon sur l'Italie. Occupation de Rome par les Français. Réunion de la Toscane à l'empire. Médiation inutile de l'Autriche près de l'Angleterre. Le comte de Stahremb[illegible] quitte Londres. Voyage de Napoléon en Italie. Décret [illegible] Milan. Origine de la révolution d'Espagne. Journée d[illegible] ranjuez. Ferdinand VII proclamé roi. Protestation d[illegible] Charles IV. Ils viennent à Bayonne. Le père cède sa couronne à Napoléon, et oblige Ferdinand à abdiquer. Insurrection générale. Junte de Bayonne qui proclame Joseph roi d'Espagne et des Indes. Dupont capitule à Baylen. Les autres corps français sont forcés de se retirer derrière l'Èbre. Junot, battu par les Anglais à Vimiera, signe un traité d'évacuation pour le Portugal. La Romana s'enfuit du Danemarck. Les Russes entrent en Finlande et prennent Sweaborg.

Affaires d'Espagne.

Il est temps de porter mon attention sur la péninsule ibérique, où une révolution épouvantable allait s'opérer.

Les négociations entamées avec le Portugal par suite du traité de Tilsit ne marchaient pas: je m'y étais attendu, et mes mesures étaient prises pour en finir avec cette puissance vassale de l'Angleterre.

Grace à la légèreté et à la faiblesse de Godoï, je comptais avoir également raison de l'Espagne, et la fixer plus irrévocablement que jamais dans mes intérêts. Il fallait pour cela donner de nouvelles bases à nos relations, non-seulement pour faire adopter le système continental avec toute ma législation commerciale, mais encore pour me mettre à l'abri de nouvelles hésitations.

Résultats de ses menaces contre moi.

La fameuse et imprudente proclamation du prince de la Paix avait prouvé que cette puissance tenait plutôt à la France par la crainte que par cette ferme conviction de communauté d'intérêts qui avait présidé au pacte de famille en 1762 et au traité de St.-Ildefonse. Si elle faisait le moindre pas rétrograde dans le système qu'elle avait suivi jusque là, je pouvais m'attendre d'un moment à l'autre à la voir dans les bras des Anglais. Quel eût été alors le prix de tous les efforts que je faisais depuis dix ans?

Il est vrai, comme j'ai déja eu occasion de le dire, que le cabinet de Madrid avait eu quelques griefs relativement aux îles Baléares, et que la bataille de Trafalgar l'avait déja mis en bonne

disposition de regretter l'alliance. Le parti anglais gagnait tous les jours depuis ces événements, et je ne l'ignorais point. Tout ce qui habitait un port ou avait un intérêt en Amérique, voulait la paix avec les Anglais. Mes démêlés avec le pape influaient sur l'opinion du clergé. Cependant la généralité des esprits inclinait encore pour moi, et c'était sur Godoï que tombait toute l'animadversion publique. Bien qu'il eût réparé sa faute envers moi, en envoyant le corps de La Romana au nord, je sentais bien que je ne pouvais trop compter sur la continuation de son aveugle dévouement.

Dangers de cette défection.

Cependant ces menaces extraordinaires du cabinet de Madrid mettaient à découvert un précipice jusqu'alors inaperçu, et dont je mesurai la profondeur. Non-seulement mon système continental, mais encore tout mon système maritime s'écroulerait si jamais l'Espagne rentrait dans l'intérêt de l'Angleterre. Je devais le craindre, tôt ou tard, d'après ce qui venait de se passer, et j'avais plus d'une raison de m'en défier. A ce motif, qui intéressait vivement la prospérité de la France, se réunissait l'intérêt particulier de ma dynastie. Si Charles IV avait abandonné les intérêts des Bourbons de France, qui me garantissait que son successeur en ferait autant, et que Godoï lui-même ne renouvellerait

pas une équipée comme celle de 1806? Que serais-je devenu si, enfoncé en Pologne avec toutes mes forces, un prince français, secondé de 100 mille Anglo-Espagnols, se fût présenté à Bordeaux? En supposant même que j'en imposasse trop pour craindre pareille chose de mon vivant, quel motif de troubles pour l'avenir, si jamais, après ma mort, la péninsule devenait l'appui d'un prétendant avec le secours de l'Angleterre! C'était le levier d'Archimède qui ébranlerait mon empire.

Si j'avais eu d'abord l'intention de détrôner la branche de Bourbon d'Espagne, et si je n'avais eu que cet objet en vue, j'aurais profité de mon alliance de Tilsit et des griefs que la proclamation du prince de la Paix me donnait pour lui déclarer ouvertement la guerre. Au fond, c'eût été le parti le plus loyal et qui s'accordait le plus avec mon caractère; mais il aurait produit précisément ce que je voulais éviter: au premier coup de canon tous les ports d'Espagne et d'Amérique eussent été ouverts aux Anglais, et l'influence anglaise établie pour longtemps à Madrid, à Cadix et à Mexico.

Une idée moins romanesque et beaucoup plus convenable se présenta naturellement à mon esprit: c'était d'assurer pour toujours mon ascendant et mon influence sur la péninsule, en cé-

dant le Portugal à l'Espagne, et en lui demandant en échange les provinces situées entre les Pyrénées et l'Ebre. *C'était tout ce que je pouvais désirer de plus complet pour assurer ma domination jusqu'au cœur de la monarchie, la mettre dans ma dépendance absolue, et rompre à jamais les liens de l'Angleterre avec le Portugal et par contre-coup avec l'Espagne.*

L'occupation du Portugal est décidée.

Le Portugal se présentait naturellement comme le premier échelon pour arriver au but de l'entreprise. L'Angleterre y avait rétabli toute son influence et son monopole. Les premières démarches, faites à la suite du traité de Tilsit pour obliger le prince régent à entrer dans la grande alliance, n'avaient eu d'autres résultats que de confirmer à l'Angleterre la teneur des articles secrets de ce traité. C'était à Londres que le prince allait demander la réponse qu'il devait faire à mes sommations !!

J'avais jugé, par les négociations de 1801, tout l'intérêt que le cabinet de St.-James prenait à ses relations avec ce pays, puisque l'approche seule de l'armée du général Leclerc avait plus fait pour décider la signature des préliminaires que tout ce qui se passait à la même époque en Europe.

Je savais donc que l'occupation du Portugal porterait un coup sensible au commerce et à la

politique britanniques. La même leçon du passé devait aussi me convaincre que le prince régent, pliant sous l'empire de la nécessité, me promettrait pour l'instant tout ce que je voudrais. Mais jamais nous ne pourrions compter sur sa sincérité, car son parti était pris; il voulait transporter sa résidence au Brésil, plutôt que de se jeter franchement dans mon alliance. Il s'y préparait depuis quatre ans, et l'avouait formellement par sa proclamation du 2 octobre. Lorsque l'orage le menaça de plus près, il offrit, à la vérité, de fermer ses ports aux Anglais; toutefois, on pouvait si peu y compter, que deux jours après, ses envoyés signaient à Londres une alliance plus étroite avec l'Angleterre (22 octobre 1807). Il était évident qu'il ne voulait que gagner le temps nécessaire pour assurer l'émigration de toute sa cour avec les archives et les employés supérieurs du gouvernement. D'ailleurs, l'expulsion du pavillon anglais n'eût pas empêché que sous pavillon d'emprunt le Portugal ne fût exploité comme une colonie anglaise par des fabricants de cette nation établis en Portugal, et par les compagnies chargées du commerce exclusif des vins de Porto. Je demandai donc l'expulsion des Anglais et la confiscation de leurs propriétés et marchandises. Le prince régent, qui n'avait pas les mêmes motifs

de haine et de vengeance que moi, ne pouvait pas accorder de pareilles conditions; il l'eût promis, qu'il n'eût pas dépendu de lui d'accomplir ses promesses : son peuple l'eût entraîné.

Le refus formel de ce prince me détermina. Je vis qu'il fallait une puissance aussi formidable que la mienne pour changer tous les points de vue des relations futures du Portugal. Je décidai le partage de ce royaume et l'expulsion de la maison de Bragance. Il y avait certes plus de violence que de justice dans cette mesure; mais je m'en promettais l'expulsion éternelle des Anglais de la péninsule; résultat immense pour l'accomplissement de mes projets et l'avenir de mon empire. Certes, j'avais autant de droits à cette usurpation que les Anglais à brûler Copenhague et à s'emparer de la flotte danoise. S'ils ne gardèrent pas ce pays, c'est parce qu'ils n'avaient pas les forces suffisantes pour s'y maintenir.

L'occupation formelle du royaume me mettait en mesure d'en disposer à mon gré pour l'échanger contre l'Étrurie et les provinces des Pyrénées jusqu'à l'Èbre; elle pouvait de plus servir d'acheminement à l'occupation éventuelle de l'Espagne elle-même.

Traité de Fontainebleau sur le partage de ce pays.

Pour arriver d'autant mieux à mes fins, je proposai au cabinet de Madrid le partage de la Lusitanie. Un traité fut conclu à cet effet à Fon-

tainebleau le 27 octobre 1807. Il me procurait la possession de l'Étrurie, et l'infant de Parme recevait en échange la province du Minho; Godoï, les Algarves et l'Alentejo; le reste serait séquestré jusqu'à la paix, et Charles IV proclamé empereur des Amériques.

La cour de Madrid abonda entièrement dans mes vues : non-seulement on accorda le passage à nos troupes, mais un corps d'élite fut mis à ma disposition pour assurer l'entreprise.

Junot occupe le Portugal.

A l'approche de l'armée commandée par Junot, le prince régent promit tout ce qu'on voulut; mais c'eût été toujours à recommencer. D'ailleurs mon lieutenant, ayant ordre d'occuper en tous cas le Portugal, continua à s'avancer. La cour éperdue s'embarqua pour le Brésil, et me laissa son royaume en transportant une dynastie européenne sur un trône américain.

Éclairé par la proclamation du 2 octobre sur ce projet, j'avais prescrit à Junot de faire la plus grande diligence pour prévenir cet embarquement; mais ma déclaration du 13 novembre annonçant que la maison de Bragance avait cessé de régner, insérée trop tôt dans le Moniteur, parvint, par Londres et par mer, en huit jours à Lisbonne. Le prince régent, détrôné par mes décrets, fut tiré d'incertitude sur le parti qu'il avait à prendre, et ne crut pas prudent d'atten-

dre mes troupes. Il s'embarqua le 27 novembre, emmenant tout ce qu'il put de sa flotte et un trésor de 500 millions (1). Les vents contraires le retinrent deux jours dans le Tage; nos troupes n'étaient plus alors qu'à deux lieues de Lisbonne où elles entrèrent le lendemain.

Junot mit une telle précipitation dans sa marche, qu'il traversa, sans la moindre précaution, la contrée stérile d'Alcantara à Castelbranco, et les affreuses montagnes qui séparent cette ville d'Abrantès, où son armée faillit périr. Il ne se présenta devant Lisbonne qu'avec 2 à 3 mille hommes qui ressemblaient plus à des spectres qu'à des conquérants. Cette rapidité était commandée par le désir de prévenir l'émigration du gouvernement. Junot y attacha tant de prix, qu'il entra à Lisbonne suivi d'une faible escorte, et fit même tirer sur l'escadre par les batteries portugaises, tant était grande la terreur qui le devançait. Il n'en arriva pas moins trop tard, et cette marche imprudente et précipitée ne contribua pas peu à nos revers ultérieurs dans ce pays, en montrant aux Portugais nos jeunes conscrits affamés, comme des adversaires peu redoutables, première impression qui

(1) Il emmena 8 vaisseaux, 3 frégates, 4 bricks, et laissa 5 vaisseaux, 5 frégates, 12 goëlettes.

ne s'effaça jamais. L'histoire des maux que cette armée avait endurés aurait dû suffire pour me détourner de mes projets, si je n'avais été entièrement trompé sur le caractère des nations que je voulais soumettre.

Tandis que Junot volait ainsi aventureusement sur Lisbonne, le général espagnol Taranco prenait possession des provinces du Douro, et le marquis de Solano pénétrait par l'Alentejo à Evora et Setuval; une division espagnole, sous le général Caraffa, avait suivi Junot à Lisbonne.

Dissension dans la famille royale. Ferdinand propose de s'unir à la mienne.

A cette époque, des querelles domestiques scandaleuses flétrissaient la famille de Charles IV. Le prince de la Paix, abusant de son crédit, humiliait l'héritier du trône; et celui-ci, cherchant un abri contre les vexations du favori, autorisées par son père, m'avait demandé la main d'une princesse de ma maison dans l'espoir de s'assurer ma protection. Malheureusement je ne pouvais disposer alors que d'une fille de Lucien. Son père s'était si mal conduit envers moi que je ne pouvais guère l'en récompenser en donnant un trône à sa fille, sur laquelle il exercerait plus d'influence que moi. D'ailleurs, je n'avais qu'une faible confiance dans les démarches de Ferdinand. Ce prince avait épousé en premières noces la fille de la reine Caroline de Naples, la plus implacable de mes ennemies :

je savais que ce lien avait influé sur ses sentiments politiques, et que, par haine pour Godoï, il en voulait à la France qui le soutenait.

Cependant le faux pas récemment fait par le favori contre moi, et la demande d'une princesse de ma maison par Ferdinand, prouvaient assez que la haine de ce prince serait susceptible de changer: il m'appelait dans sa lettre *le grand homme du siècle.*

La démarche du prince des Asturies était illégale; un prince héréditaire qui, sans l'aveu de son roi, établit des relations avec une dynastie étrangère, n'est qu'un criminel d'état plus coupable qu'un autre. Je différai d'y répondre; il fallait avant tout m'expliquer avec mon frère Lucien.

Talleyrand n'excite à la guerre.

Talleyrand, dont l'orgueil égalait l'ambition, avait quitté à la fin de 1807 le département des affaires étrangères, pour prendre place parmi les grands dignitaires en qualité de vice-grand-électeur, charge qui fut créée pour lui, comme celle de vice-connétable l'avait été pour Berthier.

Une basse jalousie entraîna le vaniteux diplomate; et une question d'antichambre lui fit quitter un poste où il avait plus d'importance et de pouvoir, afin de ne pas souffrir au-dessus de lui un rival qu'il détestait.

Habile à diriger une intrigue, Talleyrand était un homme d'affaires bien plus qu'un homme

d'état : il avait le travail facile et une manière lumineuse de présenter les choses. Son travail me convenait, et je fis tout pour le détourner du ridicule échange qu'il sollicitait. Il fut remplacé par Champagny.

A l'époque du voyage ordinaire de Fontainebleau et des dissensions survenues dans la famille royale d'Espagne, il en était déjà à regretter d'avoir quitté son ministère : l'inaction le consumait, et il crut que je consentirais peut-être à lui rendre une espèce de suprématie sur nos relations extérieures, tout en lui laissant sa nouvelle dignité. Il m'accabla, à cet effet, de mémoires, de notes, de conversations, tendant à prouver qu'il suffirait de me montrer avec 30 mille hommes pour soumettre l'Espagne. Ainsi l'Europe fut étrangement abusée, lorsque, sur sa parole, elle crut qu'il s'était opposé à la guerre.

Tournée en Italie.

Loin d'abonder dans ses idées, je voulais commencer par m'assurer de la ligne de l'Èbre, et voir ensuite ce que les événements amèneraient. Après la signature du traité de Fontainebleau, je me rendis donc en Italie. J'avais plusieurs objets en vue dans ce voyage : j'espérais que ma présence dans ce pays donnerait à penser à l'Autriche, et la déciderait à entrer franchement dans la grande alliance contre l'Angleterre. Ce but fut atteint, car le cabinet de Vienne ne

tarda pas à prescrire au comte de Stahremberg de quitter Londres, si sa médiation était repoussée, et cet ambassadeur quitta en effet l'Angleterre dans les premiers jours de février.

Outre cela, j'étais bien aise d'en imposer au pape, et de le faire entrer dans une confédération italienne qui unirait Naples, l'Étrurie, le royaume d'Italie et le pape, sous mon protectorat, à l'instar de la confédération du Rhin.

Entrevue avec Lucien.

Ensuite je voulais m'expliquer sur la proposition que m'avait faite le prince des Asturies. Lucien avait été ambassadeur à Madrid, il connaissait cette cour; en mettant sa fille sur le trône, il eût pu y servir ma politique; mais je demandais pour gage de sa soumission qu'il se séparât de sa femme, dont la conduite n'était pas irréprochable, et qui avait été publiquement sa maîtresse.

Je tenais à allier mon frère à une des grandes maisons souveraines. Cet acte de soumission eût été à mes yeux une garantie de ses sentiments à venir, et eût redoublé l'honneur de ma famille. Nous eûmes une entrevue à Mantoue. Lucien consentit au mariage de sa fille, mais refusa les conditions que je mettais à notre réconciliation; je devais tout craindre de la part d'un frère qui donnait à l'Europe le dangereux exemple de mépriser mes volontés; d'un fou qui sacrifiait à de misérables inclinations le trône d'Espagne pour

sa fille et les destinées de la France : aveuglement déplorable, puisqu'il eut une grande influence sur les désastres de l'Espagne et les miens!!

Décret de Milan contre le commerce anglais.

Ce fut au retour de cette entrevue que je lançai mon fameux décret de Milan, en représaille des nouvelles prétentions de l'Angleterre.

Près de toucher à l'accomplissement de mon grand système, je reçus l'ordre du conseil britannique du 11 novembre, déclarant *que tous les pays occupés par nos troupes, ou qui auraient reconnu notre influence en excluant le pavillon anglais de leurs ports, seraient traités comme s'ils étaient effectivement bloqués; c'est-à-dire que tout bâtiment destiné pour ces pays était soumis à être visité, arrêté en pleine mer, conduit dans les ports anglais, et passible d'une imposition qui serait fixée par les lois du parlement.*

C'était frapper notre commerce et celui de l'Europe d'une taxe infame, puisqu'elle admettait une sorte de suzeraineté, un droit régalien des Anglais sur toutes les propriétés étrangères qui voguaient sur les mers; c'était imposer le sceau de l'infamie à toutes les puissances qui se soumettraient volontairement à un pareil code. Je ne pouvais y répondre que par les mêmes armes. Je lui opposai le décret de Milan du 17 décembre. Il portait : 1° *que tout bâtiment qui se serait conformé à l'ordre du conseil, serait*

dénationalisé, traité comme Anglais et de bonne prise, soit qu'il entrât dans les ports du continent, ou qu'on l'arrêtât en mer.

2° *Que les îles britanniques étaient déclarées en état de blocus sur terre comme sur mer, et que tout bâtiment destiné pour ce pays et pour ses colonies, ou provenant des mêmes contrées, serait de bonne prise.*

Ainsi un abus en amenait un autre dans cette fatale carrière où nous nous étions réciproquement lancés avec un cruel acharnement : cette législation de corsaires eût toutefois tourné au détriment de nos ennemis, sans le fâcheux événement qui ouvrit aux Anglais l'Espagne et l'Amérique.

Une querelle s'engage avec le pape.

A cette époque, une querelle peu sérieuse en apparence, mais qui eut pourtant ses dangers, avait éclaté entre le pape et moi.

Depuis les articles réglementaires que j'avais faits au concordat, ou plutôt depuis que Pie VII était revenu de mon couronnement sans avoir obtenu la restitution des provinces qu'il espérait, le saint-siége avait recommencé une petite guerre sourde, qui prit plus d'animosité à l'époque de la coalition de 1805. La cour de Rome se plaignait sous le rapport temporel de ce que j'exigeais qu'elle entrât dans la confédération italienne.

Une escadre russe et anglaise se disposait alors à opérer un débarquement en Calabre et à

Naples même. Le corps d'armée français, placé dans la presqu'île d'Otrante, serait perdu, si le pape, par ambition des choses de ce monde, venait à s'allier *aux hérétiques*. Je demandai au saint-siége de recevoir garnison à Ancône, et de conclure une alliance offensive et défensive contre les coalisés avec le vice-roi d'Italie et le roi de Naples. Il s'y refusa.

Après la paix de Presbourg, une armée française entra dans Naples, et il me devenait plus nécessaire que jamais d'être sûr des états romains pour communiquer avec elle. Cependant, sans s'inquiéter de l'abandon de l'Autriche, le saint-père se livra aux conseils anglais. Des agents excitaient des peuples à la révolte : partout, depuis Ancône jusque sur les confins napolitains, on égorgeait nos soldats. Le général Bentinck avait organisé en Sicile le foyer de l'insurrection, et son grand atelier était à Rome. J'en prévins le pape, et je sommai de fermer ses ports aux ennemis de la France, de les chasser de Rome, et de faire franchement cause commune avec nous. Je renouvelai ces démarches lors de mon voyage à Milan, et ma proposition d'entrer dans une confédération italienne ne fut pas mieux accueillie. Le saint-siége répondit par des menaces tout au plus pardonnables du temps de Grégoire VII.

Cet état de choses pouvait d'autant moins

durer, qu'il faussait toute ma position en Italie, et qu'une poignée de Romains dégénérés sous le joug monacal, entravait tout ce que je pouvais faire de grand en faveur de cette péninsule.

Déja la Lombardie appréciait les efforts que je faisais dans l'intention de la régénérer. L'armée était naturellement l'objet principal de mes soins; rien n'était négligé pour faire renaître le goût des armes dans ce peuple abâtardi par trois siècles de domination étrangère : je ravivais l'amour de la gloire par de grands monuments. Le forum Bonaparte, entreprise digne des Romains, devait s'élever sur les débris de la citadelle de Milan. Le projet en avait été tracé par le célèbre Antolini, mais son exécution différée jusqu'à la paix : en attendant, une arène magnifique et un cirque qui eussent fait honneur aux beaux siècles de Rome furent élevés sur une partie de ce même terrain. Le superbe arc de triomphe du Simplon, projeté sur l'avenue de Domodossola, devait porter aux siècles les plus reculés le souvenir de la campagne du St.-Bernard et la résurrection de la république italienne.

Les lettres étaient encouragées. On m'a reproché de leur avoir imposé des chaînes, ou de les avoir flétries par des éloges commandés : c'est une absurdité; la répression de la licence ne sera jamais un obstacle aux belles-lettres sous un

règne glorieux ; et si des éloges furent adressés aux grandes choses que j'entreprenais, c'est que les lettres ne sauraient mieux s'ennoblir qu'en célébrant tout ce qui est immortel.

Grandes vues sur l'Italie.

J'avais d'ailleurs sur l'Italie de vastes desseins. Cette longue presqu'île, avec la Sardaigne, la Corse et la Sicile, ne compte pas moins de 1200 lieues de côtes ; quoiqu'elle ait dominé le monde par ses armées de terre, elle paraît néanmoins bien plus appelée par la nature à briller sur les mers. Trop étroite et trop profonde comme puissance continentale, elle n'offre pas la surface nécessaire pour manœuvrer facilement sur l'un ou l'autre des versants de l'Apennin : les armées qui l'ont envahie n'ont jamais eu qu'à pousser de front les armées qui la défendaient. L'ennemi venant du nord, et qui serait maître de Rome d'un côté et de Pesaro de l'autre, posséderait paisiblement tout le pays qu'il laisserait derrière lui, parce que l'armée italienne, refoulée dans la Calabre, ne pourrait rien tenter que par des débarquements. Comme puissance maritime, au contraire, l'Italie serait redoutable.

Les marins génois, vénitiens, se sont disputé durant trois siècles le commerce de l'Orient, et s'ils n'ont pas joué un plus grand rôle, c'est au morcellement de leur patrie en vingt petits états qu'il faut l'attribuer.

Des rades magnifiques, comme celles de la Spezzia, de Tarente, du Cataro, de Raguse; des ports considérables, comme Gênes, Livourne, Naples, Ancône, Venise, Raguse, Corfou; des matelots en quantité; le voisinage de la Macédoine, de la Bosnie et de l'Albanie, dont les vastes forêts donnent les plus beaux bois de construction; la facilité de tirer des cuivres de la Hongrie : tels sont les innombrables avantages qu'elle présente pour équiper de grandes flottes. Il ne fallait que du temps et de l'argent pour organiser dans cette contrée une force navale de cinquante vaisseaux et autant de frégates, et pour mettre fin à la suprématie anglaise, de concert avec l'Espagne, la France et la Hollande.

Projet pour transporter le saint-siége à Paris.

La première condition de la régénération italienne, était de mettre un terme à la puissance temporelle des papes. La possession des états romains était le lien nécessaire entre le royaume de Naples, c'est-à-dire, entre les 8 millions d'Italiens méridionaux et le royaume d'Italie, la Toscane, Gênes, le Piémont, la Cisalpine, où les 8 millions d'Italiens du nord. S'emparer des états romains, et laisser subsister la puissance spirituelle des papes, était chose difficile à concilier, car c'était forger des armes contre soi. Je trouvai un moyen unique et admirable d'atteindre mon but, en exécutant un double projet

qui me laisserait libre arbitre des états romains, et qui renforcerait mon autorité de toute l'influence que le saint-siége exerçait jadis sur l'Europe. C'était de transférer le chef de l'église à Paris, et de réunir ensuite l'Italie en un seul corps de nation.

C'est dans ce but et sur l'avis de l'agitation qui régnait à Rome que je résolus d'en finir. Peu de jours après mon entrée victorieuse à Vienne; quatre jours avant la bataille d'Essling, je lançai le décret qui réunissait Rome et les états de l'église.

Quels avantages immenses n'eussé-je pas obtenus si j'avais réussi, et à quoi cela a-t-il tenu? J'aurais débarrassé l'empire des tracasseries ultramontaines; je lui aurais procuré, par l'influence du pape, un grand ascendant sur les catholiques de Pologne, de Hongrie, d'Irlande, d'Espagne et de Portugal. Enfin, retrempant les descendants des Romains et les rejetant dans un même moule avec les Napolitains, les Lombards, j'aurais fait de l'Italie une puissance maritime respectable, puisqu'elle a autant de côtes et de ports que la France.

Le pape eût au fond plus gagné que perdu à ce projet; car de chétif prince d'Italie, il fût devenu le second personnage de l'Europe.

Occupation de Rome.

Je fis peut-être une faute en mettant trop

de vivacité dans l'exécution de ce dessein. Il m'importait de ménager le pape au moment où je frappais mes coups en Espagne et en Portugal; mais, entraîné par l'effet moral que les démarches hostiles du pontife romain produisirent sur moi au moment où l'alliance de Tilsit le livrait à ma discrétion, j'ordonnai, à la fin de janvier 1808, à un corps de 6 mille hommes d'entrer dans Rome, je demandai la cession des Marches, et l'adhésion franche à la ligue italienne. Le pape, tout fier d'être placé sur son champ de bataille, voulut tenter de défendre sa puissance temporelle, en me répondant avec le canon de l'église. Les brefs, les bulles, les plaintes, les menaces redoublèrent. Son bref du 27 mars 1808 surtout tenait un langage auquel j'étais peu accoutumé; il me menaçait d'excommunication. Je lui répondis par un décret qui réunissait Ancône et les Marches au royaume d'Italie.

Réunion de la Toscane à la France.

Ces réunions partielles n'étaient, comme je l'ai dit, qu'un acheminement vers un plus vaste système : quelques semaines après avoir donné une partie des états romains au royaume d'Italie, je prononçai la réunion de la Toscane et du duché de Parme à la France.

Le traité de Fontainebleau m'assurait ce pays en échange d'une partie du Portugal : il me con-

venait de hâter la mise en possession, et, en transportant les limites de mon empire jusqu'à celles de l'Ombrie, je donnai une assiette plus solide à mon influence sur Naples.

Je renonce à l'alliance de Ferdinand.

J'étais revenu d'Italie en France plus indigné que jamais contre Lucien, et assez peu disposé à satisfaire au vœu de Ferdinand. Je ne lui avais pas répondu; c'est une des fautes que la postérité me reprochera, quoiqu'elle ne soit pas exclusivement la mienne. C'en fut une réellement par la tournure que prirent les affaires; *mais qu'aurait-on dit de moi si, plein d'une juste défiance envers Ferdinand et ses conseillers, j'avais mis encore Lucien en qualité de son beau-père à la tête de l'opposition contre moi?*

Son père le fait arrêter.

Les événements se compliquèrent bientôt de manière à redoubler mes incertitudes sur le parti que j'avais à prendre. Godoï, instruit de la proposition que Ferdinand m'avait faite d'épouser une princesse de la famille impériale, et des rapports que ce prince avait eus à ce sujet avec l'ambassadeur Beauharnais, jugea qu'il y allait de son existence d'empêcher cette union, qui assurerait le triomphe de l'héritier du trône auquel il avait prodigué tant d'indignes traitements. Tremblant des suites d'un pareil événement, il fait prendre à Charles IV la chose au sérieux, présente cette intrigue comme un crime

d'état, décide le père à faire juger son fils par une haute cour du conseil des Indes et de Castille, et le constitue prisonnier (le 29 octobre) dans le palais où tout semble présager au prince le sort de l'infortuné don Carlos condamné par Philippe II. Je parvins à détourner le coup : Charles IV pardonna à son fils ; mais on fit le procès à ses conseillers.

Occupation des places du Nord.

L'occupation du Portugal exigeait l'établissement d'une route d'étapes à travers l'Espagne ; ce qui s'arrangeait fort bien avec mes vues. Sous prétexte de soutenir Junot, j'avais poussé Murat sur l'Ebre avec 50 mille hommes. Duhesme entra en Catalogne comme pour la traverser et le rejoindre : ce général s'introduisit par surprise dans Figuières et dans la citadelle de Barcelone ; Murat fit mettre, par subterfuge, garnison à Pampelune et à St.-Sébastien.

Je n'entreprendrai pas de justifier ces démarches, qui paraîtront moins blâmables si l'on réfléchit que ces places devaient m'échoir dans l'échange projeté du Portugal contre les provinces de l'Ebre. En les occupant, je voulais prévenir toute idée de résistance de la part des Espagnols, et lever plus facilement les scrupules que pourrait rencontrer cet échange : l'histoire m'avait assez appris que, dans les grandes entreprises, le succès justifie tout ; or le résultat de

la mienne devait être si immense, que je sacrifiai toute considération pour la faire réussir.

Je me croyais d'autant plus certain de devenir l'arbitre de l'Espagne, que La Romana, avec l'élite de l'armée espagnole, se trouvait, comme nous l'avons dit, du côté du Danemarck, et que 25 mille hommes venaient d'entrer en Portugal avec Junot. Une révolution imprévue vint bientôt donner un aspect tout différent aux affaires.

La cour veut partir pour Séville.

N'ayant plus rien à ménager, et le Portugal étant agité par le bruit du partage, j'avais prescrit à Junot de prendre possession de tout le pays en mon nom. C'était une démarche toute naturelle pour en faire ensuite la cession projetée; car, pour céder un pays, il faut bien commencer par constater la propriété qu'on a obtenue par la conquête. Cette atteinte apparente au traité de Fontainebleau fut un coup de foudre pour Godoï et ses partisans, qui n'en pénétrèrent pas le motif. Combinée avec l'occupation clandestine des places, elle lui découvre l'abîme entr'ouvert sous ses pas. Il se rappelle sa proclamation, le procès de Ferdinand, le projet de mariage, et tremble de se voir livré à toute ma vengeance. Il persuade à Charles IV que j'allais le traiter comme le prince régent de Portugal. Dans cette idée, il l'engage à trans-

férer la cour à Séville, d'où elle serait à même de se défendre sur la rive gauche du Tage, ou, si elle succombait, de fuir en Amérique.

On m'attribue le projet de la reléguer au Mexique.

On a accusé Godoï d'avoir tramé avec moi la translation de la famille royale au Mexique, de même que la famille de Bragance s'était réfugiée au Brésil. Deux circonstances suffiront pour démontrer la sottise de ces allégations : la première, c'est le prix que l'Angleterre avait mis au départ de Jean VI pour Rio-Janeiro, et l'intérêt qu'elle eût trouvé à ce que Charles IV l'imitât. La seconde, c'est l'opposition que mon ambassadeur Beauharnais mit à ce départ : à la vérité, je l'en blâmai plus tard, mais cela ne veut point dire que j'eusse rien concerté de pareil ; je ne reprochais à mon ministre que d'avoir mis des entraves à une résolution inattendue qui eût simplifié la question, et m'eût rendu entièrement arbitre de l'Espagne, au lieu de me jeter dans les embarras inextricables d'une révolution.

Si l'émigration de Charles IV en Amérique eût été mon premier but, on aurait droit de me l'imputer à faute ; je savais trop bien qu'il serait hasardeux de me présenter aux Espagnols, comme arbitre de leurs destinées, en apportant pour premier gage la séparation de leurs colonies. La tournure des affaires pouvait amener

ce résultat; mais il n'entra jamais comme base dans mes projets. Au pis aller, j'aimais mieux voir les Bourbons à Mexico qu'à Madrid. D'ailleurs, il n'était pas impossible que Charles IV, placé sur le trône d'Amérique, se liât par un bon traité avec la mère-patrie, et que ce vaste empire d'outre-mer, revivifié sous un gouvernement direct et concentré, ne fût à même de soutenir l'indépendance de son pavillon et de son commerce. Si je n'atteignais aucun de ces deux buts, du moins pourrais-je imprimer un grand mouvement intérieur à l'Espagne pour lui donner des institutions plus vigoureuses, afin de tourner toute son énergie sur la guerre maritime. *En dernière analyse, il est certain que si l'Angleterre conservait l'empire universel des mers, l'Amérique tomberait tôt ou tard dans sa dépendance; or, le seul moyen de lui disputer cet empire, était de s'assurer des ressources de l'Espagne. Si, à l'aide de ces ressources bien dirigées je parvenais à rétablir l'équilibre maritime et la liberté du commerce, l'émancipation de l'Amérique tournerait aussi bien au profit de l'industrie française qu'à celui des Anglais.*

Explosion en Espagne.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle du départ pour Séville, répandue en Espagne, devint l'étincelle électrique qui occasionna une explosion subite et terrible.

Les opinions n'avaient marché dans ce pays, qu'à l'égal du reste de l'Europe. Les lumières n'avaient pénétré ni dans la première ni dans la dernière classe; elles avaient concentré leur foyer dans les classes moyennes de la petite noblesse, de la robe et du clergé séculier. Celles-ci sentaient l'abaissement de leur patrie, et rougissaient d'obéir à un gouvernement qui la conduisait à sa perte. On les appelait les libéraux.

Le bruit de mes projets, amplifiés et interprétés selon les passions des partis, fit fermenter les têtes. Les moines, craignant pour leur influence, se crurent perdus si j'étendais mon gouvernement jusque sur l'Espagne; car ce n'était pas le catholicisme du concordat qu'il leur fallait. Les libéraux furent sensibles à l'humiliation de leur pays: tous crurent prévenir sa ruine par une conjuration.

Révolution d'Aranjuez. Ferdinand proclamé roi.

Dans la nuit du 19 mars 1808, le peuple de Madrid se porte en foule à Aranjuez, et demande la tête de Godoï; l'armée, les gardes-du-corps mêmes sont, comme jadis les gardes-françaises, à la tête de la révolution. Le prince de la Paix, caché dans un grenier, se soustrait aux recherches: heureusement pour lui, on ne l'y découvre que plus tard, et on se contente de s'assurer de sa personne, après l'avoir accablé de coups. Le vieux roi, éperdu et cédant aux cris

de la multitude autant qu'aux insinuations des conspirateurs, abdiqua en faveur de son fils. L'Espagne ne gagnait rien au fond à ce changement; car le fils qu'on mettait sur le trône eût laissé faire comme son père. Mais on se débarrassait d'un favori exécré, et c'était beaucoup pour la multitude qui n'approfondit rien.

Murat entre à Madrid.

Murat, instruit des troubles d'Aranjuez, s'était aussitôt dirigé sur Madrid avec 30 mille hommes cantonnés en Castille; il entra dans cette capitale le 23 mars. Peu de jours après, Charles IV, revenu de sa stupeur, excité par Godoï et par la reine, rétracta son abdication, et déclara qu'elle lui avait été arrachée par la force. Il tenait peu à la couronne, mais il tenait beaucoup à ce que son fils ne la gardât pas. Cette entrée de Murat à Madrid était une démarche imprudente et prématurée. Le grand-duc de Berg se flattait d'occuper le trône de Charles-Quint, et le désir qu'il en avait le poussait sans réflexion vers tout ce qui lui paraissait propre à hâter un dénouement. J'étais si peu décidé jusque là à un changement de dynastie, que, peu de jours avant cette nouvelle, j'avais fait remettre à Isquierdo les bases d'un traité *qui, céderait à Charles IV le Portugal entier, contre un territoire équivalent entre les Pyrénées et l'Ebre; je lui garantirais le reste de la monarchie moyen-*

nant qu'il ouvrît les ports de l'Amérique aux vaisseaux et au commerce français.

Je n'ignorais pas que cette aliénation de quatre provinces pourrait rencontrer des difficultés; et la précaution de me mettre en possession avant de les demander devait lever tous les obstacles, puisque d'un côté je tiendrais déjà les provinces cédées, et que de l'autre j'offrirais une indemnité supérieure qui se trouvait en ma puissance. C'est dans la crainte de ces difficultés qu'il faut chercher le nœud de toute l'énigme, relativement à l'occupation d'une partie du royaume et de la présence de Murat en Castille.

Instructions remarquables données à Murat.

Rien ne prouve mieux la justesse des points de vue qui me dominaient dans cette affaire, que la lettre que j'écrivis à Murat, le 27 mars, en apprenant la révolution d'Aranjuez,

« Monsieur le grand-duc de Berg, je crains « que vous ne me trompiez sur la situation de « l'Espagne, et que vous ne vous trompiez vous- « même. L'affaire du 19 mars a singulièrement « compliqué les événements : je reste dans une « grande perplexité.

« Ne croyez pas que vous attaquiez une nation « désarmée, et que vous n'ayez que des troupes « à montrer pour soumettre l'Espagne : la révo- « lution du 20 mars prouve qu'il y a de l'éner- « gie chez les Espagnols. Vous avez affaire à un

« peuple neuf; il a tout le courage, et il aura « tout l'enthousiasme que l'on rencontre chez « des hommes que n'ont point usés les passions « politiques.

« L'aristocratie et le clergé sont les maîtres de « l'Espagne; s'ils craignent pour leurs priviléges « et pour leur existence, ils feront contre nous « des levées en masse qui pourront éterniser la « guerre. J'ai des partisans; si je me présente en « conquérant, je n'en aurai plus. Le prince de la « Paix est détesté, parce qu'on l'accuse d'avoir « livré l'Espagne à la France; voilà le grief qui a « servi l'usurpation de Ferdinand: le parti po- « pulaire est le plus faible. Le prince des Astu- « ries n'a aucune des qualités qui sont néces- « saires au chef d'une nation; cela n'empêchera « point que, pour nous l'opposer, on en fasse « un héros. Je ne veux pas que l'on use de vio- « lence envers les personnages de cette famille; « il n'est jamais utile de se rendre odieux, et « d'enflammer les haines. L'Espagne a près de « 100 mille hommes sous les armes; c'est plus « qu'il ne faut pour soutenir avec avantage une « guerre intérieure; divisés sur plusieurs points, « ils peuvent servir de noyau au soulèvement « total de la monarchie.

« Je vous présente l'ensemble des obstacles « qui sont inévitables. Il en est d'autres que vous

« sentirez. L'Angleterre ne laissera pas échapper
« cette occasion de multiplier nos embarras. Elle
« expédie journellement des avisos aux forces
« qu'elle tient sur les côtes du Portugal et dans
« la Méditerranée; elle fait des enrôlements de
« Siciliens et de Portugais.

« La famille royale n'ayant point quitté l'Es-
« pagne pour aller s'établir aux Indes, il n'y a
« qu'une révolution qui puisse changer l'état de
« ce pays; c'est peut-être celui de l'Europe qui y
« est le moins préparé. Les gens qui voient les
« vices monstrueux de ce gouvernement et
« l'anarchie qui a pris la place de l'autorité lé-
« gale font le plus petit nombre; le plus grand
« nombre profite de ces vices et de cette anar-
« chie. Dans l'intérêt de mon empire, je puis
« faire beaucoup de bien à l'Espagne; quels sont
« les meilleurs moyens à prendre?

« Irai-je à Madrid? exercerai-je l'acte d'un
« grand protectorat en prononçant entre le père
« et le fils? Il me semble difficile de faire régner
« Charles IV. Son gouvernement et son favori
« sont tellement dépopularisés, qu'ils ne se sou-
« tiendraient pas trois mois. Ferdinand est l'en-
« nemi de la France; c'est pour cela qu'on l'a fait
« roi. Le placer sur le trône sera servir les fac-
« tions qui, depuis vingt-cinq ans, veulent l'anéan-
« tissement de la France. Une alliance de famille

« serait un faible lien. La reine Élisabeth et d'au-
« tres princesses françaises ont péri misérable-
« ment, lorsqu'on a pu les immoler impunément
« à d'atroces vengeances. Je pense qu'il ne faut
« rien précipiter; qu'il convient de prendre con-
« seil des événements qui vont suivre... Il faudra
« fortifier les corps d'armée qui se tiendront
« sur les frontières du Portugal, et attendre...

« Je n'approuve pas le parti qu'a pris V. A. I.
« de s'emparer aussi précipitamment de Madrid;
« il fallait tenir l'armée à dix lieues de cette
« capitale. Vous n'aviez pas l'assurance que le
« peuple et la magistrature allaient reconnaître
« Ferdinand sans contestation. Le prince de la
« Paix doit avoir dans les emplois publics des
« partisans; il y a d'ailleurs un attachement
« d'habitude au vieux roi, qui pouvait produire
« des résultats. Votre entrée à Madrid, en in-
« quiétant les Espagnols, a puissamment servi
« Ferdinand. J'ai donné ordre à Savary d'aller
« auprès du nouveau roi voir ce qui se passe. Il
« se concertera avec V. A. I.; j'aviserai ultérieu-
« rement au parti qui sera à prendre. En atten-
« dant, voici ce que je juge convenable de vous
« prescrire.

« Vous ne m'engagerez à une entrevue en Es-
« pagne avec Ferdinand, que si vous jugez la
« situation des choses telle que je doive le re-

« connaître comme roi d'Espagne, vous userez de « bons procédés envers le roi, la reine et le prince « Godoï. Vous exigerez pour eux, et vous leur « rendrez, les mêmes honneurs qu'autrefois. « Vous ferez en sorte que les Espagnols ne puis- « sent pas soupçonner le parti que je prendrai : « cela ne vous sera pas difficile; je n'en sais « rien moi-même.

« Vous ferez entendre à la noblesse et au « clergé, que si la France doit intervenir dans « les affaires de l'Espagne, leurs priviléges et « leurs immunités seront respectés. Vous leur « direz que l'empereur désire le perfectionne- « ment des institutions politiques de l'Espagne, « pour la mettre en rapport avec l'état de civi- « lisation de l'Europe, pour la soustraire au ré- « gime des favoris... Vous direz aux magistrats « et aux bourgeois des villes, aux gens éclairés, « que l'Espagne a besoin de recréer la machine « de son gouvernement; qu'il lui faut des lois « qui garantissent les citoyens de l'arbitraire et « des usurpations de la féodalité; des institu- « tions qui raniment l'industrie, l'agriculture et « les arts. Vous leur peindrez l'état de tranquil- « lité et d'aisance dont jouit la France, malgré « les guerres où elle s'est trouvée engagée; la « splendeur de la religion; qui doit son réta- « blissement au concordat que j'ai signé avec le

« pape. Vous leur démontrerez les avantages « qu'ils peuvent tirer d'une régénération politi- « que; l'ordre et la paix dans l'intérieur, la con- « sidération et la puissance à l'extérieur. Tel « doit être l'esprit de vos discours et de vos « écrits. Ne brusquez aucune démarche. Je puis « attendre à Bayonne, je puis passer les Pyré- « nées, et, me fortifiant vers le Portugal, aller « conduire la guerre de ce côté.

« Je songerai à vos intérêts particuliers : n'y « songez pas vous-même. Le Portugal restera à « ma disposition. Qu'aucun projet personnel ne « vous occupe et ne dirige votre conduite; cela « me nuirait et vous nuirait encore plus qu'à moi.

« Vous allez trop vite dans vos instructions « du 14. La marche que vous prescrivez au gé- « néral Dupont est trop rapide; à cause de l'évé- « nement du 19 mars, il y a des changements à « faire. Vous donnerez de nouvelles disposi- « tions. Vous recevrez des instructions de mon « ministre des affaires étrangères.

« J'ordonne que la discipline soit maintenue « de la manière la plus sévère; point de grace « pour les plus petites fautes. L'on aura pour « l'habitant les plus grands égards. L'on respec- « tera principalement les églises et les couvents. « L'armée évitera toute rencontre, soit avec les « corps de l'armée espagnole, soit avec des déta-

« chements. Il ne faut pas que d'un côté il soit « brûlé une amorce. Laissez Solano dépasser « Badajoz. Faites-le observer; donnez vous-même « l'indication des marches de mon armée, pour « la tenir toujours à une distance de plusieurs « lieues des corps espagnols. Si la guerre s'allu- « mait, tout serait perdu. C'est à la politique et « aux négociations qu'il appartient de décider « des destinées de l'Espagne. Je vous recom- « mande d'éviter des explications avec Solano, « comme avec les autres généraux et les gou- « verneurs espagnols. »

En lisant ces instructions, on ne m'accusera plus de m'être jeté inconsidérément dans une folle entreprise. Je voulais mettre mes liens avec l'Espagne à l'abri des caprices d'un favori, et des intrigues du parti anglais; je croyais un changement dans l'intérêt de tous, mais je le voulais d'accord avec les Espagnols. Je voulus commencer à lier l'ancienne dynastie plus fortement à mon système.

Je me décide à me rendre à Bayonne.

L'ascension de Ferdinand au trône nécessita, de ma part, d'autres combinaisons : aux motifs de haine que ce prince pouvait déja avoir contre l'ancien protecteur de Godoï, je venais d'ajouter un grief non moins évident par le silence que j'avais gardé sur ses propositions de mariage. Il s'agissait donc ou de m'attacher ce

prince, ou de disposer de son trône, soit en le rendant à son père, soit en le donnant à l'un de mes frères. Le premier parti me répugnait : chef d'une monarchie toute neuve, je me souciais peu d'encourager les révolutions de palais; les deux autres avaient aussi de graves inconvénients. Je résolus de me rendre à Bayonne, pour voir par moi-même le parti que j'aurais à prendre.

La cour d'Espagne y vient pour conférer avec moi.

J'avais eu d'abord l'idée de me rendre en Espagne, car la vieille cour me demandait avec instance de venir à son secours, et de la retirer de l'abîme où elle se trouvait plongée : elle ne voulait à aucun prix vivre sous la domination de Ferdinand, et demandait le plus modeste asile en France comme une grace spéciale, ne désirant que d'être débarrassée des soins du trône et de la présence d'un fils dont elle s'exagérait les torts. Je résolus de m'aboucher avec elle. Je témoignai également à Ferdinand l'envie de m'expliquer avec lui sur la position grave où une révolution l'avait placé. Je pensais que, pour ne le mettre en présence ni de son père ni de moi, on lui ferait prendre le parti de la révolte, ou celui de gagner l'Amérique; il ne prit ni l'un ni l'autre. Après avoir conféré la régence à un conseil présidé par son oncle don Antonio, il vint au-devant de moi, persuadé qu'il me rencontrerait à Vittoria. Ne m'y trouvant pas, il se

décida à pousser jusqu'à Bayonne, malgré la lettre peu rassurante que je lui adressais. Sans doute que le traité conclu avec Isquierdo contribuait à rassurer ses conseillers sur mes intentions envers la monarchie espagnole; la cession entière du Portugal en paraissait le gage le plus certain. Il ne s'agissait donc, pour Ferdinand, que de gagner son procès personnellement, et il se flattait d'y parvenir sans peine par ses protestations.

Mes détracteurs m'ont accusé de l'avoir contraint par la force à partir de Vittoria pour Bayonne. C'est une absurde méchanceté; je me fusse donné gratuitement les apparences d'une félonie sans qu'il m'en revînt aucun avantage. Je n'étais pas fâché qu'il vînt, puisque je l'avais engagé à une entrevue; mais j'aurais préféré qu'il prît le parti de s'embarquer. Il était si peu nécessaire d'employer la force pour l'amener à Bayonne, qu'il fut sur le point de réclamer l'appui des troupes françaises contre ceux qui voulaient l'en empêcher.

Je me décide à mettre ma dynastie sur le trône d'Espagne.

Je n'eus pas plus tôt conféré avec lui et ses conseillers, que je vis l'ignorance où ils étaient de leur propre situation. Ils n'avaient de parti pris sur rien; ils ne prévoyaient rien; ils menaient leur politique comme des aveugles. Je vis aussitôt le danger de laisser l'Espagne en de pareilles mains; avant un an elle aurait passé dans celles

des Anglais. Je me décidai alors à provoquer l'abdication de cette famille, en plaçant un de mes frères sur un trône qui venait d'être abandonné par ses maîtres.

La chose était facile avec le père; il était décidé à ne pas remettre les pieds dans un royaume où il serait sans cesse exposé aux excès d'une multitude exaspérée, et la reine ne demandait que son favori. Arrivé à Bayonne quelques jours après son fils, Charles réitéra que son abdication avait été forcée; il exigea que Ferdinand lui remît la couronne, ce qui eut lieu le 1^er^ mai; quatre jours après, son père me céda ses droits sur l'Espagne, dans la seule crainte que son fils ne leur succédât.

L'histoire des Atrides n'offre rien de plus dégoûtant que la haine qui animait le roi et la reine d'Espagne contre leur fils; et celui-ci, accablé de mauvais traitements, leur rendait ce sentiment avec usure.

Je ne m'attendais pas à une résistance sérieuse, car la révolution d'Aranjuez n'était point, comme on l'a imaginé, le résultat d'un grand mouvement national. C'était une affaire de coterie, une révolution de palais, l'expulsion d'un visir abhorré. Rien dans tout cela ne ressemblait à l'origine de la révolution de France. Cependant les esprits avaient été mis en effervescence; il pouvait en résulter des suites fâcheuses, et différents partis

se flattaient déja de la faire tourner à leur profit. Les hommes qui voulaient un changement en Espagne n'étaient d'accord que sur un point; c'est qu'ils ne voulaient pas une révolution comme la nôtre : les uns désiraient un gouvernement capable, une autorité qui fût en état d'ôter la rouille qui couvrait leur pays, afin de lui rendre de la considération au-dehors et de la civilisation au-dedans; les autres, et c'étaient les plus puissants, voulaient substituer un confesseur à l'influence de Godoï, et faire revivre dans tout son lustre le règne du clergé; d'autres enfin voulaient l'influence de la grandesse aux dépens du favori et du monarque.

Je projette d'y placer mon frère.

Je pouvais satisfaire les premiers, en m'emparant de leur révolution au point où ils l'avaient amenée. Il s'agissait de donner à l'Espagne une dynastie forte et dépourvue de préjugés. La mienne réunissait ces qualités. Tout semblait donc présager que l'Espagne, pour éviter l'anarchie, accepterait un souverain qui se présentait armé d'un levier puissant. Elle serait entrée par là, sans résistance et sans guerre, dans le rayon du système impérial. *En terminant avec l'Espagne comme je l'espérais, je remplissais les trois plus grands buts de mon règne : j'assurais à la France l'alliance maritime la plus importante; je la débarrassais des anxiétés d'une réaction; je donnais de la solidité à mon édifice; je régénérais*

en outre une des plus belles parties du globe.

Fautes qu'on m'a reprochées.

Je ne dissimule point que ces raisons n'ont pas paru aussi péremptoires à tout le monde, et qu'elles ont trouvé de sévères censeurs, lorsqu'on a vu la tournure que prenaient les affaires. Alors chacun prétendit me chercher des torts, en disant :

1° Que je tirais de l'Espagne le plus grand parti qu'on pouvait en espérer, puisque ses flottes et ses armées marchaient à ma volonté, et que ses ports étaient ouverts à mon commerce.

2° Qu'un de mes frères sur ce trône, en admettant même qu'il fût reconnu, pourrait fort bien y trouver des embarras intérieurs qui le mettraient dans l'impossibilité de faire pour moi autant que Charles IV.

3° En tout état de cause, il serait impossible de fermer tout accès au commerce clandestin en Espagne et en Amérique; et, si la chose était possible, elle le serait bien plus à une vieille dynastie qu'à un nouveau gouvernement, forcé de faire des concessions au commerce pour se créer des partisans. (La conduite de mon frère Louis en Hollande l'a bien prouvé.)

4° Dans la supposition même où la proclamation menaçante échappée au gouvernement espagnol en 1806 dénotait l'intention secrète de quitter mon alliance à la première occasion

favorable, il était certain qu'il persévérerait dans cette alliance aussi long-temps que ma position serait respectable sur le continent.

5° Qu'un allié de cette importance, quelque chancelant qu'il parût, valait mieux qu'un ennemi irréconciliable.

6° Que la guerre pouvait nous faire tout perdre, et qu'elle ne ferait rien gagner; en un mot, qu'il était dangereux et immoral d'attaquer un gouvernement qui faisait tout ce que je voulais.

7° On ajoutait que, s'il y avait résistance de la part des Espagnols, la scission de l'Amérique serait inévitable, et qu'elle passerait ainsi sous la puissance des Anglais.

Tous ces raisonnements étaient spécieux; ils eussent été fort justes si j'avais pu compter sur la continuation éternelle de nos rapports avec l'Espagne: on vient de voir que rien n'était moins certain; et c'était précisément pour les resserrer que je formais les plus beaux projets.

Si mon but était simple et convenable à mon empire, il n'en était pas de même des moyens d'y arriver. Une déclaration de guerre formelle, motivée sur la proclamation hostile du prince de la Paix, n'était plus de saison, quand Ferdinand se trouvait à Bayonne; je ne pouvais guère me proclamer le défenseur de Charles IV, en sacrifiant à la fois et le favori et Ferdinand, car Charles n'eût pas resté trois mois sur le trône.

D'ailleurs la question n'était pas de rendre la guerre plus ou moins facile en m'appuyant sur un parti; c'était d'éviter la guerre, dont la déclaration seule devait être une calamité. Je la redoutais par-dessus tout; car si je n'avais pas été persuadé qu'il était possible de l'éviter, j'aurais reconnu Ferdinand sans hésiter. Mes instructions à Murat en font foi.

Si je parvenais, au contraire, à faire renoncer le fils aussi facilement que ses propres partisans avaient fait abdiquer son père, alors 60 mille hommes appuyés sur un parti puissant suffiraient pour une prise de possession, et la rupture n'aurait pas lieu.

Je ne laissai pas long-temps Ferdinand dans l'incertitude sur le sort qui lui était réservé; je lui représentai que l'intérêt de la France et de l'Espagne était d'être toujours unies contre l'Angleterre; qu'il n'était entouré que d'ennemis de la France; qu'il se trouvait, sans le vouloir peut-être, à la tête de ce parti; que les Bourbons d'Espagne n'oublieraient jamais entièrement que leur famille avait possédé le trône de France, et qu'ainsi l'alliance, si nécessaire aux deux états, ne serait jamais solide; que son père Charles IV avait abdiqué la couronne en ma faveur, et qu'il ne lui restait d'autre parti qu'à suivre son exemple. Il se résigna après quelque hésitation.

Tels furent l'origine de la guerre d'Espagne et les points de vue qui me guidèrent. Les griefs qu'on m'avait donnés, l'indigne nullité de son gouvernement, les grands résultats que j'en obtiendrais, si je parvenais à le régénérer, peuvent expliquer mon projet, comme la postérité justifiera les vues de Catherine II sur la Pologne. On m'a reproché, comme à elle, les moyens que j'employai pour y parvenir. Toutefois, ma conduite n'a pas été aussi tortueuse que les apparences le font soupçonner : elle parut plus louche, parce que je changeai moi-même de point de vue dans cette affaire après la révolution d'Aranjuez et après l'entrevue de Bayonne. La peau du renard sied mal au lion, et je n'ai jamais cherché à m'en affubler.

Je ne tardai pas à me désabuser sur les résultats de cette démarche. Tout le mois d'avril s'était écoulé en hostilités sourdes entre Murat qui espérait le trône, et le conseil de régence laissé par Ferdinand VII à son départ de Madrid. Le grand-duc de Berg s'était flatté de mettre fin à ces tracasseries, en obtenant de Charles IV le titre de lieutenant du royaume, au moment où il reprenait les rênes des mains de son fils. Fort de cette autorité, Murat crut qu'il ne s'agissait plus que de prendre possession des provinces, et détacha le maréchal Moncey sur Valence, et Dupont sur Cadix. Il allait plus vite en be-

sogne que je ne le voulais; il était pressé de régner.

En quittant Madrid, Ferdinand n'avait d'abord annoncé que le projet de se rendre à Vittoria, où on lui avait persuadé que je viendrais à sa rencontre. A peine ce départ eut-il été décidé, que le bruit se répand de toutes parts que ce prince, entouré de troupes françaises, avait été contraint par la force à prendre ce parti.

Insurrection du 2 mai.

Une agitation sourde, précurseur de l'irruption, se propage dès-lors jusqu'à Madrid. Pour exciter le peuple, on y ajoute que l'infant François de Paule, le seul resté dans la capitale, allait être enlevé et conduit en France (1). A cette nouvelle, tout Madrid se soulève : Murat, assailli par une multitude furieuse, est obligé de la faire mitrailler, pour ne pas succomber sous ses coups. De toutes parts nos colonnes, campées autour de Madrid, pénètrent dans les rues, où un combat meurtrier s'engage. Nos soldats, immolés dans les premiers succès de la populace, excitent leurs camarades à la vengeance; tout ce qui est trouvé les armes à la main est passé au fil de l'épée. Ces scènes de terreur se prolongent jusqu'à la nuit, qui voile de ses ombres l'exécution des plus coupables chefs de cette émeute.

(1) L'infant Charles se trouvant en Portugal, était parti pour le Brésil avec la cour de Lisbonne.

En apprenant ce déplorable massacre, j'en mesurai toutes les conséquences; mais il n'était guère possible de reculer. Je me promettais aussi un succès décisif de la réunion d'une grande junte nationale. Je demandai à la régence constituée par Ferdinand de faire désigner par les conseils du royaume celui de mes frères qui lui conviendrait le mieux; elle me signala elle-même Joseph, alors roi de Naples. Une junte de 150 Espagnols les plus notables, pris dans les trois ordres, fut assemblée à Bayonne, pour discuter de concert avec moi l'acte constitutionnel qui régirait dorénavant le royaume.

Junte espagnole convoquée à Bayonne.

Les discours tenus dans cette auguste assemblée sont un monument historique remarquable et fait pour confondre toutes les conjectures sur les motifs secrets qui firent changer si promptement les esprits. Les ducs de l'Infantado, d'Ossuna, de Fernand Nunnez, de Hijar, del Parque, ne se firent aucun scrupule de promettre à Joseph le même attachement qu'ils avaient toujours montré à leurs princes légitimes. Le 6 juillet, la junte le reconnut pour roi, et proclama l'acte constitutionnel qui fixait ses pouvoirs ainsi que la succession au trône, et portait de nombreux principes de réformes.

Aucun pouvoir légal n'était resté en Espagne pour refuser ce changement de règne. Le vieux roi s'était montré reconnaissant de ce que j'avais

ôté le trône à son fils rebelle, et il était allé se reposer à Compiègne, d'où il partit bientôt après pour Marseille. Son fils fut conduit au château de Valençay, où l'on avait fait les préparatifs nécessaires pour l'y recevoir en roi détrôné.

Ce château appartient à Talleyrand, qui, loin de blâmer le choix qu'on en faisait pour son royal hôte, s'offrit même de lui faire prêter serment à la nouvelle constitution et à Joseph.

Les Espagnols savaient à quoi s'en tenir avec leur vieux roi; il ne laissa ni regrets ni souvenirs: mais son fils était jeune, son règne offrait des espérances; il était malheureux, on en fit un martyr. L'imagination se monta en sa faveur: les libéraux crièrent à l'indépendance nationale; les moines, à l'illégitimité et à l'impiété. Toute la nation s'arma sous ces deux bannières.

Fautes de ma conduite envers Ferdinand VII.

On a dit: « que j'eus tort de mettre le jeune roi « en séquestre à Valençay, et que j'aurais beaucoup mieux fait de le laisser sur le trône en « sacrifiant Godoï. Il n'eût pas tardé à faire des « mécontents; les factions se seraient recrutées et « en seraient venues aux mains: je me serais acquis le titre de protecteur du vieux roi en lui « donnant asile. Le nouveau gouvernement n'aurait pas manqué de se compromettre avec les « Anglais; je lui aurais déclaré la guerre, tant en « mon nom qu'en qualité de fondé de pouvoirs « de son père. J'aurais fait ainsi cette guerre, ap-

« puyé sur un parti puissant. L'Espagne eût confié « à son armée le soin de sa défense, et dès qu'elle « aurait été battue, la nation se serait soumise au « droit de conquête. Elle n'aurait pas même songé « à en murmurer, parce qu'en disposant des pays « conquis, on ne fait que suivre les usages reçus, « et qu'elle aurait vu en moi l'homme qui l'avait « délivrée de Godoï. » Tout cela serait parfaitement juste, si je n'avais pas redouté jusqu'à l'idée de la guerre; bien certain que l'Angleterre était là pour en recueillir tous les fruits.

A défaut de ce système, je pouvais encore revenir au projet du mariage de Ferdinand VII avec une princesse de ma famille; et si je n'avais pas un peu trop compté sur la facilité de réaliser mon dessein dès que Ferdinand avait quitté son royaume, je n'eusse pas manqué de le faire.

Si j'avais eu le don de lire dans l'avenir, j'aurais suivi cette marche; mais je crus que le résultat étant le même pour eux, les Espagnols accepteraient sans hésitation un changement de dynastie que la position des affaires rendait inévitable. Je mis de la brusquerie dans cette seconde période de l'entreprise, parce que je supprimai les gradations, et que, non content de leur donner un roi, je m'annonçai encore comme réformateur. Aucun pays n'avait plus besoin de réformes; mais ceux qui vivaient des abus devaient me combattre, et c'était la masse la plus in-

fluente. Les moines surtout et la partie du haut clergé, s'engraissant des misères publiques, se mirent en devoir de me résister. Les démagogues trouvèrent la constitution despotique, parce qu'elle était sage, et donnait au trône les garanties nécessaires; les prêtres la repoussèrent, parce qu'elle imposait des limites à leur influence; les grands d'Espagne, divisés d'opinion, ne trouvaient pas qu'elle leur donnât assez de droits. Tous les intérêts, les amours-propres blessés se soulevèrent, et, prétendant que j'avais évincé l'ancienne dynastie d'une manière offensante pour tous les Espagnols, ils ne voulurent pas reconnaître celle que j'avais mise à sa place. Il en résulta qu'il n'y eut plus d'autorité nulle part, c'est-à-dire qu'elle se trouva partout. La nation en masse se crut chargée de la défense de l'état, puisqu'il n'y avait plus d'armée ni d'autorité auxquelles on pût confier cette défense. Chacun en prit la responsabilité. Je créai l'anarchie; j'eus contre moi toute les ressources qu'elle donne; j'eus un peuple entier sur les bras.

Insurrection générale.

A l'instant même où je me flattais de faire sanctionner mes projets par les députés de la nation espagnole convoqués à Bayonne, cette nation tout entière se soulevait, comme si elle se fût donné le mot pour confondre mes espérances.

Le canon du 2 mai retentissait encore dans

toute l'Espagne, quand le bruit se répand que Ferdinand a été forcé d'abdiquer la couronne et enfermé; que ce prince, non content de protester contre une telle violence, fait un appel à tout ce qu'il y a de braves Espagnols pour sauver le royaume. Une proclamation touchante, mais fabriquée par nos ennemis, est adressée au nom du roi captif aux Aragonais et aux fidèles Asturiens qui défendirent le berceau de la monarchie : elle confirme ces bruits. En un clin d'œil, l'Espagne est en feu; Valence, Séville et Cadix se révoltent; l'escadre française, à l'ancre dans ce dernier port, est capturée. Le capitaine-général Solano, qui s'est couvert de gloire en combattant contre nous en 1794 aux Pyrénées orientales, mais qui a suivi depuis lors l'armée de Moreau comme volontaire, accusé de protéger les Français, est massacré. A Séville, à Valence, les mêmes scènes se répètent: ici le capitaine-général est mis en pièces; les Français, établis en grand nombre dans cette ville, sont massacrés ou jetés dans les fers, et voient leurs propriétés livrées au pillage.

Une junte de gouvernement s'installe à Séville, et s'arroge les pouvoirs conférés au conseil provisoire et à celui de Castille et des Indes, pour régir le royaume en l'absence de son souverain. La province des Asturies crée une junte de son

côté, et demande de son chef des secours à l'Angleterre. Une autre junte dans l'est demande des secours à l'Autriche, et, comme par réminiscence de la guerre de la succession, elle propose le trône d'Espagne à l'archiduc Charles. L'amiral Collingwod envoie à Trieste une frégate pour le chercher, tandis que l'Angleterre reconnaît officiellement Ferdinand VII. L'énergie s'étend avec la rapidité de l'électricité d'un bout de l'Espagne à l'autre; chaque province, chaque ville un peu importante a sa junte, où tous les objets d'intérêt public se discutent tumultuairement : l'Aragon entier se soulève; et les habitants de Saragosse, après avoir jeté en prison les capitaines-généraux qu'ils suspectent, décernent par acclamation unanime le commandement général à Palafox, jeune officier de 28 ans, échappé de Bayonne où il avait suivi Ferdinand, et dont le caractère prononcé est à l'unisson de l'opinion générale. La Catalogne imite cet exemple, et Duhesme est bientôt enfermé dans Barcelone, sans communication avec la France. A Valladolid même, au centre de nos cantonnements, la junte qui s'érige lance une proclamation digne de figurer, par son effroyable énergie, avec le discours de Barrère du 23 août 1793.

Le mouvement fut si général et si spontané, que je n'ai jamais pu l'expliquer; mais comme il

prit naissance dans la populace, je dus croire que c'était le résultat d'une vaste conspiration ourdie par le clergé. Mais ce qu'il y a de remarquable dans cette révolution soudaine, c'est qu'elle offrit le contraste de la démagogie républicaine et du fanatisme religieux opérant de concert pour l'indépendance de la nation et la délivrance du souverain légitime. Entre eux point de dissentiment, point de scission, point de guerre civile, et, à part quelques centaines de victimes égorgées dans le premier moment, toute la fureur du peuple se tourna contre nous. Jamais mouvement national ne fut plus complet ni plus extraordinaire que celui-là. Les Romains, vendant le terrain où campait l'armée d'Annibal, montrèrent moins d'énergie que la nation espagnole dans ces graves circonstances.

A aucune époque de sa révolution la France ne fut si près de sa perte, et ne montra tant d'énergie. En 1792, quand les Prussiens entrèrent en Champagne, l'assemblée nationale avait eu deux ans pour asseoir son autorité, organiser plus de 300 mille hommes de bonnes troupes, et mettre ses frontières dans un état formidable.

En 1793, lorsque après la bataille de Neerwinde et la défection de Dumouriez, la France vit sa frontière du nord entamée, la guerre de la Vendée étendre ses ravages, les fédéralistes

s'agiter dans le midi, elle fut sauvée par la force du gouvernement révolutionnaire; mais la puissance donnée à cette dictature décemvirale, loin d'être l'ouvrage de la nation, fut la conception de quelques hommes à grand caractère placés entre la victoire et la mort. La masse des Français désapprouvait ces mesures, et ne courut aux armes que pour échapper à la guillotine. Rien donc ne se ressemble dans la situation. Si Paris eût été occupé par les Autrichiens, la terrible loi du 5 septembre aurait-elle eu les mêmes résultats? Il est permis d'en douter. En revanche, le mouvement de la France fut plus régulier, plus militaire, plus imposant; l'Espagne fut plus extraordinaire.

La monarchie était militairement occupée; sa capitale en mon pouvoir; le gouvernement légal captif; les places, frontières surprises; l'armée disséminée en Holstein, en Portugal et dans les postes maritimes contre l'Angleterre : cette armée n'avait pas plus de 60 mille hommes. Malgré ce triste état de choses, pas un Espagnol ne désespéra de la chose publique; quelques amis fidèles, envoyés par Ferdinand avec sa protestation, suffirent pour faire retentir dans toutes les provinces des cris de vengeance et de mort. La nation entière est debout; si on ne vole pas sous les drapeaux, comme on le fit en France

en 1793, c'est que l'Espagnol abhorre le frein de la discipline militaire; mais chacun s'indigne, s'exalte, et jure de défendre ses foyers jusqu'à la mort.

Telle fut cette nation, que trois siècles de nullité politique et d'apathie avaient comme abâtardie sous le joug des moines, et que mes agents comparaient aux Napolitains. A quelle cause attribuer l'enthousiasme du peuple espagnol? fut-ce le patriotisme, ou bien le délire d'un orgueil offensé? Où sont les héros sortis de cette guerre? A l'exception de Palafox et d'Alvarez, qui mérita ce titre? Loin de moi la pensée d'affaiblir ce qui est beau et généreux; mais je cherche les causes d'un événement extraordinaire, et j'avoue qu'elles m'échappent. Le réveil subit d'une nation entière, plongée depuis longtemps dans la torpeur, tient toujours à une foule d'incidents qui échappent à l'observateur le plus profond. Il faudra la plume d'un Tacite pour tracer le tableau de cette révolution; mais qu'il ne se fasse pas attendre trop long-temps; car, avec les siècles, les objets se décolorent et prennent toutes les teintes qu'un écrivain habile sait leur imprimer.

Je me laisse entraîner; revenons à notre sujet.

De toutes parts les levées se multiplient; les troupes de ligne sont complétées; les milices

provinciales mises sur pied; bientôt l'Espagne aura une armée de 120 à 150 mille hommes, soutenue par toute la population en effervescence.

De tels événements devaient bientôt rompre les communications et l'ensemble de mes corps d'armée, parce qu'ils étaient dispersés sur une surface immense, et que leur force totale n'excédait pas 70 mille hommes.

Moncey est repoussé de Valence.

Moncey se dirigeait avec 6 mille hommes sur Valence, où il se flattait d'être soutenu au besoin par la division Chabran qu'il appellerait de Tortose; mais Caro lui en dispute l'approche avec un corps de troupes de ligne et de paysans. Après quelques succès, Moncey vient briser ses efforts impuissants contre les murs de cette capitale. Manquant de grosse artillerie, privé de toute communication avec Chabran, réduit à 5 mille hommes enfin, il prend avec raison le parti de regagner Madrid par une route différente de celle qu'il avait suivie.

Le centre et le nord de l'Espagne, occupés par le corps d'armée de Bessières, sont en proie à l'insurrection comme les extrémités du royaume, et ici elle est plus dangereuse, puisqu'elle menace la ligne de l'Ebre et nos communications. St.-Ander, excité par son évêque, Logrogno, par un tailleur de pierres, sont le théâtre de

révoltes partielles, avant-coureurs d'un mouvement général; les insurgés du nord viennent s'établir jusqu'à Reynosa. Valladolid éclate à son tour. Le capitaine-général Cuesta, entraîné par le mouvement universel, se met à la tête de 2 mille soldats et de 5 à 6 mille insurgés. La Galice, qui n'a pas encore été occupée par nous, est entière à la discrétion des autorités qui s'y établissent. Ici, comme ailleurs, toute la population mâle de 17 à 40 ans est requise de prendre les armes.

Cependant Bessières, établi à Burgos, a porté Verdier sur Logrogno et Lasalle va brûler Torquemada. Merle se mettait en marche sur St.-Ander, quand le mouvement de Valladolid obligea Bessières de l'arrêter : le maréchal courut au plus pressé, et marcha contre Cuesta posté militairement à Cabezon, dont il le délogea après un léger combat. Nos troupes entrent le 12 juin à Valladolid, Lasalle poursuit et sabre les insurgés. Cuesta retiré à Benavente, Bessières revient à Burgos, après avoir fait évacuer les armes de Valladolid; Merle reprend alors l'expédition contre St.-Ander, force le passage des montagnes, se présente devant la ville, et y entre le 23 juin.

Insurrection d'Aragon.

Nos succès ne sont pas si faciles en Aragon, où Palafox justifie la confiance qu'on lui a don-

née. Dénuée de troupes de ligne, la province entière court aux armes; d'anciens militaires rappelés forment le noyau de l'armée, des officiers d'artillerie y accourent de Pampelune et de Madrid, ceux du génie désertent l'école d'Alcala. Je donne ordre au général Lefebvre-Desnouettes de marcher de Pampelune avec 3 mille Polonais et autant de Français pour dissiper ce germe de résistance.

Palafox vint au-devant de lui vers Epila à la tête de 9 mille insurgés : après quelques décharges d'artillerie et de mousqueterie, les lanciers polonais les enfoncent en un clin d'œil et en font un grand carnage. Saragosse ne s'en dispose pas moins à une vigoureuse défense. On transforme les couvents les plus propices à la défense en batteries à deux étages; on fait des traverses, des coupures dans les rues. La population mâle, énergique, se prépare tout entière à s'ensevelir sous les décombres de leurs maisons. Une première attaque pénètre dans la ville, et reconnaît l'impossibilité de s'en emparer. Je fais rassembler un équipage de siége de Pampelune; mais un mois s'écoulera avant qu'on puisse commencer un siége régulier.

L'armée de Galice s'avance sur Valladolid.

Dans cet intervalle, l'orage grossit dans l'ouest. La junte d'Oviedo avait reçu la promesse d'être secourue par l'Angleterre, et déja des embar-

quements se faisaient dans tous les ports de la Grande-Bretagne. Cinquante mille fusils furent envoyés aussitôt avec le colonel Doyle pour assurer les levées de Galice qui se rassemblaient à Lugo, renforcées du corps de Taranco revenu du Portugal. L'exaspération de ces troupes était si grande, qu'elles massacrèrent le respectable général Filangiere, désigné pour les commander, et dont tout le crime était de conseiller l'offensive. Cette armée, débouchant sur Astorga, aux ordres de Blacke, se réunit sur l'Esla avec celle de Cuesta, et s'avança sur Medina de Rio-Seco, forte de 35 mille hommes avec 30 pièces de canon.

Bessières, instruit à Burgos de ce rassemblement inquiétant, et renforcé à propos par la division Mouton, composée de troupes venant de Pologne, se décida à marcher à l'ennemi, quoique inférieur en nombre de moitié.

Au même instant, la junte réunie à Bayonne adoptait, le 6 juillet, la constitution du royaume, et semblait proclamer, par dérision, mon frère Joseph roi d'Espagne et des Indes.

Joseph, proclamé roi à Bayonne, arrive à Madrid.

Au surplus cette charte, calquée sur celle de mon empire, tout en conservant une grande force au pouvoir royal, contenait en elle tous les principes généreux qui pouvaient assurer un meilleur avenir à l'Espagne : elle fait honneur

aux sentiments du duc de Bassano, qui en fut un des principaux rédacteurs; mais les réformes qu'elle annonçait ne contribuèrent pas peu à augmenter le nombre de nos ennemis. Il y en avait trop pour les moines, et pas assez pour le parti des libéraux.

Joseph entra en Espagne au moment où Bessières marchait au-devant de Cuesta et de Blacke. Si ceux-ci étaient victorieux, c'eût été fait de notre armée d'Espagne; car ils s'emparaient de notre ligne de retraite, et tout eût été perdu. La rencontre eut lieu le 14 juillet à Medina de Rio-Seco. Les Espagnols, formés sur deux lignes trop éloignées, furent abordés impétueusement par Merle et Mouton, tandis que Lasalle les chargeait en flanc. La première ligne enfoncée fut mise en déroute; la seconde, qui ne craignit pas de prendre l'offensive, eut son tour: pendant que Mouton recevait son attaque de front, la division Merle se rabattit sur son extrême droite, l'assaillit en flanc, et y sema l'épouvante et la mort. Cette journée, qui nous valut 4 mille prisonniers et 15 pièces de canon, sauva l'armée et fut glorieuse; car les Espagnols y combattirent avec plus de courage que d'expérience. Les généraux Guilleminot et Mouton s'y distinguèrent.

Joseph arriva à Madrid, précédé de la nouvelle

de cette triste victoire sur les peuples qu'il devait gouverner. Bessières, renforcé, ne sut pas poursuivre les généraux ennemis, parmi lesquels la discorde s'était introduite; il eût aisément pu s'avancer en Galice, et même montrer mes aigles victorieuses sur les bords du Douro portugais, pour dégager Junot, alors aux prises avec des ennemis nombreux. Mais peut-être fut-ce un bonheur; car l'échec sanglant que nous éprouvâmes à quelques jours de là à Baylen eût probablement fait tourner contre nous les succès momentanés qui eussent conduit ce maréchal aux portes de la Corogne."

Dupont capitule à Baylen.

Dupont avait été détaché sur Séville et Cadix pour soumettre ces deux importantes places. La moitié de son corps d'armée étant employée dans des expéditions secondaires; il passa la Sierra-Morena à la tête de 8 mille hommes seulement; arrivé à Andujar dans les premiers jours de juin, il enleva le pont du Guadalquivir à Alcolea, après avoir culbuté un corps de 12 mille hommes sous les ordres du général Litchevari, et emporta Cordoue de vive force le 7 juin. Il fut secondé par la division Wedel, destinée d'abord à une autre expédition, mais qui reçut ensuite l'ordre de le joindre. Dupont, informé à Andujar qu'à la voix de la junte générale de gouvernement établie à Séville tout se

lève dans le midi de l'Espagne; que les troupes de ligne du corps de Solano, revenues du Portugal, jointes à la garnison de Cadix et aux régiments dispersés en Andalousie ou au camp de St.-Roch, forment une masse de 40 mille hommes, juge sa mission inexécutable, et attend derrière le Guadalquivir des ordres et des renforts. Savary, à qui Murat malade avait confié un moment le commandement, lui ayant prescrit de tenir derrière le Guadalquivir, pour ne pas attirer le feu de l'insurrection en-deçà de la Sierra-Morena, Dupont avait pris position à Andujar et faisait garder Baylen par Wedel, pour se couvrir du côté de Baëza, lorsque Castanos se présenta avec son armée devant lui, et manœuvra pour gagner sa gauche. Dupont, qui a montré tant de présence d'esprit et de vigueur au Mincio en 1800 et devant Ulm en 1805, est ébranlé; il demande à Wedel une de ses brigades. Celui-ci vient à Andujar, le 16 juillet, avec toute sa division, et ne laisse à Baylen qu'un détachement sous le général Gobert. Castanos y porte 12 à 15 mille hommes sous les ordres du général Reding; le gué de Mengibar sur le Guadalquivir est forcé; l'ennemi pénètre entre nos divisions, et soutient ce mouvement. Dupont imagine se tirer d'embarras en ordonnant à Wedel de retourner à Baylen, d'en déloger

l'ennemi, et, après avoir mis ce poste en sûreté, de revenir à Andujar, d'où il espère alors tomber de concert avec lui sur les corps ennemis divisés. Mais si tel fut vraiment le projet de Dupont, dès que Wedel se trouvait déja réuni à lui, pourquoi s'en séparer et l'envoyer à Baylen? pourquoi ne pas tomber sur l'ennemi avec toutes ses forces réunies, d'abord à Baylen, puis sur Andujar, si Castanos passait le Guadalquivir? La position de Dupont était à peu près la même que celle où je me trouvais à Castiglione en 1796, quand l'ennemi s'empara de Brescia sur mes communications; il fallait, qu'à mon exemple il écrasât d'abord le corps qui menaçait sa retraite, pour revenir ensuite accabler l'autre.

Dupont commit donc une faute en se divisant au moment critique, et son lieutenant en fit une seconde non moins grave. Wedel, trouvant Baylen évacué par les troupes de Gobert, qui avait été blessé en combattant Reding, remonta jusqu'à la Caroline pour le joindre, et laissa à l'ennemi la faculté de réoccuper Baylen après son passage. Le corps entier de Reding s'y établit ainsi sans obstacle.

Dupont, instruit de cet événement, prit trop tard le parti de marcher sur le même point et de s'ouvrir un passage; il fit, le 19, trois ou quatre tentatives infructueuses; ses attaques furent re-

poussées. Il se flattait que le bruit du canon ferait revenir Wedel sur ses pas, et qu'un effort combiné ramènerait la victoire. Vaines espérances! au lieu d'apprendre le retour de son lieutenant; il apprend que Castanos a profité de son départ d'Andujar pour y rentrer, et qu'il le fait suivre en queue par une forte division sous le général La Penna. Dupont, se voyant entouré et repoussé, proposa un traité d'évacuation. Reding le renvoya au général en chef Castanos à Andujar, mais consentit à une suspension d'armes.

J'avais chargé l'inspecteur-général du génie Marescot de suivre Dupont à Cadix pour faire l'inspection des fortifications de cette place, où j'avais compté que mes troupes entreraient sans coup férir. Ce général, connaissant Castanos avec lequel il avait travaillé à la démarcation des frontières après la paix de Bâle, s'offrit d'aller négocier avec lui, dans l'espoir d'en obtenir de meilleures conditions (20 juillet).

Sur ces entrefaites, Wedel, revenu sur Baylen, avait attaqué Reding à revers, et lui avait enlevé du canon et 600 prisonniers. Celui-ci, placé entre deux feux dans la position où il comptait mettre Dupont, se tire d'embarras en annonçant qu'un armistice venait d'être conclu. Après s'être assuré de la vérité de cette

assertion, Wedel s'établit au-dessus de Baylen, et attend des ordres. Le bruit d'un traité ou plutôt d'une capitulation se répand parmi ses soldats récemment victorieux, et dont on vient d'enchaîner le courage. Ces braves s'indignent et se mutinent; ils veulent attaquer, percer jusqu'à Dupont, et lui sauver du moins la honte d'une capitulation, en assurant sa retraite. Les généraux assemblés y consentent; mais veulent attendre l'autorisation du général en chef auquel on dépêche un officier; celui-ci répond qu'il ne peut autoriser une attaque au moment où l'on traite pour une convention honorable et où il existe un armistice.

La division indignée se retire sur la Caroline. Les Espagnols exigent avec hauteur que le général en chef la fasse revenir à Baylen, menaçant de fondre sur lui, si cela ne s'exécute à l'instant. La position de Dupont était certes des plus critiques; il venait, par son refus, de se priver de la coopération de Wedel; il ne pouvait plus y compter que par une perfidie, c'est-à-dire en chargeant l'officier qui devait le rappeler de concerter au contraire une attaque avec ce général. Si, répugnant à un tel moyen, Dupont préférait s'en remettre à la loyauté espagnole (dont il devait se méfier dans un mouvement révolutionnaire où tant de chefs avaient payé

de leur tête le moindre signe de modération envers les Français), comment put-il se décider à traiter pour une troupe qui avait sa retraite libre sur Madrid? Ignorait-il que même chez les Turcs le grand-visir cerné n'a le droit de traiter pour d'autres que pour lui? Il n'avait qu'un parti à prendre, c'était de signifier à Reding et à Castanos qu'un général enveloppé par l'ennemi ne pouvait donner d'ordre à un de ses lieutenants, qui avait sa retraite libre; que, si on lui commandait une démarche aussi humiliante, il ne lui restait qu'à vaincre ou à mourir les armes à la main, et à donner aussitôt le signal du combat: il eût peut-être été fait prisonnier en rase campagne; mais alors il eût succombé en brave, je n'aurais pas eu le courage de lui reprocher sa faute. Loin de là, il eut la faiblesse d'obéir aux injonctions de Castanos, et crut mettre sa responsabilité à couvert en stipulant que sa division serait prisonnière et transportée par mer
22 juillet. en France, où elle ne servirait qu'après son échange; que la division Wedel défilerait avec ses armes, les déposerait en faisceaux, et s'embarquerait également pour la France; on ne devait lui rendre ses armes qu'au moment de l'embarquement. Quinze mille Français mettre bas les armes, tandis que la moitié d'entre eux avait la retraite assurée sur Madrid, et ne respirait que vengeance et combats!

On sait au reste comment les Espagnols violèrent cette capitulation, et comment, sous prétexte de représailles pour ma conduite envers eux, ils jetèrent ces malheureux dans des pontons où la plupart périrent de misère et de désespoir.

Cette funeste catastrophe apprit à l'Europe que nous pouvions aussi rendre les armes; elle ruina pour long-temps nos affaires dans la péninsule; elle exalta jusqu'à la frénésie l'enthousiasme de nos ennemis. Dupont et Marescot, qui avaient négocié ce traité auquel ils devaient être étrangers, furent arrêtés à leur retour en France et détenus jusqu'à ma première abdication. J'avais ordonné, pour l'exemple, qu'on fît leur procès. Ce procès traîna: on a dit que j'en redoutais l'issue; il n'y avait certes pas de raison. Si l'amiral Bing avait été condamné à mort pour n'avoir pas vaincu à Port-Mahon, quelle peine ne méritaient pas les signataires d'un traité qui faillit causer la perte de tout ce que nous avions de troupes en Espagne?

La position désespérée où l'on avait placé Dupont était une faute incontestable; il pouvait être pris, c'eût été un malheur; mais il devait se faire du moins prendre comme François Ier à Pavie. Un général en chef, pour sauver une armée entière, peut signer des traités d'évacua-

tion, comme Mélas à Marengo ; il paya le salut de 70 mille hommes au prix de quelques forteresses : mais un lieutenant-général, commandant une fraction considérable d'armée, ne doit jamais, sous de vains prétextes d'humanité, signer des capitulations en rase campagne, pour conserver quelques bataillons de plus à son pays ; ces capitulations-là, loin d'être avantageuses, compromettent, au contraire, une armée entière et l'influence morale acquise souvent par dix ans de victoires. Dupont ternit ainsi, par un moment de faiblesse, une carrière illustrée par des talents incontestables et de brillants faits d'armes.

Pendant que ceci se passait au midi, le siége de Saragosse se préparait avec toute l'activité que le pays et les obstacles pouvaient permettre. Lefebvre-Desnouettes, renforcé par Verdier, céda le commandement à ce dernier. Je chargeai mon aide-de-camp Lacoste de la direction du siége : mais 8 à 9 mille hommes ne suffisaient pas pour investir une ville de 70 mille hommes située sur l'Ebre ; Saragosse communiquait donc presque librement avec la campagne.

Tous les moyens furent concentrés, le 4 août, pour battre en brèche le couvent de St.-Ingratia et la porte del Carmen. La brèche étant praticable, l'assaut fut livré ; on emporta les deux postes, et nos colonnes se répandirent dans la ville.

Elles s'en croyaient déja maîtresses, lorsque les défenseurs concentrés au Corso reviennent sur elles, partie en colonne profonde; partie répandus dans toutes les maisons, sur les terrasses des toits, les croisées et les balcons, d'où ils font pleuvoir une grêle de balles. Nos troupes sont ramenées sur les postes qu'elles ont enlevés, avec perte d'un millier d'hommes.

Retraite de Madrid.

La nouvelle du désastre de Baylen rendait ces efforts inutiles. Joseph, à peine arrivé à Madrid, fut forcé de l'évacuer pour concentrer son armée derrière l'Ebre et y attendre des renforts. Les généraux Lefebvre-Desnouettes et Verdier, contraints de lever le siége de Saragosse, se replièrent sur Tudela, et se réunirent à Moncey qui formait notre gauche.

La Romana fuit du Danemarck.

Pour achever de caractériser cette étrange guerre, la moitié du corps de La Romana, qu'on avait imprudemment laissé sur les côtes de Holstein en communication avec les Anglais, s'embarqua à l'insu de Bernadotte, et vint descendre sur la côte de Biscaye.

Fautes de cette campagne.

Trois fautes furent commises dans cette première période de l'expédition d'Espagne et en compromirent le succès, si toutefois le succès en était possible : la première fut d'avoir pas sacrifié Godoï à la vindicte générale, en le faisant exiler par Charles IV; la seconde, de n'avoir

envoyé que des conscrits à peine armés et habillés, et ne sachant pas même le maniement des armes; la troisième, de n'avoir pas fait acquitter largement les frais d'étape de mes troupes à mesure de leur passage, et même de ne les avoir pas fait toutes camper. L'Espagnol est fier et déteste la gêne; celle des logements militaires lui semblait insupportable autant par orgueil que par intérêt; car le peuple espagnol est intéressé et généralement pauvre. Quelques millions répandus à propos eussent probablement affaibli le mécontentement. On vécut de réquisitions qu'on promit de payer, mais les liquidations ne valent jamais l'argent comptant.

Ce moyen n'eût pas suffi sans doute pour que l'entreprise réussît; mais l'ordre, la discipline et des distributions exactes eussent diminué l'inimitié et la résistance; elles eussent amené les approvisionnements et réagi doublement sur les opérations militaires. J'avais donné tous les ordres pour que cela fût ainsi, mes instructions à Murat le prouvent; mais les événements ne donnèrent pas le temps de préparer des magasins partout, et ensuite l'insurrection rendit leur formation impossible.

Position de Junot en Portugal.

Il ne manquait qu'un malheur pour compléter la ruine de cette expédition; et de tous ceux qui accablèrent nos armes, c'était le moins vraisemblable. Junot venait de succomber sous les

coups des Anglais en Portugal. Au fait, ce général ne convenait point à une mission aussi délicate : doué de beaucoup d'activité, de bravoure et d'énergie, il entachait ces qualités par de la rudesse dans les manières et de la dureté dans le caractère. Il aurait fallu un administrateur souple, adroit, insinuant : si un homme tel que Suchet y eût été à cette époque, il se fût créé un parti. Sans doute la chose n'était pas des plus faciles, ou du moins n'eût pas été durable ; car ce n'était plus d'un simple changement de dynastie qu'il s'agissait, mais de l'existence entière du Portugal. Autant mes projets sur ce pays me convenaient pour faire du tort à l'Angleterre, autant ils devaient peu convenir aux Portugais que je menaçais de la perte du Brésil, de la clôture totale de leurs ports, et d'une réunion à l'Espagne. Aussi ne m'abusai-je pas ; je ne comptais que sur la force pour l'opérer.

Intérêts généraux du Portugal.

Ce n'est pas que nous n'eussions dans la classe éclairée un certain nombre de partisans, qui gémissaient de voir leur pays exploité comme une province britannique au plus grand profit des Anglais, et qui eussent désiré d'heureuses réformes. Le Portugal, sur qui la nature semble avoir pris plaisir d'épuiser ses faveurs, coupé de montagnes dont l'aspect riant ne le cède point aux sites les plus renommés de la Suisse et de

l'Italie, favorisé d'un climat superbe dont la chaleur se trouve tempérée à différentes zones par l'élévation progressive de ces mêmes montagnes, ayant les plus beaux ports et les plus riches colonies de l'Europe, le Portugal, dis-je, serait le pays d'Eldorado, sans les moines qui abrutissent le peuple; et les Anglais, qui s'opposent au développement de l'industrie. Nous pouvions le débarrasser des uns et des autres, et beaucoup de gens s'en applaudissaient; car ils ne voyaient pas d'un œil indifférent la dépendance dans laquelle leur patrie se trouvait relativement à l'Angleterre. Si elle en tirait des vins et des fruits, elle y versait à pleines mains les produits de ses manufactures, et en soutirait tous les bénéfices et tout le numéraire. Cependant aucun pays ne pourrait mieux se passer des autres. Pour peu que l'industrie eût animé un peuple placé sous un si beau ciel, il eût pu doubler le nombre et la population de ses villes; les peupler d'ouvriers qui, tout en lui fournissant des objets manufacturés, eussent consommé les vins de Porto sans le secours des îles britanniques et sans payer aussi chèrement les retours. Le Brésil seul, vivifié par une mère-patrie industrieuse, eût suffi pour la consommation de ces vins.

Sacrifices imposés à ce pays.

Mais l'introduction d'un tel système exigerait

un demi-siècle; et le Portugais ne voyait pour le moment dans sa séparation de l'Angleterre que la clôture de ses ports, l'interruption de tout commerce avec le Brésil, la perte de l'unique débouché pour ses produits territoriaux, enfin la privation de tous les objets manufacturés nécessaires à la consommation habituelle. Ajoutez à cela l'inimitié du clergé, le fanatisme du peuple, les contributions en argent et en denrées, la charge des logements militaires inconnue depuis des siècles, et enfin le bruit du projet de partage qui menaçait l'existence d'une nation fière, il paraîtra moins étonnant que l'esprit ait changé si subitement.

L'annonce du partage projeté causa en effet une fermentation générale. La prise de possession en mon nom, qui eut lieu le 1^er^ février, occasionna une explosion, et il fallut en venir aux coups de fusil pour rétablir l'ordre.

Cependant le licenciement d'une partie de l'armée s'était opéré; une autre partie, sous le marquis d'Alorna, fut prise à ma solde et envoyée en France, à titre de contingent allié.

Ces mesures empiraient l'état des choses, et la cessation de tout commerce extérieur achevait de désespérer les Portugais. Les Espagnols, instruits de ce qui se passait chez eux, vinrent bientôt ajouter aux éléments de tempête. Les

divisions de Taranço et de Solano évacuèrent les provinces qui leur étaient échues en partage pour rentrer en Espagne, enlevant tout ce qu'elles purent de Français sur leur passage. Junot ne pouvait plus considérer comme auxiliaires ceux qui lui restaient, car leurs soldats en vinrent aux mains avec les nôtres. Il fallut frapper un coup de vigueur, et désarmer la division Caraffa qui avait été réunie à nos troupes.

Insurrection générale du Portugal.

Le départ des Espagnols fut le signal d'une levée dans toutes les provinces qu'ils quittaient; mais on attendait pour éclater ouvertement les secours promis par l'Angleterre: dès qu'ils paraîtraient, le torrent comprimé ne devait jaillir que plus furieux.

Opporto n'avait pas attendu ce moment pour lever l'étendard de l'indépendance. Une junte ou régence, établie sous la présidence de l'évêque, s'était empressée d'envoyer à Londres demander un secours, à l'aide duquel elle se flattait de délivrer le royaume. Les régiments licenciés avaient été réorganisés et les milices appelées aux armes. Junot, espérant en imposer, détache le général Loison d'Almeida sur cette ville; mais la certitude qu'il acquiert de l'insuffisance de ses moyens décide ce général à rétrograder sur Almeida avant d'être entouré. Il reçoit ici le nouvel ordre d'accourir à Lisbonne, et se met

en marche par Guarda et Alcantara sur Abrantès.

En effet, Junot, justement inquiet des événements qui le menaçaient de toutes parts, songeait à se mettre en mesure. Le débarquement d'une division anglaise près de Faro, à l'extrémité des Algarves, venait d'occasionner un soulèvement universel. Partout les faibles détachements épars dans le royaume sont assaillis; cependant, à l'exception d'un bataillon enlevé à Faro, tous parviennent, par leur bonne contenance, à s'ouvrir un passage. Maransin ramène, par un prodige, un millier d'hommes du fond des Algarves, et saccage Beja, où les insurgés s'opposent à sa marche. A Lisbonne même, on en vient aux mains: toutes les rives du Mondego sont en armes; les montagnards descendent jusque vers Abrantès et Santarem; une division espagnole, débouchant de la Guadiana, menace Kellermann à Elvas, fomente l'insurrection jusqu'à Evora et Estremoz, et force à rappeler ce général sur le Tage.

Dans ces circonstances critiques, Junot se décide à rassembler tous ses moyens, à tenir Lisbonne autant que possible, puis à s'ouvrir un passage par Elvas pour rejoindre Murat à Madrid ou Valladolid. Loison, de retour à Lisbonne, est détaché sur Leyria contre les insurgés de Coïmbre; mais Kellermann les ayant déjà atta-

qués avec succès, la présence de Loison est jugée plus nécessaire à Evora, où l'appui d'une division espagnole a causé un soulèvement menaçant. Il y marche à la tête de 4 mille hommes. Les ennemis, fiers de leur nombre, osent se présenter à sa rencontre devant la ville; il les aborde impétueusement et les culbute avec une grande perte; ils se retirent dans ses murs. Loison les somme sans succès, et se prépare à l'assaut. Au milieu du tumulte, les Espagnols, établis près de la porte d'Elvas, parviennent à s'échapper, non sans éprouver une perte sensible. L'attaque continue des deux côtés; enfin nos troupes pénètrent dans Evora, où une boucherie effrayante se prolonge pendant plusieurs heures. On se bat de rue en rue, de maison en maison; tout ce qui est pris les armes à la main est massacré sans pitié. La ville est saccagée de fond en comble; et nos soldats, las de carnage, font enfin 2 à 3 mille prisonniers, restés de 8 mille miliciens ou habitants armés. Cette sanglante exécution assure au général Loison une triste célébrité dans ces contrées: elle jette un moment l'épouvante dans le Portugal; mais, n'étant pas appuyée long-temps par la victoire, elle devient au contraire un motif de représailles et de vengeance dans le cœur irascible des Portugais.

Les secours promis par l'Angleterre ne se firent pas long-temps attendre. Le cabinet de St.-James avait fait de grands préparatifs sur les premières invitations des juntes espagnoles. Sir Arthur Wellesley, revenu de l'expédition de Copenhague, où il ne s'était pas moins distingué que dans l'Inde, s'était embarqué pour la Galice, où l'on faisait des difficultés de le recevoir à la Corogne. On le fit aussitôt filer jusqu'en Portugal, où il devait réunir d'abord 15 mille hommes des meilleures troupes anglaises. Il serait suivi de près par 15 autres mille sous les généraux Moore et Dalrymple, et ce dernier prendrait le commandement (1).

Wellington y descend avec une armée anglaise.

Instruit de l'esprit qui animait les Portugais, et certain de trouver un puissant appui, Wellesley, que nous désignerons désormais par le titre de lord Wellington, qui lui fut déféré plus tard comme une récompense nationale, résolut de ne pas attendre son chef et de mériter à lui seul la gloire de délivrer le Portugal. Descendu le 2 août à l'embouchure du Mondego, il passa cette rivière à Coïmbre et marcha vers Leyria.

Son calcul était juste. Junot, forcé de contenir la population entière de Lisbonne, de dé-

Junot, battu à Vimiera, évacue le Portugal.

(1) Moore revenait de Gothenbourg, avec un corps de 10 mille hommes qui avait dû seconder les Suédois.

fendre les forts et batteries de cette ville et du port, enfin de garder les Espagnols désarmés, ne pouvait pas lui opposer plus de 10 à 12 mille hommes, encore fallait-il attendre pour cela l'arrivée de Loison qui venait d'Évora. En attendant, le général Laborde fut opposé avec 3 mille hommes aux Anglais, et eut l'audace de recevoir le combat à Rolica, où il lutta avec gloire contre un ennemi quadruple, et ne se retira qu'après lui avoir causé une grande perte. Loison étant arrivé, Junot marcha à la rencontre du général anglais, qui avait alors réuni 16 mille hommes sans compter les Portugais. Mais, battu à Vimiera le 20 août, et entouré d'une masse innombrable d'ennemis, Junot s'estima trop heureux de signer à Cintra un traité d'évacuation plus honorable que celui de Baylen. Du moins celui-ci fut respecté. Un des fâcheux résultats de cette convention fut la perte de l'escadre russe sous l'amiral Siniavin. Elle avait tenu l'Archipel depuis la campagne de 1805, et lors de la déclaration de guerre de la Russie aux Anglais, elle était venue chercher un refuge dans le Tage. Forcée de courir les chances de nos armes, elle fut mise en séquestre jusqu'à la paix; les équipages seuls furent reconduits en Russie.

Dalrymple, qui venait d'arriver, signa cette convention, et encourut le blâme de l'Angle-

terre pour avoir laissé échapper une proie plus assurée encore que celle de Baylen. Wellesley même fut appelé à Londres pour y rendre compte de sa conduite, et il ne fallut rien moins que ses talents reconnus et le crédit de sa famille pour le sauver d'une disgrâce.

Junot encourut de ma part le reproche d'avoir laissé trop de monde à la garde de Lisbonne, de Santarem et de la rive gauche du Tage, et d'avoir attaqué Wellesley parallèlement sur le centre au lieu de manœuvrer pour fondre sur sa gauche par un mouvement de nuit. Toutefois, en supposant que Junot eût agi selon mon gré, et qu'il eût repoussé Wellesley sur l'embouchure de Mondego, l'arrivée des troupes de Moore et de Dalrymple, la levée générale des Portugais, et ce qui se passait en Espagne, ne lui laissaient aucun espoir de retraite. Je n'avais donc qu'à m'applaudir de l'heureux traité qui me rendait une armée dont la perte semblait certaine.

Guerre et succès des Russes en Finlande.

Tandis que ces choses se passaient dans le midi, la Russie avait déclaré la guerre à la Suède qui s'obstinait à rester dans les griffes du léopard. L'impétueux descendant de Charles XII avait résisté à toutes les démarches que nous avions tentées pour lui faire déclarer la guerre aux Anglais. Les uns prétendent qu'il poursuivait avec une chevaleresque obstination la car-

rière qu'il s'était imposée depuis l'événement du duc d'Enghien qui nous avait brouillés; d'autres pensent que la catastrophe de Copenhague et l'espoir de se faire céder la Norwége le retenaient par-dessus tout dans les liens du cabinet de St.-James. L'Angleterre lui payait des subsides; le pavillon suédois flottait sur les mers en se soumettant au code britannique. Gustave jugeait cet ordre de choses à la fois utile à son commerce et conforme aux principes qu'il avait manifestés. Tant qu'il n'exposait que la Poméranie et Stralsund, on pouvait s'expliquer ce système, mais quand l'empereur Alexandre se fut déclaré, il est difficile de concevoir qu'il ait osé lutter contre les deux plus grandes puissances du continent.

Le cabinet de St.-Pétersbourg convoitait depuis un siècle la Finlande, province importante qui, située aux portes de la capitale de l'empire, était plus précieuse encore à la Russie qu'à la Suède, dont elle était séparée par le golfe de Bothnie, et à laquelle elle ne tenait continentalement que par des déserts situés pour ainsi dire sous le pôle.

Le 9 février 1808, malgré un froid excessif, le général Buxhowden entra en Finlande à la tête de 20 mille Russes. Après d'insignifiantes escarmouches, il s'empara d'Helsingfors, laissa un

corps d'observation devant l'importante place de Sweaborg et se rabattit sur Tawasthous, afin de prévenir l'ennemi à Wasa, et de le couper s'il osait tenter de défendre Abo et le littoral. Ces dispositions eurent une partie du succès désiré. Si les chemins et les neiges ne permirent par d'arriver à Wasa avant l'ennemi, on accéléra du moins sa retraite et l'occupation de toute la province, en le forçant à se retirer en désordre sur Sweaborg.

Prise importante de Sweaborg.

Dans cet intervalle, Buxhowden avait soumis les forts de Schwartholm et de Kangout, et bloqué Sweaborg sur les glaces. Ce Gibraltar de la Baltique, qui peut donner asile aux plus grandes flottes, se trouve à l'entrée du golfe d'Helsingfors, dont il ferme l'entrée par les sept îles rocailleuses sur lesquelles il est construit. Comme rade, forteresse et arsenal, cet établissement maritime ne le cède à aucun autre (1). Les parages en sont un peu difficiles pour de grandes escadres,

(1) Sweaborg est construit sur sept rochers séparés du continent; plusieurs de ses bastions sont taillés dans le roc même; les autres sont casematés et entièrement inabordables par leur situation. Il y avait 700 pièces de canon en batteries depuis le calibre de 48 jusqu'à celui de 6. La rade, ou pour mieux dire le golfe qui est fermé par sept îles, peut donner abri à des flottes innombrables.

mais relativement aux forces employées par les deux partis dans le golfe de Finlande, il ne laisse rien à désirer. L'amiral Cronstedt y commandait environ 3 mille hommes de troupes de ligne et autant de milices de Finlande. Après un blocus exécuté sur la glace du golfe et un simulacre de bombardement qui dura du 8 au 25 mars, il rendit honteusement la place au moment où le retour du printemps pouvait lui faire espérer d'être dégagé du côté de la mer, et où un succès remporté à Brahestadt par les Suédois sur la division Touczkof aurait pu changer la face des affaires sur terre. Il défila le 24 avril, et se rendit prisonnier.

Cette importante conquête valut aux Russes, outre les prisonniers et une place imprenable, 2 mille pièces de canon de marine ou de remparts et des approvisionnements considérables. Dès-lors, il était impossible que les Russes, renforcés jusqu'à 40 mille hommes à la fin de la campagne, pussent être délogés de la Finlande.

Bernadotte entre en Zélande et en Fionie pour menacer la Suède.

De mon côté, je n'avais pas laissé mes forces dans l'inaction; je sentais que les Russes, devant tourner le golfe de Bothnie jusque près du pôle, trouveraient de grandes difficultés à y opérer avec des forces suffisantes pour occuper la Suède; je résolus de les seconder en menaçant

Gustave au centre de sa puissance, et en faisant entrer une armée en Zélande de concert avec les Danois. Les flottes anglaises ne pouvaient pas tenir le Sund dans les gros temps d'hiver, et il suffisait de quelques heures pour descendre en Scanie. Cette seule possibilité forcerait les Suédois à garnir cette côte, et opérerait ainsi une utile diversion à mes alliés, si même elle ne décidait Gustave à plier son caractère altier sous la loi impérieuse du salut de l'état. Bernadotte, qui avait remplacé Brune (1), entra donc en Zélande à la tête de 30 mille hommes, parmi lesquels se trouvait une des divisions espagnoles de La Romana; l'autre division resta en Fionie et dans le Holstein avec d'autres troupes françaises. Les Anglais, instruits de cet événement, et craignant que nous ne fissions à la Suède et à sa flotte ce qu'ils avaient fait au Danemarck, se hâtèrent d'envoyer le général Moore avec un corps de 10 mille hommes à Gothembourg (17 mai). Les événements qui se passèrent en Es-

(1) Brune était accusé de faire la contrebande à Hambourg; il avait eu une entrevue avec le roi de Suède Gustave à Schlatkow, dans laquelle il n'avait pas montré la dignité d'un représentant du grand empire, ni l'attachement qu'il devait à Napoléon : celui-ci lui ôta le commandement, et Bernadotte fut destiné à le remplacer.

pagne décidèrent bientôt le gouvernement anglais à rappeler ce corps pour l'employer plus utilement dans la péninsule.

On vient de voir qu'il n'arriva pas à temps pour la délivrance du Portugal, mais nous ne tarderons pas à le retrouver dans les plaines de la Castille.

CHAPITRE XIII.

Résultats de nos revers en Espagne. Conférences d'Erfurt. Napoléon se rend lui-même en Espagne. Victoires de Burgos, d'Espinosa, de Tudela, de Wals. Entrée à Madrid. Les Anglais, sortis de Portugal, sont forcés de se rembarquer à la Corogne. Siége de Saragosse. Expédition de Soult en Portugal.

Au bruit de la catastrophe de Baylen, l'Europe fut agitée comme si j'avais essuyé moi-même une défaite complète et que mon empire s'en trouvât ébranlé. L'Autriche et la Prusse ne dissimulèrent pas leur joie; tous mes ennemis s'en applaudirent également, et il était peu de contrées où je n'en eusse pas un bon nombre.

Résultat de ces revers. Armements de l'Autriche.

L'Autriche même n'avait pu attendre ce moment pour se mettre en mesure de profiter du beau jeu que je semblais lui faire, pour réparer d'un seul coup les pertes qu'elle avait essuyées dans trois guerres malheureuses. Le comte de Stadion, qui se trouvait alors le chef du ministère, était un homme de tête et un de mes ennemis les plus redoutables.

Dès que la nouvelle de l'insurrection du 2 mai et le soulèvement des provinces lui eurent prouvé que l'occupation de l'Espagne ne se fe-

rait pas sans effusion de sang, il avait ordonné le 9 juin l'institution des milices (landwehr) qui mettraient en peu de temps l'armée sur un pied respectable.

La France républicaine avait donné à l'Europe l'exemple de grandes levées nationales, et il est étonnant que, dès 1805, l'Autriche n'ait pas songé à recourir à ce moyen, le seul qui puisse sauver l'état dans de grands dangers.

L'archiduc Charles, placé à la présidence du conseil de guerre, mettait une activité inouïe à la réorganisation de l'armée de ligne; celle de la landwehr ne marchait pas avec moins de rapidité. J'avais appris tous ces armements pendant mon séjour à Bayonne; je réclamai des explications du comte de Metternich, alors ambassadeur à Paris. Il me leurra par des lieux communs sur la nécessité de mettre les institutions militaires en analogie avec celles de ses voisins. Non seulement la Bavière adoptait le système de la conscription, mais elle organisait des milices sur les bases des gardes nationales de France, ce qui la mettait à même de faire marcher jusqu'à 100 mille hommes. Le motif était spécieux : je n'en fus pas entièrement dupe. Tout en affectant une confiance entière, j'invitai les princes de la Confédération du Rhin à faire camper leurs contingents.

Cependant je n'étais pas tranquille sur le parti que prendrait l'Europe, et celui que je devais adopter moi-même ne m'embarrassait guère moins. J'étais alors arrivé à l'époque décisive de ma vie : j'avais à choisir entre la stabilité de mes travaux ou leur agrandissement. La position était délicate. Je m'étais évidemment mépris sur le caractère de la guerre d'Espagne; et quel immense parti l'Angleterre n'allait-elle pas tirer de cette méprise? Je ne pouvais rétablir mes affaires qu'en y allant en personne, ou en y envoyant une grande partie de mon armée.

Situation difficile dans laquelle ces événements me placent.

Quelque résolution que je prisse, je remettais en question sur le continent tout ce que j'avais fait depuis dix ans : je laissais à l'Autriche l'occasion de ressaisir le sceptre de l'Allemagne et peut-être celui de l'Italie.

Sans doute les nouveaux intérêts que j'avais créés dans la Confédération du Rhin étaient rassurants pour moi; c'était un puissant contre-poids à opposer au cabinet de Vienne. Cent mille Français, aidés des confédérés, suffisaient pour tenir tête à ses efforts. Mais si la Prusse, qui avait tant intérêt à se venger, armait contre moi, elle pouvait décider la question. Mon alliance avec la Russie était donc la ressource la plus positive qui me restât, sinon pour la part qu'elle prendrait à la guerre, du moins

Chances de ma position.

pour tenir en respect la Prusse et l'Allemagne. Mais comment compter sur une alliance dont le résultat était de ruiner le commerce maritime de cet empire? La conduite pleine de franchise de l'empereur Alexandre et la sagacité de Caulaincourt dans cette occasion vinrent fort à propos lever tous mes doutes sur la marche que j'avais à tenir.

Nous étions convenus à Tilsit que j'occuperais le Portugal, mais non point que je disposerais du trône d'Espagne, Alexandre ne pouvait voir d'un bon œil ce qui s'était passé à ce sujet; il n'avait point encore reconnu Joseph; et le comte de Strogonoff, son ministre près la cour de Madrid, était sans instructions à cet égard. Caulaincourt saisit l'à-propos pour demander à l'empereur de me donner un témoignage de ses dispositions favorables en reconnaissant mon frère. Alexandre sentit qu'un refus romprait tout ce qui avait été fait à Tilsit; il accueillit sans hésiter la proposition, et cette reconnaissance, que je n'espérais pas obtenir sans être tenu à quelques concessions, prouvant à l'Europe l'intimité de nos rapports, eut pour moi tous les avantages d'une victoire, car elle imposa à mes ennemis.

Toutefois, ce n'était qu'un premier pas pour me tirer d'affaires; il fallait encore opter entre

les deux chances qui s'offraient à mon choix pour mener à fin l'entreprise d'Espagne. La première consistait à retirer l'armée de Murat sur les Pyrénées, et à renvoyer Ferdinand à Madrid, en déclarant *que je n'avais eu en vue que de régénérer la nation par des institutions vigoureuses, et que je l'abandonnais à ses fureurs, puisqu'elle ne voulait pas de mes projets;* la seconde était d'imposer mes bienfaits par la force, en confiant la garde du continent et de mes intérêts les plus chers à mon allié l'empereur Alexandre.

Le premier parti semblait le plus prudent; mais la crainte d'un pas rétrograde qui détruirait le prestige de mon invincibilité, et plus encore la certitude que l'Espagne se jetterait à corps perdu dans l'alliance de l'Angleterre, me déterminèrent à préférer le second. Je n'avais pas formé cette entreprise par ambition seulement, mais parce qu'elle m'était nécessaire pour soutenir la lutte maritime à outrance dans laquelle j'étais engagé, et ôter en Europe le dernier point d'appui aux Bourbons. Ces deux motifs étaient assez puissants pour y persévérer.

J'avoue qu'il y avait de la témérité à confier le sort de mon empire à la Russie, et le vulgaire, qui juge superficiellement, me blâmera. Je m'y déterminai par les raisons plausibles que je viens de citer; ensuite je pensai que 80 mille hommes

de mes vieilles troupes suffiraient pour soumettre la péninsule avec les 50 mille que nous y avions déja : or, la levée d'une double conscription reporterait mon armée d'Allemagne sur le même pied où elle était avant ce grand détachement. Je me disais en outre : si l'Autriche a craint de se déclarer contre moi après Pultusk et Eylau, comment oserait-elle le faire alors que la Russie s'est rangée de mon côté?

Je n'étais point assez simple pour ignorer que la Russie devait avant tout songer à ses intérêts, et que, si j'éprouvais des revers, elle ne contribuerait jamais à les réparer. Toutefois, je savais aussi qu'une puissance qui se respecte ne passe pas immédiatement de la condition d'allié à celle d'ennemi. Il me suffisait que la Russie feignît de me donner l'assistance promise, pour que j'obtinsse un premier succès et que je pusse gagner du temps. Or, avec le temps et une nation aussi mobile que le Français, on fait tout.

Les politiques à courtes vues, qui m'ont tant blâmé après coup, n'ont pas aperçu les différentes chances de ma position. Certes, j'eusse mieux fait de reconnaître Ferdinand pour roi, et de lui donner une princesse de ma maison, que d'entrer à main armée dans son pays pour le faire descendre du trône; cependant la guerre une fois entreprise, il m'en coûtait trop d'aban-

donner l'Espagne et l'Amérique au léopard anglais : est-ce donc un si grand crime?

A en juger par l'événement, j'admets encore qu'il eût été plus prudent de retirer mon armée sur les Pyrénées, et de laisser l'Espagne sous le joug de ses moines ; la guerre civile y eût bientôt éclaté. Mais qui pouvait prévoir les difficultés que j'y rencontrerais? et quel homme d'état eût pu souffrir de sang-froid que le commerce de Vera-Cruz, de Lima, de Cadix, prît le chemin de la Tamise, résultat infaillible de cette retraite?

Pour sauver l'Amérique, il importait de relever l'Espagne et de lui donner une flotte et une armée ; et pour cela, il fallait que l'habit de moine ne fût plus le premier de l'état ; il était indispensable de retremper les mœurs et les institutions nationales. Il ne faut souvent pour atteindre ce but qu'un homme et de la volonté : Pierre-le-Grand en est la preuve.

Décidé donc à me rendre dans la péninsule, je crus devoir conférer avec mon puissant allié sur la position où nous maintiendrions l'Europe de concert. Nous nous donnâmes rendez-vous à Erfurt, au milieu de septembre. Là, j'exposai à Alexandre tous mes points de vue sur l'Espagne ; je lui développai tout ce que j'en espérais pour soustraire l'Amérique aux Anglais, Conférence d'Erfurt.

et leur porter ensuite, par la Turquie et la Perse, le coup mortel dans l'Inde.

Certes, Alexandre avait les vues assez justes pour appécier tout ce que ce projet avait de beau; mais il jugea bien aussi qu'il fallait du temps, et que j'avais trop de résistances à vaincre en Europe, pour pouvoir l'exécuter dès qu'il voudrait y mettre la moindre entrave. Il lui convenait de me laisser engager dans la péninsule, parce qu'il pouvait toujours prendre un parti décisif pour le plus grand bien de son empire, suivant que les affaires tourneraient. Cette politique était sage et naturelle, *car savoir attendre et profiter est tout en politique.*

Je lui proposai de lui abandonner la Moldavie, la Valachie et la Finlande; il me promit de garantir l'état de l'Europe tel que nous l'avions réglé à Tilsit, et notre alliance défensive fut rendue plus étroite. Il est certain que l'idée de voir un jour l'Inde affranchie des Anglais devait sourire au souverain, maître de la moitié de la mer Noire et de la mer Caspienne. Je crus avoir jeté de la poudre aux yeux de mon rival de gloire et de puissance; la suite me prouva qu'il avait été aussi fin que moi.

Avant de quitter Erfurt, nous résolûmes de renouveler les offres de paix à l'Angleterre; nous

adressâmes de concert à Georges IV une lettre pressante pour mettre un terme aux malheurs de l'humanité. Mais le cabinet de St.-James, qui ne voulait pas de ces interpellations directes aux sentiments du roi, répondit évasivement. Il était évident que la guerre d'Espagne et le bruit des grandes levées ordonnées par l'Autriche lui offraient trop de chances dans ce moment pour attendre de lui une modération qu'il n'avait pas montrée après la paix de Tilsit alors qu'il était abandonné de toute l'Europe. Cette fois, du moins, on ne put lui en vouloir de préférer les chances de la guerre, car elles étaient toutes à son avantage.

Malgré le peu de succès de ces démarches, je me crus d'autant plus certain de la tranquillité du continent, que l'empereur d'Autriche s'appliquait à dissiper tous mes doutes. Ce prince, après avoir inutilement essayé de faire admettre M. de Metternich aux conférences d'Erfurt, m'écrivit de Presbourg, le 18 septembre, par le baron de Vincent, une lettre qui protestait de son désir de maintenir la paix. J'y crus, parce que je pensai que l'Autriche n'était pas de force à lutter contre moi et la Russie; qu'elle avait mis de la bonne grace dans le rappel du comte de Stahremberg et dans la rupture avec les Anglais,

et surtout parce que je me sentais les moyens de la battre, s'il lui prenait fantaisie de recommencer la guerre.

Je pars pour l'Espagne.

Tranquillisé sur le repos du continent, j'ordonnai la dissolution des camps de la Confédération du Rhin, et je résolus de partir moi-même pour l'Espagne avec mes gardes précédées par trois corps de ma vieille armée, ceux de Ney, de Mortier et de Victor. Si la populace de quelques villes, réunie à des milices et à un certain nombre de troupes de ligne, était parvenue à chasser les conscrits de Murat, il ne me vint pas dans l'idée que de tels ennemis pussent tenir long-temps contre des soldats qui avaient défait les plus belles armées de l'Europe. J'étais loin de prévoir qu'un désespoir sublime s'emparerait de toutes les classes de la nation, qu'on m'avait dépeinte sous des couleurs défavorables, et qui, dans son malheur, s'est montrée l'égale même des Romains. De telles résistances n'étaient plus de notre siècle. Serait-il donc vrai que le fanatisme soit un mobile plus fort que le patriotisme et la gloire? Mais que dis-je? la religion ne fut-elle pas d'accord ici avec le patriotisme et la gloire; et les prêtres espagnols auraient-ils pu opposer seuls la résistance que je rencontrai?

Junte suprême d'Aranjuez.

La retraite de Joseph de Madrid avait donné

aux Espagnols le temps et le moyen de songer à centraliser l'action de leur gouvernement en nommant une junte suprême; mais, au lieu d'élire des députés directs des provinces, en leur conférant des pouvoirs proportionnés aux dangers de la patrie, les juntes provinciales envoyèrent deux de leurs membres à la junte centrale, en restreignant ces pouvoirs de manière à se réserver pour elles toute l'autorité possible.

La junte suprême se réunit dans le palais d'Aranjuez sous la présidence du comte Florida Blanca, homme d'état vénérable, dont le nom seul était un titre à la confiance publique, et dont le choix est d'autant plus remarquable, que son ancien attachement à l'alliance française aurait dû le faire paraître suspect. Un conseil de guerre où figuraient les généraux Castanos, Morla, marquis de Castellar, présida à toutes les dispositions pour les levées et la défense du royaume; il mit de l'activité à la réparation et à l'armement des places, à la distribution des ressources du royaume, et des secours envoyés d'Angleterre. Tarragone, Tortose, Gironne, Badajoz, Ciudad-Rodrigo furent mises en état de défense; des travaux furent ordonnés à Saragosse et à Valence.

Les Espagnols que j'avais devant moi formaient quatre armées. A leur gauche, Blacke, Position des Espagnols.

avec celle de Galice, forte de 45 mille hommes, avait dépassé Bilbao, et se dirigeait sur Mondragon, dans l'intention de déboucher sur les derrières de Vittoria ; au centre, l'armée d'Estramadure de 20 mille hommes, commandée par le comte de Belvédère, occupait Burgos : à la droite, Castanos, avec l'armée d'Andalousie de 30 mille, bordait l'Ebre de Calahora à Tudela ; et Palafox, à la tête de 25 mille hommes de l'armée d'Arragon, bordait la rive gauche de l'Arago. Les Espagnols avaient en outre un corps de réserve de 10 mille hommes, en avant de Madrid. En Catalogne, le général Vives bloquait Duhesme dans Barcelonne. Enfin, une armée anglaise de 30 mille combattants, venant en partie du Portugal par Salamanque et en partie de la Corogne, devait se réunir à Valladolid sous les ordres de Moore.

Je joins Joseph à Vittoria.

Je me rendis en novembre 1808 au quartier-général de mon armée, établi à Vittoria. Le corps de Moncey formait sa gauche à Taffala, bordant l'Arrago ; le corps de Ney arrivait à Vittoria ; celui de Soult à Miranda aussi sur l'Ebre ; le corps de Victor en marche de Vittoria sur Orduna ; à l'extrême droite, le corps de Lefebvre occupait les hauteurs de Durango ; ma garde était avec moi à Vittoria. Le corps de St.-Cyr, rassemblé à Perpignan, pénétra en Cata-

logne pour débloquer Duhesme à Barcelonne. J'attendais encore le corps de Mortier et celui que Junot avait ramené de Portugal, après la convention de Vimiéra; mais je me sentis assez fort pour reprendre l'offensive avec ce que j'avais sous la main.

Système à suivre pour cette guerre.

Il n'y avait que deux systèmes à choisir pour faire la guerre d'Espagne : le premier était de cheminer méthodiquement en traînant de grands approvisionnements à notre suite, payant exactement les dépenses de l'armée, ne laissant aucun grand détachement derrière nous pour occuper administrativement le pays, et nous bornant à entretenir nos communications entre l'armée et ses dépôts réguliers par de fortes colonnes mobiles et des convois successifs. Ce genre de guerre n'eût pas permis de suivre impétueusement les corps insurgés; après chaque succès, il eût fallu faire une halte pour attendre les magasins, et se priver ainsi de tous les résultats de la victoire. On se fût promené militairement dans toute l'Espagne sans la soumettre; on n'eût été maître que du terrain où l'on campait.

Le second était de nourrir la guerre par la guerre, de marcher avec vivacité pour détruire toutes les masses organisées de l'ennemi, en vivant au jour le jour des ressources locales, comme nous l'avions fait en Italie, en Autriche,

en Prusse, et en se ménageant des réserves convenables pour occuper et pacifier les provinces à mesure qu'on les aurait balayées. Ce dernier mode promettait des résultats plus prompts, plus décisifs. Il nous faisait à la vérité de nombreux ennemis par les dévastations individuelles qu'il occasionnait, et que la fuite de toutes les autorités locales rendait encore plus désastreuses. Cependant, malgré l'irritation que ces excès produisirent et les vengeances que les insurgés exercèrent par représailles, nous eussions finalement réussi à ramener l'ordre et le calme, sans la coopération anglaise, sans la position du Portugal sur le flanc de notre ligne d'opérations, et sans les avantages que 800 lieues de côtes donnaient à l'ennemi, maître de la mer.

En sacrifiant 3 à 400 millions pour les subsistances de mes troupes, en consacrant deux ans à parcourir militairement l'Espagne, et commençant alors seulement à parler de soumission et d'organisation, il est possible que le premier moyen eût réussi. Le maintien du bon ordre et de la discipline, l'argent que la présence des troupes eût semé dans le pays dont le peuple est généralement pauvre et intéressé, nous y eussent fait peu à peu des partisans Nous eussions pu offrir l'olivier ou le fer, d'une main ferme et juste. Mais, en reconnaissant les avan-

tages de ce système, il faut avouer que son application même était difficile.

La chose eût été fort aisée avec une armée de 50 mille hommes, comme Vendôme l'avait fait sous Louis XIV; alors les trois quarts de la nation étaient pour nous et pour Philippe V. Aujourd'hui la nation entière était levée; nous ne pouvions la soumettre et combattre à la fois les Anglo-Portugais, à moins d'avoir 200 mille hommes dans la péninsule; or, comment alimenter régulièrement par des magasins une telle masse d'hommes, dans un pays où il n'y avait pas moyen d'organiser d'autorités administratives dont les réquisitions fussent respectées. Suchet et Soult l'ont fait partiellement pour des corps peu considérables, et dans les contrées où la chose était sans doute plus facile. Tout cela ne dura qu'un moment.

Le second système m'avait toujours réussi; il menait plus rapidement à la destruction des armées ennemies; il évitait de surcharger les finances de la France des énormes dépenses d'une armée de 200 mille hommes qui eût consommé solde, vivres, habillements, armement et munitions sur un sol étranger, et occasionné ainsi une effrayante exportation de numéraire. On dira sans doute que ce n'eût été qu'une avance pour assurer durant un an le service et le main-

tien du bon ordre, qu'on eût pu frapper à cette époque des contributions régulières sur l'Espagne pour se faire indemniser. Rien n'est plus absurde; ceux qui connaissent la difficulté que le gouvernement espagnol éprouve depuis des siècles à asseoir un système raisonnable d'impositions, diront avec nous qu'il eût été impossible au roi Joseph d'opérer, sur une nation épuisée, ce que Charles III ne réussit point à exécuter à l'époque glorieuse de son règne, qui fut l'âge d'or de la malheureuse Espagne.

A ces motifs déjà bien suffisants, il faut ajouter que cette guerre était assez impopulaire en France pour ne pas la rendre odieuse par d'énormes sacrifices. D'ailleurs le manque de rivières navigables, de moyens de transport, de bonnes routes, rendait plus que problématique la possibilité matérielle de faire mouvoir des magasins aussi considérables dans un pays soulevé. Je crus donc convenable de m'en tenir au mode que nous avions suivi jusque là avec tant de succès. Il donna lieu à de graves excès; mais ce fut la faute des chefs qui les tolérèrent.

Si nous avions réussi, nous eussions indemnisé la masse de la nation de ses pertes par la vente des immenses biens du clergé, ce qui eût mis l'église dans une plus grande dépendance du trône, procuré une répartition plus juste des

biens de ce monde, et fait oublier les malheurs de la guerre par un heureux triomphe de l'intérêt public et particulier sur l'intérêt d'un clergé ambitieux et exclusif.

Décidé donc à faire la guerre d'invasion en m'abandonnant aux mêmes combinaisons qui nous avaient si bien réussi dans les campagnes précédentes, je me disposai à porter aux Espagnols des coups terribles avec notre impétuosité accoutumée. Plan pour enfoncer leur centre et tourner leur gauche.

Mon plan de campagne se trouvait naturellement tracé par la position défectueuse des armées ennemies. Leur centre, trop faible pour m'opposer une résistance sérieuse, devait être infailliblement culbuté. Dès lors les deux masses de droite et de gauche, sans liaison entre elles et dépassées par les progrès de mon corps de bataille, se seraient trouvées dans une situation critique. L'armée de Blacke surtout, aventurée au-delà de Bilbao, pouvait être entièrement coupée et acculée à la mer. Malheureusement le vieux Lefebvre, emporté par une ardeur de jeune homme, n'avait pas même attendu mon arrivée à l'armée pour attaquer Blacke, au lieu de chercher à le retenir en avant de Bilbao. Le 31 octobre, Blacke avait été chassé de cette ville, qui fut occupée par nos troupes. Le 7 novembre, Lefebvre l'attaqua de nouveau à Gue-

nès, et l'obligea à battre en retraite sur Espinosa.

D'un autre côté, les événements de Baylen m'avaient donné une plus haute idée de la résistance que les troupes espagnoles pourraient nous opposer en ligne, et comme la route de Bayonne était ma seule communication, je ne voulais pas m'enfoncer trop au-dela de l'Ebre, avant d'avoir assuré cette route contre les entreprises de Blacke. J'avais envoyé à cet effet le corps de Victor pour renforcer Lefebvre, avec la mission de pousser l'armée de Galice aussitôt que Soult et ma garde seraient en mesure d'enfoncer le centre. Les deux corps de ma droite ne s'acquittèrent que trop vivement de cette tâche.

Affaire de Burgos.

Ignorant leurs succès prématurés, je ne désespérais pas encore de tourner Blacke. Le 10 novembre, Soult se porta sur Burgos. L'armée d'Estramadure fut rompue du premier choc par la division du général Mouton et la cavalerie qui la déborda. Elle perdit 12 drapeaux, 25 canons et 3 mille prisonniers. Le reste se dispersa.

Maître de Burgos, où j'établis mon quartier-général, je me hâtai de diriger Soult sur Reynosa, dans l'espérance d'y prévenir l'armée de Galice, tandis que trois divisions de cavalerie

furent lancées sur Medina de Riosecco pour couper de Zamora les Anglais qu'on disait se rassembler vers Valladolid.

Blacke s'était dirigé à Espinosa de los Monteros, sur la route directe de l'Ebre à Sant-Ander; il se flattait de couvrir quelque temps la grande route qui conduit de Burgos à ce port de mer, route qui passe à Reynosa, où l'armée espagnole avait assemblé le gros de son matériel. Renforcé par le corps de La Romana, revenu du Danêmarck, Blacke s'établit devant Espinosa, ayant derrière lui un ravin où coule la Trueba. Ce terrain coupé devait rendre l'attaque difficile, mais la défaite désastreuse. Arrivé en présence le 10, Victor fait attaquer sans balancer. Nos troupes n'avaient pu traîner d'artillerie dans ces montagnes; Blacke en avait quelques pièces venues de Sant-Ander. Malgré cet avantage, le corps de La Romana, placé sur un plateau avancé, fut culbuté par la division Pactod, et précipité dans les ravins, où il fut en partie détruit. La nuit mit fin à ce premier combat; le lendemain Victor ordonna une nouvelle attaque. L'ennemi s'était placé dans un coude de la Trueba, au sud d'Espinosa, ayant cette petite ville derrière sa gauche; position absurde, où le moindre échec devait être désastreux : c'était la répétition de la bévue de Friedland, avec la dif-

Blacke est entièrement défait à Espinosa.

férence qu'on n'avait pas affaire à des Russes, et que le désordre n'en serait que plus complet.

Trompé par l'attaque de la veille, Blacke se persuade que nous voulons attaquer sa droite, et y assemble l'élite de ses forces. Victor, au contraire, lance contre sa gauche le général Maison qui la culbute, et se jette pêle-mêle avec elle sur le pont de Reynosa, le seul qui possédât l'ennemi. Les Espagnols du centre et de la droite, formés en masse carrée, se précipitent dans la Trueba, où la plus horrible confusion se met parmi eux. Une partie s'enfuit sur la route de Sant-Ander; les autres prennent celle de Vilarcayo, et tombent entre les mains de la division Sébastiani, qui marchait dans cette direction. Le gros s'enfuit sur Reynosa.

Cette défaite coûta à Blacke près de 10 mille tués, blessés ou prisonniers. Si le mouvement que le général Maison fit contre la gauche avait pu s'exécuter contre la droite, c'en était fait de toute l'armée espagnole, qui, rejetée sur Sant-Ander, eût été forcée de mettre bas les armes.

Blacke dépassa Reynosa dans la matinée du 12, et La Romana, qui y trouva les débris de l'armée dans l'état le plus déplorable, fut forcé de se jeter, par les hautes montagnes des sources de l'Èbre, dans le royaume de Léon, pour y refaire ses troupes exténuées. Il y ramena à peine

15 mille hommes. Un jour de retard dans l'attaque de Victor, et cette armée eût cessé d'exister.

Soult, au lieu de la poursuivre dans un pays horrible, suivit la chaussé de Reynosa sur Sant-Ander, balaya cette belle province, où il ramassa encore bon nombre de prisonniers, et en remit ensuite la garde à la division Bonnet, pour se rabattre sur Léon.

Castanos et Palafox battus à Tudela.

Il restait encore à nous débarrasser des armées de Castanos et de Palafox, qui s'étaient réunies à Tudela. Je renforçai Ney de la division Dessolles, et lui ordonnai de marcher d'Aranda par Soria sur Agreda, pour tourner ces armées. Lannes partit en même temps de mon quartier-général pour aller se mettre à la tête du corps de Moncey vers Logrono, et les attaquer de front. Le 22, Ney arriva à Soria. Lannes avait passé l'Ebre la veille au pont de Lodosa, et se dirigeait par Calahora sur Tudela. Le 23 au matin, il arriva en présence de la ligne ennemie. Cette armée, composée des vainqueurs de Baylen, des défenseurs de Valence et de Saragosse, était l'espoir de la Castille; elle se trouvait en bataille sur une ligne d'environ deux lieues: Palafox, avec les Arragonais, tenait la droite; les Valenciens et les Castillans au centre; Castanos formait la gauche près de Cascante; le tout

comptait 45 mille combattants. Lannes n'en avait pas plus de la moitié; à peine eut-il reconnu le 23 au matin la grande extension de l'ennemi et formé sa petite armée, qu'il lance la division Maurice Mathieu sur le centre, et celle de Lagrange sur la gauche. Soixante pièces de canon protégent ces attaques. La ligne espagnole est enfoncée; la cavalerie de Lefebvre-Desnouettes pénètre dans la trouée, et se rabat impétueusement sur l'infanterie de l'aile droite, comme si ce général eût été animé par le désir de se venger de l'affront essuyé devant Saragosse: les Arragonais, pris en flanc et à revers, lâchent pied et s'enfuient. Les orgueilleux vainqueurs de Baylen ne tiennent pas mieux contre Lagrange; assaillis de front et débordés par Maurice Mathieu, ils se jettent sur la route de Tarragone : Palafox avait pris celle de Saragosse. Trente pièces de canon, 3 mille prisonniers et autant d'ennemis hors de combat, furent les fruits de cette victoire.

Je me promettais de plus grands résultats: bien que le mouvement de Ney fût un peu trop étendu pour être dérobé aux Espagnols, j'espérais que l'orgueil castillan les déterminerait à recevoir la bataille, et qu'une fois aux prises avec Lannes, Ney arriverait à temps derrière eux pour les détruire. Lannes fit comme Victor à

Espinosa; il attaqua un jour trop tôt. S'il eût différé, probablement l'ennemi se fût retiré intact, ce qui eût été plus malheureux encore qu'un succès incomplet.

Toutefois, il faut en convenir, Ney ne fit pas tout ce qu'il aurait pu; il marcha un peu lentement. Arrivé le 22 à Soria, il y séjourna pour attendre des nouvelles de l'ennemi et réunir ses troupes. On lui proposa à la hauteur d'Almazan de prendre par cette ville le chemin de Calatayud, point que l'on serait plus sûr d'atteindre avant l'ennemi.

La position de Ney était dans le fait un peu embarrassante; s'il se dirigeait d'Osma par Almazan, sur El-Amunia ou Calatayud, il gagnait plus sûrement la route de Valence; mais il s'éloignait trop de Lannes, qui pouvait être battu, sans qu'il y eût moyen de le secourir. Si Ney, au contraire, se dirigeait par Soria sur Agreda, il ne pouvait éviter que l'ennemi gagnât Tarragone et Calatayud directement. Incertain de ce qui se passait, il séjourna à Soria, ce qui donna à l'ennemi le temps de filer.

La malveillance, qui dénature tout, a imputé l'hésitation de Ney à sa jalousie envers son collègue. Il n'est que trop vrai que mes maréchaux ne furent pas toujours exempts de cette malheureuse passion, si funeste à toutes les armées; mais Ney

32709

était incapable de la pousser jusqu'au point de compromettre une opération concertée; d'ailleurs la moitié de l'honneur ne lui eût-il pas appartenu, n'était-ce pas lui qui eût recueilli les prisonniers et les trophées?

Ainsi les deux opérations décisives de la campagne, contrariées par des circonstances fortuites et qu'il était impossible de prévoir, m'empêchèrent de détruire du premier coup les deux armées sur lesquelles l'Espagne comptait le plus. La guerre n'eût pas été terminée, sans doute; mais quelle différence n'y aurait-il pas eu dans les événements qui suivirent, si Castaños et Blacke, pris avec tous les cadres de bonnes troupes, eussent laissé le royaume sans autre défense que l'acharnement local d'une populace effrénée?

Combat de Sommo-Sierra.

Rassuré sur mes flancs par la défaite totale des armées espagnoles de gauche et de droite, je pus m'avancer avec sécurité sur Madrid. Le 29, je passai le Douro à Aranda avec le corps de Victor, mes gardes et la cavalerie; le lendemain, j'arrivai au pied du Somme-Sierra. Les 10 mille Espagnols du corps de réserve défendaient cette position presque inexpugnable, traversée par la grande route de Burgos à Madrid. Resserrée par des rochers abruptes, la position n'est guère abordable que par la chaussée. Notre

infanterie attaqua vainement à droite et à gauche; le terrain ne lui permettait pas d'avancer, et le canon ennemi, enfilant la chaussée, rendait toute attaque en colonne étroite et profonde fort meurtrière. Je lançai les braves lanciers polonais de ma garde sur les batteries : le premier escadron souffre du feu et hésite; les autres arrivent au soutien, s'élancent au galop en gravissant la montagne, se précipitent sur les canons, les enlèvent, et se jettent sur l'infanterie espagnole, qui, étonnée de tant de valeur et d'audace, prend en désordre le chemin de Madrid. Ce fait d'armes, l'un des plus éclatants de nos campagnes, couvrit de gloire les Polonais; qui acquirent par là un titre à l'admiration même des plus intrépides.

J'entre à Madrid.

Nous franchîmes le défilé, et le 2 décembre, je m'établis sur les hauteurs qui couronnent Madrid. Je n'avais avec moi que 30 mille hommes; la capitale en avait pour la défense plus de 40 mille armés, et le général Morla, un des plus instruits de l'Espagne, y commandait. A la vérité, la moitié de ces soldats étaient pour la plupart des paysans rassemblés depuis peu de jours, ou des habitants de Madrid même, et je comptais sur l'effet de la consternation que nos succès auraient répandue parmi nos ennemis. Je ne me trompais pas. Malgré les vociférations

de cette multitude, quelques coups de canon qui ébrèchèrent les vieux murs du Retiro amenèrent la capitulation de Madrid : j'y entrai le 4.

Ney, d'abord dirigé sur Saragosse, dut y être remplacé par Mortier, et laisser en attendant au corps de Moncey le soin d'observer cette place; il reçut l'ordre de venir me joindre à Madrid avec son 6e corps. Je le passai en revue sur les hauteurs de Chamartin, et je le fis entrer en grande pompe dans Madrid. La superbe tenue et la tournure martiale de ce corps contrastait avec celle des conscrits qui composaient la première armée d'Espagne; elle fit comprendre aux Espagnols qu'on pouvait avoir de l'ambition avec de pareils soldats.

Lefebvre quitta la Biscaye et se dirigea également sur la capitale; Soult pousa sur Léon pour observer La Romana et les Anglais; un nouveau corps, aux ordres de Delaborde, formé des débris de l'armée du Portugal, passa les Pyrénées et se dirigea sur Burgos.

Effet que j'en espère.

J'avais plus d'une fois éprouvé la grande influence que la chute de la capitale exerce sur la soumission des états; je résolus de profiter de celle de Madrid pour agir puissamment sur l'opinion des Espagnols.

Je n'avais plus rien à ménager envers le clergé; si j'avais pu douter de la grande part qu'il avait

eue à la révolution, mon court séjour en Espagne m'en aurait bien donné la preuve. Repoussé par l'église, je ne pouvais plus espérer de m'attacher ses implacables ministres, bien plus portés d'ailleurs au maintien des abus que toute autre classe d'Espagnols. Malgré l'influence que je leur connaissais, je ne pouvais toutefois me persuader qu'il n'existât pas en Espagne un parti nombreux d'hommes assez sages pour seconder les réformes qu'on pourrait faire, particulièrement dans les ordres monastiques. J'essayai de réveiller les désirs patriotiques de ce parti. Je savais fort bien aussi que la classe nombreuse des *juges* et des *scribanos*, ces véritables *oulémas* de la monarchie espagnole, aspiraient à une organisation plus libérale. Ce fut sur cette classe intermédiaire que je fondai mon espoir pour agir sur la masse de la nation, afin de frapper vivement les esprits. Je me fis envoyer une députation des notables de Madrid. Plus de 1200 individus les plus marquants des différentes classes et corporations de la capitale, ayant le corrégidor à leur tête, vinrent me complimenter à mon quartier-général de Chamartin. Jamais assemblée plus solennelle ne s'était présentée devant un vainqueur pour reconnaître sa puissance. Je profitai de cet événement pour proclamer à la face de l'Espagne les intentions qui

m'animaient à son égard, et répondis en ces termes :

« J'agrée les sentiments de la ville de Madrid. « Je regrette le mal qu'elle a essuyé, et je tiens « à bonheur particulier d'avoir pu, dans ces cir- « constances, la sauver et lui épargner de plus « grands maux. »

« Je me suis empressé de prendre des mesures « qui tranquillisent toutes les classes de citoyens, « sachant combien l'incertitude est pénible pour « tous les peuples et pour tous les hommes.

« J'ai conservé les ordres religieux en restrei- « gnant le nombre des moines : il n'est pas un « homme sensé qui ne jugeât qu'ils étaient trop « nombreux. Ceux qui sont appelés par une « vocation qui vient de Dieu resteront dans leurs « couvents ; quant à ceux dont la vocation était « peu solide et déterminée par des considérations « mondaines, j'ai assuré leur existence dans l'or- « dre des ecclésiastiques séculiers. Du surplus des « biens des couvents, j'ai pourvu aux besoins « des curés, de cette classe la plus intéressante « et la plus utile parmi le clergé.

« J'ai aboli ce tribunal contre lequel le siècle « et l'Europe réclamaient. Les prêtres doivent « guider les consciences, mais ne doivent exercer « aucune juridiction extérieure et corporelle sur « les citoyens.

« J'ai satisfait à ce que je devais à moi et à « ma nation; la part de la vengeance est faite, « elle est tombée sur dix des principaux cou- « pables : le pardon est entier et absolu pour « tous les autres.

« J'ai supprimé des droits usurpés par les sei- « gneurs, dans le temps des guerres civiles, où « les rois ont trop souvent été obligés d'aban- « donner leurs droits pour acheter leur tranquil- « lité et le repos des peuples.

« J'ai supprimé les droits féodaux, et chacun « pourra établir des hôtelleries, des fours, des « madragues, des pêcheries, et donner un libre « essor à son industrie, en observant seulement « les lois et les réglements de police. L'égoïsme, « la richesse et la prospérité d'un petit nombre « d'hommes, nuisaient plus à votre agriculture « que les chaleurs de la canicule.

« Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y « avoir, dans un état, qu'une justice. Toutes les « justices particulières avaient été usurpées, et « étaient contraires aux droits de la nation, je « les ai détruites.

« J'ai aussi fait connaître à chacun ce qu'il « pouvait avoir à craindre et ce qu'il avait à « espérer.

« Les armées anglaises, je les chasserai de la « péninsule.

« Saragosse, Valence, Séville, seront sou-
« mises ou par la persuasion, ou par la force
« des armes.

« Il n'est aucun obstacle capable de retarder
« long-temps l'exécution de mes volontés.

« Mais ce qui est au-dessus de mon pouvoir,
« c'est de constituer les Espagnols en corps de
« nation sous les ordres du roi, s'ils continuaient
« à être imbus des principes de scission et de
« haine envers la France que les partisans des
« Anglais et les ennemis du continent ont ré-
« pandus au sein de l'Espagne. Je ne puis établir
« une nation, un roi et l'indépendance des Es-
« pagnols, si ce roi n'est pas sûr de leur affec-
« tion et de leur fidélité.

« Les Bourbons ne peuvent plus régner en
« Europe : les divisions dans la famille royale
« avaient été fomentées par les Anglais. Ce n'é-
« tait pas le roi Charles et le favori que le duc
« de l'Infantado, instrument de l'Angleterre,
« comme le prouvent les papiers récemment
« trouvés dans sa maison, voulait renverser du
« trône; c'était la prépondérance de l'Angleterre
« qu'on voulait établir en Espagne : projet in-
« sensé, dont le résultat a été une guerre de
« terre sans fin, et qui aurait fait couler des
« flots de sang. Aucune puissance ne peut exister
« sur le continent, influencée par l'Angleterre.

« S'il en est qui le désirent, leur désir est in-
« sensé, et produira tôt ou tard leur ruine.

« Il me serait facile, et je serais obligé de gou-
« verner l'Espagne, en y établissant autant de vice-
« rois qu'il y a de provinces. Cependant, je ne me
« refuse point à céder mes droits de conquête au
« roi, et à l'établir dans Madrid, lorsque les 30
« mille citoyens que renferme cette capitale, ec-
« clésiastiques, nobles, négociants, hommes de
« loi, auront manifesté leurs sentiments et leur
« fidélité, donné l'exemple aux provinces, éclairé
« le peuple, et fait connaître à la nation que son
« existence et son bonheur dépendent d'un roi et
« d'une constitution libérale, favorable aux peu-
« ples et contraire seulement à l'égoïsme et aux
« pasions orgueilleuses des grands.

« Si tels sont les sentiments des habitants de
« la ville de Madrid, que ses 30 mille citoyens se
« rassemblent dans les églises; qu'ils prêtent de-
« vant le Saint-Sacrement un serment qui sorte
« non-seulement de la bouche, mais du cœur,
« et qui soit sans restriction jésuitique; qu'ils ju-
« rent appui, amour et fidélité au roi; que les
« prêtres au confessionnal et dans la chaire, les
« négociants dans leurs correspondances, les
« hommes de loi dans leurs écrits et leurs dis-
« cours, inculquent ces sentiments au peuple;
« alors je me désaisirai du droit de conquête, je

« placerai le roi sur le trône, et je me ferai une « douce tâche de me conduire envers les Espa- « gnols en ami fidèle. La génération présente « pourra varier dans ses opinions : trop de pas- « sions ont été mises en jeu ; mais vos neveux me « béniront comme votre régénérateur; ils place- « ront au nombre des jours mémorables ceux où « j'ai paru parmi vous; et de ces jours datera la « prospérité de l'Espagne. »

Ces paroles, promulguées dans toute l'Espagne et accompagnées par des proclamations et des décrets qui réduisaient les deux tiers des ordres monastiques, ne firent qu'irriter la résistance du clergé, et ne me donnèrent pas un partisan de plus, quelque sages qu'elles fussent.

Les grands, menacés de perdre leurs droits féodaux et leurs juridictions seigneuriales, ne furent que plus acharnés à me combattre; enfin les *scribanos*, peu satisfaits de la destruction d'un ordre de choses qui multipliait les procès, ne crurent pas devoir renoncer, pour des espérances vagues qu'ils n'appréciaient point, à la vengeance que leur inspirait l'honneur national outragé. La postérité, plus désintéressée et plus impartiale, conviendra toutefois que les vues manifestées dans ces promulgations étaient les seules qui pussent sauver l'Espagne du gouffre où ces malheureux événements l'avaient préci-

pitée : elle regrettera peut-être un jour d'avoir méconnu ces vérités. Mais le gros de la nation, incapable d'entendre un tel langage et docile aux impulsions qu'on lui imprimait, les repoussa avec indignation. Dix ans après, elle accueillit avec enthousiasme, puis condamna au dernier supplice et traîna sur la claie les Espagnols qui osèrent marcher sur mes traces et proclamer ces salutaires réformes. Il y a temps pour tout.

Pendant que toutes ces choses se passaient, l'armé anglaise n'avait pas bougé. Ses opérations avaient été combinées avec beaucoup de légèreté; on en a jeté la faute sur lord Castelreagh, qui dirigeait le département de la guerre et n'y entendait rien. Moore était un officier très-distingué, et cependant il fit beaucoup de fautes; il déboucha du Portugal par Salamanque, et envoya son matériel par Badajoz, comme s'il n'eût pas pu suivre par Almeida.

Les Anglais sortis du Portugal poussent Soult sur Sahagun.

Le général Baird devait venir le joindre avec un corps qui débarquerait à la Corogne; il essuya douze jours de retard, parce que la junte n'avait point autorisé son entrée dans une place que les généraux espagnols n'avaient point envie de lui livrer. Enfin il débarqua le 28 novembre, et se dirigea sur Astorga, au moment où j'entrais à Madrid. Moore, forcé d'attendre à Salamanque son matériel et la moitié de son armée,

se décida enfin à marcher sur Valladolid. La nouvelle des sanglants échecs essuyés par ses alliés le décida un peu légèrement à la retraite; mais, instruit que les Espagnols annonçaient l'intention de redoubler d'efforts pour défendre Madrid, il se laissa entraîner à marcher de nouveau sur Valladolid. Par une bizarrerie bien singulière, au milieu d'une population amie, Moore n'apprit la reddition de Madrid que le 14, par une de nos dépêches interceptée, qui l'informait en même temps de la position aventurée de Soult sur le Carion. Les Espagnols lui avaient caché cet événement, soit par orgueil national, soit par mécontentement. La voix publique accusait le général anglais d'irrésolution et de lenteur: il crut devoir la calmer, en formant le projet d'enlever le corps de Soult. Il partit de Toro le 22, à la tête de 30 mille Anglais, pour se diriger sur Sahagun. La Romana, avec les Espagnols, devait pousser de Léon au nord de Saldana pour tomber sur la droite de Soult, que les Anglais se proposaient de tourner par sa gauche, en passant le Carion. Pour assurer le succès de ce projet, il aurait fallu que les Anglais prissent la route de Palencia sur Herrera; mais ils craignirent de trop s'éloigner de leur ligne de retraite, et préférèrent marcher directement à Sahagun.

Informé de cette marche des Anglais, je prends sur-le-champ la résolution d'opérer moi-même sur leurs derrières, afin de les couper du Portugal et des ports de la Galice. Pour la sûreté de Madrid, j'établis sur le Tage les corps de Lefebvre et de Victor, le premier à Talavera, et le second à Tolède; une partie de ma cavalerie demeura aussi à Madrid. Moi-même avec mes gardes, le corps de Ney, la division Dessolles et le reste de la cavalerie, je quittai la capitale le 22 et marchai sur Tordesillas, où je passai le Duero le 25. Cette direction était bonne : celle de Toro eût peut-être mieux valu. Ney, cédant à de bons conseils, fut sur le point de prendre d'Arevallo le chemin direct de cette ville; peut-être eussions-nous prévenu les Anglais à Benavente. C'était le point décisif des deux lignes de retraite sur la Corogne et le Portugal. Mon ordre précis d'aller à Tordesillas le détourna. Ce n'était rien, si de là nous eussions marché droit à Benavente; mais la crainte que Soult ne fût engagé seul avec les Anglais me fit donner un peu trop à droite sur Medina de Riosecco, où j'arrivai le 27 décembre. Le général Laborde, qui venait d'arriver en Castille avec l'ancien corps de Junot, reçut l'ordre de me joindre par Valladolid; Soult l'avait déja appelé sur le Carion.

Je marche contre eux.

Les jours suivants, j'allais continuer ma mar-

Moore se

retire sur la Corogne, et La Romana sur Orense.

che et prendre à revers les Anglais. Moore était trop prudent pour donner dans le piége. Au bruit de l'approche d'une force considérable qui s'avançait de Madrid sur Léon, il renonça à ses projets contre Soult; et le 24, au lieu de se porter de Sahagun à Carion, il rétrograda sur Benavente, où il prit position le 26, derrière l'Esla, à l'embranchement des routes de Salamanque, de Madrid, de Léon et de celles qui conduisent en Galice.

La vigilance du général anglais ayant déjoué mes projets, il ne me restait plus qu'à profiter de ma supériorité en nombre pour pousser vivement les ennemis, dont Soult cherchait encore à déborder la gauche, en se dirigeant par Léon sur Astorga. Ce mouvement compléta la séparation du corps de La Romana, qui reprit de son côté le chemin d'Orense. Le 2, Moore quitta Benavente, et précipita sa retraite par Astorga et Lugo sur la Corogne: une brigade seulement prit le chemin d'Orense. Je ne suivis que jusqu'à Astorga; car j'estimai inutile de fatiguer toutes les troupes que j'avais avec moi, en les portant au fond de la Galice, et le corps de Soult suffisait pour poursuivre l'armée anglaise, déjà ébranlée et affaiblie. Cependant, à tout événement, j'ordonnai encore à Ney de suivre Soult de près, pour être à portée de le soutenir. Avec

le reste de mes troupes, je repris le chemin de Valladolid.

Affaires de la Corogne. Les Anglais se rembarquent.

Les Anglais continuèrent avec célérité leur retraite jusqu'à la Corogne, où ils comptaient se rembarquer. Leur flotte était à Vigo : il ne fallait qu'un vent contraire pour les mettre dans le plus grand embarras. Heureusement pour eux, la route de la Corogne traverse d'Astorga à Lugo un défilé de 30 lieues, formé par de très-hautes montagnes. Une faible arrière-garde suffisait pour défendre la chaussée, et il y avait presque impossibilité de manœuvrer sur les deux côtés. Cela empêcha Soult d'entamer l'ennemi ; et Ney, encombré derrière lui dans le défilé, n'y pouvait rien. C'était d'autant plus malheureux, que l'armée anglaise, n'ayant rien préparé sur cette ligne, manquait de tout et se trouvait dans un état affreux, par les marches forcées qu'elle exécutait, on ne se trop pourquoi. Ils coupèrent les jarrets à leurs chevaux de cavalerie et de train, et abandonnèrent 3 à 4 mille traînards ou moribonds, sans que jamais leur ligne d'opérations eût été menacée. Quoi qu'on en ait dit, cette retraite de Moore ne fut pas autre chose qu'une fuite. On ne conçoit pas pourquoi les Anglais ne voulurent pas défendre la Corogne. Ce n'est pas un Gibraltar ; mais contre un ennemi qui n'a que des pièces légères, on pouvait

y résister; l'honneur l'exigeait, et n'avait-on pas toujours la mer libre pour ravitailler la place et s'en aller? Je n'ai jamais rien compris à cette fugue, dont les Anglais se sont bien lavés, mais qui ne le cède à aucune autre de ce genre.

Arrivée enfin près de la Corogne, l'armée anglaise, pour donner le temps d'achever les préparatifs de son embarquement, se mit en bataille en avant de la ville; ce qui nous donna le loisir de la rejoindre. Soult l'attaqua le 16 janvier: il avait 20 mille hommes, les Anglais en avaient autant. La bataille fut vive et indécise: le général Moore y perdit la vie, et les généraux Baird et Paget un bras. Les troupes britanniques déployèrent une grande fermeté qui contrastait avec le désordre et la précipitation de leur retraite, dont tout l'embarras provint du défaut de vivres; leçon importante, qui prouve les difficultés de faire la guerre dans un pays désorganisé où il est impossible de vivre par réquisition. Cependant les Anglais conservèrent leur principale position; et, dans la nuit qui suivit le combat, ils se rembarquèrent. Les Espagnols, découragés et peu nombreux, ne songèrent même pas à défendre les places de la Galice. La Corogne capitula le 20, et quelques jours après l'importante place du Ferrol se rendit à Soult sans coup férir. La prise de cette

place mit aussi entre nos mains sept vaisseaux de ligne et trois frégates, outre un bon nombre de vaisseaux en réparation. La Romana, d'abord retiré vers Orense, regagna ensuite les Asturies.

Lefebvre bat Galuzzo sur le Tage.

La nouvelle de mon départ de Madrid pour courir après les Anglais avait ranimé le courage des débris de l'armée d'Andalousie, rassemblés à Cuença sous les ordres du duc de l'Infantado, et de l'armée du centre ramenée derrière le Tage par le général Galuzzo. Le quatrième corps, sous le maréchal Lefebvre, se mit en devoir de refouler celui-ci. Après avoir surpris le passage du Tage à Almaraz, il culbuta sur Merida l'ennemi épars en plusieurs divisions et occupant une ligne immense. Le général Galuzzo fut forcé de rassembler ses débris derrière la Guadiana.

Victor bat l'Infantado à Uclès.

Le duc de l'Infantado, croyant trouver Madrid au dépourvu, s'avança à la fin de décembre de Cuença sur cette capitale. Le duc de Bellune, cantonné autour de Tolède, instruit de son approche, lui épargna la moitié du chemin. La rencontre eut lieu le 13 janvier à Uclès; la division Vilatte fond sur l'ennemi, aussitôt qu'elle arrive en présence; celle du général Ruffin, égarée dans sa route, débouche par un bonheur inespéré derrière Uclès, et tombe ainsi à l'improviste au dos de l'ennemi. La déroute est complète, surtout parmi les troupes de nouvelle levée qui

formaient le gros de cette armée. Huit à dix mille prisonniers, trente pièces de canon, sont les trophées de ce facile triomphe. Malheureusement la division des dragons de Latour-Maubourg, qui suivait le premier corps, ne put pas arriver à temps pour prendre part au combat; sans cela il ne se fût pas échappé un bataillon de l'armée de l'Infantado. Victor, après avoir poussé l'ennemi sur Cuença et exploré cette province, se rabattit sur Madridegos et Consuegra.

Opérations en Catalogne.

Les affaires en Catalogne prenaient une tournure non moins brillante en apparence, mais bien plus sinistre dans le fond. Cette province, dont les habitants s'étaient immortalisés par la résistance qu'ils opposèrent à Philippe V en 1709, est la plus guerrière de l'Espagne. Ses montagnes escarpées y offrent des difficultés inouïes pour les opérations et pour les vivres; car elle produit peu de grains, et ses bestiaux étaient emmenés par les habitants dans les montagnes. Ajoutez à cela que plusieurs villes se trouvent dans des sites très-forts de leur nature, et que l'art a accumulé en outre la majeure partie de ses ressources sur ce point. La population des frontières, adonnée à la contrebande ou au métier de muletier, est très-propre à la guerre. La nouvelle des succès de Baylen, enflée selon l'habitude des Espagnols, avait électrisé la Catalo-

gne entière. Elle courut aux armes. Duhesme, qui commandait à Barcelonne, sentit la nécessité de s'ouvrir une communication directe par Gironne, et en fit l'investissement.

Après deux attaques, exécutées avec plus de courage que d'habileté, il fut renforcé par la division Reille, et commença à vouloir procéder plus régulièrement; mais il se laissa surprendre le 10 août 1808 par le général Caldagues, qui ravitailla la place et le décida à la retraite. Reille regagna Figuières avec 4 mille hommes; Duhesme eut beaucoup de peine à atteindre Barcelonne avec 7 mille; il y fut bientôt investi.

St.-Cyr y prend le commandement.

J'ordonnai à St.-Cyr d'aller prendre le commandement sur cette frontière, où se rassemblaient trois nouvelles divisions, formant environ 20 mille hommes. Je lui recommandai d'effectuer le plus tôt possible sa jonction avec Duhesme; mais Berthier, à qui il fallait tout dicter, ne prit aucune précaution administrative pour pourvoir ce corps de ce qui lui était nécessaire. Il était composé de la division italienne de Pino, de la division française de Souham, de Toscans, de Napolitains, de Valaisans, etc.

Exaltation et préparatifs des Catalans.

La retraite de Duhesme enflamma les têtes ardentes des Catalans; la junte suprême y envoya les troupes de Minorque et des renforts tirés de Valence et de Grenade, sous le général suisse

Reding. Les ports de Tarragone, de Tortose, de Palamos et de Roses donnaient toutes les facilités pour rendre cette province inexpugnable. On y forma 40 bataillons de miquelets; et on estime jusqu'à 70 mille hommes tout ce qui s'arma pour la défense commune; sans compter une multitude de paysans et même de femmes, qui, animées d'une sainte ardeur, prirent souvent les armes pour défendre leurs remparts. Le général Vivès prit le commandement de la province; et l'escadre anglaise de Collingwood croisait dans ces parages, afin de le seconder.

St.-Cyr reprend Roses.

Pour secourir Barcelonne, la première chose était d'y amener des vivres, et il fallait prendre Gironne et Hostalrich, seuls points par lesquels on peut y en conduire. La tâche semblait impossible devant tant de difficultés. Cependant St.-Cyr, jugeant qu'il y aurait de la témérité à s'engager vers Barcelonne en laissant Roses au pouvoir des Anglais et des insurgés, qui pourraient à volonté intercepter la communication avec notre frontière, se décida à faire le siége de cette place. Je lui dois la justice de dire qu'il la prit malgré mes ordres; et il fit bien. Les Anglais, sous Cochrane, s'efforcèrent vainement de la soutenir, et l'armée espagnole de la délivrer. La garnison, abandonnée par l'escadre de

ses alliés, dut capituler le 6 décembre, au nombre de 3 mille hommes.

Il marche au secours de Barcelonne.

St.-Cyr, cédant alors à mes vives instances, s'avança au secours de Barcelonne.

La commission était épineuse. Le marquis de Luzan, retiré d'Arragon et de Cerdagne, assemblait sous Gironne un corps de 10 à 12 mille hommes. Il fallait le laisser derrière soi; et si on le combattait avec quelque succès, on ne pouvait le poursuivre sur la haute Fluvia, sans dévier du but. Le marquis de Vivès commandait 25 à 30 mille hommes autour de Barcelonne, qu'il investissait de près. Les places de Gironne et d'Hostalrich interceptant l'unique chaussée, ne permettaient de traîner ni canons, ni caissons de munitions. On pouvait se trouver sur le Bezos entouré par 25 mille hommes de bonnes troupes et une multitude de milices et de miquelets, sans avoir les moyens de soutenir deux combats. Parti de l'Abispal par Valdreras, St.-Cyr réussit à tourner Hostalrich et à franchir le passage important de Tordera et le défilé de san Celoni, où la moitié seulement de l'armée de Vivès eût pu lui opposer une barrière d'airain.

Affaire de Cardedeu.

Arrivé le 16 décembre sur le plateau entre Llinas et Cardedeu, St.-Cyr y rencontra enfin Vivès, formé pour barrer le passage. Il se jeta

impétueusement sur lui, mit ses troupes en déroute complète, enleva tout son canon sans en avoir lui-même une pièce, et entra ainsi triomphant dans Barcelonne. Cette entreprise, conduite avec une rare précision, fit honneur à St.-Cyr.

Victoire de Molins.

Ce général jugea qu'il fallait profiter sans délai de la victoire et anéantir les corps réguliers de l'armée ennemie, ralliée derrière le Llobregat, pour couvrir Tarragone. Il attaqua Vivès le 21 décembre, écrasa sa droite et la culbuta sur la gauche. Tout prit la fuite en jetant armes et bagages. Si l'ennemi débordé et tourné eût tenu, c'eût été fait de lui. On ne put faire que 1200 prisonniers; mais il perdit 50 pièces de canon. Dans la rigueur des principes stratégiques, il eût été plus avantageux d'attaquer la gauche des Espagnols; on les eût rejetés sur la mer et sur les marais de Gava. A la vérité, ils avaient cumulé leur artillerie et leurs meilleurs troupes sur cette aile gauche, pour défendre le pont de Molins del Rey. Mais était-il impossible de déboucher par Palleja sur Mascaro? et si on y parvenait, y aurait-il eu un Espagnol pour porter à Tarragone la nouvelle de la destruction de cette armée? La difficulté des lieux, si elle était insurmontable, était le seul motif de préférer l'attaque par la droite. Je sais fort bien que la stra-

tégie a eu peu d'influence contre les insurgés espagnols ; mais quand il s'agit d'un corps considérable de troupes régulières, et qu'on peut agir de manière à le jeter à la mer, c'est toujours le but qu'on doit se proposer.

Victoires de Capellados et de Walsch.

Loin de se laisser abattre par ces revers, la junte de Catalogne, établie à Tarragone, fit jeter Vivès en prison, et le remplaça par Reding, officier plein de valeur et d'énergie

En proie à toutes les privations, St.-Cyr se maintint avec ténacité jusqu'au mois de février, entre Barcelonne et Tarragone. A cette époque, Saragosse était vivement pressée par Lannes. Reding, ayant reçu des renforts de tous côtés, crut le moment venu de reprendre l'offensive, dans l'espoir, s'il réussissait à chasser St.-Cyr de la Catalogne, de pouvoir ainsi voler au secours de cette importante capitale de l'Arragon. Reding aurait eu beau jeu, s'il avait entendu la stratégie aussi bien que le combat. Il lui suffisait du plus petit succès sur le flanc droit de St.-Cyr pour anéantir tout son corps : mais il crut que sa supériorité lui permettait d'envelopper nos troupes. Il forma quatre colonnes, à plusieurs lieues l'une de l'autre. Lui-même, avec l'élite de ses forces, prit à droite la route directe sur Vendrel : sa gauche, sous Wimpfen, devait descendre de Lacuna et d'Igualda sur

Villa-Franca. C'était une double faute : il fallait laisser à St.-Cyr la faculté de s'enfourner sur Vendrel et Tarragone, tandis que Reding filerait avec 30 mille hommes sur Capellados et Martorel, pour déborder notre droite et nous couper de Barcelonne. St.-Cyr prit le parti le plus sage qu'on puisse adopter en pareille occurrence : il se serra sur le centre le 16 février à Lacuna, culbuta celui de son adversaire à Capellados, et le rejeta sur Cervera et Manresa.

Pour achever sa tâche, St.-Cyr se rabattit de droite à gauche (d'Igualda sur San-Magi), afin de répéter sur l'aile droite ennemie ce qu'il venait de faire au centre. Souham devait y concourir en venant opérer sa jonction à Villa-Rodona; mais la difficulté de faire parvenir les ordres empêcha d'obtenir de ce mouvement le résultat désiré. Toutefois la jonction s'effectua; et le corps français s'empara de la ville de Walsch. Reding, par un mouvement inverse, tâchait de nouveau de se lier par Monblanch aux troupes de Wimpfen vers Igualda. Il se trouva ainsi coupé de la division qu'il avait laissée en avant de Tarragone, et résolut de passer sur le corps de nos troupes pour rétablir sa communication avec elle. St.-Cyr marcha à lui : la rencontre eut lieu le 25 février près d'Alcover. La défaite de l'ennemi fut complète : Reding, blessé lui-même,

regagna Tarragone, après avoir eu plus de 3500 hommes hors de combat.

La poignée de braves qui venait d'obtenir ces brillants succès n'en était pas moins en proie à la misère et aux maladies qu'elle engendre. L'ennemi réparait ses pertes par l'animosité toujours croissante de la population.

Second siége de Saragosse.

Un succès bien autrement disputé avait couronné nos armes dans l'Arragon : la nouvelle Numance, à moitié enterrée sous ses ruines, avait capitulé.

On se rappelle qu'après la bataille de Tudela, Palafox s'était retiré à Saragosse avec 30 mille hommes. Une multitude de paysans s'y étaient réfugiés devant nos colonnes. Une ancienne tradition faisait de cette cité l'objet d'une vénération particulière : elle était le sanctuaire de la Vierge du Pilar, le palladium de la liberté espagnole, et tous étaient résolus de mourir ou de la sauver. Prêtres, moines, habitants, paysans, aussi-bien que les militaires, étaient enflammés d'un enthousiasme inconcevable. Jamais autant de passions diverses n'avaient été soulevées pour un même but. L'orgueil, le patriotisme, le fanatisme, l'honneur national et militaire, tous les mobiles les plus puissants étaient en jeu, pour rendre la défense désespérée.

Le maréchal Moncey avait remis à Junot le

commandement du troisième corps, qui le premier avait commencé l'investissement de Saragosse. Mortier vint s'y joindre avec le cinquième corps, après que Ney eut reçu l'ordre de se diriger sur Madrid. Le maréchal Lannes fut chargé de commander cette armée et de procéder au siége; le général Lacoste, mon aide-de-camp, et le colonel Rogniat en dirigeaient le génie; le général Dedon commandait l'artillerie.

Située dans une plaine des plus fertiles, peuplée de 60 mille habitants, Saragosse est bâtie partie en briques et partie en granit: elle n'est point fortifiée, mais ceinte d'un mur épais. Depuis le premier siége, on avait renforcé ce mur aux points faibles, élevé des parapets, construit des traverses pour défendre toutes les rues; en sorte que, ce mur forcé, on retrouvait à chaque rue, pour ainsi dire, une nouvelle enceinte. Cent quatre vingt pièces de canon y étaient bien distribuées. Depuis le premier siége, le général anglais Doile s'était rendu à Saragosse, avait levé un corps, et envoyé un grand nombre de fusils et de munitions anglaises pour armer les Arragonais. La construction solide des maisons et le manque de bois dans cette contrée rendent inutiles les moyens incendiaires. Il fallait donc se résoudre à les écraser de bombes, ou à les attaquer par la mine, si l'assaut donné à

la première enveloppe ne décidait pas la place à capituler. On se servit à la fin des deux moyens. Une quantité de maisons furent attaquées et défendues, comme les bastions le sont dans les places de guerre. Des bâtiments, dont une partie avait sauté par l'effet des mines, trouvaient encore des défenseurs acharnés pour en disputer les fragments restés debout. Ce serait au pinceau d'Homère, bien plus qu'à de froids commentaires, qu'il appartiendrait de retracer les scènes héroïques de ce siége, où l'art et le courage bien dirigés triomphèrent de tout ce que le désespoir peut donner de force. On se disputa des étages, des chambres, des caves, des terrasses, comme des demi-lunes, des chemins couverts et des contrescarpes. La garnison se multipliait : chaque point d'attaque était soutenu par les paysans et les citoyens armés, qui se réunissaient au son du tocsin dans les différents quartiers pour servir de réserve. Quand un poste isolé ne s'était pas défendu au gré de la multitude, le malheureux officier qui y commandait était fusillé ou massacré.

Au bout de deux mois, l'enceinte de la ville avait été forcée en plusieurs endroits; le quart des maisons avait été conquis, l'épée ou la mèche à la main. Une épidémie horrible ravageait la population, entassée dans des caveaux. Quinze

mille soldats et 30 mille habitants avaient péri par le feu, par la peste ou par la faim, quand la place capitula, et n'offrit à nos braves, saisis d'admiration et d'horreur, que l'aspect d'un vaste charnier.

Palafox, malade lui-même, avait remis le commandement à un Français émigré qui s'était distingué (St.-Marc), mais qui se débarrassa bientôt de cette lourde responsabilité sur une junte de défense. Ce fut elle qui, cédant aux clameurs de la majorité, consentit à capituler, malgré les fanatiques qui voulaient encore prolonger la défense. Mon aide-de-camp Lacoste avait dirigé le siége, jusqu'au moment où il y fut tué; Dedon l'avait suppléé. Lannes s'y était illustré à son ordinaire, de même que Mortier, Suchet et l'intrépide Gazan. Notre perte n'avait pas excédé 5 mille hommes. Mânes de tant de braves, gémissez! La providence vous avait fait naître amis et alliés, et vous vous égorgiez par une erreur déplorable.

J'envoie Soult en Portugal.

J'espérais que l'Angleterre, dégoûtée par la catastrophe de Moore, renoncerait à faire de nouveaux efforts dans la péninsule; et la première idée qui me vint fut de venger Junot, en plantant de nouveau mes aigles sur les tours de Lisbonne.

L'armée portugaise, moitié licenciée, moitié

envoyée en France, ne me paraissait pas en état de nous en disputer l'entrée. Le retour de nos troupes victorieuses, annonçant une supériorité qu'aucune force ne pouvait nous contester, tout portait à croire que nos partisans oseraient se déclarer hautement. Bien qu'ils ne fussent pas en majorité, ils comptaient dans leurs rangs des hommes qui jouissaient de l'estime publique.

Le peu de part que les Portugais avaient eu le temps de prendre à la défaite de Junot me faisait illusion sur la situation intérieure du pays, où l'exaspération s'était portée dès lors au plus haut degré. L'armée anglaise, à laquelle j'attribuais seule la perte du Portugal, avait disparu à la Corogne, et je me flattais de réussir mieux que la première fois.

Mes calculs se trouvèrent en défaut, parce que mes ennemis déployèrent bien plus de ressources que je ne leur en supposais. Le prince régent de Portugal avait renchéri sur Barrère et le comité de salut public dans les mesures prescrites pour rendre la défense nationale : il avait ordonné, par un arrêt du 11 décembre 1808, la levée en masse de 18 à 60 ans. Tout individu refusant de marcher serait fusillé ; les villages qui ne feraient pas à l'ennemi toute la résistance possible seraient brûlés. Le code de 1793 n'offrit rien de pareil.

Beresfort, nommé maréchal portugais, fut chargé du commandement général. Il organisa vingt-quatre régiments à la solde anglaise : les officiers supérieurs jusqu'au grade de capitaine en étaient Anglais. D'autres régiments, entièrement portugais, s'organisaient en même temps. Les milices régulières, instituées depuis un demi-siècle à l'instar de celles d'Espagne et de Suisse, les arrière-bans connus sous le nom d'*ordonanzas*, tous sont requis et mis sur pied. Une régence composée du patriarche de Lisbonne et des marquis de Las Minas et de Monteyre Mor fut investie de pouvoirs illimités, et cependant subordonnée au général anglais, véritable dictateur de la monarchie.

Outre cela, le général Craddock, resté gouverneur anglais à Lisbonne au départ de Moore, y avait reçu des renforts, au nombre desquels se trouvait la division de Mackensie. Celle-ci avait cherché à s'introduire à Cadix, sous le prétexte charitable de la défendre contre nos troupes qui ne la menaçaient point encore : mais les Espagnols ne furent pas dupes de cet empressement, et Mackensie, refusé avec raison dans une place d'où il eût été aussi impossible de le chasser que de Gibraltar, était revenu mouiller dans le Tage.

Soult reçut au Ferrol l'ordre de se porter sur

Lisbonne avec les troupes des 2e et 8e corps, dont l'effectif comptait un mois auparavant près de 40 mille hommes, mais réduit à 24 mille présents par les maladies et les pertes de la campagne. J'espérais que, renforcées bientôt de 10 mille convalescents, et secondées par le corps de Victor qui descendrait le Tage et par la division Lapisse qui déboucherait vers Almeyda, ces forces suffiraient à la soumission d'un royaume que je croyais à peu près désarmé.

Je pars pour Paris. Situation des affaires.

Je n'avais encore aucune nouvelle de cette expédition de Portugal, quand des soins plus importants me rappelèrent en France. L'Autriche armait à force; et je compris qu'il devait y avoir un grand projet formé contre moi en Allemagne et dans le Nord. Je partis au milieu de janvier de Valladolid pour Paris.

J'étais embarrassé pour me choisir un successeur. Joseph n'entendait pas la guerre: mais son titre devait lui donner de l'ascendant sur des maréchaux qui n'aimaient pas à être sous les ordres de leurs collègues. Il était resté avec sa cour à Vittoria; je n'étais point décidé à le renvoyer à Madrid, lorsqu'une députation des grands corps de l'état vint me demander qu'il y rentrât. Ce vœu s'explique par la crainte que les Espagnols avaient d'être conquis ou morcelés: mon frère et la constitution de Bayonne étaient

du moins une garantie pour l'intégrité de la monarchie. Cette députation aurait suffi pour me décider. Mon frère rentra solennellement le 22 janvier dans sa capitale au moment où j'entrais à Paris.

Je lui laissai le commandement, en lui donnant pour conseil le maréchal Jourdan : le vainqueur de Fleurus avait un nom ; lui seul avait commandé à 100 mille hommes ; il fallait en imposer. J'avoue que ce choix n'a pas été heureux ; Jourdan était bon soldat, mais il avait adopté un mauvais système de guerre. C'était un administrateur, un travailleur, un homme d'ordre ; cependant il ne sut pas donner de nerf à l'ensemble de cette vaste machine. Au fait, la tâche était des plus pénibles ; à cause de l'esprit récalcitrant des maréchaux, de la presque impossibilité de communiquer avec les différents corps d'armée, et de la nécessité de couvrir la capitale de Joseph.

Pour réussir, il aurait fallu avant tout réunir constamment des forces suffisantes pour fondre jour et nuit sur les Anglais, sans s'inquiéter de Madrid ; ce qui était difficile avec un roi au quartier-général, et la prétention de lui soumettre un vaste royaume.

Cependant, au moment de mon départ, je laissais à mon frère de grandes chances de suc-

cès; car j'avais en trois mois fort avancé les affaires: la destruction de trois armées castillanes, l'occupation de Madrid, la déroute de Moore, la chute de Saragosse, la défaite de Vivès et de Reding en Catalogne, l'occupation de la Galice, l'assaut d'Oporto, avaient frappé d'épouvante l'Espagne et le Portugal. Déja la division anglaise restée à Lisbonne sous le général Craddock faisait ses préparatifs pour suivre les débris de Moore, aussitôt que Victor s'avancerait par la vallée du Tage. Il semblait qu'il n'y eût plus qu'un petit coup de collier à donner pour conduire l'entreprise à sa fin. L'apparence était trompeuse. Dans un pays si vaste, où tout devenait une difficulté, l'absence d'une volonté ferme et *une* devait tôt ou tard se faire sentir; et l'opiniâtreté, qui forme le trait distinctif du caractère espagnol et portugais, devait lasser les efforts décousus de mes lieutenants.

Intrigue de Talleyrand

En rentrant à Paris, je ne fus pas peu surpris de trouver la capitale pleine de rumeurs sur les inconvénients de la guerre d'Espagne, et sur les prétendus conseils de Talleyrand qui l'eussent empêchée, si on les avait suivis.

J'avais de bonnes raisons pour être étonné et indigné d'une menée aussi déplacée, dont le but était trop évident pour s'y méprendre. J'aurais dû juger dès lors ce que j'avais à espérer de la part

d'un homme qui pouvait se permettre une semblable intrigue. J'aurais probablement entrepris la guerre d'Espagne sans lui ; mais certes ses conseils n'ont pas peu contribué à m'y entraîner. Ne pouvant me résoudre à sévir contre lui, je me contentai de l'apostropher en présence de la députation de tous les grands corps de l'état qui vint me féliciter aux Tuileries, en lui reprochant des bruits contraires à la vérité, et qui ne pouvaient venir que de lui. J'avais eu déjà quelques occasions de juger ses principes en matière d'intérêt pécuniaire, surtout dans les affaires des princes d'Allemagne et de la maison d'Orange ; mais je ne l'aurais pas cru capable d'un pareil trait.

La sortie un peu sévère que je lui fis ne fut pas l'origine de la guerre qu'il me déclara, mais elle en fut le signal.

CHAPITRE XIV.

L'Autriche se prépare à la guerre, pendant que Napoléon est occupé en Espagne. Il vole à Paris, et de là sur le Danube. Batailles mémorables d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne, d'Essling et de Wagram. L'Autriche est forcée à la paix. Opérations en Italie et en Pologne jusqu'à la fin de l'année. Les Russes occupent la Galicie. Descente des Anglais à Flessingue.

J'avais espéré que les conférences d'Erfurth en imposeraient à l'Autriche, et que nos succès en Espagne la détourneraient de l'idée de s'exposer seule à une lutte contre moi; je me trompais.

Politique du cabinet de Vienne méconnue

La cour de Vienne a une politique tenace qui sait plier à propos, pour se relever de même; mais c'est une absurdité d'attribuer sa persévérance aux formes oligarchiques de son gouvernement. Ce sont des phrases banales tout-à-fait vides de sens : rien n'est moins oligarchique que le cabinet de Vienne proprement dit; les premiers ministres, chargés de la politique extérieure, sont très-souvent des plébéiens et même des nobles de l'empire germanique étrangers aux états héréditaires. La bonhomie de quelques empereurs a bien pu laisser toute l'influence à leurs conseillers; mais ni Marie-Thérèse, ni

Joseph II ne furent dans ce cas. Loin d'être une oligarchie, le gouvernement autrichien est une monarchie mixte ; car elle est absolue dans l'Autriche et la Bohême, tempérée en Hongrie, presque républicaine en Tyrol.

Les décisions d'un gouvernement sont sans doute toujours influencées par les principaux propriétaires ou par les personnages investis des grandes dignités ; mais un gouvernement qui, au XIX^e^ siècle, n'agirait que pour l'intérêt de cinquante familles serait bientôt perdu.

Excepté une république démagogique, qui change annuellement ses magistrats, tous les gouvernements sont susceptibles d'avoir une politique persévérante, parce que chaque état a des précédents dans ses archives diplomatiques qui lui tracent la ligne de ses intérêts, et que les chefs de ce département sont toujours consultés, quand il s'agit de la paix ou de la guerre.

La politique d'un état se compose de points de vue permanents et de points de vue de circonstances, qui rattachent ses liaisons momentanées à l'intérêt général, d'après ce qui se passe autour de lui. Le point de vue permanent des états est d'être plus forts que leurs voisins, parce que c'est le moyen le plus sûr de n'en être pas écrasé ou humilié. Les moyens d'être fort, résul-

tent ou d'une puissance positive, ou d'une puissance fédérative. Les états qui redoutent l'excessive puissance d'un voisin le signalent entre eux comme dangereux, et se liguent éventuellement contre lui. Ce système d'équilibre, qu'on a traité de chimère parce que j'ai failli le renverser, n'en est pourtant point une, puisqu'il a triomphé de mes efforts. *Ce que mon siècle n'a pas voulu comprendre, c'est qu'il fallait se rallier à moi pour établir l'équilibre contre l'Angleterre. On m'eût dispensé de l'obligation de chercher cet équilibre, par l'assouvissement du continent.*

On marche à la prépondérance par la conquête ou par des alliances de famille; le résultat n'est pas absolument le même, mais il diffère peu dans le fond, puisqu'en définitive on domine. Depuis Henri IV jusqu'à Louis XV, les Bourbons, qui ne sont pas une oligarchie, ont eu des points de vue assez permanents; mais les moyens ont dû varier selon les événements.

La politique autrichienne n'a donc rien qui la distingue des autres. Si la monarchie de François II a résisté à de violents chocs, c'est qu'elle avait une population propre à la guerre, un bon système de recrutement, que sa position géographique la favorisait singulièrement,

et enfin qu'elle était remorquée dans le naufrage par la Russie ou l'Angleterre.

La position de l'Autriche envers nous a été faussée : 1° par la révolution qui a produit la première coalition; 2° par l'invasion de la Suisse qui a nécessité la deuxième; 3° par les réunions d'Italie qui ont inspiré la troisième.

Depuis la deuxième coalition, l'Autriche a été constamment dominée par la crainte de notre prépondérance; elle a saisi toutes les occasions pour s'y opposer. Celle dont elle voulut profiter en 1809 était belle; elle fit bien de la saisir : il n'y a rien là de commun avec l'oligarchie. C'est au reste trop nous appesantir sur les abstractions de quelques écrivains spirituels, mais peu versés dans les affaires. Revenons à notre sujet.

Le cabinet de Vienne comprit que, dans le cas même où je remporterais plusieurs victoires en Espagne, il faudrait toujours 200 mille hommes pour occuper un pays auquel je ne faisais pas la guerre pour de simples limites, mais que j'avais le projet de soumettre entièrement. Il résolut de profiter de l'occasion pour ressaisir le sceptre de l'Italie et de l'Allemagne, et redoubla ses armements. L'Angleterre n'eut pas la peine cette fois d'ourdir une coalition : le cabinet impérial alla lui-même au-devant de ses désirs, et en se décidant à la guerre, il faut convenir

qu'il cédait au vœu unanime, et agissait dans son intérêt. L'armée brûlait de réparer l'affront d'Ulm, et le peuple de reprendre son rang parmi les nations. L'Autriche n'en reçut pas moins un subside de 100 millions du cabinet de Londres.

On n'ignorait point à Vienne que la Prusse était exaspérée; que la Westphalie gémissait; que le Hanovre et les villes anséatiques, privées de commerce, détestaient un système dont le bien à venir les touchait peu; que le Tyrol, abhorrant le régime bavarois, était prêt à se soulever.

On se flattait que le nord de l'Allemagne se déclarerait au moment où les Autrichiens, fondant sur la Bavière avec une armée considérable, forceraient l'armée française à se concentrer pour la sauver. L'envoyé du cabinet de Vienne à Koenigsberg annonçait que la Prusse désirait la guerre, et que son armée serait bientôt portée à 100 mille hommes: la querelle touchait de trop près à l'honneur et à l'existence de la Prusse pour mettre ces promesses en doute.

La Dalmatie, l'Italie, le Tyrol, la Valteline, le Piémont, Naples et jusqu'à la Sicile, devinrent le théâtre des menées de l'Autriche. Jamais orage ne s'était annoncé plus menaçant.

Mes armées étaient éparpillées à Naples, à Madrid, aux portes de Lisbonne, à Hambourg; je me trouvais moi-même en Espagne. Il était

probable que les Autrichiens devaient, en débutant, obtenir des succès, et que ceux-ci en amèneraient d'autres. Ils auraient pu soulever l'Allemagne, tenter la Russie, ranimer le courage des Espagnols que de sanglantes défaites commençaient à ébranler; enfin rendre au ministère anglais la popularité que le mauvais succès de Moore lui avait fait perdre, et raviver par les ressources britanniques la résistance de la péninsule.

Préparatifs considérables de l'Autriche.

L'Autriche fit ses derniers efforts pour mettre sur pied des masses formidables. Son armée active devait être portée à 350 mille hommes; 150 bataillons de milices (landwehr) furent destinés à la renforcer, et des réserves préparées pour la tenir au complet. Notre organisation en corps d'armée fut imitée. Six corps d'environ 25 mille hommes chacun, outre une réserve, rassemblés en Bohême, durent inonder la Bavière. Cinquante mille hommes et vingt-cinq mille miliciens, formant les 8e et 9e corps, furent destinés à l'armée d'Italie sous l'archiduc Jean. Enfin une armée de 40 mille hommes, sous l'archiduc Ferdinand, eut la tâche d'envahir le duché de Varsovie. Cette répartition a paru vicieuse : on a dit que c'était en Allemagne qu'il fallait conquérir la Pologne et l'Italie, car tout succès sur ces deux points devenaient inutiles,

si j'étais victorieux sur le Danube. Cependant on ne peut se dissimuler que l'Autriche devait redouter l'insurrection de la Galicie, si Poniatowsky s'y montrait en forces supérieures aux siennes; et ce motif justifierait un détachement secondaire aussi considérable, s'il ne l'était pas suffisamment par des vues politiques encore plus importantes.

Elle provoque l'insurrection de l'Allemagne.

Le cabinet de Vienne, ne se reposant pas sur ce grand développement de forces, crut devoir y ajouter les moyens révolutionnaires qui avaient si bien réussi en Espagne. Oubliant les justes reproches qu'il avait faits au système de propagande du Directoire, il lança dans toute l'Allemagne un appel aux peuples pour les exciter à se soulever contre nous, c'est-à-dire contre leurs gouvernements, puisque ceux-ci étaient liés avec nous; démarche utile peut-être à ses projets, mais que la morale réprouve. La Bavière, la Saxe, la Westphalie, le Tyrol, furent inondés de ces appels, que les colonnes autrichiennes affichèrent publiquement partout où elles se présentèrent. L'archiduc Jean en fit autant à l'armée d'Italie; on cherchait ainsi à rendre la guerre nationale et universelle. On déchaînait de nouveau les peuples, au lieu de réduire les querelles à des combinaisons politiques et militaires : on voulait transformer l'Europe en un vaste champ de bataille, où l'on nous

assaillirait partout, parce que, vainqueurs, nous imposions des sacrifices momentanés pour combattre l'Angleterre. Il est permis à un gouvernement d'appeler tous ses citoyens aux armes pour le salut et la défense nationale. Je laisse aux professeurs de droit public à décider s'il est permis d'adresser de tels appels à ses voisins, et de faire de l'insurrection la base d'un système politique. J'aurais trouvé tout simple que le roi de Prusse appelât les Prussiens, et le roi de Saxe les Saxons; mais, je le répète, la ligne de démarcation d'un pareil droit est la ligne des frontières d'un état. Si, en 1805, j'avais voulu soulever les Hongrois, cela n'eût tenu qu'à moi; mais je n'ai jamais excité à l'insurrection, pas même les Polonais.

Conjuration des sociétés secrètes en Allemagne.

Indépendamment des démarches de l'Autriche, une vaste conjuration s'étendait dans toute l'Allemagne. Des sociétés secrètes et mystiques, sous le titre de *fédérés de la vertu*, s'établirent d'abord dans toutes les contrées de la Prusse, puis dans toute l'Allemagne, pour y rallier mes ennemis à un centre commun d'action. Une multitude de passions différentes concourait à l'accroissement de ces sociétés, dans lesquelles on trouvait confondus dans un même sentiment de haine contre nous, les hommes de principes les plus opposés. La noblesse équestre d'Allemagne dépouillée de ses priviléges; le savant

métaphysicien qui puise sur les bancs de l'université les principes de liberté et d'égalité, dont Démosthène, Cicéron ont rempli tant de belles pages; le militaire, humilié des revers essuyés par les armes nationales; le bourgeois, vexé des charges de cantonnements militaires, de l'état de souffrance du trafic et des manufactures, supportaient avec la même impatience le joug d'une occupation. En un mot, aristocrates, démagogues, idéologues, soldats, patriotes germaniques, tous s'accordaient à désirer, pour le retour du vieil empire romain, mais l'émancipation de l'Allemagne, son indépendance absolue, le rétablissement de ses rapports maritimes... Il y a de l'injustice à taxer de félonie des sentiments aussi naturels.

Ce qu'on peut dire, c'est que ces braves gens n'ont bien jugé ni ma position ni mes intentions, et qu'ils se sont précipités dans une opposition dont ils n'ont pas apprécié toutes les conséquences. Ils ont été aveugles instruments, et n'ont rien gagné à ma chute.

Malgré leurs immenses ramifications, ces sociétés furent long-temps enveloppées du plus profond mystère; une circonstance fortuite m'en révéla à la fois l'existence et le danger. Les deux chefs de cette association politique étaient alors en Autriche; l'un d'eux se trouvait à Vienne,

l'autre (le duc de Brunswick-Oels) levait un corps en Bohême.

État de la Westphalie.

La Westphalie devait être le foyer de l'explosion. C'est dans ce royaume que l'Angleterre avait conservé le plus d'adhérents; il faut l'avouer, c'est là que je devais en avoir le moins. Le Hanovre ne souffrait pas seulement de la perte de ses communications maritimes; ce pays jouissait jadis d'une administration toute paternelle; ses princes, placés sur le trône de l'opulente Albion, ne foulaient pas leurs peuples pour alimenter le luxe de leurs palais et entretenir une armée hors de proportion avec leurs ressources; loin de là, ils y semaient des subsides et des pensions. Sous notre administration, au contraire, il était soumis à toutes les charges qu'impose la conquête.

La Hesse était plus malheureuse encore. Depuis que la maison de Hanovre, en montant sur le trône d'Angleterre, avait mis cette puissance en relations plus intimes avec les petits princes qui entourent cet électorat, les Hessois avaient toujours fourni des contingents nombreux à la solde de l'Angleterre; dans les guerres de la succession d'Espagne, dans celle de sept ans, dans celle d'Amérique, dans la coalition de 1793, on les avait vus sous les bannières britanniques. Le prince y gagnait des guinées, les officiers et

les soldats des pensions; le pays, qui n'avait ni influence extérieure ni honneur national à ménager, gagnait à cet ordre de choses une circulation plus abondante de numéraire. Le pays, peu industrieux, était pauvre; son administration négligée, mais peu oppressive.

Dès que je l'eus transformé en royaume de Westphalie, il eut à fournir aux frais d'une armée nombreuse, d'une cour plus somptueuse, d'une administration plus compliquée; et, ce qui était pire, il fut imposé à 20 millions de dotations annuelles assignées à mes généraux sur ces malheureuses provinces : plaie terrible et d'autant plus incurable, que ces revenus, loin d'être consommés dans le pays, devaient sortir tous les ans pour être transportés en France. Il était évident qu'en 25 ans il sortirait de la Westphalie, pour n'y plus rentrer, l'énorme somme de 500 millions, qui égale peut-être la valeur intrinsèque du sol; tandis que sous l'alliance anglaise, dans le même espace de temps, il y serait entré 50 à 60 millions de subsides. Si l'on ajoute, à cette différence de résultat, l'énorme dépense qu'occasionna le passage de trois armées nombreuses qui vécurent aux dépens du pays, on jugera des motifs de l'esprit insurrectionnel qui dut s'y manifester. Si j'avais pu me faire illusion sur cet état de choses, les ministres de

mon frère l'eussent bientôt dissipée; mais je savais ce qui en était. J'avais d'abord distribué ces dotations par système; ensuite je calculai, ou que je garderais ces provinces, ou que je serais peut-être appelé à les rendre à la paix maritime. Dans le premier cas, il était de mon intérêt de leur présenter l'incorporation à mon empire comme un soulagement aux maux qui les accablaient dans la situation transitoire où elles se trouvaient placés; si, au contraire, je devais les rendre à la paix avec l'Angleterre, je les restituerais épuisées et hors d'état de me nuire. J'aurais enrichi et ménagé la France à leurs dépens.

Intérêt et situation de la Prusse.

La Prusse, par d'autres motifs, se trouvait dans le même cas: celle-ci du moins n'était ni mon alliée, ni une province de mon empire; elle était mon ennemie jurée. Trois ans d'occupation militaire, de contributions extraordinaires et d'humiliations, la perte de ses plus riches provinces, étaient plus qu'il n'en fallait pour l'exaspérer.

Les rois, appelés par la providence à gouverner un peuple, doivent tout faire pour sa gloire et sa prospérité; ils ne sont pas chargés du même soin pour l'étranger. Si j'avais raison de faire tout mon possible pour élever la gloire et la prospérité de la France, Frédéric-Guillaume devait songer aussi à tout entreprendre pour

replacer la Prusse au rang dont je l'avais fait déchoir. De maladroits panégyristes m'ont représenté comme le plus débonnaire des princes, mes projets comme les plus philanthropiques, et les hommes qui s'y sont opposés comme des aveugles ou des traîtres. Cela est absurde, et ce n'est pas ainsi qu'on écrit l'histoire. Il est tout simple qu'un Français regrette mes projets qui devaient assurer la suprématie de l'empire sur terre et sur mer; mais trouver mauvais qu'un Prussien ait juré de tout faire pour relever son pays humilié et abattu, cela n'annonce ni impartialité, ni justice, ni bonne foi.

L'intérêt et l'honneur sont le mobile des hommes; l'intérêt et l'honneur ont mis les armes à la main aux Prussiens, aux Westphaliens, et aux villes anséatiques. Quant aux autres peuples d'Allemagne et d'Italie, soumis à mon influence, la question est différente; ils n'avaient pas les même griefs. Si Rome, Florence, Venise, Gênes, pouvaient me reprocher la décadence de leur prospérité, du moins avaient-elles l'expectative d'un avenir riche de gloire et d'espérance; ce qui n'était pas le cas dans le nord de l'Allemagne.

La postérité, qui jugera mieux que mes contemporains la gravité de ma lutte avec l'Angleterre, et les résultats que sa toute-puissance

maritime doit amener avec le temps, trouvera que j'avais pris le seul moyen honorable de triompher, et que j'ai dû sacrifier quelques intérêts évidents mais partiels pour arriver aux fins de mon immense entreprise. Ces intérêts se sont armés contre moi, pourquoi leur en vouloir; ils ont obéi en cela à la loi naturelle. Ceux qu'on doit blâmer sont ceux au profit de qui je voulais soumettre le continent et humilier l'Angleterre, et qui m'ont calomnié. Si Annibal, ruinant pour un demi-siècle la Sicile et l'Espagne, afin de mieux combattre Rome, eût en définitive donné l'empire du monde à Carthage, oserait-on l'accuser d'être un despote, un barbare foulant au pied les intérêts des peuples? Il aurait réussi, et les Carthaginois lui eussent élevé des monuments.

Espoir que la coalition fonde sur l'état de l'Allemagne.

C'était donc sur la Prusse et la Westphalie que la grande conjuration allemande et l'Autriche avaient fondé leurs espérances. Le duc de Brunswick-Oels, dépouillé de l'héritage de ses pères et plus intéressé que tout autre, devait donner le signal en débouchant de Bohême avec une légion de déserteurs prussiens qu'il y avait organisée. En Westphalie, le colonel Dornberg de la garde de Jérôme, se croyant autorisé comme Marlborough à quitter la cause d'un maître imposé par la conquête et repoussé par l'opinion

des Westphaliens, devait s'assurer de sa personne, le garder en ôtage, et changer la face de l'état en établissant une régence. Le major Schill, qui s'était distingué comme partisan autour de Colberg, devait partir de Berlin avec son régiment de housards, entraîner avec lui tout ce qu'il y aurait de Prussiens exaltés, surprendre Wittenberg et Magdebourg, puis agir en Saxe de concert avec le duc de Brunswick.

Il était d'autant plus probable que la portion de l'armée prussienne établie en Silésie suivrait cette impulsion, que la cour de Prusse, restée à Kœnigsberg, ne serait pas à temps de l'empêcher; on assure même que le ministre de la guerre Scharnhorst, initié dans le complot, devait le favoriser secrètement.

La cour de Vienne n'avait rien négligé pour obtenir plus formellement l'accession de la Prusse; non-seulement le baron de Wessenberg négociait à cet effet à Kœnigsberg, on y avait même envoyé le général Steigentesch en qualité de commissaire, pour poser les bases d'un plan d'opérations dans l'hypothèse probable où l'alliance se conclurait.

État insurrectionnel du Tyrol.

Si l'Autriche comptait sur un puissant appui dans le nord de l'Allemagne, elle ne fondait pas moins d'espérance sur l'esprit qui animait généralement les Tyroliens. Nouveaux Guèbres, ces

peuples montagnards joignent à un grand esprit d'indépendance une aversion prononcée pour les Bavarois et une sorte d'attachement pour la maison d'Autriche, dont le gouvernement, toujours très-paternel pour eux, leur avait conservé leurs franchises et coutumes. Assez semblables pour leurs mœurs aux petits cantons suisses, ils ne le cédaient aux fils de Guillaume Tell ni en bravoure, ni en habileté à manier les armes; et ils étaient comme eux organisés en compagnies de francs tireurs (carabiniers), ou en bataillons de milices. La haine des Tyroliens pour les Bavarois remontait à plusieurs siècles, et provenait autant de vieilles querelles entre seigneurs féodaux, que de froissements d'intérêts commerciaux et de querelles locales. Le roi avait fait tous ses efforts pour modifier cet état de choses; mais les charges que la Bavière avait supportées pour les deux guerres de 1800 et 1805, ainsi que pour mettre son état militaire en proportion avec celui de ses voisins, fit un devoir aux ministres de Maximilien Joseph, de traiter un peu le Tyrol à l'égal des anciennes provinces bavaroises, et de ne pas lui laisser toutes les franchises dont il avait joui sous le régime autrichien; ce qui eût rendu la condition des vaincus mille fois préférable à celle des vainqueurs. Les esprits furent exaspérés de ces innovations; l'Au-

triche, qui le savait fort bien, entretenait encore dans le pays une foule d'agents qui préparèrent tout pour un soulèvement, quand le temps opportun en serait venu. Le marquis de Chasteler, qui y avait commandé en 1800, était à la tête du corps qui avoisinait le Tyrol, et y dirigeait, avec le conseiller Hormeyer, tous les fils d'une trame bien ourdie.

Chasteler était d'origine belge et sujet français, ce qui m'a irrité contre lui. Il montrait un acharnement contre moi qui me fit prendre de dures représailles; s'il eût été plus juste, je me serais piqué de générosité envers lui, car il avait du talent. Chef d'état-major de Kray et de Suwarof en 1799, il n'était pas plus étranger aux succès des alliés en Italie, qu'il ne l'avait été sous Mayence, en 1795, aux succès de Clairfayt contre Pichegru. La place d'un homme de cette trempe n'était pas à la tête d'une insurrection de paysans.

Les prêtres et les aubergistes sont deux classes qui exercent une grande influence dans ces pays: les uns parlent au nom du ciel, les autres sont à la tête des intérêts mondains. Un riche aubergiste dans les cantons suisses et dans le Tyrol a une clientèle nombreuse; il domine ses égaux par une éducation plus soignée; il trafique ordinairement de tous les produits du pays, et

devient la source des principaux débouchés : c'est une autorité. Un de ces cabaretiers, nommé Hofer, se distinguait par sa haute stature, par un caractère sauvage et les supériorités que ces avantages physiques, joints à ses relations d'affaires, lui procuraient. Stimulé par les prêtres et les agents autrichiens, porté plus tard à la tête des rassemblements, Hofer devint un chef de parti que les uns ont élevé aux nues, et que d'autres ont rabaissé : c'était un homme de cœur, mais d'un caractère indécis ; il fut le bouc émissaire d'une multitude exaltée, ou l'instrument de personnages plus adroits que lui. Il n'avait du chef de parti que la bravoure personnelle, qui, en pareil cas, est la moindre des qualités. Le capucin Haspinger partagea son influence.

Les Autrichiens prennent l'initiative.

Cependant l'Autriche ne pouvait rien espérer de tous ces éléments de discorde, tant qu'elle ne prendrait pas l'initiative, ce qui lui eût été très-facile de faire dès le mois de mars. Le signal si long-temps attendu est enfin donné dans les premiers jours d'avril. Certains d'être incessamment soutenus, les Tyroliens se décident à donner l'exemple. En un clin d'œil, mille fanaux allumés sur les plus hautes montagnes portent partout à la fois le signal du rassemblement. Chaque vallée s'insurge et réunit ses forces en bataillons ; d'anciens militaires en forment les

cadres ou du moins en occupent les emplois principaux. Des masses de paysans ainsi armés et organisés, pleins d'une noble ardeur patriotique et guerrière, affluent de toutes parts, surprennent, massacrent ou enlèvent 3 à 4 mille bavarois dispersés dans le pays; une colonne de 2 mille Français venant des dépôts sous les ordres du général Bisson, eut le même sort. L'insurrection gagne de proche en proche jusque dans le Vorarlberg, et des partis nombreux se répandent jusque vers Kempsen, menaçant le Wurtemberg.

Faute de leur plan.

Au même instant, l'archiduc Charles passe l'Inn le 16 avril, et se dirige en cinq colonnes sur Munich et Ratisbonne, où il doit réunir près de 180 mille combattants. Ce début tardif n'est pas la seule faute, on y en ajoute une non moins grave. L'armée impériale, d'abord rassemblée en Bohème vers Pilsen, n'avait que cinq ou six marches à faire pour tomber sur Ratisbonne ou sur Wurtzbourg, au centre de mes corps éparpillés. Un ordre supérieur amène le gros de cette armée sur l'Inn pour déboucher par l'Iser et Munich en Bavière; c'était le triple du chemin. Passe encore si l'on eût fait ce détour pour gagner le point décisif; mais c'était au contraire s'en éloigner. Je dus mon salut à cette bévue, que les uns ont attribuée au général Grune, et

les autres au général Meyer, mais dont l'archiduc Charles dut gémir, puiqu'il la désapprouvait et en porta toute la responsabilité.

Position de leurs armées.

L'armée dont ce prince fut nommé généralissime, se trouvait en mesure d'agir dès le mois de mars, sans l'étrange marche qu'on vient de rapporter. Par suite de ces nouvelles dispositions, elle ne put entrer en campagne qu'au mois d'avril et divisée en deux masses séparées par le Danube. Deux corps restés en Bohême devaient déboucher par la rive gauche sur Ratisbonne; le centre et la réserve, formant trois corps, s'avançaient par Schaerding; la gauche, composée des corps de l'archiduc Louis et du général Hiller, marchait par Munich et Landshut. Le tout formait 170 mille combattants, sans compter les levées auxiliaires bientôt disponibles, et la division du général Amende destinée à déboucher en Saxe (1). Outre cela, une division de 10 mille hommes sous Jellachich flanquait la gauche à Salzbourg; et une de pareille force, commandée par le général Chasteler, se réunit à Ober-Drauburg, pour agir dans le Tyrol. Indépendamment de l'armée de l'archidue Jean, forte de 47 mille hommes, rassemblée près de

(1) Les forces dans cette campagne peuvent être évaluées comme il suit :

Tarvis pour envahir l'Italie, un détachement de 10 mille hommes se porta à Grachatz pour couvrir la Croatie et contenir le corps de Marmont qui occupait la Dalmatie. Vingt-cinq mille

AUTRICHIENS.		FRANÇAIS ET ALLIÉS.	
1° L'Archiduc Ferdinand en Pologne.	40 mille	1° Polonais.	18 mille
2° Division am End, Saxe.	13 mille	L'armée russe arrivée plus tard.	35 mille
3° Corps de Bohême. Kollowrath et Bellegarde.	50 mille	2° Saxons. Bernadotte. Hollandais. Gratien	20 mille
4° Armée principale sous l'archiduc Charles en Bavière. . .	125 mille	3° Vesprim. sous Jérôme. . . restèrent dans le nord.	15 mille
5° Division du Tyrol. . . .	10 m. Aut.	4° Armée principale.	
Chateler.	20 m. Tyr.	2° corps. Lannes. Oudinot.	25 m.
6° Armée d'Italie sous l'archiduc Jean.	55 mille	3° Davoust. . .	45 m.
Milices.	25 mille	4e Masséna. . .	30 m.
		7e Bavarois. . .	30 m.
		8e Wurtember.	12 m.
		Badois, Hessois, Nassau, confédérés, etc.	12 mille
		Armée du vice-roi et de Macdonald	45 mille
		Divis. de l'intérieur. .	15 mille
		Le corps de Dalmatie sous Marmont.	15 mille

Les Autrichiens avaient environ 300 mille hommes, 100 mille landwehrs, 700 pièces de canon. L'armée française comptait 140 mille hommes, y compris les garnisons au Nord; elle avait 80 mille Allemands confédérés, 18 mille Polonais, et 30 mille Russes qui vinrent beaucoup plus tard, outre 50 mille hommes de l'armée d'Italie; ce qui fait en tout 318 mille hommes, avec 560 pièces de canon. Ainsi la partie était à peu près égale; mais les Français se trouvaient dispersés, et un premier revers aurait pu faire grossir les rangs ennemis de 100 mille hommes, en diminuant d'autant les leurs.

landwehrs s'organisaient en Carinthie pour la renforcer.

État de la cienne, dissémination de nos forces.

Ignorant encore la direction que l'ennemi donnerait à toutes ces masses, je n'étais pas sans anxiété sur le parti qu'il prendrait. Ma position n'avait rien d'alarmant si je parvenais à réunir mes troupes avant que les Autrichiens ne formassent des entreprises assez sérieuses pour nous mettre hors d'état d'opérer cette jonction. Les forces dont je disposais étaient encore assez respectables pour que le cabinet de Vienne ne se promît pas une victoire aussi facile qu'on l'avait présentée à l'empereur. Toute la question était de savoir si on nous battrait avant la réunion de mon armée ; en cas contraire, j'étais sûr de gagner ma partie. L'armée d'occupation de Davoust venait d'être dissoute. Ce maréchal, après avoir laissé de bonnes garnisons dans les places du Nord, s'était mis en marche d'Erfurth avec 45 mille hommes environ, se dirigeant par Bamberg sur Ratisbonne. Oudinot, qui commandait la réserve à Francfort, se dirigeait sur Augsbourg avec son corps de grenadiers. Masséna, qui à la tête de 30 mille hommes se trouvait en marche pour Lyon et l'Espagne, revenait en toute hâte de Strasbourg sur Ulm. Bernadotte, dont le corps avait été dissous après la fuite des troupes de La Romana, reçut ordre de

prendre le commandement des Saxons. Une partie de ses troupes garda les villes anséatiques; la division Dupas dut renforcer Oudinot.

La réserve de cavalerie, dispersée sur plusieurs points, marchait sur le Danube dans différentes directions. Trente mille Bavarois, commandés par le maréchal Lefebvre, cantonnaient serrés sur l'Iser, ayant leurs troupes légères sur l'Inn. Les Wurtembergeois se rassemblaient à Heidenheim. Tous les autres contingents de la Confédération s'ébranlaient pour renforcer les différents corps d'armée ou pour servir à couvrir nos communications. Outre cela, j'avais 18 mille Polonais, autant de Saxons, de Westphaliens et de Hollandais. Mais ces alliés avaient de l'occupation chez eux. Il fallait de plus contenir la Prusse et garder le Hanovre; car les Anglais annonçant un armement supérieur à tous ceux qu'ils avaient jamais faits, il eût été imprudent de les laisser débarquer pour entraîner toute la population du nord de l'Allemagne. Afin d'en imposer à la fois à Londres et à Berlin, j'annonçai la formation d'une armée du Nord sous les ordres de Bernadotte, qui se composerait de ces 80 mille alliés; tandis que je lui prescrivis au contraire de marcher avec deux divisions saxonnes le long des frontières de Bohême sur le Danube, et de laisser à tous les autres con-

tingents le soin de couvrir leur propre pays, où ils avaient assez affaire.

Mon armée d'Italie, que le vice-roi commandait, n'avait pas 45 mille hommes : je m'empressai de la renforcer par tout ce qu'il y avait de troupes disponibles dans la péninsule.

J'envoie Berthier pour rallier mon armée.

Je fis partir Berthier pour réunir mes forces d'Allemagne à Ratisbonne, si la guerre n'était pas commencée ; ou entre Donawerth et Augsbourg, si les Autrichiens avaient pris l'initiative. Il venait d'arriver à son quartier-général depuis quelques jours, lorsque, grace à la sage précaution que j'avais eue de faire établir une ligne télégraphique en Allemagne, j'appris à Paris, le 12 avril, en moins de quarante-heures le passage de l'Inn, qui avait eu lieu le 10 (1). Tout étant prévu et préparé, je partis à l'instant même, et, après avoir eu, le 16, une entrevue avec le roi de Wurtemberg à Louisbourg, et avec celui de Bavière à Dillingen, je joignis mon quartier-général à Donawerth le 17.

Les gens qui aiment les rapprochements cher-

(1) Sans ce télégraphe, Napoléon n'aurait su la nouvelle que le 16 ; il ne serait arrivé que le 21 ou le 22 : il eût trouvé l'armée compromise par Berthier et probablement entièrement défaite. Mais ce télégraphe, c'était lui qui l'avait fait établir.

cheront vainement dans l'antiquité et les temps modernes ; ils ne trouveront rien qui ressemble à une pareille célérité, ni à l'admirable précision qui caractérisa le début de cette campagne.

J'avais de véritables inquiétudes sur l'état où je trouverais mes affaires. Berthier venait de mettre l'armée à deux doigts de sa perte. Heureusement les Autrichiens employèrent six jours pour faire les vingt lieues qu'il y a de Braunau à Landshut sur l'Iser. Cela nous donna le temps de nous reconnaître.

Le 16, ils attaquèrent le pont de Landshut, défendu par la division bavaroise Deroi, qui battit en retraite pour ne pas être coupée par la marche des colonnes qui passaient l'Iser au-dessus et au-dessous de cette ville. Quoique Wrède se trouvât à Straubing et le prince royal à Munich, les Bavarois parvinrent à se réunir vers Neustadt ; ce qui eût été impossible pour peu qu'on les eût poussés vivement. L'archiduc aurait pu être, le 15, à Ratisbonne et y réunir ses corps, pour accabler successivement tous les nôtres. Ce fut le 17 seulement que la moitié de ses forces s'avança jusqu'à la Petite-Laber, par les trois routes qui conduisent de Landshut à Ratisbonne, à Keilheim et à Neustadt. Hiller se porta à Mosbourg ; Jellachich était entré à Munich ; les deux corps de Bohême avaient pé-

Les Autrichiens passent l'Iser et s'avancent sur Abensberg.

nétré dans le haut Palatinat et se dirigeaient à pas comptés sur Ratisbonne. Ces derniers donnèrent chemin faisant vers Amberg, sur la division Friant du corps de Davoust, qui flanquait sa marche en venant de la Thuringe. On voit qu'en s'y prenant deux ou trois jours plus tôt, l'ennemi eût rendu la concentration de mon armée très-difficile.

Faute grave de Berthier.

Mon arrivée fut un vrai coup de fortune : Berthier entassait fautes sur fautes. Mes instructions étaient précises : il devait, comme je l'ai déjà dit, rallier l'armée à Ratisbonne, si les hostilités n'étaient pas commencées, et la concentrer à Augsbourg où à Donawerth, si nous étions prévenus. Lors même que je lui eusse donné l'ordre de tenir Ratisbonne, il aurait dû juger que ce qui était bon à son départ de Paris, n'était plus praticable dans les circonstances où il se trouvait. Mais vingt campagnes ne lui avait pas donné une idée de stratégie : non-seulement il ne s'en tint pas à mes instructions, il fit encore tout ce que je craignais le plus. Davoust, appréciant le danger d'une marche sur Ratisbonne, se dirigeait avec raison par Hemau sur Ingolstadt; Berthier lui prescrivit, au contraire, de retourner par la rive gauche à Ratisbonne. Il osa même ordonner à Lefebvre de reprendre Landshut. C'était les envoyer l'un et l'autre à

leur perte par un mouvement excentrique que rien ne pouvait légitimer.

Le 18, je me rends à Ingolstadt. Mon premier soin est d'envoyer deux officiers à Davoust pour lui prescrire de quitter Ratisbonne en toute hâte, et de marcher à notre rencontre sur l'Abens. Savary fût un de ceux qui se chargèrent de cette dangereuse mission, en se glissant avec cent cavaliers bavarois entre les Autrichiens et le Danube. J'arrive à Ingolstadt.

Il était indispensable de nous soutenir en avant de Neustadt, puisque, si l'ennemi avait pu pousser jusque là, Davoust eût été infailliblement coupé. Je réunis dans la position de l'Abens tout ce que je pus trouver de troupes sous la main. C'était les Bavarois, les Wurtembergeois et une division de cuirassiers, formant environ 40 mille hommes. L'ennemi marchait sur l'Abens avec 100 mille : s'il eût poussé avec résolution, c'en était fait de nous; nous eussions été jetés dans le Danube avant le retour de Davoust, et avant l'arrivée d'Oudinot et de Masséna, auxquels j'avais envoyé l'ordre de se hâter de me joindre. Les deux derniers se seraient trouvés trop heureux de se replier derrière le Lech, en abandonnant Davoust à son malheureux sort. Je n'avais d'espoir de salut que dans la lenteur des Autrichiens, ou dans Difficulté de me réunir à Davoust.

l'hypothèse qu'ils jugeraient mal de ma position et de mes projets.

L'archiduc Charles se dirige à droite sur Ratisbonne.

Leur armée s'ébranlait déja, le 18, pour se porter sur l'Abens. L'archiduc fit subitement suspendre cette marche. Il venait d'apprendre que Davoust s'était porté de nouveau à Ratisbonne; c'était une raison de plus pour s'établir sans délai à Abensberg sur sa ligne de retraite. Le prince Charles en tira une conclusion différente. Il laissa le général Hiller avec deux corps, formant 50 mille hommes, pour nous observer sur l'Abens (1), et lui-même, avec les trois autres corps, qui comptaient bien 65 mille combattants, s'établit à Rohr, avec l'intention de se porter le lendemain contre Davoust.

Davoust en part pour gagner Abensberg.

Le 19, à la pointe du jour, le maréchal part de Ratisbonne pour gagner Abensberg. La grande route longe le Danube, dans un coupe-gorge formé par des hauteurs boisées, depuis Abbach jusqu'à Post-Saal. L'artillerie et les cuirassiers, précédés d'un bataillon, doivent se glisser dans cette souricière. Les quatre divi-

(1) Ces corps étaient le sien, qui se trouvait à Mainbourg, et celui de l'archiduc Louis, posté vers Siegenbourg; il avait en outre le second corps de réserve, de 7 à 8 mille hommes.

sions d'infanterie flanquent cette marche, en prenant par les hauteurs où deux petits chemins avaient été reconnus; l'un sur Peising, l'autre sur Saalhaupt et Thengen. Les divisions Gudin et Morand prennent le premier de ces chemins à droite; St.-Hilaire et Friant suivent celui de gauche. Montbrun, avec la cavalerie légère, flanque la marche et forme l'arrière-garde en occupant Abbach. Un régiment seul est laissé dans Ratisbonne pour retarder la marche des 50 mille Autrichiens venant de Bohême par la gauche du Danube. Afin de seconder l'arrivée de Davoust, j'ordonne à Lefebvre de déboucher d'Abensberg sur Arnhofen avec la gauche des Bavarois.

Dans le même instant, l'archiduc Charles se rabattait de Rohr sur Ratisbonne. Ce prince avait arrêté son plan, dans l'hypothèse que Davoust n'aurait pas encore bougé de cette ville, comme s'il eût dû y demeurer impassible. C'était fort bien de se diriger contre Ratisbonne; mais il fallait y aller par Post-Saal, c'est-à-dire par le seul chemin que pût prendre Davoust pour me joindre. Les Autrichiens s'avancèrent sur trois colonnes: la droite de 23 mille hommes, sur Eglofsheim; le centre d'environ 25 mille hommes, sur Dintzling; et la gauche de 15 mille, sur Tengen. Un corps d'environ 6 mille hom-

mes, aux ordres du général Thierry, fut laissé dans la direction d'Abensberg pour maintenir la communication entre le corps de bataille et celui de Hiller.

Ces dispositions étaient évidemment défectueuses. Le nœud gordien se trouvait à Abensberg où à Post-Saal; c'était là qu'il fallait le trancher, en y jetant les corps de Hohenzollern, de Rosenberg et de l'archiduc Louis. Abensberg se trouvant plus près du camp autrichien de Rohr, et plus éloigné de la tête de Davoust, il était probable qu'on y arriverait à temps. Post-Saal, en échange, fermait la porte des *fourches Caudines*, où le corps français devait défiler. On eût pu aisément occuper ces deux points, en poussant l'archiduc Louis renforcé des deux corps de réserve sur Abensberg, et les corps de Hohenzollern et de Rosenberg sur Post-Saal, en potence sur les hauteurs de Hausen. Cent mille combattants massés de la sorte, au point important, eussent décidé de la campagne et du sort de Davoust.

Bataille de Thann.

Malgré les fautes commises par nos adversaires et la précision de mes manœuvres qui contrastaient avec les leurs, peu s'en fallut que nous ne fussions dans un embarras extrême. A peine St.-Hilaire et Friant arrivaient sur les hauteurs

entre Saalhaupt et Tengen, pour protéger la marche de Davoust dans le fond du défilé, qu'ils se voient assaillis par Hohenzollern. Mais celui-ci étant isolé, les forces sur ce point se trouvèrent égales; et, tandis que toute la droite de l'archiduc courait dans une direction où elle ne trouva personne, les Français repoussaient les attaques de son lieutenant. Le choc fut rude : 20 mille de mes vétérans ne devaient pas le céder à un nombre pareil d'Autrichiens. Le prince de Hohenzollern se trouva hors d'état de se maintenir; vers six heures du soir, il fut repoussé derrière Hausen, avec perte de 4 mille hommes hors de ligne.

La droite de Davoust opère sa jonction avec moi.

A la faveur de ce combat, la droite de Davoust avait continué tranquillement sa marche sur Abensberg, où elle se réunit aux Bavarois. Arrivée près de Arnhofen, elle se trouva en présence de la petite colonne autrichienne de Thierry, chargée de couvrir l'intervalle entre l'archiduc Charles et son frère. Pour y parvenir plus sûrement, elle s'était avancée vers Arnhofen, dans l'intention d'entraver la marche des Bavarois que le maréchal Lefebvre faisait déboucher d'Abensberg sur la route de Ratisbonne, pour se lier avec Davoust. Le détachement ennemi, attaqué en tête par la division Morand et pris en

queue par les Bavarois, fut rejeté avec perte sur Offenstetten, trop heureux de n'avoir pas été enlevé.

Dispositions pour culbuter le centre des Autrichiens.

Le résultat des événements du 19 changeait entièrement la face des affaires. La jonction de Davoust avec mon armée mettait fin à toutes mes inquiétudes, et nous plaçait au contraire dans une situation menaçante envers l'ennemi. Celui-ci, pour avoir mal à propos étendu sa droite, ne conservait pas de liaison assez immédiate avec les corps qu'il avait laissés sur l'Abens. Nous étions établis en face de l'intervalle qui séparait les deux parties de l'armée autrichienne; et, par ce moyen, nous nous trouvions à portée de nous jeter en masse entre ces deux parties pour maintenir leur séparation et les battre en détail. L'ennemi ne pouvait échapper à ce malheur, qu'en exécutant en toute hâte une retraite concentrique sur Landshut. Pour l'en empêcher, il ne fallait pas lui donner le temps de se reconnaître. Je me déterminai à prendre sur-le-champ l'offensive, en la dirigeant d'abord contre la gauche des ennemis. Je lui destinai les premiers coups, parce que je comptais être secondé dans mes opérations contre cette aile par les grenadiers d'Oudinot, ou le corps de Masséna. Le premier était arrivé, le 19, à Pfeffenhausen; le second devait s'y rendre le

lendemain. Ils étaient à même de menacer la gauche de Hiller et sa ligne de retraite sur Landshut.

Affaire d'Abensberg.

Je fais aussitôt mes dispositions : Davoust est laissé avec 25 mille hommes près de Thann et de Hausen pour contenir la droite de l'ennemi. Avec les 60 mille qui me restaient, je m'avance contre l'archiduc Louis. Comme il m'importe d'empêcher l'archiduc Charles de soutenir son frère, Lannes doit se jeter avec les deux autres divisions de Davoust et les cuirassiers de Nansouty sur Rohr, afin de s'emparer de la route de Kelheim à Landshut, et d'intercepter toute communication entre les deux ailes.

Après avoir harangué les Bavarois et les Wurtembergeois, je laisse la division Wrède au pont de Siegenbourg pour tenir en respect l'archiduc Louis et l'attaquer ensuite, dès que le moment en serait venu. Je me jette sur la droite de ce prince avec les Wurtembergeois et les deux divisions bavaroises de Lefebvre : les premiers par Offenstetten sur Rohr; les seconds par Kirchdorf. Lannes doit seconder et couvrir ce mouvement : arrivé à Rohr, il éclairera Adelshausen et le vallon de la Laber, afin de refouler les secours que l'archiduc Charles pourrait envoyer de ce côté et d'assurer la rupture du centre ennemi.

Pour comble de bonheur, la gauche des Autrichiens se trouvait disséminée : Hiller, avec 22 mille hommes, était en marche de Mainbourg à Pfeffenhausen; l'archiduc Louis, avec 10 mille, était en position à Siegenbourg; le prince de Reuss, avec 15 mille, à Kirchdorf; enfin le général Thierry, avec 5 mille, à Offenstetten. Ce dernier, trop faible pour résister aux forces supérieures qui s'avançaient de tous côtés, se replie sur Rohr et vient heurter contre les colonnes de Lannes. Il est culbuté et mené battant jusqu'à Rottenbourg, où il est recueilli par 14 mille hommes que Hiller avait amenés en toute hâte de Pfeffenhausen. Cependant ce renfort n'arrive pas à temps pour garnir les rives et le pont de la Laber, que Lannes traverse impétueusement pêle-mêle avec les fuyards et les bagages de l'ennemi.

Pendant ce temps, le prince de Reuss et Bianchi, attaqués de front par Lefebvre et pris en flanc par les Wurtembergeois, sont obligés de se replier sur Pfeffenhausen. L'archiduc Louis, pressé de front par Wrède et menacé d'être tourné sur sa droite par les autres colonnes, se met aussi en retraite sur le même point. Mes alliés qui, sous les drapeaux français, avaient appris à rivaliser de vigueur et de courage, poursuivent vivement l'ennemi jusque là.

Cette journée coûta aux Autrichiens plus de 7 mille hommes.

Davoust observe l'archiduc.

Davoust n'eut pas de peine à exécuter l'ordre que je lui avais donné de contenir l'archiduc Charles. Ce prince qui, devant tout autre adversaire, eût été un général du premier rang, se laissait imposer par l'ascendant que j'avais pris sur lui. Loin d'oser rien entreprendre contre Davoust, il ne songeait qu'à se mettre sur la défensive. A cet effet, il refusa sa gauche en ordonnant au comte de Hohenzollern de repasser à la droite de la Gross-Laber à Nieder-Leuerndorf. La colonne de droite, au contraire, reçut ordre de s'étendre encore plus d'Eglofsheim sur Ratisbonne. Le régiment d'infanterie que Davoust avait laissé dans cette ville se trouva cerné à la droite du Danube par cette colonne, et à la gauche du fleuve par un des corps de Bohême qui vint se porter sur Stadt-am-Hof. Ce régiment mit bas les armes. Il avait pendant vingt-quatre heures occupé 50 mille Autrichiens; sa tâche était remplie. L'autre corps venu de Bohême se trouvait, on ne sait trop pourquoi, engagé dans la direction d'Amberg à Ingolstadt.

Cette bataille offrit un exemple frappant de la différence des combinaisons dans l'emploi des masses. Cent mille Autrichiens des 1er, 2^{e}, 3^{e} et 4^{e} corps, se trouvèrent occupés par 20 mille

hommes de Davoust; tandis que les 25 mille Autrichiens du 5e corps furent écrasés par 65 mille Français ou alliés.

Malgré le dérangement de ses premiers calculs, l'archiduc Charles crut devoir se maintenir entre le Danube et la Gross-Laber, pour donner à Hiller les moyens de se rallier à sa gauche. Mais comment me soupçonnait-il assez sot pour laisser à son lieutenant le loisir d'achever tranquillement un mouvement latéral qu'il nous était si facile d'intercepter?

Hiller battu à Landshut.

Le 21, Hiller, voulant éviter le sort que venait d'essuyer le prince Louis, se replia sur Landshut. Je le suivis avec la division Wrède, les Wurtembergois et le corps de Lannes : celui d'Oudinot eut ordre de se rabattre sur le même point après avoir passé l'Iser à Mosbourg, de même que le 4e corps. J'ordonnai à Lefebvre de descendre la Laber avec les deux autres divisions bavaroises, celle du général Demont et une brigade de cuirassiers, pour donner la main à Davoust et alléger la besogne de ce dernier.

Les routes étaient obstruées par l'immense bagage des Autrichiens, qui tomba entre nos mains. Hiller essaya de défendre le passage de l'Iser à Landshut, et cela faillit lui coûter cher. Vivement attaqué par la division Morand en avant de la ville et dans les faubourgs, il eût pu

être coupé par la division Claparède, qui arrivait de Mosbourg sur la rive droite de l'Iser; mais ce général arrêta imprudemment ses troupes, en attendant l'arrivée de Masséna, qui était resté de sa personne à Mosbourg, pour accélérer la marche de son corps. Il m'importait de mettre Hiller hors d'état de déboucher de nouveau, afin de pouvoir retourner à l'archiduc. J'ordonnai de brusquer l'attaque. Le général Mouton, dont le courage ne connaît point d'obstacles, força le pont par une des attaques les plus vigoureuses de cette guerre. Les ennemis mis en déroute s'enfuirent du côté d'Oeting, où ils passèrent l'Inn le lendemain, en abandonnant 25 canons et près de 10 mille hommes hors de combat.

Davoust inquiète le centre de l'archiduc.

J'avais renforcé Davoust, parce que je craignais que le prince Charles ne l'attaquât franchement, pendant que j'étais occupé avec Hiller (1); mais l'archiduc résolut d'attendre des nouvelles de ce dernier et d'attirer à lui le corps de Kollowrath, resté si inutilement à la gauche du Danube. Le corps de Bellegarde, plus éloigné, ne pouvait arriver pour prendre part à la

(1) On avait dirigé les divisions Boudet et Thareau sur Abensberg; mais l'une arriva trop tard, et l'autre n'arriva pas. Toutefois Lefebvre fit une diversion utile, en se portant sur Leuernsdorf avec deux divisions.

bataille : on se borna à le rapprocher de Stadi-am-Hof.

Davoust jugea avec raison que le meilleur moyen d'entretenir l'ennemi dans ses perplexités et de lui dérober la faiblesse des corps qui lui étaient opposés, était de l'attaquer. Après s'être réuni à Leuernsdorf avec Lefebvre, il poussa en avant le long la rive gauche de la Gross-Laber. Il rencontre près d'Unter-Leuchling le centre de l'ennemi que l'archiduc y avait fait venir de Dintzling.

Le combat s'engagea vivement et dura depuis onze heures du matin jusqu'à la nuit. Le comte de Hohenzollern, qui s'était replié le long de la rive gauche de la Gross-Laber, passe cette rivière à Eckmühl, et porte des renforts au prince de Rosenberg, qui combattait à Unter-Leuchling. L'ennemi maintint sa position : mais Davoust obtint le but qu'il s'était proposé. Profitant avec adresse d'un terrain fourré, il étendit ses troupes de manière à doubler l'apparence de sa force et en imposa si bien à l'archiduc, qu'il lui fit perdre l'envie de songer à l'offensive. De part et d'autre, il y eut environ 3 mille hommes hors de combat.

Je me rabats contre le centre.

La défaite de Hiller étant consommée, je ne le fis suivre que par le maréchal Bessières, auquel je donnai la division Wrède, celle de Molitor du corps de Masséna et trois régiments de ca-

valerie. Oudinot fut laissé en réserve à Landshut. Je me dirigeai moi-même contre l'archiduc Charles, avec la division de cuirassiers de Nansouty, le corps de Lannes, les Wurtembergeois et le gros des troupes de Masséna. Je devais d'autant moins différer de le faire, que l'archiduc venait enfin d'attirer à lui un des deux corps laissés si inutilement à la rive gauche du Danube; Kollowrath avait passé à la droite dans la nuit du 21, et ce renfort portait les forces des Autrichiens à 75 mille combattants. Bellegarde resta, on ne sait trop pourquoi, à Stadt-am-Hof. Avec de telles forces, il n'était pas naturel de penser que le prince souffrirait plus long-temps d'être tenu en échec par Davoust.

Le 22 au matin, je partis de Landshut, me dirigeant sur Eckmühl. Bataille d'Eckmühl.

L'ennemi avait combiné le même jour un mouvement offensif. La manière dont il s'y prit ne fit que favoriser nos projets. Au lieu de tomber dès le matin sur Davoust avec toutes ses forces, il porta ses principaux efforts vers Abbach, où nous n'avions que des troupes légères, et il remet l'attaque après midi, afin d'attendre le corps de Kollowrath, qui ne pouvait être rendu avant ce temps à Abbach. Celui de Rosenberg, qui avait combattu la veille, reçut ordre de se maintenir dans sa position, pour servir de pivot

au mouvement que l'armée autrichienne voulait exécuter. Il s'en suivit que nous n'eûmes affaire qu'à ce seul corps renforcé par 8 mille hommes de réserve.

Vers les deux heures après-midi, je débouche d'Eckmühl contre le centre de Rosenberg avec les Wurtembergeois : Lannes, à la tête de la division Gudin, attaque et déborde la gauche (1). La droite l'est en même temps par Davoust et une division bavaroise. Les Autrichiens résistent pendant trois heures à cette lutte inégale. Rosenberg, quoique enveloppé par nos huit divisions, espérant être soutenu, se dévoue avec un courage digne d'éloges. Il est peu de circonstances où les Autrichiens aient si bien combattu.

L'archiduc, effrayé de cette attaque contre sa gauche, renonce à pousser sa droite, et ne songe qu'à couvrir la retraite. Elle s'exécute de toutes parts vers les six heures du soir, sans que le corps de Masséna, qui formait la queue de ma colonne, pût venir prendre part au combat. Je lance toute ma cavalerie à la poursuite des

(1) On doit rappeler que Lannes commandait provisoirement deux divisions de Davoust, celles de Gudin et de St.-Hilaire; Davoust n'avait que celles de Morand et de Friant; Lefebvre le soutenait avec celles bavaroises de Deroi et du prince royal.

nuyards. La cavalerie ennemie, qui voulait protéger la retraite sur Ratisbonne, en défendant Eglofsheim, est renversée à l'entrée de la nuit; la nôtre la mène battant jusqu'à Koffering; elle entraîne l'infanterie dans sa déroute. Les cuirassiers de Nansouty et de St.-Sulpice chargent ces bataillons ébranlés et les sabrent : tout prend en désordre le chemin de Ratisbonne. L'archiduc Charles revient avec la réserve de Jean de Lichtenstein et en impose assez pour arrêter la poursuite, qu'un beau clair de lune eût favorisée.

Mes troupes venaient en partie de Landshut : elles étaient harassées. Je craignis le désordre de nuit. Si j'avais poussé comme les Prussiens l'ont fait à Waterloo, l'armée ennemie, serrée au Danube, eût été fort embarrassée; mais nos succès étaient assez brillants pour ne pas les compromettre légèrement. Quinze drapeaux, un grand nombre de prisonniers et de canons, furent pour nous les trophées de la bataille d'Eckmühl, qui coûta au moins 10 mille hommes aux ennemis.

L'armée autrichienne, concentrée autour de Ratisbonne, était encore forte de plus de 80 mille combattants, en y comprenant le corps de Bellegarde. Je n'en avais pas autant : cependant le prince Charles n'osa risquer une nouvelle bataille, ayant le Danube à dos; et au lieu d'attirer Bellegarde, il se décida à aller le rejoindre. Pour

L'archiduc rentre en Bohême.

éviter l'encombrement dans la ville et au seul pont de Ratisbonne, il en fit jeter un de pontons au-dessous, et le passage s'opéra dans la matinée du 23, sous le feu de nos batteries. Quelques charges pour entamer ses colonnes n'eurent pas tout le succès désiré. Une arrière-garde était restée dans Ratisbonne pour couvrir la retraite; je la fis attaquer. Une muraille avec fossé n'était pas suffisante pour arrêter l'élan de nos troupes, qui, trouvant une issue, pénétrèrent baïonnette baissée dans la ville, et prirent une partie des six bataillons qui y étaient encore. L'ennemi brûla ses ponts, et barricada celui en pierre qui se trouve à Ratisbonne.

L'empereur d'Autriche, qui s'était rendu avec sa cour à Schaerding, dans l'espoir de partager le triomphe de ses armées et d'être plus à portée de négocier avec les princes allemands, fut instruit, le 23 au soir, de la défaite de ses troupes, et reprit aussitôt le chemin de la capitale.

Résumé de ces belles opérations.

Jamais je n'avais remporté de succès plus brillants, plus décisifs, et je puis dire mieux mérités. Le combat de Thann livré au centre de l'archiduc; la bataille d'Abensberg, qui isola la gauche; l'affaire de Landshut, qui acheva de la mettre hors de combat; la bataille d'Eckmühl livrée de nouveau contre son centre, et enfin le combat de Ratisbonne, qui acheva de rompre son ar-

mée, forment une série d'événements dont l'histoire n'offre pas d'exemple. J'étais le 12 avril à Paris : dix jours après j'avais gagné deux batailles et décidé la campagne au cœur de l'Allemagne. César ne put jamais dire avec autant de raison son fameux *veni, vidi, vinci.*

Dès que l'archiduc eut mis le Danube entre nous, il se replia sur Cham, où il arriva le 25, après avoir été joint par le second corps de Bohême. Je n'eus garde de le suivre à la gauche du fleuve : je me contentai de laisser Davoust à Ratisbonne pour l'observer, avec ordre de me suivre aussitôt qu'il aurait la certitude du départ de l'armée ennemie pour la Bohême, et je dirigeai le gros de mon armée sur Vienne par la rive droite, avec la résolution de passer sur le corps de Hiller, s'il avait la témérité de me disputer l'entrée de la capitale. Je me dirige sur Vienne.

On m'a reproché de n'avoir pas suivi, au contraire, l'armée alors délabrée de l'archiduc Charles. J'en fus empêché par plusieurs raisons : la première, c'est que la chaîne boisée des montagnes de Bohmervald offrait des positions défensives très-avantageuses ; la seconde, c'est que l'archiduc m'avait écrit une lettre qui laissait entrevoir le désir de traiter. En poursuivant Hiller, je pouvais achever sa ruine, et dicter cette paix dans Vienne de manière à la rendre plus avan-

tageuse. En allant, au contraire, heurter contre les montagnes de Bohême, Hiller, réuni à l'archiduc Jean et à Chasteler, qui venaient de triompher en Italie et en Tyrol, pouvait amener 80 mille hommes frais sur le Danube à l'instant où l'archiduc Charles, remis de son étonnement et renforcé des landwehrs de Bohême, me chargerait de front.

Avant de suivre ma marche, il faut revenir à Hiller, que nous avons laissé en retraite sur l'Inn. Ce général, ne se voyant pas poursuivi au-delà de cette rivière, jugea bien que je m'étais porté contre la principale armée et se détermina à faire de son côté une diversion. Le 24 avril, il repassa l'Inn avec les 35 mille hommes qui lui restaient et vint fondre à Neumarck sur la division Wrède. Le général bavarois, surpris en quelque sorte, se trouva engagé dans un combat inégal : il eût été perdu sans le dévouement de Molitor, qui le dégagea et assura sa retraite sur Wilsbibourg. Cette affaire, qui nous coûta 1500 hommes, n'eut aucune suite. Dans la nuit du 24 au 25, Hiller reçut la nouvelle des avantages décisifs que j'avais obtenus sur l'armée principale; il se hâta de repasser l'Inn, et bien lui en prit.

Opérations en Italie.

Au moment où l'archiduc Charles paraissait dans les plaines de Ratisbonne, son frère l'archi-

duc Jean descendait des montagnes de Carniole sur le Frioul, à la tête de 50 mille hommes. Eugène couvrait l'Italie avec une armée combinée dont la force n'excédait pas d'abord 45 mille combattants. Il avait pour le seconder les généraux Grenier et Macdonald. Jeune encore et peu expérimenté, Eugène montra bientôt tout l'aplomb d'un vieux guerrier. Brave, calme et capable de juger les opérations, il sut toujours s'entourer des conseils d'hommes habiles, talent qui vaut souvent bien les inspirations d'un génie supérieur.

L'archiduc Jean ramène Eugène sur l'Adige.

Il débuta néanmoins par une faute. Il venait de concentrer le gros de ses forces en avant de Sacile, mais il attendait encore de Vérone une division d'infanterie et la réserve de cavalerie.

L'irruption de l'ennemi avait été subite; la brigade Sahuc, établie en avant-garde à Pordenone, avait été surprise et le 35e régiment en partie enlevé.

Eugène, craignant l'effet moral que produirait une retraite sur les esprits flottants d'une grande partie de l'Italie et sur les troupes de cette nation, crut devoir prendre l'offensive dans l'espoir qu'il n'aurait affaire qu'au 8e corps ennemi. Il marcha à lui le 16 avril, et l'attaqua entre Sacile et Pordenone, en faisant son effort par la droite, qui n'était pas la direction stratégique conve-

nable. L'ennemi soutenu par la réserve disputa vivement le village de Porcia. Bientôt le 9e corps autrichien arrive sur le terrain, et l'archiduc Jean le portant contre notre gauche déborde cette aile et force Eugène à la retraite, malgré la résistance que Broussier oppose à des forces doubles. Le défilé de la Livenza dont les eaux étaient enflées met du désordre dans notre centre et notre droite. Tout s'encombre au passage de Brugnera; heureusement l'ennemi ne pousse pas ses succès, et Eugène, renforcé sur la Piave par l'arrivée des troupes qu'il attendait de Vérone, parvient à y rallier ses bataillons rompus, et ramène l'armée en assez bon ordre sur l'Adige, après avoir jeté deux brigades à Venise et à Palmanova. Chasteler, qui a balayé le Tyrol et qui devait agir de concert avec l'archiduc Jean sur l'Adige, s'en va triompher à Inspruck et perd l'occasion de nous prévenir à Rivoli.

L'archiduc, content de ce succès et forcé de détacher trois divisions pour observer Marmont en Dalmatie, ainsi que les places de Venise et de Palmanova, vint occuper la position si connue de Caldiero; attendant ici que des mouvements se prononcent dans le midi de l'Italie, ou que les succès de son frère en Allemagne le missent à même de continuer ses opérations. Il ne tarda pas à être déçu de cet espoir, et la nouvelle des

événements de Ratisbonne vint fort à propos ramener la confiance dans le camp d'Eugène et dans les esprits de nos partisans, en même temps qu'elle réprima les espérances de nos ennemis.

Je continue ma marche sur Vienne.

La retraite de notre armée d'Italie, loin de m'arrêter, était un motif de plus de presser mon entreprise sur Vienne. Le 27, je portai mon quartier-général à Muhldorf. Lefebvre avec les Bavarois se dirigea sur le Tyrol, dont l'insurrection, plus sérieuse que nous ne pensions, menaçait de déborder en Bavière et d'inquiéter nos communications. Masséna, Lannes et Bessières, marchaient sur Vienne; Davoust et Vandamme les suivaient en échelons; Bernadotte, avec ses Saxons, se dirigea sur Ratisbonne en contournant la Bohême.

Hiller avait abandonné sans combat la barrière de l'Inn; mais il résolut de défendre le passage de la Traun, dans la position formidable d'Ebersberg. Un pont en bois de cent toises présentait un obstacle bien plus redoutable que celui de Lodi, puisqu'il aboutit à une ville fermée, commandée par un château et couronnée par des hauteurs d'un accès pénible. Déboucher de là devant 30 mille hommes et 80 pièces de canon, n'était pas chose facile. Masséna n'ignorait point que je comptais faire tourner ce poste inexpugnable par Lambach; mais l'impétueuse valeur

du général Cohorn l'entraîna dans une sanglante échauffourée.

Trois bataillons autrichiens laissés imprudemment en avant du pont furent culbutés et poussés l'épée dans les reins jusqu'aux portes de la ville qu'on leur ferma. Cohorn fit enfoncer les portes et pénétra dans la grande rue. Masséna crut devoir le faire soutenir, d'abord par le reste de la division Claparède, puis par celle de Legrand. On se battit avec acharnement de rue en rue, de maison en maison.

Claparède venait de s'emparer du château, lorsque Hiller lança sur la ville quatre nouvelles colonnes, qui y pénétrèrent baïonnette croisée. Ce fut une boucherie horrible : le feu prit aux maisons pleines de blessés et de combattants, que l'encombrement des rues empêchait de s'échapper. Jamais la guerre n'offrit de scène plus cruelle. Enfin, las de carnage, les Autrichiens cédèrent Ebersberg; et nos troupes débouchèrent contre les hauteurs, où un combat plus inégal encore s'engagea. L'arrivée de la division de cavalerie Durosnel par la rive droite, et la certitude qu'il allait être débordé et tourné par Lannes, décida cependant Hiller à se retirer en toute hâte sur Enns.

Effectivement, Lannes ayant débouché le même jour de Lambach sur Steyer, toute cette

boucherie était inutile. J'en témoignai quelque mécontentement à Masséna; cependant je l'excusai ensuite, en apprenant que Hiller avait tenu si ferme, afin de défendre le pont du Danube qu'il avait derrière lui à Mauthausen; ce qui autorisait à penser que l'archiduc Charles, venant de Budweiss, avait l'intention d'y passer à la rive droite du fleuve pour se joindre à lui et couvrir Vienne. Ce coup de vigueur rendait la chose impossible, et fit d'autant plus d'honneur aux troupes françaises, qu'elles étaient en partie composées de soldats qui voyaient le feu pour la première fois. Il coûta 6 à 7 mille hommes à Hiller: nous eûmes à regretter 4 à 5 mille braves, dont un bon nombre fut la proie des flammes.

Projets tardifs de l'archiduc Charles pour couvrir Vienne.

L'archiduc Charles, arrivé le 1^er^ mai à Horasdiowitz, avait cru être poursuivi par toute mon armée, tandis que Davoust, après en avoir fait la simple démonstration, s'était rabattu par Straubing pour me suivre en échelons dans la vallée du Danube, et que Bernadotte même, qui l'avait relevé vers Ratisbonne, allait suivre la même route. Nous croyant enfoncés dans le cul-de-sac entre Straubing et les montagnes de Bohême, l'archiduc avait imaginé que Hiller défendrait assez long-temps l'Inn pour lui donner le temps de marcher par Budweiss. Le conseil au-

lique s'en flattait comme lui, et engageait l'archiduc Jean à ne pas renoncer légèrement aux avantages politiques qu'on pouvait se promettre de ses succès en Italie, mais au pis aller, et s'il y était forcé, de se replier sur l'Autriche intérieure.

L'archiduc Charles, cruellement détrompé par la nouvelle du passage de l'Inn, de la prise de Lintz, du combat d'Ebersberg, séjourna du 4 au 7 mai à Budweiss. Ce repos paraîtra toujours une énigme dans la vie militaire de ce prince, comme les séjours plus longs de Schaffouse et de Zurich en 1799. Rien ne le justifiait, que la nécessité de reposer ses troupes, d'y maintenir l'ordre; la discipline et la confiance, par une marche lente et mesurée. De telles considérations tombaient devant la nécessité de couvrir Vienne, soit en me prévenant à Krems, soit en arrivant avant moi dans la capitale. De Budweiss à Vienne, il y a six marches; l'archiduc pouvait donc y arriver le 10 et Hiller le 9. Le premier se mit enfin en mouvement sur Zwetel, avec le projet sans doute de gagner Krems; mais, instruit que nous avions déja dépassé Molck, il sentit que tout espoir de couvrir Vienne était inutile, et il fallut se contenter d'aviser aux moyens de la défendre. Hiller reçut l'ordre de passer le Danube à Stein, de rompre le pont, et

de forcer de marche par la rive gauche du fleuve, de manière à atteindre Vienne et à occuper les îles. S'il ne s'agissait que de sauver les troupes d'Hiller serrées de près par Lannes et Masséna, la résolution était fort convenable; mais si pour sauver la monarchie, il fallait sauver aussi la capitale, il semble qu'il eût mieux valu lui prescrire de gagner, par une marche forcée, le défilé de Siegartskirch, d'y défendre 24 heures l'accès de Vienne, de camper ensuite sous cette place, et d'y attendre l'archiduc qui pouvait y arriver vers le 11 mai.

Quoi qu'il en soit, la première idée de l'archiduc avait été, puisqu'il ne pouvait plus couvrir Vienne, de la dégager du moins en débouchant de cette ville, comme je le fis de Dresde en 1813, et en opérant de fortes démonstrations sur nos communications. Le général Kollowrath, porté sur Lintz avec 25 mille hommes, devait se saisir du pont et de la ville. L'archiduc Jean fut invité à se réunir au corps du Tyrol et à la division Jellachich, restée aux sources de l'Enns dans la vallée de Rotenmann, puis de s'avancer ensuite sur Lintz à la tête de 50 à 60 mille hommes pour joindre Kollowrath. On se flattait vainement que la présence de ces 70 mille hommes sur ma communication directe changerait la face des

affaires; au surplus, nous verrons que rien de tout cela ne fut exécuté.

Seconde entrée à Vienne.

La disparition du corps de Hiller nous permit de redoubler de célérité, et nous parûmes le 10 mai sous les murs de la capitale. C'était jour pour jour un mois après l'invasion de la Bavière par les Autrichiens, et 27 jours après que j'en avais reçu la nouvelle à Paris.

Cependant, pour consolider notre position, il importait de nous saisir de Vienne; et la chose ne paraissait pas si facile qu'en 1805. Loin d'envoyer au-devant de nous pour en proposer l'entrée, le gouvernement avait désigné l'archiduc Maximilien pour présider aux préparatifs de défense: ce prince devait avoir un corps de 15 mille hommes mêlé de vieilles troupes et de landwehrs en formation; la division légère de Nordmann vint encore le renforcer: le peuple de Vienne excité avait en partie pris les armes, et, s'il faut en croire les rapports, le prince disposait au moins de 20 mille hommes.

Pour exalter les troupes et les habitants, on cherchait à faire revivre les souvenirs de la résistance que Vienne avait opposée au visir Kiuperli: on leur parlait des Espagnols, de Saragosse; mais nous n'étions pas des Turcs, et les bons Viennois ne sont pas des Arragonais. La grande enceinte des lignes n'était point en état

de nous arrêter : l'archiduc Maximilien abandonna les riches faubourgs pour se concentrer dans l'ancienne enceinte régulièrement bastionnée, mais qu'on avait à peine armée. Le conseil aulique s'était bien plus préparé à assiéger Mayence, qu'à défendre sa capitale. Toutefois l'archiduc, avec un corps aussi considérable, pouvait nous donner de l'embarras. Je savais mieux que mes adversaires le prix du temps, et je n'étais pas disposé à en perdre une seconde : j'essayai de l'intimider en jetant des obus sur la ville, on y répondit par un feu violent des remparts, sans aucun ménagement pour les faubourgs. J'eus pitié des pauvres habitants, et renonçai à ce moyen pour en prendre un plus sûr; car, faute de grosse artillerie, nous ne pouvions rien contre ces remparts de granit. Je fis attaquer par les deux flancs les communications de l'archiduc avec le grand pont du Danube, en portant Masséna vers Simering, afin qu'il pénétrât dans l'île du Prater. Une attaque semblable fut dirigée de Dobling sur l'île de Jagerhans en amont. Si nous arrivions avant l'ennemi au grand pont de Tabor, qu'on n'avait point eu le bon esprit de lier avec la place par des ouvrages, l'archiduc serait prisonnier avec ses 15 mille hommes. Cette crainte le détermina à évacuer la ville, en faisant détruire le pont de

Tabor, et en laissant 600 hommes seulement au général Oreilly, avec le soin pénible de signer une capitulation, ce qu'il fit le lendemain 13 mai.

Au moment où l'archiduc Maximilien évacuait Vienne, le général Hiller arrivait à sa destination, se joignait vers Spitz aux troupes qui en sortaient. Il fit occuper les îles, mais n'était plus à temps de sauver la capitale : le pont de Tabor était détruit.

Dispositions pour le passage du Danube.

De mon côté, je songeais à m'assurer les moyens de passer le Danube. Deux armées séparées par un fleuve semblable peuvent difficilement savoir au juste ce qui se passe chez l'ennemi. Outre cela, nous trouvant séparés depuis 15 jours de l'armée de l'archiduc par toutes les montagnes de Bohême, nous avions perdu ses traces. Tout autorisait à croire que s'il n'était pas encore arrivé, il ne tarderait pas à paraître. Mon armée n'était pas encore réunie, mais il nous importait de ne pas perdre de temps. Vandamme et les Wurtembergeois avaient été laissés à Lintz pour couvrir le grand débouché central de la Bohême, et garder le pont avec l'ouvrage tracé pour sa défense. Bernadotte, venant de Passau avec les Saxons, devait le relever. Davoust marchait de San-Polten sur Vienne. J'avais sous la main, autour de cette ville, les

corps de Masséna, de Lannes, la garde et la cavalerie de Bessières.

Motifs de cette entreprise.

Incertain sur la position où l'archiduc se trouvait et sur les projets qu'il pouvait former, je compris néanmoins qu'en tout état de cause il me convenait d'aller au-devant de lui, et je résolus de le faire. Cette résolution, toute naturelle qu'elle fût, a trouvé des censeurs, parce qu'on n'a jugé qu'après l'événement, sans se donner la peine de peser les motifs qui m'y déterminèrent. On a dit que, maître de la capitale et de la moitié de la monarchie, couvert par le Danube, je pouvais attendre en toute sécurité l'arrivée de l'armée d'Italie, sans chercher à rendre ma position plus compliquée, plus étendue, et par là même plus chanceuse.

Ceux qui m'ont fait ces reproches ont oublié la situation respective dans laquelle se trouvaient les deux armées après les mémorables victoires de Ratisbonne. Comptant avec raison sur l'ascendant qu'elles devaient me procurer sur l'ennemi, il me convenait d'avoir un débouché au-delà du Danube, pour continuer les opérations offensives: si je laissais l'archiduc paisible possesseur de la Bohême, de la Moravie et de la Hongrie, il pouvait concentrer ses forces, les augmenter de toutes les milices dont la formation était commencée; la lutte redeviendrait dou-

teuse. Si je l'attaquais dans l'état d'abattement où les défaites de Ratisbonne avaient dû le jeter, je pensais le battre à coup sûr, et finir la guerre par un coup d'éclat. Dans l'hypothèse où je me verrais réduit à la défensive, il me convenait encore mieux d'être maître des deux rives, ne fût-ce que pour avoir la liberté d'opérer sur la rive gauche, dans le cas où l'ennemi réunirait des forces menaçantes sur la droite. Sans cet avantage, je ne possédais qu'une ligne d'opérations hasardée, courant depuis Straubing dans une gorge resserrée parallèlement à la Bohême, où l'ennemi semblait avoir établi le théâtre de sa résistance. L'archiduc, basé sur Prague, n'avait qu'à effectuer la concentration des forces de la monarchie à Lintz pour me placer dans une situation épineuse (1). Si j'avais un pont à l'abri, je pouvais au contraire accepter la bataille sans danger sur la droite ou sur la gauche; certain, si j'éprouvais un revers, de trouver une retraite sur la rive opposée, car l'archiduc ne

(1) Ceci semble contradictoire à ce qui est dit plus haut, et ne l'est pas : l'archiduc en portant sur Lintz une diversion seulement n'eût point compromis l'armée française; mais si, basé sur Prague, il fût revenu à Lintz avec Hiller, Kolowrath, l'archiduc Jean, le cas eût été différent; mais il eût aussi joué assez gros jeu.

pouvant opérer en forces suffisantes que sur une rive, l'autre me resterait.

Quand je résolus le passage, l'armée ennemie ne s'était pas encore montrée aux environs de Vienne, ou si elle s'y trouvait à mon insu, elle n'était pas disposée de manière à mettre obstacle au passage. Quelques jours plus tard, elle aurait pris et fortifié des positions qui rendraient la chose difficile. Les points sont peu nombreux et bien connus, et quand il s'agit de passer un fleuve de 2 à 300 toises en présence de 100 mille hommes sur un espace déterminé, ce n'est pas une petite affaire. Je me hâtai de profiter de l'occasion qui se présentait et qui ne se représenterait peut-être plus, et malgré l'espèce de revers qui en résulta, je réussis en partie, puisque je franchis les trois quarts du fleuve, que je m'emparai d'une place d'armes avantageuse pour franchir plus tard le dernier bras.

Difficultés du passage.

Ma résolution et mes motifs n'ont pas été appréciés par mes censeurs : cela ne m'étonne pas; ils les ont mesurés à leur taille..... Revenons à l'exécution de ce hardi projet.

De toutes les opérations de guerre, il n'en est aucune de plus hasardeuse et de plus difficile que celle d'un passage de fleuve considérable en présence de l'ennemi. On sait combien on a fait sonner les passages du Rhin à Tollhuis et à Kehl;

cependant Louis XIV n'avait devant lui que 7 à 8 mille Hollandais, et à Kehl Moreau ne trouva qu'une brigade de l'armée des cercles. Les deux passages que nous effectuâmes à Lobau resteront probablement les plus célèbres dans l'histoire militaire du grand siècle. En songeant à tout ce qu'il faut de soins, de précautions, de matériaux pour une telle opération, au concours de circonstances nécessaires pour la faire réussir, aux inconvénients que le moindre dérangement de la part de l'ennemi peut occasionner, on est surpris qu'elle réussisse jamais. Cependant, par une bizarrerie toute particulière, l'entreprise de guerre la plus difficile est celle qui réussit presque toujours, et à laquelle il est en effet le plus difficile de s'opposer efficacement, surtout là où il existe de grandes communications latérales au fleuve. Frédéric-le-Grand estimait que le passage d'une rivière qui a 20 lieues de cours n'est pas à défendre; il faut souffrir le passage, et concentrer ses forces pour combattre, ou bien se disperser pour tout couvrir. Plus les armées sont considérables, plus la défense est néanmoins facile; quand les fractions d'armées sont des corps de 25 mille hommes pourvus de 100 pièces de canon, la surprise des points de passage devient beaucoup plus difficile.

Le Danube coule depuis Scharding jusqu'à

deux lieues de Vienne, dans une gorge plus ou moins resserrée par les montagnes de la Bohême et celles de Bavière ou d'Autriche; mais après avoir dépassé le village de Nussdorf, ses flots se dilatent comme pour se venger de la contrainte dans laquelle ils ont été retenus jusque là; ils serpentent et forment dans un vaste lit une multitude d'îles dont quelques-unes, et celle de Lobau surtout, sont considérables. Plusieurs points de passage s'offrent autour de Vienne; mais un œil exercé découvre, au simple aspect de la carte, que le plus avantageux de tous se trouve en amont près du village de Nussdorf, pour une armée venant de la rive droite, car elle domine de beaucoup la rive gauche: le grand Thalweg, n'ayant ici que 180 toises, aboutit à une île considérable qui peut servir de tête à un premier pont, et de point d'appui aux troupes chargées d'ouvrir ou de protéger le passage. Un bras d'environ 50 toises, qui coule doucement, sépare cette île de la rive opposée, et n'exige pour le franchir qu'une opération fort ordinaire. Une autre île se trouve à deux lieues au-dessous de Vienne, c'est la célèbre Lobau: plus vaste, et surtout beaucoup plus étendue en profondeur, elle n'a pas moins d'une petite lieue de long, sur trois quarts de lieue de profondeur (c'est-à-dire de largeur d'un côté du lit

à l'autre) : elle est séparée de la rive droite par une autre île qui n'a pas moins de 3000 toises de tour, puis par le grand lit, où se trouvent encore cinq à six autres îles. Cette grande division des eaux du Danube les rend moins profondes et moins rapides. Le premier bras, qui sépare Ebersdorf de la première île, n'a pas moins de 240 toises; le second en a 160, et aboutit à la Lobau. Enfin un troisième bras, qui se subdivise souvent par d'autres îlots, sépare cette grande île de la rive du Marschfeld, et forme comme le fossé de cette espèce de citadelle; il a près de 70 toises, mais se trouve de loin en loin coupé de quelques îles.

Un passage à Nussdorf, où le Danube resserré n'a que 180 toises outre 60 pour le petit bras, exigeait la moitié moins de bateaux, et il était protégé par les hauteurs qui dominent; il aboutissait au pied du Bisamberg, montagne d'un accès difficile qui commande aux deux chaussées de Moravie et de Bohême, entre lesquelles elle est située. C'eût été d'un grand intérêt pour nous de pouvoir nous en saisir avant l'arrivée de l'archiduc, qui eût été coupé de ces deux routes; mais dès qu'il eut joint Hiller, la chose était plus difficile, et la proximité du Bisamberg devenait une chance contraire, en favorisant les entreprises de l'ennemi contre nous. Le passage de la Lobau convenait mieux sous ce

point de vue; on avait aussi l'avantage de pouvoir y descendre les bateaux qu'on trouva dans Vienne et dans le petit bras du Prater. Enfin, la profondeur de l'île offrait l'avantage signalé de pouvoir placer à l'abri les troupes qui effectueraient le passage, dans le cas où l'ennemi y montrerait des forces supérieures.

Préparatifs pour l'exécuter.

Dès l'instant où nous étions arrivés devant Vienne, j'avais songé à m'assurer d'un passage; Lannes, placé en amont, dut tout préparer pour jeter un pont à Nussdorf, et St.-Hilaire fut chargé de s'emparer de la grande île de Schwarze-Lake. Masséna, campé entre Simering et Ebersdorf, assembla au contraire tout ce qu'il fallait pour passer à l'île de Lobau. Ces doubles préparatifs, distants de 4 lieues, divisaient l'attention de l'ennemi, et permettaient de choisir le point sur lequel la construction du pont éprouverait le moins d'entraves. St.-Hilaire envoya deux bataillons de voltigeurs en bateaux pour se loger dans l'île de Schwarze-Lake; mais ces détachements n'ayant pas été soutenus à temps, le général Nordmann, détaché par Hiller, eut le loisir de les entourer et de leur faire mettre bas les armes après une belle résistance.

Il ne me resta qu'à presser Masséna de compléter ses préparatifs pour tenter l'opération de son côté. Le zèle et l'habileté de nos ponton-

niers parvinrent à lever des obstacles que tous autres qu'eux eussent regardé comme insurmontables : le 19 mai, un pont, composé en plusieurs parties de 54 énormes bateaux (1), fut jeté sur les deux bras en face d'Ebersdorf, sous la protection des bataillons de tirailleurs, qui balayèrent l'île de Lobau des partis ennemis. L'opération devenait d'autant plus délicate, qu'au printemps, la fonte des neiges dans les Alpes germaniques et tyroliennes gonfle les eaux du Danube avec une rapidité effrayante, et que la crue devint très-forte au moment où nous tentâmes l'opération.

Malgré tous nos soins, nous n'avions pas trouvé d'ancres en quantité suffisante pour amarrer tant de bateaux; l'artillerie et les pontonniers y suppléèrent en coulant dans le fleuve de grosses caisses remplies de boulets. N'ayant pas assez de pontons, il fallut y ajouter des chevalets. Le 20 au soir, le pont qui conduit de la Lobau à la gauche fut enfin jeté, et le corps de Masséna défila aussitôt. Celui de Lannes, qui venait de Vienne, avait dû ne partir qu'au dernier moment, autant pour éviter de dégarnir ce point, que pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi; il devait suivre immédiatement.

(1) Il y avait trois ponts n'en formant qu'un divisé en trois parties par des îles.

Les eaux du Danube montaient rapidement; à chaque instant il fallait interrompre le passage pour raccommoder des ponts faits avec des agrès de plusieurs dimensions différentes.

Attaque de Kolowrath sur Lintz.

Au moment où nous jetions le pont de la Lobau, j'appris que les Autrichiens avaient fait une attaque sérieuse, le 17 mai, contre la tête du pont de Lintz : c'était le corps entier de Kollowrath, fort de 25 mille hommes. Les Wurtembergeois allaient se voir forcés de céder à cette énorme supériorité, lorsque Bernadotte, arrivant avec les Saxons, rétablit la balance; l'ennemi renonça à emporter un poste si bien défendu. Loin de m'arrêter, cette circonstance me paraît de nature à redoubler encore mon ardeur; car l'archiduc a évidemment divisé ses forces, ou bien il est resté compromis lui-même auprès de Lintz avec le gros de son armée. Rassuré par l'arrivée de Bernadotte, j'ordonne à Vandamme de se rapprocher de nous en venant à Mautern; Davoust, échelonné entre Molk et Vienne, doit se rassembler en toute hâte sous les murs de la capitale.

Masséna s'établit à la rive gauche.

Le 21 au matin, je presse avec ardeur le passage et dispose les troupes de Masséna pour parer à tout événement. L'île de Lobau aboutit au Marchfeld, plaine immense qui n'est coupée que par un petit rideau formé vers Wagram par l'en-

caissement du Russbach; l'enceinte de l'île, qui figure par les sinuosités du petit bras un grand rentrant au nord et une ligne assez droite à l'est, se trouve bordée par les grands villages d'Aspern et d'Essling, situés à une petite demi-lieue l'un de l'autre, formés d'une seule rue très-longue et bâtis en pierre, ces villages peuvent servir en quelque sorte de remparts naturels. Aspern avait pour réduit un cimetière qui formait une véritable redoute; à Essling, un grand magasin à grains jouait le même rôle : plus, au sud-est, se trouve la petite ville d'Enzersdorf, poste également susceptible de bonne défense.

Nos ponts avaient été naturellement jetés au nord, en face du rentrant, entre Aspern et Essling; je plaçai la division Molitor, du corps de Masséna, dans le premier de ces villages; la division Boudet garda le second. Les deux autres divisions, à mesure qu'elles arrivaient, devaient former la réserve : la cavalerie de Bessières fut placée au centre entre ces deux bastions. A chaque instant le passage était interrompu. Les rapports des avant-gardes différaient beaucoup; selon les uns, l'ennemi ne montrait qu'une forte avant-garde, selon les autres, toute l'armée se trouvait en présence. Une nombreuse cavalerie

formait un rideau que nous ne pouvions percer. L'incertitude ne dura pas long-temps.

L'archiduc nous attaque.

Dans le fait, l'archiduc, instruit entre Horn et Meissau de la chute de Vienne, était arrivé le 15 au Bisamberg. Son armée s'y était reposée jusqu'au 19. On voyait de cet observatoire tous nos mouvements, et dès le 19 on y apprit la construction du pont de la Lobau. L'archiduc, qui avait conservé jusqu'au 14 l'espoir de déboucher de Vienne comme je le fis de Dresde en 1813, n'eut pas d'autre parti à prendre qu'à rester en observation, et à profiter de la première occasion qui se présenterait de livrer bataille, quand je voudrais passer le Danube. Peut-être attendait-il d'apprendre l'issue de la tentative de Kollowrath sur Lintz pour opérer, s'il eût réussi, de manière à se lier avec lui. Il dut recevoir vers le 19 l'avis que ce projet avait échoué non-seulement par la défaite de Kollowrath, mais encore parce que l'archiduc Jean n'avait point pris cette direction. Quoi qu'il en soit, le généralissime vint reconnaître, le 20, à la tête de l'avant-garde de Klénau, l'état des choses en face de l'île, et il ordonna tout pour que l'armée fût prête à marcher le lendemain.

Journée du 21 mai.

Le 21, à 9 heures, l'archiduc, découvrant du Bisamberg le corps de Davoust en marche par

la rive droite du Danube, juge qu'en tombant sur ce qui avait déja passé, il n'aurait affaire qu'à la moitié de mes forces; il met son armée en mouvement à midi : les trois corps de Hiller, Bellegarde, et Hohenzollern sont dirigés concentriquement sur Aspern, suivis en réserve par le corps des grenadiers : celui de Rosenberg doit s'étendre à droite et à gauche d'Enzersdorf, puis se rabattre sur Essling. La réserve de cavalerie marchera entre ces deux masses principales. Le prince de Reuss restera au Bisamberg pour couvrir ce point et donner des inquiétudes à Davoust du côté de Korneubourg. Les efforts de 80 mille hommes munis de 300 pièces de canon, allaient ainsi fondre sur le seul corps de Masséna, soutenu de la cavalerie de Bessières. Rien n'égale la valeur que nos troupes déploient dans cette situation critique. Molitor, placé seul dans Aspern, y reçoit l'assaut des masses de Hiller et de Bellegarde; Masséna accourt sur ce point; plusieurs fois le village est partiellement pris et repris. Placé au cimetière, qu'il regarde comme un fort, le héros de Gênes et de Zurich y combat comme un lion. Lannes, qu'une rupture du pont a privé de son corps d'armée, prend le commandement de la division Boudet, et défend Essling, qui est d'abord moins vivement attaqué par Rosenberg.

L'ennemi avait encombré la majeure partie de son infanterie autour d'Aspern, où le défaut d'espace l'empêchait de se mouvoir. La cavalerie tenait le centre et protégeait de nombreuses batteries disposées pour battre d'écharpe les villages qui coûtaient tant de braves. Cette artillerie foudroie jusqu'à nos minces réserves. J'ordonne à Bessières de la faire charger; la cavalerie légère y échoue d'abord; nos cuirassiers conduits par d'Espagne se précipitent à leur tour, et l'ennemi retire en toute hâte les pièces. Dans ce moment, l'infanterie de Hohenzollern se prolongeait vers le centre, nos intrépides escadrons, conduits par Bessières, d'Espagne et Lasalle, s'élancent sans hésiter sur elle; mais tous les bataillons autrichiens, formés par un ordre récent de l'archiduc en colonnes d'attaque par bataillons, présentent de petites masses que rien ne peut ébranler (1). La cavalerie de Lichtenstein accourt au soutien; la nôtre vole au-devant d'elle, et après une triple charge, ce-

(1) C'est quinze jours après avoir lu le chapitre des principes de la guerre du général Jomini, imprimé partiellement à Glogau en 1808, que l'archiduc adopta pour la première fois cet ordre de bataille; et il a avoué qu'à Essling, comme à Wagram, il lui avait dû la bonne contenance de son infanterie, surtout celle de nouvelle formation.

dant au nombre et à une artillerie meurtrière, elle revient fièrement reprendre sa place dans la ligne. Le brave d'Espagne trouve une mort glorieuse en soutenant une lutte aussi inégale.

Rebuté par les assauts réitérés contre Aspern, l'archiduc Charles avait espéré trouver moins de résistance à Essling, où il s'était transporté. Rosenberg, après un long circuit, avait enfin réuni ses deux colonnes et livré vainement deux attaques à Lannes et à Boudet. Ces assauts se réitèrent encore jusqu'au soir; le village est incendié; Lannes, entouré de flammes et accablé de projectiles, fait face à tout avec intrépidité. La nuit suspend ici l'ardeur des combattants, mais à Aspern leur fureur redouble; l'archiduc ordonne à Hiller et Bellegarde de l'emporter à tout prix. Masséna, à la tête de quatre régiments considérablement affaiblis par les pertes successives du combat, oppose une barrière d'airain à ces deux corps d'armée ennemis. Au milieu d'une grêle de projectiles qui mettent le feu à une partie du village, il en défend chaque ruelle, chaque maison, chaque jardin avec le courage le plus brillant. La division Molitor, réduite de moitié, est forcée enfin de le céder après neuf heures du soir. Masséna court à la division Legrand, se précipite à sa tête dans le village et

en reprend une partie; l'ennemi reste maître du cimetière qui a coûté tant de sang.

Jamais journée ne fut plus glorieuse pour les troupes françaises que celle-ci : moins de 30 mille hommes avaient lutté contre 80 mille sous le feu concentrique d'une artillerie immense. C'était un miracle.

Les ponts plusieurs fois rompus et plusieurs fois raccommodés, permirent enfin aux troupes de Lannes et d'Oudinot de défiler pendant la nuit : la garde et les cuirassiers de Nansouty passèrent au point du jour.

Le 22 notre armée, forte alors d'environ 55 mille hommes, put songer à prendre un peu plus de développement. Si Davoust avait été là, j'aurais pivoté sur ma gauche en l'appuyant au Danube et en faisant l'effort par la droite; mais pour cela il eût fallu la présence du 3e corps, et l'espace nécessaire pour nous former et pour opérer notre changement de front sans découvrir les ponts. L'ennemi eut l'intention de nous prévenir. Dès deux heures du matin il fait réattaquer Aspern; un peu plus tard l'attaque s'étend jusqu'à Essling: l'archiduc la dirige en personne. Lannes est forcé de l'abandonner, à l'exception du grenier qui en forme le réduit; renforcé bientôt après par St.-Hilaire qui vient d'arriver, il en chasse à son tour l'ennemi.

Journée du 22 mai.

Dans Aspern, même acharnement et même résultat. La division Legrand, soutenue par celle de Cara St.-Cyr, le dispute d'abord aux Autrichiens, puis enlève même le général Weber avec quelques centaines de prisonniers, et se loge de nouveau dans le cimetière.

Mouvement offensif pour percer le centre de l'ennemi.

Il était temps de songer à sortir de ce coupe-gorge. Davoust annonce que son corps commence à passer, et la division Demont débouche en effet des ponts. Je me décide alors à opérer offensivement. La direction de la ligne concave de l'ennemi indique naturellement le point où il faut commencer notre effort. Davoust débouchera par Essling; Masséna se maintiendra dans Aspern; Oudinot et Lannes, formés au centre avec la cavalerie, enfonceront celui de l'ennemi, et, secondés par la gauche de Davoust, accableront le corps de bataille de l'archiduc en le refoulant sur le haut Danube. Oudinot s'avance impétueusement avec ses grenadiers; Lannes a formé son corps en échelons; il lance en même temps la division St.-Hilaire, le reste de ses forces, le soutient et forme une seconde ligne. Nos troupes renversent avec audace tout ce qui se présente; d'abord la première ligne de l'ennemi est enfoncée. L'artillerie autrichienne cause de grands ravages dans l'ordre d'attaque un peu profond d'Oudinot et de Lannes; mais je re-

commande au dernier de se déployer à mesure qu'il gagnera du terrain. Marbot va porter cet ordre à St.-Hilaire, qui commence à l'exécuter. Claparède forme aussi le corps des grenadiers d'Oudinot en reployant sa brigade de droite en potence pour faire face à Rosenberg.

L'archiduc a le coup-d'œil trop exercé pour ne pas juger l'importance du mouvement de mon centre et de la retraite de sa première ligne; il prolonge ses corps sur Breitenlée, où il a établi son quartier-général, et débouche avec toutes ses réserves sur le même point. Lannes et Bessières soutiennent Oudinot: un combat épouvantable s'engage, et les deux partis y déploient une valeur admirable. Bessières traverse les intervalles de notre infanterie, et se précipite à la tête de ses escadrons sur ceux de l'ennemi, et ensuite sur leur infanterie: les plus audacieux sont entraînés jusqu'à Breitenlée, où se trouve le quartier-général autrichien. L'archiduc ramène, un drapeau à la main, ceux de ses bataillons que notre audace étonne et fait plier. Il est sur le point de lutter corps à corps avec nos soldats que rien n'arrête. Encore un effort, et la victoire ne saurait nous échapper..... Mais la fortune me prépare un coup fatal: non-seulement cet effort n'aura pas lieu, il sera même devenu impossible. Dans l'instant, la plus affreuse nou-

L'ennemi se concentre aussi sur le même point.

velle vient détruire toutes nos espérances; le grand pont du Danube a été rompu par des moulins, des brulots et de grands bateaux amarrés ensemble, que l'ennemi a dirigés contre lui, et dont l'excessive crue des eaux a rendu le choc plus violent et plus fatal : le pont rompu et dispersé descend au loin le Danube; l'aide-de-camp qui vient à huit heures me faire ce rapport alarmant ne peut ajouter aucun renseignement, et je conserve encore sur la possibilité de rétablir les ponts une lueur d'espoir qui ne tarde pas à être dissipée.

Il ne s'agissait plus alors de compter sur les quatre divisions de Davoust, ni sur les réserves d'artillerie pour songer à l'offensive. Il fallait nous maintenir jusqu'à la nuit, et rentrer dans notre citadelle de Lobau. Si la position d'une fraction d'armée, qui débouche d'un fleuve devant toute une armée ennemie bien préparée à la recevoir, est toujours critique; c'est bien autre chose encore lorsque cette fraction est privée de tout secours de la part des siens et en même temps de toute retraite. Quand on débouche de vive force, quel que soit l'avantage de l'opposant, les troupes s'animent par la certitude d'être constamment renforcées, et de voir les chances tourner en leur faveur par les bataillons frais qui s'engagent au fur et à mesure. Nous n'eûmes

pas même cet avantage le 21, car la rupture fréquente des ponts, et les flots gonflés du Danube qui recouvraient les îles et les avenues des ponts, mettaient dans le passage de longues interruptions, et il fallait tout le dévouement héroïque de Masséna, de Lannes et de leurs soldats, pour conserver l'aplomb qu'ils ont montré dans cette journée. Mais malgré les renforts reçus dans la nuit, la situation fut bien autrement déplorable, lorsque la retraite ordonnée à Lannes et la nouvelle de la rupture des ponts qui la motivaient portèrent dans tous les rangs la certitude qu'il ne restait à l'armée qu'à vaincre ou à mourir.

Retraite de mon centre.

Mon attitude, à la fois calme et sévère dans le premier moment de douleur, avait contribué néanmoins à maintenir la confiance de nos braves; personne ne s'en aperçut, jusqu'à ce que j'eusse assez de temps pour m'assurer s'il y avait moyen de rétablir les ponts. Lannes dut se maintenir jusque là; mais bientôt une funeste certitude détruit toute illusion; l'ordre est donné à ce maréchal de rentrer à Essling, et la nouvelle qui vole de bouche en bouche apprend à nos soldats le danger dont ils sont menacés. Tout à coup un morne silence succède aux cris précurseurs ordinaires de tant de victoires; mais ce silence même, accompagné d'un calme parfait,

indique assez que chacun est résigné à faire son devoir.

Soit que l'archiduc, mieux avisé que la veille, eût porté le gros de ses efforts au centre, soit qu'il n'y eût été attiré que par la manœuvre dont je l'avais menacé, il est de fait qu'au moment où Lannes s'arrêtait par mes ordres, ce prince se mettait en devoir d'exécuter une attaque générale avec tout ce qu'il avait de moyens sous la main, et secondé par des batteries foudroyantes. Ses soldats, étonnés de voir les nôtres s'arrêter, acquièrent plus d'audace, ils se croient déjà victorieux : quand Lannes commence sa retraite, l'enthousiasme passe dans les rangs ennemis, et les efforts les plus vigoureux tombent sur St.-Hilaire, qui forme son premier échelon. Ce vétéran de l'armée d'Italie, frappé d'un boulet, emporte au tombeau les regrets et l'admiration de chacun. Ses troupes, un moment consternées de sa mort, continuent leur mouvement avec ordre. Lannes, instruit de la perte de son compagnon d'armes, vole prendre le commandement, et les ramène fièrement dans la direction d'Essling. Oudinot le suit à gauche.

L'ennemi reprend l'offensive sur Aspern et Essling.

L'ennemi, enhardi par un succès auquel il était peu accoutumé, s'élance d'abord sur ses traces, Aspern et Essling deviennent de nouveau le point de mire de tous ses efforts, et une ligne

concave entoure ces deux villages et la ligne française d'une masse de feux dont tous les coups portent. Dès lors la bataille n'offre guère de combinaisons; c'est une boucherie horrible, mais indispensable pour sauver l'honneur de l'armée et la fraction qui reste exposée; car se retirer en plein jour, par un seul pont, en présence d'un ennemi double en forces et en canons, c'est exposer la moitié au moins des troupes engagées à une perte inévitable. Les scènes de la veille se renouvellent dans ces deux villages, pris et repris cinq à six fois par les deux partis avec un acharnement inconcevable. L'ennemi, vers midi, tente enfin de tourner Aspern, en pénétrant par un îlot boisé du côté de Stadelau; déja il a gagné du terrain, et peut prendre le village à revers et menacer les petits ponts jetés sur le ruisseau. Molitor s'y porte avec sa division réduite à 3 mille combattants, et y cueille de nouveaux lauriers que Masséna vient partager. « Tantôt à pied, tantôt à cheval, on le voit dans « le taillis, dans l'île, dans le village, l'épée à la « main, dirigeant l'attaque et la défense. » L'intrépide Legrand, dont j'aurais pu dire avec plus de raison que de Gardanne qu'il était grenadier par la taille comme par le courage, ne déploie pas moins de calme et de fermeté dans Aspern. Dans les entrefaites, le prince de Rosenberg a

fait aussi attaquer Essling, et l'archiduc l'a fait soutenir par une brigade de grenadiers. Cinq fois il y pénètre et cinq fois Boudet, inébranlable dans son réduit, le force à l'abandonner.

Il tente de forcer notre centre.

Enfin à deux heures l'archiduc, rebuté de vingt assauts contre les deux bastions de notre ligne, se décide un peu tard à tenter une attaque décisive sur le centre. Si elle réussit, les troupes culbutées sur les petits ponts qui nous restent ne sauraient empêcher l'ennemi de les détruire, et les divisions compromises dans les villages seront perdues. Le corps de Hohenzollern s'avance dans ce but, soutenu de 12 bataillons de grenadiers. Lannes oppose une résistance vigoureuse; Hohenzollern abîmé cède l'honneur et l'attaque aux grenadiers, qui, conduits par l'archiduc en personne, se précipitent sur nos pièces l'arme au bras. En même temps, la cavalerie cherche à pénétrer entre Essling et le Danube. Ces efforts sont inutiles. L'archiduc, étonné de ses pertes et de notre contenance, y renonce, et retourne attaquer Essling qu'il réussit enfin à enlever. Si on le laisse maître de ce poste, rien ne saurait l'empêcher d'en déboucher et d'acculer au Danube les débris des braves troupes qui se sacrifient avec tant de dévouement. Je lance contre lui le froid et intrépide Mouton (comte de Lobau) à la tête de la bri-

L'archiduc enlève Essling, que Mouton lui arrache de nouveau.

gade des fusiliers de la garde; les grenadiers ennemis sont partout culbutés; un bataillon est enlevé dans le grenier, un autre dans le cimetière. La fureur de cette attaque, qui surpasse tout, achève de prouver à l'archiduc qu'il ne saurait obtenir plus de trophées contre des hommes décidés à vaincre ou à mourir. Quatre heures approchent; depuis près de trente heures, les troupes n'ont pour ainsi dire pas cessé de combattre; ses réserves ont été elles-mêmes abîmées; il se contente des succès obtenus, et cette longue et cruelle tragédie dégénère en une canonnade encore assez vive de la part de l'ennemi, et entretenue avec une grande infériorité par les débris de notre artillerie, qui manque même de munitions. Cette canonnade, quoique moins inquiétante, ne laisse pas que d'être meurtrière : un boulet perdu, lancé d'Enzersdorf, vint briser les deux genoux du maréchal Lannes, le plus intime de mes compagnons d'Italie : la capricieuse fortune voulait épuiser tous ses traits sur moi. Cette nouvelle me consterna. Il était temps que cette lutte déplorable eût un terme, car nos chevaux d'artillerie étaient tués, une bonne partie des pièces démontées : les parcs de réserve n'ayant pu passer, les munitions se trouvaient épuisées; il fallait y subvenir par des passages successifs en bateaux.

Fin de la seconde journée.

Il s'agissait actuellement de sortir de notre affreuse position et d'assurer la retraite. Je venais de parcourir à cet effet l'île de Lobau, pour reconnaître exactement l'abri qu'elle pourrait nous donner pour une défense de deux ou trois jours. Je réunis quelques-uns de mes généraux; les uns parlent de repasser le Danube; mais pour passer le Danube il faut un pont, et s'il y avait un pont, je n'aurais pas besoin de consulter sur le parti à prendre; ce n'est pas à la retraite que je songerais. Davoust, qui est présent, assure qu'il saura bien défendre la rive droite contre les entreprises de l'ennemi, et donnera le temps de reconstruire les ponts. Masséna dit qu'au besoin il saura bien s'ouvrir un passage l'épée à la main, si l'ennemi se place sur sa retraite. Je retrace alors notre position en peu de mots. « Une retraite ne pourrait avoir lieu qu'en ba-« teaux, c'est-à-dire qu'elle serait à peu près im-« possible; il faudrait abandonner les blessés, « l'artillerie, les chevaux, désorganiser l'armée; « l'ennemi pourrait d'ailleurs aller passer à Krems « ou à Presbourg pour tomber sur les fractions « de notre armée disloquée, et nous chasser « d'Allemagne en entraînant contre nous toutes « les populations. Il nous reste de grandes res-« sources; il ne nous faut que deux ou trois « jours pour raccommoder les ponts, et assurer à

« la fois un retour offensif, ou une retraite vo-
« lontaire et en bon ordre. Dans peu de jours,
« Eugène doit descendre des Alpes de Styrie,
« Lefebvre sera appelé du Tyrol avec la moitié
« des Bavarois, et si même l'ennemi passant à
« Lintz menaçait la ligne actuelle de retraite,
« Eugène nous en ouvrirait une assurée sur l'I-
« talie, et nous serions de nouveau maîtres des
« opérations avec huit corps d'armée réunis (1).
« Il faut donc rester dans l'île de Lobau. Mas-
« séna! tu acheveras ce que tu as si glorieuse-
« ment commencé : tu peux seul rester ici, et
« en imposer assez à l'archiduc pour le retenir
« immobile devant toi le peu de jours qui nous
« sont nécessaires. Le terrain de la Lobau que
« je viens de parcourir te sera favorable. »

A ce discours, toutes les figures brillent d'un nouveau feu; chacun sent l'étendue de mes ressources et la rapidité de ma conception; il est convenu que la retraite commencera à la nuit, et que les dernières troupes se replieront à deux heures du matin, conservant, s'il est possible, le pont de pontons avec une tête, et ne rompant que les petits ponts de communications sur le dernier filet qui traverse le rentrant de l'île. Au moment

(1) Eugène, Marmont, Macdonald, Lefebvre, Bernadotte, Davoust, Oudinot, Masséna, outre la garde et les réserves.

où ces dispositions sont arrêtées, on amène devant moi le corps du maréchal Lannes étendu sur un brancard et prêt à rendre le dernier soupir. Je me précipite sur lui et le couvre de mes embrassements, en lui prodiguant les épithètes les plus chères : ceux qui ont pu être témoins de cette scène déchirante attesteront au monde que mon cœur fut bien loin d'être froid et inaccessible aux sentiments affectueux, comme on l'a si injustement prétendu. Dans mon cabinet ou à la tête des affaires de l'armée et de l'état, j'ai pu comprimer mon penchant naturel qui était bien loin de la cruauté et d'une froide insensibilité ; l'observateur digne de me juger m'accuserait plutôt de trop d'abandon et d'amitié, pour ne pas dire de faiblesse (1).

(1) Napoléon fut faible pour ses alentours ; il le fut pour ceux de ses ministres qui ont le moins justifié sa confiance ; il le fut pour bien des généraux auxquels il prodigua des grâces, malgré leur médiocrité et souvent malgré leur culpabilité. Baraguay d'Hilliers à Ulm, Bisson à Friedland, Berthier à Ratisbonne, n'ont eu de lui que des faveurs pour punition ; même les auteurs de la capitulation de Baylen n'ont pas à lui reprocher de les avoir traités comme l'Angleterre traita l'amiral Bing. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir souvent humilié ceux qui n'abondaient pas dans son sens. Quant à cette scène du maréchal Lannes, nous engageons tous nos lecteurs à la lire dans l'intéressant ouvrage du général Pelet sur la campagne de 1809.

Je reviens à mon armée. La retraite se fit comme elle avait été convenue, et sans le moindre empêchement de la part de l'ennemi, qui avait replié de son côté le gros de ses lignes, ne laissant que les avant-gardes en présence. Je vins établir mon quartier-général à Ebersdorf. Les bateaux disponibles furent employés les jours suivants à porter des vivres et munitions, et à ramener les gardes et les blessés. Masséna prit le commandement général de ce qui restait dans l'île.

Chances de notre position.

Pour être rentrés dans l'île de Lobau, nous n'étions pas encore hors d'embarras. La communication avec la rive droite n'était pas rétablie. Mon armée passa quarante-huit heures dans l'île, manquant de vivres et ayant peu de munitions. Heureusement que les Autrichiens ne songèrent point à l'inquiéter.

L'opinion générale est que nous eussions été perdus, s'ils avaient attaqué le lendemain, et qu'il nous eût été impossible de résister au feu de 300 pièces qu'ils traînaient avec eux. Je n'en ai pas jugé de même : l'île de Lobau forme un vrai camp retranché dont le fossé, qui a 70 toises de large, ne se franchit pas facilement devant une armée réduite à l'alternative de vaincre ou de mourir. La distance des batteries était grande; nous avions aussi les nôtres, et

l'ennemi ignorait la pénurie de nos caissons. D'ailleurs, dès le soir même nous reçûmes plusieurs grandes barques chargées de munitions. Les projectiles nous eussent fait du mal sans doute; mais nous étions couverts par un bois situé au milieu de l'île, et mes soldats, qui les avaient bravés à découvert le 22, ne se seraient pas jetés dans le Danube à l'approche de quelques boulets. Si l'infanterie ennemie pénétrait dans l'île, alors nous étions à deux de jeu; je pouvais me précipiter sur elle tête baissée, et la jeter au Danube qu'elle aurait eu à dos comme nous.

Je ne veux pas disconvenir néanmoins de la possibilité d'augmenter notre embarras. Il en coûtait peu d'essayer, puisqu'il n'y avait aucun retour offensif à craindre de notre part sur la rive gauche. L'archiduc ne fit pas tout ce qu'il aurait pu et dû faire; ce qui ne veut point dire que nous eussions été détruits, comme les ennemis de notre gloire se sont efforcés de le faire croire.

L'armée française se surpassa : dans la première journée, 30 mille hommes luttèrent héroïquement contre des forces triples en personnel et en matériel; dans la seconde, 50 mille Français résistèrent à 90 mille hommes. Cependant les

Autrichiens et l'archiduc Charles surtout firent des merveilles; l'élan qu'ils montrèrent à leur grande attaque ne laissa rien à désirer, même pour les plus exigeants. Nous ne reconnûmes point là les soldats de Ratisbonne.

Le 25 mai, les ponts ayant été réparés, tout rentra dans l'ordre; et la cavalerie légère de Davoust nous mit, dès le lendemain, en communication avec l'armée d'Italie.

Observations sur cette bataille et les reproches de Rogniat.

Telle fut la sanglante bataille d'Essling, que je puis placer, avec celle d'Eylau, au nombre de celles où la fortune me fut le plus contraire, et où je parvins néanmoins à la maîtriser par la force de mes combinaisons et de ma volonté. Elle n'a pas manqué de censeurs, et le général Rogniat surtout ne lui a pas épargné sa critique. Il m'a reproché d'avoir attaqué étourdiment le 22. Je lui répondrai que 8 divisions adossées à un fleuve, qui vont être suivies de 4 autres, peuvent bien commencer le combat, afin de gagner le terrain nécessaire pour manœuvrer. Si le pont ne s'était pas rompu, Davoust eût débouché à la droite de Lannes, et si celui-ci, maltraité au centre comme les Romains le furent à Cannes par la ligne concave d'Annibal, avait dû se replier, Davoust eût bientôt rétabli les affaires par un changement de front sur la gau-

che de l'ennemi, pareil à celui qui avait été exécuté à Eylau, et qu'il répéta à Wagram quelques semaines plus tard.

Il m'impute en outre la faute d'avoir entassé Lannes en trop grosses masses au centre d'une ligne concave, et très-supérieure surtout en artillerie, dont le feu concentrique devait être décisif contre nous. La justesse de ces reproches peut être pour le moins contestée. Jamais je n'eus la pensée de renouveler ici la trop fameuse colonne anglaise de Fontenoy, en jetant imprudemment une seule masse lourde au milieu d'une ligne de feux concentriques. L'emplacement d'Aspern et d'Essling était une circonstance particulière pour favoriser une attaque sur le centre, puisque nos flancs étaient à l'abri d'insulte par ces bastions. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue qu'une armée passant un fleuve et rencontrant un ennemi supérieur, n'a pas le choix entre beaucoup de manœuvres : tout en débouchant il faut conserver un appui aux deux côtés du fleuve, sous peine de perdre ses ponts; on ne peut donc que former un demi-cercle ou du moins un saillant vers le centre, pour avoir derrière ce centre les moyens de former les troupes débouchant, tandis que les ailes, fixées au fleuve, ne sauraient manœuvrer. Il n'y a que le cas où le passage se fait à certaine distance

de l'ennemi, et où ses forces ne sauraient venir que d'un côté. Alors, en changeant de front, on peut prendre une ligne parallèle au cours du fleuve, comme Turenne et Moreau le firent sur le Rhin ; l'un contre Montecuculli, l'autre contre Starray. Mais notre position n'était pas la même à Essling ; il fallut rester entre les deux villages le premier jour, et, dès que nous fûmes en mesure, il convenait de déboucher sous la protection de ces bastions, en poussant devant nous, par un mouvement oblique, la droite en avant, la gauche refusée ; ce que Lannes et Masséna eussent exécuté, si Davoust avait pu arriver. La seule chose qu'on puisse dire, c'est qu'il eût peut-être mieux valu retarder l'attaque offensive jusqu'à l'entière arrivée de Davoust, et la diriger alors d'Essling sur Raasdorf. C'est dans ce sens que nous opérâmes plus tard à Wagram. Quant à l'ordre profond dans lequel Lannes marcha à l'ennemi, je n'admets pas non plus toutes les idées de mon Aristarque. Davoust devant se former à la droite de Lannes, je ne devais pas donner à mon centre un ordre mince déployé, parce que cela eût allongé le mouvement de Davoust, différé son entrée en action, et livré mon centre dénué de consistance aux coups de l'ennemi, tandis que le 3^{e} corps eût été encore en mouvement pour se former. Au surplus, tout le

centre n'était point en ordre profond. Claparède avait ses trois brigades déployées, deux faisant face au nord et une en crochet pour se couvrir contre Rosenberg; St.-Hilaire déploya aussi. Rogniat m'a plutôt dénigré par système, que pour éclaircir cette importante question sur laquelle il y a beaucoup à dire.

Système de tactique pour le combat.

La stratégie a été démontrée; ses principes ont été fixés par plusieurs ouvrages sur la grande guerre. Il en est autrement de la tactique, c'est-à-dire de la manière d'employer les troupes un jour de combat. On n'est pas aussi bien d'accord sur cet article. On a vu en effet renouveler de nos jours les vieilles controverses sur l'ordre mince et l'ordre profond, matières qu'on croyait épuisées.

Il y a plusieurs modifications du système pour disposer les troupes dans les batailles; mais ces détails ne sont pas susceptibles d'être réduits à des maximes invariables. Le terrain, le moral et l'à-propos font tout.

L'ordre mince ou déployé a été constamment suivi par Wellington, et on en a conclu, puisqu'il avait triomphé de nos colonnes, qu'il était le meilleur. Dans les positions escarpées en Espagne et en Portugal, une ligne défensive doit être déployée et compter sur son feu. Si Wellington a résisté à nos colonnes à Waterloo jusqu'à l'arrivée des Prussiens, c'est qu'une boue

FIGURES DE DIFFERENS ORDRES POUR DISPOSER LES TROUPES AU COMBAT.

Fig. 1.

Division de 12 Bataillons formant une seule Colonne par Bataillons, déployés les uns derrière les autres, avec un Bataillon marchant de chaque coté par file, pour la flanquer.

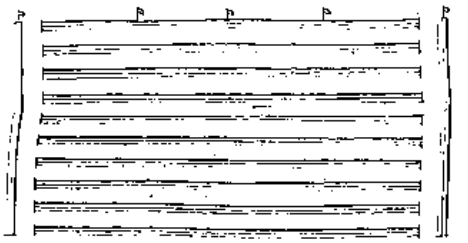


Fig. 2.

Division en Colonne par Brig.de et par Bataillons. Chaque Brigade ayant un demi Bataillon de flanq.r par files.

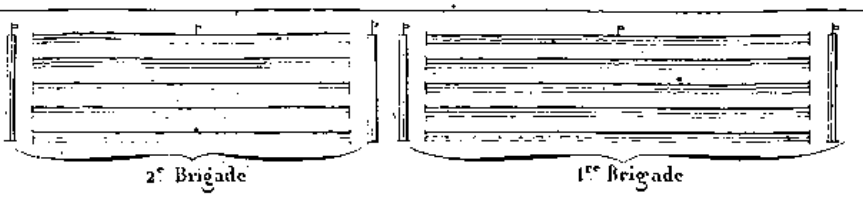


Fig. 3. *Division de 12 Bataillons formée en Colonne d'attaque par Bataillon sur 2 lignes de Bataillons en échiquier, et les intervalles remplis de Tirailleurs.*

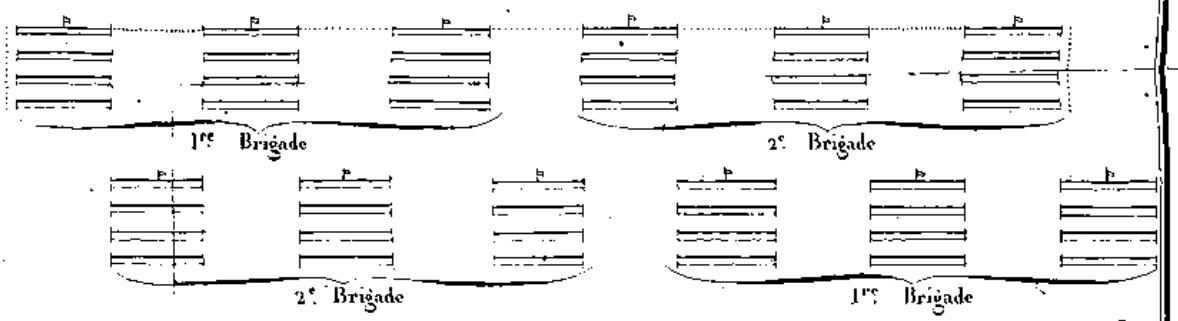


Fig. 4.

Ligne offensive ou deffensive de Carrés de huit Pelotons, deux à chaque face.

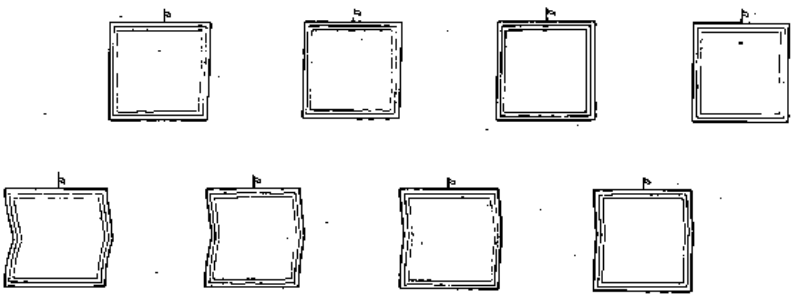
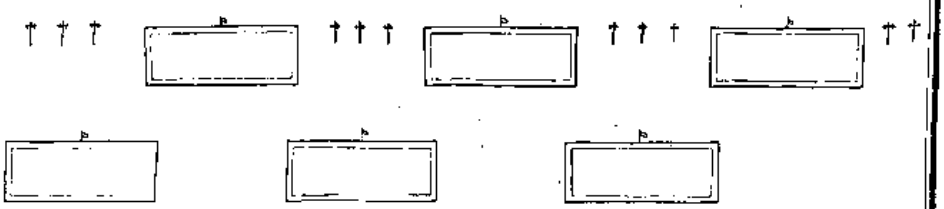


Fig. 5

Ligne offensive de Carrés longs de 3 Pelotons de front et un Peloton de coté par files: en tout 8 Pelotons. L'artillerie dans les intervalles.



Gravé par Ambroise Tardieu.

horrible empêchait leur impulsion et ne permettait pas à notre artillerie de les suivre; c'est aussi parce qu'elles étaient trop profondes. Le principal mérite de la colonne, c'est l'impulsion: si la nature du terrain, ou sa trop grande masse l'empêche d'agir, on en éprouve tous les inconvénients, sans en avoir les avantages.

Le Traité des grandes opérations militaires du général Jomini propose un très-bon ordre de bataille. Ce n'est au fond que la colonne d'attaque par bataillons sur les deux pelotons du centre, mais appliquée à toute une ligne de bataille. Il est moins profond et plus mobile que la colonne de Folard; il est moins faible que l'ordre déployé. Nous en avons fait très-souvent usage dans les premières campagnes. Mais à mesure que les armées sont devenues plus considérables, nous nous sommes entassés en trop grosses colonnes, entraînés par le désir d'avoir toujours le plus de masses disponibles sous la main. Au lieu d'être en colonnes de bataillons par division de deux pelotons, nous nous sommes souvent mis en colonnes de divisions de douze bataillons déployés l'un derrière l'autre; ce qui fait une différence énorme (voyez la planche ci-contre). C'est surtout à Albuera, à la Moskowa et à Waterloo, que nous avons encouru ce reproche, mais pas du tout à Essling.

Il est à observer que si l'on veut former une colonne profonde, ou une ligne de petites colonnes d'attaque par bataillons, il est indispensable de faire marcher sur les deux flancs un bataillon par files. Le plus grand inconvénient d'une colonne, c'est d'être forcée de s'arrêter dès que l'ennemi la charge de côté. Ces bataillons la mettront à l'abri d'un pareil mouvement : marchant par files, ils présenteront un front à l'ennemi, qui voudrait charger les colonnes en flanc ; celles-ci, couvertes contre les attaques, pourront continuer sans obstacle leur impulsion offensive.

Les Anglais emploient aussi un système de petits carrés par bataillon, qui n'est pas sans avantage pour aller à l'attaque ou pour se défendre.

Le bataillon de huit pelotons pourrait former un carré long de trois pelotons de front, et d'un à chaque flanc ; ces derniers marcheraient de chaque côté par files (figure 5). Cet ordre donne au fait deux lignes d'infanterie. Il présente un peloton de face de plus que la colonne d'attaque par division. Il a moins d'impulsion à la vérité ; mais si l'on vient à la nécessité de recourir au feu, il est plus avantageux, puisqu'il a moitié plus de feu et moitié moins de prise au canon. Il vaut mieux qu'un bataillon déployé,

parce qu'il est moins flottant, et qu'avec un tel carré, on peut réellement charger sur toute espèce de terrain.

Je résumerais les règles générales de cette tactique de combat aux points suivants :

1° Pour une bataille défensive en position, la première ligne déployée, et la seconde en colonne d'attaque par bataillons, offrent l'ordre le plus parfait.

2° Pour aller à l'attaque, au contraire, je préférerais deux lignes de bataillons en colonne d'attaque sur les pelotons du centre, en plaçant la seconde ligne en face des intervalles de la première, pour donner moins de prise au canon, et faciliter le passage des lignes en retraite ou en avant. Les intervalles d'un bataillon à l'autre seraient remplis par de l'artillerie ou des tirailleurs (figure 3).

3° Pour diminuer la cohue dans la marche et donner plus de front à la colonne, on formerait l'infanterie sur deux rangs; ce qui ne donnerait au fait que 4 lignes ou 8 rangs de soldats.

4° Pour donner à l'action impulsive tout l'avantage possible, le commandement sera toujours réparti en profondeur, c'est-à-dire que chaque brigade aura sa première et sa seconde ligne, pour que chaque officier-général ait ses moyens

de réserve à sa disposition, sans être obligé de les attendre d'ailleurs.

5° On peut employer le système des carrés de bataillons en défensive comme en offensive, sur un terrain très-uni. Il a un peu moins de solidité et d'impulsion que les colonnes de bataillons; mais il offre des avantages contre la cavalerie et la mousquerie. Le carré long a l'inconvénient d'être étranglé sur les côtés; mais il a plus de mobilité, plus de feux et plus de front que le carré parfait.

6° Les colonnes profondes de plusieurs bataillons les uns derrière les autres ne sont à employer que dans le cas où l'on n'aurait pas d'espace pour s'étendre. Alors il faut un bataillon marchant par files sur les flancs des colonnes, et beaucoup de tirailleurs pour protéger leur marche.

7° Toutes ces variantes dans la tactique de détail, ne changent en rien les principes de la grande tactique sur les différents ordres de bataille.

Opérations en Italie.

En voilà assez pour fixer l'opinion des militaires. Quittons ces digressions incidentelles pour revenir à mon armée d'Italie, dont l'arrivée à point nommé fit une si heureuse diversion à notre embarras. Nous l'avons laissée retirée derrière l'Adige après le mauvais succès

de la bataille de Sacile; elle y fut renforcée par une division venue du midi de l'Italie. L'archiduc Jean, forcé au contraire de laisser un corps pour assiéger Palmanova et observer Venise, s'était avancé jusqu'à Caldiero; mais la nouvelle des batailles d'Abensberg, d'Eckmühl et de notre marche sur Vienne, lui étant parvenue, il craignit d'être coupé, et se mit en retraite.

Le conseil aulique, loin de s'y attendre, s'était flatté qu'il continuerait à pousser ses succès, et opérerait ainsi une diversion puissante aux affaires d'Allemagne. L'archiduc en jugea autrement. Inquiété par la situation de Venise et du corps de Marmont qui gardait la Dalmatie, par l'attitude du vice-roi qui recevait des renforts, il pensa qu'il s'exposerait à une ruine probable, et qu'il valait mieux se rallier à l'archiduc Charles pour sauver la monarchie : si l'événement a justifié cette retraite, du moins peut-on dire qu'elle aurait pu être mieux exécutée.

Bataille de la Piave.

Revenu derrière la Piave, l'archiduc crut pouvoir défendre le passage de ce torrent, qui, comme celui du Tagliamento, roule dans un immense lit, guéable à peu près partout, excepté après de grands orages ou dans la fonte des neiges. Il fit halte derrière cette rivière. Eugène la fit passer à son armée le 8 mai; l'opération ne fut pas simultanée; deux avant-gardes pas-

sèrent à gué à une lieue l'une de l'autre. Dessaix commandait celle de gauche; il déboucha avec audace et fut vigoureusement chargé par la cavalerie impériale aux ordres de Wolfskehl. Eugène n'avait pas son infanterie sous la main; les eaux enflaient de minute en minute par la fonte des neiges; il fallait jeter des radeaux pour rendre le passage moins hasardé. Wolfskehl se précipite bravement à la tête de 3 mille chevaux sur les six bataillons de Dessaix, formés en carrés: l'archiduc Jean s'avance avec l'infanterie pour le soutenir; mais ses colonnes marchent lentement, et Dessaix oppose à la cavalerie une fermeté inébranlable. Eugène voit le danger, vole aux troupes passées, exhorte les dragons de Sahuc et de Pully, et les lance sur l'ennemi. Une mêlée sanglante a lieu; Wolfskehl est tué, son artillerie enlevée. Nos braves dragons, malgré leur infériorité, culbutent les escadrons sur l'infanterie de Colloredo qui s'avance dans la plaine, et y mettent le désordre. Cet exploit nous fait gagner du temps; enfin Macdonald débouche avec la division Lamarque; Grenier suit avec celle d'Abbé.

L'archiduc, qui a perdu le moment favorable jusqu'au milieu de la journée, veut nous attaquer lorsque Eugène a réuni 38 bataillons et 4 mille chevaux: l'aspect de ces forces lui impose. Eu-

gène se décide à diriger l'attaque par la droite. Grenier l'exécute, soutenu de Macdonald : partout l'ennemi est vigoureusement poussé; mais le pays entrecoupé de digues, de canaux, ne permet pas de le défaire entièrement. L'archiduc veut tenir la nuit derrière un canal; les dragons de Grouchy et de Pully terminent à huit heures, par une charge brillante, une journée qu'ils ont si bien commencée. L'archiduc se replie sur Conegliano; après avoir inutilement sacrifié 7 à 8 mille hommes dans un combat qu'il ne devait pas recevoir, ou qu'il devait livrer offensivement, avec tous les avantages que lui donnait sur les nôtres un passage pénible et successif. Cet événement le dégoûta de tenir derrière le Tagliamento, et il regagna en toute hâte les Alpes noriques par la vallée de Fella.

Le vice-roi, imitant ma marche de 1797, détache Macdonald avec deux divisions par la route de Laybach, pour se lier à Marmont; Serras suit au centre celle de Predel; Eugène et Grenier à la gauche marchent sur Malborghetto et Tarvis. Eugène poursuit les Autrichiens.

L'archiduc Jean espérait opérer sa retraite paisiblement, à la faveur des retranchements ou des forts dont il a fait couronner les passages à Malborghetto, à Tarvis, à Predel, sur les deux routes qui mènent à Villach; et à Prevald, sur

celle de Laybach. Il y laisse de petits détachements et se retire à 20 lieues jusqu'à Villach.

Eugène, qui le suit avec mesure, enlève, le 17 mai, le fort de Malborghetto à la suite d'un assaut vigoureux, non moins honorable pour les assaillants que pour la petite garnison autrichienne, dont la majeure partie périt les armes à la main. Flitsch et Tarvis sont également forcés. Non moins heureux à Predel, Serras n'y éprouve pas moins de résistance. Les troupes de Macdonald s'emparent à meilleur marché du camp retranché de Laybach et du fort de Prewald. Les milices et les commandants qui défendent ces derniers postes se rendent presque sans combats. Nous y prenons près de 5 mille hommes. Schilt, sorti avec la garnison de Palmanova, s'est emparé de Trieste sans coup-férir, et y a fait de riches captures. Ces opérations ont le double avantage d'isoler les Autrichiens des Anglais, en leur fermant les côtes de l'Adriatique, et de faciliter la jonction de Marmont.

La retraite d'Eugène derrière le Mincio avait laissé ce corps dans une situation assez difficile en Dalmatie, où les Autrichiens conçurent l'espoir de l'investir. Le général Stoischwitz l'observa d'abord avec 8 mille hommes; Knesewich, à la tête des milices croates rassemblées à Agram,

devait le seconder; et Zach, gouverneur de l'Istrie et de Trieste, s'emparant de Capo d'Istria, de concert avec les croisières anglaises, acheverait de lui couper sa communication. Marmont, sommé après la bataille de Sacile, n'avait rien de mieux à faire que de ne pas répondre, et d'attendre dans ses montagnes la tournure que prendraient les affaires. Plusieurs combats insignifiants eurent lieu jusqu'au milieu de mai. Instruit à cette époque de la retraite des Autrichiens, Marmont se disposa à marcher vers la Carniole pour opérer sa jonction.

L'archiduc Jean, qui a laissé écraser ses avant-gardes à 20 lieues de lui, reçoit à Villach, le 19 mai seulement, la lettre de l'archiduc Charles qui l'engage à se diriger sur Lintz. Bien que ce mouvement fût tardif, il n'était pas inexécutable; le prince estime dangereux de se jeter ainsi au milieu de mon armée, suivi en queue par le vice-roi; il préfère diriger sa marche sur Gratz. La division de Jellachich, qui a opéré dans les Alpes de Salzbourg pour lier Hiller avec l'archiduc Jean, pressée à droite et à gauche par nos colonnes, reçoit l'ordre de marcher aussi de Rottenmann sur Gratz par la vallée de la Mulir. Elle est atteinte à St.-Michel, le 25 mai, par les divisions Serras et Durutte. Jellachich reçoit le combat entre la Mulir et les rochers qui resser-

L'archiduc Jean, au lieu de se diriger sur Lintz, marche à Gratz.

rent le vallon. Il est débordé par les hauteurs, enfoncé de front par la cavalerie, et, sur 7 mille hommes, en ramène à peine 2 mille à Léoben.

L'archiduc Jean se retire à Kormond.

L'archiduc Jean, au lieu d'être joint à Gratz par les troupes de Jellachich, sur le renfort duquel il comptait, n'y ayant vu arriver que des débris, et craignant sans doute de se trouver pressé entre mon armée et celle d'Eugène, prit, le 26, la route de Kormond, ignorant encore, à ce qu'on prétend, l'issue de la bataille d'Essling, qu'il n'apprit, dit-on, dans cette ville que le 27. On a reproché à ce prince l'inexécution des ordres de son frère; on a été jusqu'à calculer toutes les chances heureuses que le plan d'une marche sur Lintz eût produites pour la monarchie autrichienne. Sans prétendre nier l'embarras momentané que 60 mille hommes bien conduits eussent pu nous causer, il faut se rappeler néanmoins que ma marche bien échelonnée avait en partie pourvu à ce danger. Bernadotte venait d'arriver à Lintz: les Bavarois victorieux étaient rentrés à Inspruck; ils tenaient Salzbourg. Quarante mille Saxons et Bavarois se seraient trouvés ou sur la ligne de l'Inn, ou sur celle de la Traun, après avoir détruit le pont de Lintz pour gêner la jonction de Kollowrath et de l'archiduc Jean. Le vice-roi eût suivi les traces de ce dernier, et se fût mis en communication avec les

Bavarois d'un côté, et avec moi de l'autre. Il n'est pas difficile de dire quel eût été le plus embarrassé ou de moi ou de l'archiduc Jean, sur lequel je serais revenu après avoir assuré ma jonction avec Eugène, et auquel j'aurais bien pu faire essuyer le même sort qu'à Lusignan, à Provera et à tous les corps dont les Autrichiens ont souvent voulu m'entourer.

Jonction de mon armée avec celle d'Eugène.

Eugène, ne trouvant plus d'obstacle sur la route de Vienne, après le départ de son adversaire pour Kormond, poussa son avant-garde sur la montagne de Sommering, où elle entra en jonction le 26 mai avec les troupes légères que Davoust y avait envoyées de Neustadt. La joie que cet événement causa de part et d'autre fut troublée pour les braves de l'armée d'Italie, par le récit de la bataille d'Essling et des dangers que nous courions encore : mais la jonction n'en était que plus heureuse et plus désirable, et la nouvelle que les ponts étaient rétablis acheva de ramener la confiance. Eugène se hâta de rassembler toutes ses forces disponibles pour franchir la chaîne du Sommering, laissant à la petite division Rusca le soin de garder la Carinthie, tout en surveillant le Tyrol; tandis que celle de Broussier eut la tâche d'assiéger le château de Gratz, de garder la Styrie, et d'observer la vallée de la Save.

Opérations des armées secondaires.

La rapidité de ma marche sur Vienne, et l'intérêt des opérations dont je viens de rendre compte, m'ont distrait un moment de ce qui se passait à la même époque en Pologne et dans le nord de l'Allemagne, où l'insurrection fut à la veille de devenir générale par les menées dont j'ai déja parlé.

Les plans du duc de Brunswick-Oels, de Dornberg et de Schill, furent néanmoins déjoués, faute d'ensemble dans l'exécution.

Levée de boucliers en Westphalie et en Prusse.

D'après toutes les notions qui nous sont parvenues, les premiers jours de mai avaient été fixés pour cette levée de boucliers. Plusieurs incidents dérangèrent un plan si compliqué. Entraînés par les premiers succès des Autrichiens en Bavière, des rassemblements se formèrent à Wolfshagen en Westphalie, dès le 23 avril. Jérôme, informé de cet événement, mande Dornberg pour le faire marcher contre les insurgés. Celui-ci croit son projet découvert, et, en sortant de chez le roi, s'enfuit pour joindre les rassemblements. Jérôme, d'abord interdit, se présente à ses gardes, et déclare qu'il confie sa personne à leur honneur et à leur loyauté. Cet appel généreux s'adresse à de braves gens qui savent l'apprécier; et ceux mêmes qui étaient le moins disposés en sa faveur lui jurent de ne pas l'abandonner.

Jérôme avait pour ministre de la guerre un homme connu par son sang-froid et son caractère; grace à ses dispositions, tout ce qu'il y avait de troupes françaises, bataves et westphaliennes, depuis Wesel et Mayence jusqu'à Cassel, s'ébranle à la fois. Dornberg, poursuivi, battu et dispersé par le général Rewbell, se sauve avec un petit nombre d'officiers pour rejoindre le duc de Brunswick en Saxe.

Schill, compromis par la saisie des papiers de Dornberg, et instruit par des amis fidèles, résolut de ne pas attendre son arrestation. Parti de Berlin le 29 avril à la tête de son régiment de housards, il trouve les troupes saxonnes à Wittenberg peu disposées à donner dans ses projets. Il se dirige, le 7 mai, sur Magdebourg, où la bonne contenance du général Michaud et du colonel Wouthier empêche les bataillons westphaliens de se déclarer pour lui. Il se rejette sur le bas Elbe, espérant sans doute l'appui des Anglais qui annonçaient un armement considérable, et dont quelques vaisseaux firent des démonstrations vers Stade. Le général Gratien, commandant une brigade hollandaise à Erfurth, se met à ses trousses, et le général Éblé le fait poursuivre d'un autre côté par les Westphaliens.

Le cabinet prussien, instruit au même instant

à Kœnigsberg de la démarche illégale de Schill et de nos victoires, se hâta de désavouer un excès de zèle que sans doute il n'avait point autorisé, et qui ne pouvait au fait que l'entraîner malgré lui. Ou le cabinet penchait à se déclarer, ou il ne le voulait pas: dans le premier cas, il n'avait pas besoin de démasquer trop tôt ce projet par une échauffourée de housards; dans le second cas, cette échauffourée était un crime d'état. Schill fut jugé par coutumace; si nous eussions été battus à Ratisbonne, on l'eût proclamé un héros!!

Il serait absurde de supposer que sa tentative fût un essai dirigé par le cabinet lui-même, avec l'intention de se prononcer d'après la tournure qu'elle prendrait. Ce moyen était odieux et indigne de Frédéric-Guillaume : d'ailleurs Schill pouvait bien échouer là où le gouvernement prussien, mettant toute la nation en mouvement, eût été sûr de réussir.

N'ayant jamais pu réunir que 12 à 13 cents hommes, pourchassé par les Westphaliens et les Hollandais, auxquels vint se réunir une brigade danoise, Schill se jeta dans Stralsund démantelée, et y fut attaqué le 31 mai. Après un combat assez vif, nos colonnes pénètrent dans la ville, et font main basse sur ses partisans. Schill, réduit au désespoir, cherche la mort des braves,

et tombe percé de coups sur les corps ennemis dont il s'est fait un rempart (1).

Le duc de Brunswick, sorti de Bohême le 14 mai avec sa légion de la mort (2), ne trouva point en Saxe l'appui qu'il espérait, et dut rentrer en Bohême.

Les victoires d'Abensberg, d'Eckmühl et de Ratisbonne, semant aussi l'épouvante dans toute l'Allemagne, contribuèrent puissamment à faire échouer ces projets, en tenant en respect la multitude qui n'eût pas manqué de grossir les rangs des conjurés.

Affaires du Tyrol. Lefebvre reprend Inspruck.

Dans ces entrefaites, le Tyrol avait été le théâtre d'événements assez importants. Chasteler, instruit de mes victoires en Bavière, avait quitté Roveredo pour revenir au nord. Le maréchal Lefebvre, après avoir chassé Jellachich de Salzbourg sur la direction de Rastadt, remontait la vallée de l'Inn, sur Kufstein; il bat l'avant-garde de Chasteler, et les insurgés aux défilés de Lower, de St.-Johann, de Feufsinger, enfin à Grattenberg devant Worgel. Les Bavarois, encore pleins d'enthousiasme de leurs succès à Abensberg et indignés par les excès commis sur

(1) Bien des gens prétendent qu'il fut tué par les siens.

(2) L'uniforme était tout noir, et le schakos était garni d'une tête de mort, emblème de la haine éternelle que le prince et ses soldats nous vouaient.

leurs camarades, se précipitent comme des furieux sur les défilés retranchés, et renversent tout devant eux. Le gros du corps de Chasteler, battu complètement à Worgel et à Schwatz, se replia sur le Brenner, où il reçut des ordres de l'archiduc Jean pour se replier sur la Carinthie. Il proposa un traité d'évacuation et d'armistice. Wrède répondit par la communication d'un décret qui mettait sa tête à prix. Cette insurrection m'avait exaspéré contre lui; j'étais sur un volcan : originaire d'un pays réuni à la France, s'il ne voulait pas me servir et qu'il aimât mieux me faire la guerre, il devait le faire en loyal militaire, et non prêcher la révolte contre moi : je le traitai comme un bandit, son cerveau en fut affecté. Cependant les Tyroliens abandonnés ne crurent pas devoir défendre Inspruck, où Lefebvre entra le 19 mai. Le comité insurrecteur résolut d'envoyer au roi de Bavière des promesses de soumission. Le pays resta néanmoins en partie sous les armes, et la présence des Bavarois pouvait à peine contenir la population exaspérée des vallées.

Opérations en Pologne.

En Pologne, nos armes avaient éprouvé d'abord quelques vicissitudes. L'archiduc Ferdinand, à la tête de 36 mille hommes, s'étant dirigé sur Varsovie, n'avait pas eu de peine à s'en emparer. Après avoir bravement combattu à

Razyn contre des forces doubles, Poniatowski conclut un traité d'évacuation et se replia sur la Narew, sous l'appui de Modlin. Le gouvernement se réfugia à Tykoczin.

Après ce beau début, Ferdinand s'étend le long de la Vistule, jette un pont à Gohra, ordonne de le retrancher, et porte une avant-garde, sous Mohr, devant Praga, dont les Polonais défendent la tête de pont. Poniatowski profite de cette faute, tombe sur Mohr et le bat à Grochow: il envoie ensuite Pelletier et Sokolnicki enlever la tête de pont à peine ébauchée de Gohra, ainsi que deux bataillons chargés de la construire et de la garder. Ferdinand, accouru trop tard pour les sauver, se décide à descendre la Vistule, et va s'emparer de la tête de pont de Thorn.

Sous le rapport militaire, cette expédition excentrique n'était pas à excuser; car Ferdinand eût couru jusqu'aux portes de Dantzick, que l'Autriche, vaincue sur le Danube, n'en eût été que plus sûrement perdue. Aussi était-il à craindre qu'après s'être débarrassé de l'armée polonaise comme d'un voisin dangereux, l'archiduc ne se rabattît par Posen vers Dresde pour s'y réunir à la division autrichienne de Saxe, et former ainsi un puissant noyau pour soulever l'Allemagne. Envisagée au contraire sous le point de vue politique, cette incursion n'était pas blâmable;

car si l'on eût réussi à dissoudre la petite armée polonaise, à soumettre le duché et à prendre Thorn, on pouvait se flatter d'entraîner la Prusse, en lui offrant la restitution de ces provinces démembrées de ses états par le traité de Tilsit; mais les choses tournèrent différemment. Loin de désespérer de l'infériorité de ses forces, le prince Poniatowski prend, d'après mes ordres, la résolution hardie de laisser l'ennemi maître de la rive gauche de la Vistule, et de remonter la droite pour se jeter sur la Galicie (1). Encouragé par ses succès de Grochow et de Gohra, il se jette sur Lublin et Sandomir, insurge les deux rives de la Vistule, et s'empare de Lublin: le général Sokolnicki enlève Sandomir de vive force, et le général Pellétier prend Zamosc par escalade; tandis que Dombrowski se jette avec un seul escadron à Posen, et insurge la grande Pologne, où depuis 1794 il avait exercé une grande influence.

L'archiduc Ferdinand revint d'autant plus vite sur ses pas, que 30 mille Russes, sous le prince Gallitzin, s'avançaient au même instant vers

(1) Quelques personnes assurent que ce fut Napoléon qui donna l'ordre du mouvement sur la Galicie; d'autres affirment que les généraux polonais s'y étaient décidés d'eux-mêmes: c'est un point à éclaircir. (*Éditeur.*)

Lemberg, et que Poniatowski, consolidant ses conquêtes en Galicie, menaçait sa retraite. Les milices levées par Zayonscheck rentrèrent le 2 juin à Varsovie. L'archiduc, harcelé dans sa retraite par Zayonscheck, le fit repousser sur la Piliça. Arrivé le 15 avec son artillerie de réserve vers Sandomir, et instruit que la place n'était occupée que par la faible brigade Sokolnicki, le prince Ferdinand résolut de l'enlever dans la nuit : les dehors sont emportés; une colonne autrichienne pénètre même dans l'enceinte : cependant, après dix heures de la plus belle défense, les Polonais les en chassent avec perte de 500 prisonniers et d'un millier d'hommes hors de combat; mais Sokolnicki, manquant de tout, préfère évacuer la place que de compromettre ses braves soldats dans une nouvelle attaque, et il va rejoindre l'armée. L'archiduc, maître de Sandomir, remarche en avant sur la Pilica vers Petrikau : Zayonscheck occupe Gohra, Poniatowski est à Pulawy et à Radom. Au bout de quelques jours, l'archiduc se replia de nouveau vers Sandomir; et enfin, au commencement de juillet, Poniatowski, renforcé par Zayonscheck, le força à se rapprocher de Cracovie qu'il occupa le 9. Les Russes s'étendaient sur le San, et s'approchaient de Cracovie : peu jaloux de faire des conquêtes qui devaient renforcer le grand-du-

ché dont l'existence seule était un objet de jalousie pour eux, ils ne prirent point aux opérations autant d'intérêt que nous eussions désiré : toutefois cela était si naturel de leur part, qu'il est étonnant qu'on ait pu en tirer des conséquences aussi étranges que certains écrivains l'ont fait. Les Russes sentaient qu'ils combattaient contre l'intérêt de leur patrie ; et, malgré les stipulations rassurantes de Tilsit, ils craignaient le résultat de leurs succès. Le traité de Vienne prouva qu'ils n'avaient pas tort.

Situation des affaires en Allemagne.

Il est temps de revenir à mon armée sur le Danube. Bien que les conséquences immédiates de la bataille d'Essling pussent faire croire à mes ennemis qu'ils avaient remporté une victoire ; dès qu'on nous avait laissé le temps de rétablir le grand pont, j'étais entièrement rassuré sur ses suites sous le rapport militaire. Il n'en était pas de même sous le rapport politique. Toute l'Allemagne pouvait en être ébranlée : on publiait ma défaite, on annonçait ma retraite ; on en donnait les détails, on prévoyait ma perte. Les Tyroliens, prêts à se soumettre, étaient de nouveau en pleine insurrection. Le général Am-Ende s'emparait de Dresde, et, réuni au duc de Brunswick-Oels, il se dirigeait sur Leipsick, d'où il forçait la cour de Saxe à se réfugier à Francfort. Une autre colonne, partie d'Egra sous le

Les Autrichiens envahissent la Saxe et la Franconie. Ils excitent la Prusse.

général Radiwojewich, pénétrait à Bareith, à Nuremberg, et courait le pays pour exciter au soulèvement. Les esprits, que nos victoires de Ratisbonne avaient un peu attiédis, se montaient de nouveau, et les chefs de l'association secrète ne perdaient pas l'occasion de les exciter. De son côté, la cour de Vienne ne manqua pas d'enfler le succès d'Essling pour entraîner celle de Kœnigsberg. L'empereur écrivit lui-même au roi; M. de Stadion se servait de l'intermédiaire du prince d'Orange pour presser ce monarque de se déclarer; l'ambassadeur Wessemberg continuait à négocier. Le général Steigentesch, revenu de Kœnigsberg où il avait espéré concerter un plan d'opérations, se trouvait à Berlin, où il cherchait de nouveau à entraîner les Westphaliens et même les peuples de la Prusse. La crainte de se compromettre avec la Russie retenait Frédéric-Guillaume : cependant ses ministres n'opposaient aux sollicitations de l'Autriche que la crainte d'une paix séparée; les antécédents devaient la faire redouter. Quand on en est venu à ce point, on n'est pas loin de se déclarer; il ne fallait qu'un faible succès des Autrichiens pour lever les difficultés. Les avis que je recevais d'Angleterre signalaient le prochain départ d'une expédition gigantesque, véritable *Armada* bien supérieure à celle dont Philippe II menaça jadis

la grande Bretagne. On portait entre 40 et 50 mille hommes les forces qu'elle avait à bord, avec plus de 100 pièces de campagne et un parc immense de siége : en y comprenant les troupes de mer et les équipages, plus de 100 mille hommes se trouvaient employés à ce grand armement. Ces troupes pouvaient agir dans le nord de l'Allemagne ou la Hollande, et dans cette double supposition, nul doute que par de rapides succès elles eussent enfin décidé la Prusse, que la demi victoire d'Essling devait nécessairement encourager. Une armée de 100 mille Anglo-Prussiens, que l'insurrection et le système des milices de la Prusse et de la Westphalie eût portée en peu de mois à 200 mille combattants, pouvait ébranler ma puissance et changer totalement la face des affaires. La lenteur et l'égoïsme du cabinet anglais m'épargnèrent cette crise.

Affaires de Rome. Réunion de ce pays à mon empire.

Ce qui se passait au midi de l'Italie embrouillait encore les cartes. Les Anglais et les Siciliens menaçaient Naples d'une grande expédition préparée à Palerme. Le pape, encouragé par les chances que la guerre d'Espagne semblait promettre à mes ennemis, avait lancé plusieurs anathèmes contre moi dans ses allocutions consistoriales. Depuis son refus d'adhérer à la ligue italienne, et la perte d'Ancône et d'Urbin qui en avait été le résultat, le saint-siége se trouvait

naturellement en état hostile avec nous. Il était de la coalition. Les Anglais, pour favoriser leur expédition, agitaient l'Italie, et trouvaient plus que jamais des auxiliaires à Rome. Le moment d'exécuter mon grand dessein me paraissant arrivé, je résolus d'en finir, et, à mon entrée à Vienne, quatre jours avant la bataille d'Essling, je lançai le décret qui réunissait Rome et les états de l'église à l'empire français. Le pape, comme chef spirituel de l'église, conserverait ses palais et jouirait d'un revenu annuel de deux millions, qui lui seraient complétés par le trésor de l'empire. Ce décret, signifié à Rome le 10 juin, fut suivi dès le lendemain par une bulle d'excommunication, démarche qui n'eût été que ridicule sans la guerre d'Espagne, mais qui pouvait la rendre plus opiniâtre. Dans cette étrange philippique, Pie VII ne craignit pas de déployer les principes des disciples de Loyola, et toute la morgue de Grégoire VII ou de Boniface VIII. Sa bulle renfermait entre autres la phrase suivante : *Que les souverains apprennent encore une fois qu'ils sont soumis par la loi de Jésus-Christ à notre trône et notre commandement; car nous exerçons aussi une souveraineté, mais une souveraineté bien plus noble, à moins qu'il ne faille dire que l'esprit doit céder à la chair, et les choses du ciel à celles de la terre.*

Le pape est transféré à Savone.

A la nouvelle de ces deux événements qui circule dans Rome en même temps que celle de la bataille d'Essling, le peuple s'agite; les succès des Autrichiens sont répandus avec l'exagération italienne. J'avais dû tirer toutes les forces disponibles pour renforcer le vice-roi. Murat avait assez à faire à défendre Naples contre l'expédition qui croisait devant sa capitale. Le gouverneur de Rome, Miollis, n'avait qu'une poignée de soldats. Les rapports qu'il faisait sur la situation de Rome en demandant des renforts, et l'esprit d'insurrection qui se manifestait autour de lui, alarmèrent Murat. Il chargea Miollis d'éloigner le pape pour être plus libre d'agir, si l'on en venait aux mains dans la ville. Ce général fit donc transférer le saint père en Toscane, où ma sœur Élisa régnait depuis le traité de Fontainebleau : elle ne crut pas devoir se charger de la responsabilité d'un dépôt semblable, et fit conduire le pape jusqu'à Turin. Dès que je fus instruit de ces événements, je le fis transférer à Savone, où il fut traité avec tous les égards dus à son rang, jusqu'à ce que le moment fût venu d'exécuter mon dessein en le faisant conduire en France pour y établir le siége de St.-Pierre. La fermeté de Miollis et la résolution de Murat sauvèrent le midi de l'Italie; j'accepte tout le blâme de la démarche, s'il le faut,

car ils ne firent que prévenir de quelques mois l'exécution d'un parti que j'avais pris depuis deux ans.

Mesures pour réparer l'échec d'Essling.

Cependant l'orage qui menaçait le Nord, plus sérieux que celui qui inquiétait l'Italie, tardait à éclater, et mes adversaires me laissèrent ainsi le temps de tout réparer. Je déployai dans l'accomplissement de cette tâche toute la vigueur et la rapidité dont j'étais capable. Déja j'avais préludé à toutes les mesures, en ordonnant de préparer des travaux pour la construction de ponts solides, et pour rassembler autour de Vienne les forces nécessaires à tout événement.

Le vice-roi descendait des montagnes de Styrie sur Neustadt. Laissant aux Tyroliens des succès momentanés, Lefebvre et Wrede, à la tête des troupes bavaroises, reçurent l'ordre de se rabattre d'Inspruck sur Lintz; Bernadotte s'échelonnait sur le Danube de manière à me joindre en deux fois 24 heures.

Dès que nos communications furent rétablies, je fis échelonner les divisions de Davoust sur Presbourg, pour s'opposer aux préparatifs que l'ennemi faisait pour y établir un passage. L'archiduc Charles, au lieu d'y marcher avec toute son armée, y avait détaché la division Bianchi, avec ordre de préparer un pont et de le mettre à l'abri par des retranchements élevés dans une

île séparée de la rive droite par un très-petit bras. Davoust trouva l'ennemi occupé à élever ces ouvrages, et les fit attaquer. Comme ils étaient couverts par un bras de 20 toises, il ne put les enlever; mais il paralysa tous les avantages que l'ennemi s'en proposait, en occupant fortement le village d'Engereau, qui barrait presque entièrement le rentrant formé par le Danube, et en face duquel le pont se trouvait construit.

Sur le Mein, Junot assemblait un corps d'armée de plusieurs contingents et de régiments provisoires formés de conscrits français, afin de couvrir la Saxe et la Westphalie de concert avec Jérôme. Augsbourg, devenu le centre de nos dépôts, était mis à l'abri, et une forte division s'y organisait sous le général Lagrange. Je pressais la mise en état et l'augmentation de Passau. Nos parcs réparèrent avec un zèle admirable les pertes de la campagne.

Je quitte Ébersdoff pour venir à Schonbrunn.

Afin de moins éveiller l'attention de l'ennemi, j'avais quitté mon camp d'Ébersdorf pour revenir au palais de Schonbrunn, où l'on se figurait que je m'endormais sous des lambris dorés. Tout le mois de juin fut employé aux mesures qui devaient nous ramener la victoire (1). Heureusement

(1) Le cadre de cet aperçu ne permet pas de retracer ces mesures; mais ceux qui veulent apprendre les soins extra-

pour nous, l'Angleterre et la Prusse ne surent point troubler ces mesures autrement que par des menées sourdes et des démarches partielles pour organiser quelques légions d'aventuriers.

Eugène marche contre l'archiduc Jean.

Cependant quelques opérations eurent lieu pendant ce silence forcé : les plus importantes furent celles du vice-roi contre l'armée de l'archiduc Jean. Ce prince, en se retirant sur la Hongrie, avait encore ajouté à sa direction excentrique en portant le corps de Giulay, ban de Croatie, dans les provinces illyriennes, soit qu'il y craignît l'invasion de Marmont, soit qu'il voulût tout couvrir ou faciliter sa retraite en la faisant à la Bulow. Il comptait en échange être renforcé vers Kormond des troupes de l'insurrection hongroise amenées par le palatin. Placé comme nous à la droite du Danube, mais séparé de l'archiduc Charles par le fleuve et par toute mon armée, j'avais sur lui l'avantage de pouvoir détacher, pour le battre, autant de forces que je le voudrais. Il nous importait d'élargir la base de notre échiquier autour de Vienne, et de nous

---

ordinaires que prenait Napoléon pour assurer ses opérations, n'ont qu'à lire l'intéressant ouvrage du général Pelet sur cette campagne : c'est de tous les ouvrages modernes celui qui donne l'idée la plus exacte de sa manière de faire la guerre. En politique, c'est différent.

débarrasser de son voisinage. J'ordonnai à Eugène de marcher à lui, de s'emparer de Raab, place revêtue d'une vieille enceinte bastionnée, avec quelques contre-gardes et demi-lunes : enfin, de repousser l'ennemi assez loin pour qu'au besoin je pusse rappeler l'armée d'Italie à moi lorsqu'il me conviendrait d'agir. Eugène s'acquitta parfaitement de ce soin.

L'archiduc Charles appelle son frère à Presbourg.

Le généralissime autrichien avait envoyé dans ces entrefaites l'ordre à l'archiduc Jean de se rapprocher de Presbourg, et détaché une dixaine de mille hommes pour assurer la jonction, jeter un pont, et retrancher la grande île qui procurerait aux Autrichiens la même facilité que me donnait celle de Lobau. Rien de tout cela ne se fit à temps. Eugène se dirige sur Kormond : à

Bataille de Raab.

son approche, l'archiduc Jean se replie sur Raab, où son frère, l'archiduc Rainier, organisait l'insurrection hongroise, et où il prend une position très-forte, liée par sa droite avec la place et au camp retranché. Il compte environ 22 mille vieux soldats et 18 mille insurgés. Eugène, arrivé le 13 en présence, se décide à l'assaillir le lendemain. C'est un jour d'heureux présage; *l'anniversaire de Marengo, de la délivrance de l'Italie!* Ses troupes, animées par ces grands souvenirs et par leurs succès récents, franchissent le ruisseau de la Pancha, et abordent l'en-

nemi avec impétuosité. Eugène compte manœuvrer en formant d'abord l'attaque en échelon par la droite; mais bientôt cette manœuvre dégénère en ordre de bataille parallèle. Grénier aborde la gauche des Autrichiens à la ferme de Kismegger avec la division Serras, tandis que la cavalerie sous Grouchy et Montbrun cherchera à la tourner. Durutte le soutient au centre; à gauche, Baraguay-d'Hilliers, avec les Italiens, enlève le village de Schabadeghi, qui est pris et repris. Pacthod forme la réserve, en attendant Macdonald, qui doit arriver dans la journée. Le succès est un moment douteux par l'entrée en action des réserves ennemies. La ferme retranchée empêche notre droite d'obtenir un succès prononcé. Les Italiens et Durutte sont ramenés. Eugène y court, les exhorte, leur rappelle leurs victoires, et, ce qui vaut mieux encore, lance la division Pacthod pour les soutenir. L'élan est donné, la droite de l'archiduc est forcée; ce qui le sépare de Raab. Durutte et Serras reprennent l'ascendant qu'ils ont cédé un moment, et culbutent le centre; l'ennemi prend en déroute la direction de Combrn, nous laissant 4 mille prisonniers, outre 3 mille hommes hors de combat. L'archiduc Jean couvre la retraite avec ses grenadiers et avec les landwehrs de Styrie, qui ont éclipsé dans cette journée la conduite des

meilleurs régiments. Un de leurs bataillons défend jusqu'à la mort la ferme de Kismegger, et ce qui en reste est passé au fil de l'épée par nos soldats irrités.

Cette journée, d'autant plus glorieuse que la victoire fut remportée sur des forces supérieures, acheva de consolider notre position. L'archiduc se rallia sous Comorn.

Nouvelle insurrection du Tyrol.

Ce succès, déjà important en lui-même, acquérait un plus haut degré d'intérêt par le moment dans lequel il fut remporté. Le Tyrol était plus que jamais en feu. A peine y avait-on appris l'issue de la bataille d'Essling, présentée par les Autrichiens avec une exagération affectée, que les Tyroliens rompirent les démarches que le comité avait faites pour leur soumission, et reparurent plus menaçants que jamais. Le départ de Lefebvre pour Lintz, avec deux divisions, laissait le général Deroi seul exposé au centre du pays : hors d'état de lutter contre des forces quintuples, et entouré dans la vallée de l'Inn, il s'était estimé heureux de regagner la Bavière par Rosenhaym (le 28 mai). Dès lors les insurgés, maîtres de tout le pays, enivrés de leurs succès et dirigés par Hormeyr, firent maintes incursions dans toutes les contrées avoisinantes. Au nord, ils inquiétaient la Bavière; au sud, ils avaient chassé Rusca des confins de la Carinthie;

à l'ouest, ils se jetaient en Souabe de concert avec les insurgés de Voralberg, et répandaient la terreur jusqu'au Rhin. Chasteler, qui avait évacué ce pays en y laissant une brigade autrichienne sous le général Buol, avait traversé nos postes de Carinthie et de Styrie pour se rallier à l'archiduc Jean : réuni aux détachements de Zach et au corps de Giulay, il eût pu nous donner des inquiétudes en débouchant sur notre communication de concert avec l'insurrection hongroise. Les opérations d'Eugène et le succès de la bataille de Raab dissipaient ces craintes. Cependant il fallait en profiter pour soumettre cette place : située près du confluent du Raab dans le Danube, elle a été revêtue d'une enceinte de sept bastions contre les Turcs : entre la place et le Danube, se trouvait un camp retranché d'une lieue de développement; elle n'était ni en très-bon état, ni bien armée. La possession de Raab avait de l'importance, en ce qu'elle donnait à l'ennemi un débouché sur la droite du Danube, et je tenais à lui ravir ce point offensif. L'archiduc Jean n'y avait jeté que 2400 hommes, moitié milices; Eugène fit attaquer la place par Lauriston avec un parc envoyé de Vienne. Elle succomba le 24 juin, au moment où l'archiduc Charles prescrivait pour la secourir des mesures qui ne furent point prises à temps.

Siége de Raab.

Griefs de l'archiduc Charles contre son frère.

L'archiduc Charles avait beaucoup à se plaindre de son frère : il n'avait pas exécuté la marche sur Lintz qu'il lui avait proposée pour agir de concert sur mes communications ; il n'avait point manœuvré de manière à venir se lier avec la grande armée, en quittant Kormond à temps pour gagner Raab et Presbourg sans recevoir bataille isolément. Enfin, il s'était posté à Raab contre ses instructions, s'était laissé forcer à une retraite divergente sur Comorn, et n'avait rien fait pour sauver la place pendant le siége. Dans le fait, Jean se souciait moins d'aller se ranger sous les drapeaux de son frère avec une portion de son armée, que de rallier en Styrie et en Carniole les différents corps restés dans les provinces illyriennes sous Zach, Chasteler et Giulay. Il espérait se reformer ainsi une armée de 50 mille hommes, outre la levée hongroise, et acquérir de la gloire isolément, en agissant sur mon extrême droite et sur nos communications. L'idée en elle-même pouvait ne pas être mauvaise ; mais l'archiduc, en discutant toujours au lieu d'obéir, jetait beaucoup d'incertitude dans les calculs du généralissime.

Bombardement de Presbourg.

Après avoir long-temps différé, il s'était enfin rendu à Presbourg au moment où j'en ordonnais le bombardement. Il m'importait de me débarrasser des craintes d'un passage, en détruisant

les moyens que pouvait y amasser l'ennemi, ou des ouvrages qui pourraient le lui faciliter. C'était en même temps attirer son attention sur un point secondaire. Davoust fit sommer les Autrichiens de suspendre les travaux du pont, en menaçant de bombarder la ville. L'empereur François y passait dans ce moment pour visiter les débris de son armée d'Italie; la réponse de Bianchi fut acerbe, et le feu commença aussitôt; nos obus incendièrent une soixantaine de maisons. L'archiduc Charles réclama. Je lui promis de faire cesser le bombardement, qui n'avait d'autre but que de fixer l'attention de ce côté. Davoust reçut en même temps la confidence du passage que je méditais, et l'ordre de s'emparer de la tête du pont de Presbourg ou de l'île de Stadtaue qui la flanque. Cette dernière fut enlevée le 30 avec une grande valeur par le brave colonel Decouz.

Marche de Marmont pour rejoindre mon armée.

La grande époque approchait: je n'attendais plus qu'un convoi considérable d'artillerie et de munitions, l'augmentation de nos moyens de ponts, et l'arrivée du corps de Marmont que nous avons laissé aux confins de la Bosnie, et qui venait, assez lentement à la vérité, pour prendre part à la journée décisive. Instruit au milieu de mai de nos victoires en Allemagne et de la retraite de l'archiduc Jean devant Eugène,

Marmont assembla ses forces à Zara, et se mit en devoir de s'avancer sur la Save pour se lier à la droite de l'armée d'Italie. Après plusieurs affaires assez vives sur les bords de la Lika le 21 mai, et à Ottochatz le 25, il se dirigea par Fiume sur Laybach, où il n'arriva que le 3 juin. Dans ce moment, Chasteler évacuait le Tyrol et cherchait à se frayer un passage sur les derrières du vice-roi; il menaçait Villach et Klagenfurth, que Rusca gardait avec de faibles détachements. Il eût été perdu si Marmont avait accéléré un peu plus sa marche; il parvint à se retirer par Volkermarck et Stein derrière la Drave. Bien que mon lieutenant ait eu de grands obstacles à surmonter pour atteindre la Carniole, et que sa marche au milieu de trois corps ennemis fût assez dangereuse, il n'eût pas été impossible de gagner quelques jours. Il commit une faute plus grave de séjourner du 3 au 6 juin à Laybach, laissant filer les bandes de Giulay sur Marbourg pour gêner de nouveau sa jonction.

Opération de Giulay contre lui.

En quittant le Frioul, l'archiduc Jean avait détaché Giulay sur la Croatie dont il était chef militaire (ban). Ce général réunit à Agram une division de 7 à 8 mille hommes avec les levées ou milices du pays. Il avait reçu postérieurement l'ordre de se rapprocher de Marbourg pour se rallier à l'archiduc dans la direction de Gratz.

Il le fit avec tant de lenteur, qu'il n'arriva dans cette ville que le 15 juin, après la défaite de l'archiduc à Raab, qui était à 50 lieues de là. Il réunit alors les différents détachements épars dans ces provinces par suite des opérations, et se trouvant ainsi à la tête de 20 mille hommes, il espérait empêcher du moins Marmont de se réunir à nous. Dans ce but, il s'avança le 20 juin sur Windischfeistritz, avec les corps de Zach et de Knesewich : mais Marmont, instruit à Gonowitz de son approche, et aussi actif qu'il avait été jusque là incertain et circonspect, força de marche pour passer la Drave le 23 à Volkermarck, y parvint heureusement, et arriva le 24 sur la Kaynach, près de Gratz. Il comptait se réunir ici à la division Broussier, restée, comme on sait, au siége de la citadelle de Gratz.

Jonction de Marmont et de Broussier. Beau combat de Gratz.

Giulay l'ayant laissé échapper, voulut du moins empêcher sa jonction avec Broussier en le prévenant à Gratz; il gagna le 24 Kalsdorf, et poussa sa cavalerie jusqu'aux portes de la ville. Broussier avait d'abord levé le siége du château pour se replier à deux lieues de là sur la route de Vienne; mais instruit que Marmont allait déboucher de Liboch sur Gratz, le général résolut de remarcher en avant, chassa l'ennemi de Kalsdorf, et revint à sa position après avoir convenu de réoccuper Gratz par un détachement

et d'opérer la jonction le lendemain à Kallsdorf. L'ennemi était en mesure de déjouer ce projet, car il campait avec 18 mille hommes aux portes de la capitale de la Styrie.

Lorsque les deux bataillons du 84^{e} osèrent s'y présenter, le 25 juin au soir, d'après ce qui avait été convenu, ils pénétrèrent audacieusement dans les premières maisons, où Giulay ne tarda pas à les faire attaquer par des forces considérables. Obligés de se jeter dans un cimetière des faubourgs, ils y sont entourés et assaillis de toutes parts: un combat vif et sanglant s'engage. Broussier, instruit par la violence du feu, détache trois bataillons au secours. Ces braves percent les nombreux ennemis qui s'opposent à leur passage, et se fraient une issue vers le cimetière, où tout porte à croire que le 84^{e} va succomber. Les morts, dont le terrain est semé, attestent l'acharnement de l'attaque et l'héroïsme de la résistance. Enfin l'ennemi s'enfuit, nos braves s'embrassent, et, peu satisfaits d'être délivrés, ils enlèvent le faubourg de Graben, font 400 prisonniers, et mettent 1200 hommes hors de combat. Ce beau fait d'armes, qui prime en quelque sorte sur tous ceux de cette campagne, commanda l'admiration même des ennemis, et assura la jonction de Marmont avec Brous-

sier (1). Giulay, n'ayant pu triompher de deux bataillons, ne crut pas pouvoir lutter contre trois divisions, et se replia sur Gnass. Marmont continua sa marche sur la route de Vienne, et reçut l'ordre de partir le 1er juillet pour l'île de Lobau, où de grands événements rendaient sa présence nécessaire.

La situation des affaires exige un coup décisif.

Notre repos de cinq semaines dans l'île de Lobau avait été dans toute la force du terme le sommeil du lion; je regardais d'un œil calme et tranquille l'agitation que se donnaient mes ennemis pour tendre autour de moi le long réseau dont ils se flattaient de m'envelopper. L'incursion du général Am-Ende et du duc de Brunswich sur Leipsick, celle d'une autre division autrichienne sur Bareith et même sur Nuremberg, qui excita l'insurrection jusqu'à Mergentheim; les Tyroliens et les habitants du Voralberg qui inquiétaient la Bavière et reparaissaient audacieusement jusqu'aux confins de la Suisse, étaient des embarras incontestables, mais qui devaient disparaître au premier coup décisif que nous frapperions sur le Danube. La fermeté et l'activité du roi de Wurtemberg ne contribue-

(1) Le 84e reçut à cette occasion un drapeau particulier avec l'inscription, *Un contre dix.*

rent pas peu à ramener l'ordre en Allemagne; il marcha en personne contre les insurgés peu dangereux de Mergentheim, sut contenir ceux des montagnes du Voralberg à l'aide du général Beaumont, qui organisait nos réserves et nos dépôts à Augsbourg. D'un autre côté, un nouveau corps formé en Franconie par Junot devait se concerter avec le roi de Westphalie pour chasser de Saxe les ennemis, qui l'avaient envahie.

Nouveau passage du Danube.

Cependant c'était dans les plaines de la Morava (Marschfeld) qu'il s'agissait de décider de la possession de l'Allemagne. Mon armée s'était de nouveau accrue jusqu'à la force de 150 mille hommes: son matériel d'artillerie augmenté montait à 400 bouches à feu. Tous les préparatifs de ponts étant faits dans la Lobau, à la faveur des bois et des canaux que forment les îles secondaires, je n'attendais plus qu'un convoi de munitions pour songer au passage. Il commença le 30 juin sur le point où nous avions franchi le fleuve le 21 mai. Un pont de pontons est jeté en une heure et demie sous la protection de l'artillerie. Une brigade passe et culbute l'ennemi: tout est prêt pour jeter un pont de pilotis à l'abri des moyens de destruction de l'ennemi; et ce pont de charpente est improvisé plus vite que jadis ceux de bateaux: je fais tracer un ouvrage pour le couvrir, et un régiment suffira à sa défense.

Les Autrichiens avaient fortement retranché Aspern, Essling et même Enzersdorf, persuadés que nous déboucherions de nouveau par les mêmes points; mais ils avaient négligé d'entourer de redoutes la partie orientale de l'île entre Enzersdorf et le Danube. Les uns prétendent que ce fut une amorce que l'archiduc nous tendit exprès, n'ayant point le projet de s'opposer à un second passage, mais étant décidé à le laisser commencer et à nous attaquer quand il serait à moitié effectué. Ce qui est certain, c'est que, dans un grand ouvrage de tactique dont l'archiduc était l'auteur avoué, le plateau de Wagram et du Rusbach était présenté, depuis cinq ans, comme le modèle des positions propres à défendre un passage de rivière, et que la chance qui allait se présenter y était prévue et traitée à fond. Il paraît aussi avéré que l'archiduc et son conseil avaient admis en principe qu'on n'empêcherait pas le commencement du passage, mais qu'on nous attaquerait au milieu de l'opération. A cet effet l'armée était restée campée autour de Wagram depuis le Bisamberg à Glinzendorf: un corps de 20 mille hommes seulement, sous le général Klénau, fut laissé autour de l'île de Lobau à la garde des postes retranchés.

Quoi qu'il en soit, ignorant ces circonstances, je dus prendre toutes les mesures capables

de faire réussir l'entreprise. Mon premier soin fut de fixer l'attention des Autrichiens sur le point où j'avais passé le 21 mai, et où les ouvrages élevés faisaient croire que l'ennemi nous attendait effectivement. Le 2 juillet, Masséna fit enlever l'île du moulin par son aide-de-camp Pelet. Un second pont de bateaux fut aussitôt jeté sur le bras du Danube non loin du premier; ce pont de 70 toises n'exigea pas plus de deux heures, tant nos pontonniers avaient acquis de dextérité et de perfection. L'ennemi y apporta un peu plus d'obstacles qu'au premier; mais rien ne put ralentir l'ardeur de ces braves gens. Pendant que cette diversion s'opérait, Eugène, Davoust, Wrède, Bernadotte, recevaient l'ordre de se rapprocher vivement de l'île de Lobau.

L'effet de ces mesures préliminaires étant assuré, il fallut songer aux dispositions de la grande entreprise. J'y pourvus par un décret impérial en 31 articles, formé tout-à-fait nouvelle pour des dispositions d'armée que le moindre accident peut renverser, mais qui prouve l'exactitude des soins pris pour nous faire réussir. Le 4 juillet au soir, après divers mouvements pour achever de donner le change à l'ennemi, les troupes étant rassemblées dans la partie orientale de la Lobau, on commença à jeter quelques bataillons en bateaux pour s'emparer de l'île en

face de Muhlleiten. Un pont fut établi en deux heures, et Oudinot y défila avec célérité. Plus de cent pièces de position, réparties en batteries sur le front de la Lobau, tonnant au même instant sur toute la ligne, répandirent l'effroi partout, et facilitèrent l'opération en partageant l'attention de l'ennemi, aussi-bien qu'en protégeant les troupes passées et les travaux. La nuit était obscure, orageuse; la pluie, chassée par un vent violent, tombait à torrents. Le feu mis par nos batteries à la ville d'Enzersdorf, éclairait cette scène majestueuse et terrible. Aussitôt qu'Oudinot eut pied sur la rive gauche, j'ordonne de jeter les ponts principaux à l'île Alexandre. Un de ces ponts devait sortir tout construit d'un bras secondaire, et amarré à notre rive par le bas, devait se trouver placé naturellement au travers du lit par l'effet du courant qui entraînait la partie supérieure. Si l'idée de ce procédé n'était pas neuve, c'est du moins la première fois à ma connaissance qu'il ait été mis en pratique. A trois heures du matin, six ponts sont jetés, et les troupes défilent sur tous les points avec une précision qui ne fut troublée un peu plus tard que par une méprise de Berthier dans l'expédition de mes ordres (1). Malgré le temps af-

(1) Davoust était destiné à former l'aile droite, et Ou-

freux qu'il faisait, je veillais à tout en volant d'un pont et d'une batterie à l'autre pour tout diriger ; et l'opération se fit avec une précision si extraordinaire, que tous les articles de mon décret furent ponctuellement exécutés, comme s'il se fût agi d'une manœuvre d'exercice en pleine paix.

Journée du 5. L'armée se déploie en avançant.

Le plus beau jour succédant aux horreurs d'une nuit épouvantable, vint offrir le coup-d'œil superbe d'une armée de 150 mille hommes, avec 400 pièces de canon, qui se déployait majestueusement dans les riches plaines du Danube. Le village de Mühlleiten, le château de Sachsengang, le village de Wittau, le bourg d'Enzersdorf, sont aisément balayés des petits détachements autrichiens chargés de leur défense. Le général Klénau, commandant l'avant-garde ennemie, a fixé toute son attention sur Aspern et Essling, où la division Legrand et ensuite les détachements du général Reynier, qui commande l'île

---

dinot le centre. C'était l'ordre de bataille arrêté, et Davoust passa sur les ponts de radeaux au centre, tandis qu'Oudinot passa à droite. Cela ne fit rien pour le moment, Oudinot ayant passé le premier ; mais quand il fallut marcher en avant, cela mit un peu d'embarras dans les colonnes de Davoust et d'Oudinot, qui se croisèrent. C'était une grande faute de logistique pour un major-général.

de Lobau, l'ont menacé d'une attaque. La division légère de Nordmann est la seule troupe qui nous ait disputé le terrain entre Enzersdorf et le Danube; elle est poussée sur Rutzendorf, d'où le général Oudinot la déloge après un rude combat. Klénau, débordé à gauche par la chute d'Enzersdorf, dispute vainement à Masséna, soutenu par Eugène et Bernadotte, les retranchements d'Essling et d'Aspern; partout l'ennemi est poussé. Rosenberg, qui a rallié à lui l'avant-garde de Nordmann, est rejeté un peu tard par Davoust et Oudinot sur Glinzendorf.

L'archiduc perd le moment de nous attaquer.

L'archiduc n'avait sans doute pas compté sur un déploiement aussi impétueux et aussi rapide de nos masses, et il était difficile en effet de le prévoir. Jamais chose semblable ne s'était vue. Les armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, du Danube, avaient surpris des passages au point du jour, combattu toute la journée pour l'établissement des ponts, qui durait ordinairement jusqu'à la nuit suivante, et ce n'était guère qu'au second jour qu'on avait un pied assuré sur la rive opposée: ici une armée formidable avec un matériel immense venant de Lintz, de Vienne, de Presbourg, de San-Polten, se donne rendez-vous à la Lobau, franchit, malgré la nuit la plus terrible, plusieurs défilés, plusieurs îles, jette six ponts, traverse le Danube de nuit, et se trouve

au matin toute prête à recevoir l'ennemi, s'il osc se présenter. Opération admirable, qui dut mettre en défaut tous les calculs fondés sur les données de l'expérience, et assura notre succès.

Grace à cette grande célérité, l'archiduc, au lieu de tomber sur nous dès le matin à portée de nos ponts, fut forcé de recevoir le soir une bataille défensive. Son armée était à peu près égale à la nôtre; mais l'archiduc Jean et le prince de Reuss étant détachés, près de 40 mille hommes ne prirent point part à l'affaire. Le 5, à deux heures, Kollowrath se trouvant encore derrière le Bisamberg, l'archiduc n'avait sous la main que Klénau, Bellegarde et Hohenzollern avec ses réserves de grenadiers autour de Gerasdorf (1). Il avait dépêché, dans la soirée du 4, un courrier à Presbourg pour appeler à lui l'archiduc Jean et ses 20 mille hommes; il lui convenait de gagner du temps et de remettre une affaire générale au lendemain pour la livrer avec ses huit corps; car si l'archiduc Jean, engagé dans l'opération qui lui était prescrite en face de Presbourg, n'arrivait pas dès le 6 au matin, il était présumable qu'il pourrait du moins entrer en action vers dix heures.

(1) Il avait encore Rosenberg; mais il se trouvait plus à gauche, à deux lieues du corps de bataille.

Quoique nous eussions jeté plusieurs ponts et mis beaucoup de célérité dans la marche et le débouché de l'armée, la droite et le centre n'avaient pas pu atteindre Rasdorf avant trois heures du soir (1). Nous perdîmes ainsi une occasion favorable de battre la moitié de l'armée de l'archiduc le 5. Cependant vers six heures du soir, notre ligne était bien formée et les réserves en position, Masséna à gauche entre Breitenlée et le Danube, Bernadotte en face d'Aderklaa, Eugène entre Wagram et Baumersdorf, Oudinot entre ce village et Grosshoffen; enfin, Davoust formait la droite vers Glinzendorf, flanqué par Grouchy avec sa division de dragons. La garde, le corps de Marmont, Wrède avec 10 mille Bavarois et la grosse cavalerie, formaient la réserve vers Raasdorf.

Mon armée atteint un peu tard le Russbach.

Les Autrichiens avaient leur gauche, composée des corps de Rosenberg et Hohenzollern, sur le plateau entre Neusiedel et Wagram, bordé par le Russbach, ruisseau profond, bourbeux et difficile à passer ailleurs que par les ponts; le centre, formé du corps de Bellegarde et des grenadiers, autour de Wagram, la gauche, composée de Klénau et Kollowrath, au Bisamberg. La

(1) Il paraît que le croisement des corps de Davoust et d'Oudinot fut la cause de ce retard.

gauche formait un angle obtus et rentrant avec le reste de la ligne qui s'étendait de Wagram par Gerasdorf jusqu'au pied du Bisamberg.

J'attaque l'ennemi à sept heures du soir.

Il était naturel de présumer que l'archiduc Jean n'ayant plus rien devant lui arriverait pour prendre part à la bataille du lendemain. J'avais cinq corps d'armée en face du Russbach et du plateau qui domine toute la contrée; il était convenable d'en profiter. Malgré l'heure avancée, j'ordonnai d'attaquer cette position décisive. Le temps nécessaire à la transmission des ordres, le plus ou moins d'habileté des chefs, mit du décousu dans l'attaque. Oudinot ne put forcer le passage de Baumersdorf, que le général Hardegg défendit bravement. Eugène déboucha près de Wagram; mais, donnant ici au milieu des réserves ennemies, et n'étant pas soutenu par Bernadotte, qui ne s'était engagé ni assez tôt, ni assez franchement, il fut attaqué de front et en flanc, et ramené vertement jusqu'à ma garde. Malgré tous les efforts d'Eugène, de Lamarque et de Dupas, Bernadotte à son tour ne put tenir seul vers Wagram, et se retira sur Aderklaa, qu'il abandonna même plus tard. Davoust n'avait pas eu le temps d'entrer sérieusement en action vers Neusiedel. Le retard que l'archiduc avait mis involontairement à descendre en plaine à notre rencontre, tourna ainsi contre nous dans

cette journée; il fallut se résoudre à recommencer le lendemain avec des chances moins favorables, puisque l'ennemi pouvait être renforcé de 50 mille hommes.

Journée du 6 juillet.

Tout se dispose de part et d'autre dans la nuit. Je donne mes ordres pour masser mes forces : Masséna doit se resserrer vers Aderklaa, Davoust vers Groshoffen. Je serai ainsi en mesure de porter mes coups sur les points où ils seront nécessaires.

L'archiduc prend l'offensive.

L'archiduc a résolu de son côté un mouvement offensif. Bellegarde au centre fera occuper Aderklaa; Rosenberg débouchera sur Glinzendorf pour faciliter la jonction de l'archiduc Jean par Leopoldsdorf; Kollowrath et les réserves, descendant du Bisamberg, se réuniront à Klénau, et pousseront notre gauche de manière à la presser aux ponts de la Lobau. L'ordre donné à minuit ne peut pas arriver également à tous les corps. Rosenberg commence le combat en marchant sur Glinzendorf; ce mouvement m'étonne; Davoust s'avance à la rencontre de ce corps et l'attaque de front; je me porte à ma droite avec la garde et la division de cuirassiers du duc de Padoue et de Nansouty. Rosenberg est repoussé avec perte derrière le Russbach.

Attaque de Masséna sur Aderklaa.

Dans les entrefaites, Bellegarde a occupé fortement Aderklaa; je profite de la concentration

de Masséna pour le jeter sur ce village avant que la droite des Autrichiens qui descend le Bisamberg n'arrive sur le 4e corps. Le héros d'Aspern a fait une chute de cheval la veille, et se voit forcé d'assister en calèche à la fête qui doit le parer de nouveaux lauriers. Masséna se jette sur le village à la suite de sa colonne, qu'il ne peut y conduire lui-même : Aderklaa est enlevé; mais au lieu de l'occuper fortement, notre tête en débouche. Bernadotte s'avance à sa droite pour la seconder avec Dupas et les Saxons. Dans ce moment, la droite des Autrichiens se montre vers Sussenbrun et appelle la moitié des forces de Masséna de ce côté; tandis que l'archiduc se porte lui-même avec ses grenadiers sur Aderklaa, et en chasse Cara St.-Cyr, qui se replie en désordre sur l'impassible Molitor. Les Saxons sont également forcés à la retraite.

Les Autrichiens s'avancent sur Aspern.

La droite des Autrichiens, forte de 50 mille hommes (Kollowrath et Klénau), continue à s'avancer sur Breitenlée et Hirchtetten. Masséna n'a pas une minute à perdre pour se former devant elle et lui interdire l'accès de la Lobau. Il vole sur le chemin d'Aspern avec ses trois divisions qui viennent déja de donner, et rencontre l'ennemi près de Neuwirtshaus; il continue sa marche de flanc, malgré plusieurs charges. La 4e division (Boudet), arrivée dès le matin à

Aspern, en débouche; elle reçoit le choc de tout le corps de Klénau; sa droite, qui est sans appui, est forcée, son artillerie enlevée; elle est contrainte à se replier dans la tête de pont. L'ennemi pousse jusqu'à Essling et réoccupe ses retranchements...

Changement total dans la bataille.

Le théâtre de la scène principale se trouve ainsi complètement changé: mes masses se préparaient à enlever la position du Russbach, la droite en avant; actuellement le gros des forces de l'ennemi se trouve établi en potence sur mon extrême gauche, perpendiculairement au Danube et menaçant nos ponts. Cette attaque sur une extrémité, qui a fourni au général Pelet la singulière idée de comparer cette bataille à celle de Lutzen, avec laquelle elle diffère en tous points, est une manœuvre de guerre toujours habile quand elle est dirigée sur l'extrémité la plus avantageuse et la plus sûre pour l'assaillant. Mais ce n'était pas ici le cas; si l'on ne peut mettre en doute qu'il fut très-avantageux aux Autrichiens de porter l'effort principal sur l'extrémité près de laquelle se trouvait notre ligne de retraite, on doit avouer aussi qu'il est toujours très-dangereux de faire un tel mouvement, en se glissant entre un fleuve comme le Danube et une armée de 140 mille hommes brave et aguerrie: cela n'est pas même chose praticable.

Après avoir laissé à Masséna le soin de contenir cette aile sans s'engager néanmoins trop vivement contre des forces inégales, je cours à mon centre, où les troupes qui avaient secondé Davoust viennent de rentrer.

Je me décide à déborder la gauche et enfoncer le centre.

Je n'avais que deux partis à prendre : le premier, de retourner avec mes réserves et le corps d'Oudinot joindre Davoust et attaquer l'extrémité de l'ennemi opposée au Danube, afin de l'écraser et de prendre la place qu'occupait l'armée de l'archiduc le matin, en le laissant s'aventurer sur le Danube, dont je ferais lever les ponts ; le second, de me jeter sur le centre avec les forces d'Eugène, de Bernadotte, de Marmont, d'Oudinot. Le premier était certainement le meilleur ; mais il eût exigé un retard d'une heure, pendant laquelle les succès de l'ennemi pouvaient devenir trop dangereux. Je me décidai pour le second.

Charges de cavalerie et d'artillerie pour gagner du temps.

Eugène, qui a marché entre Wagram et Baumersdorf, doit venir prendre, par un changement de direction à gauche, la place où Masséna a combattu ; il sera suivi de Marmont, des Bavarois. Pour donner le temps d'exécuter ces dispositions, je fais charger la cavalerie de Bessières ; elle s'avance fièrement, et exécute d'abord une première charge avec succès ; mais Bessières ayant eu son cheval tué, fait une chute

violente, sa colonne s'arrête indécise; Walther en prend le commandement, mais ne connaît pas le but de sa charge. Cet incident met du froid dans l'attaque, elle n'obtient pas de succès; mais elle a suspendu un instant les progrès de Kollowrath, qui pourtant, reprend bientôt sa marche. Il devient du plus haut intérêt pour moi de gagner encore assez de temps pour achever le mouvement prescrit à mon centre pour venir défendre le terrain que quittait ma gauche : ce soin est confié au brave Drouot, qui s'avance derrière notre calaverie avec 60 pièces de réserve, et qui se trouve bientôt seul en avant de la ligne avec sa redoutable batterie. Il démasque ses pièces, se porte en avant avec audace, et accablant l'ennemi de mitraille et de boulets, il prélude aux succès des coups que mon centre se prépare à lui porter.

Dans cet intervalle, Davoust avait reçu l'ordre d'attaquer et de déborder la gauche de l'ennemi. Friant et Morand passent à cet effet le Russbach au-dessous de Glinzendorf, et débouchent entre Siebenbrun et Margraf Neusiedel. Davoust attaque ce village avec les deux autres divisions; Oudinot a l'ordre de se borner à contenir Hohenzollern vers Baumersdorf. Rosenberg débordé est forcé de figurer un angle droit en arrière; Davoust, Friant et Morand cherchent par un

Davoust culbute la gauche.

coup vigoureux à enlever la tour de Neusiedel, sommet du saillant formé par la gauche de l'ennemi. Ici s'engage un combat terrible; les Autrichiens font tout pour empêcher Davoust de déboucher; leurs plus braves y succombent, l'émigré Nordman, le Hongrois Veczay viennent mourir sur nos baïonnettes. Rosenberg réclame des secours de Hohenzollern, qui lui envoie une partie de son corps.

Au même instant Oudinot, qu'une ardeur guerrière entraîne, et qui se voit de tous côtés entouré de feux terribles, frémit de son inaction, il se décide à enlever les passages du Russbach, à gravir le plateau. Ses premières brigades sont ramenées; il se met à la tête d'une 3e et force tout devant lui. Rosenberg, pressé vivement par Davoust, débordé par Montbrun et Morand, et menacé à revers par Oudinot, prend en désordre le chemin de Bockflies, ne pouvant plus rejoindre Hohenzollern.

Le feu gagnait vivement au-delà de Neusiedel; c'était pour moi le gage de la victoire. Je fais dire aussitôt à Masséna de reprendre l'offensive, et je dispose tout pour frapper le grand coup.

Mon centre se jette en colonne sur les Autrichiens.

A la faveur de ces attaques et du dévouement de nos canonniers, Eugène a terminé son mouvement. Je forme aussitôt une masse redoutable dont Macdonald prend la tête : huit bataillons

sont déployés, treize autres se forment en colonnes serrées sur leurs deux ailes (1); derrière eux marcheront Wrède et Serras; la cavalerie légère et les cuirassiers de Nansouty viendront couvrir les flancs; Durutte les secondera à gauche, et Pachtod à droite, entre Aderklaa et Wagram; Marmont et les Saxons soutiendront l'armée d'Italie un peu à droite vers Wagram.

Cette masse redoutable, plus profonde que celle de Lannes à Essling, renverse tout ce qui s'oppose à son passage; elle laisse Aderklaa à droite et se précipite sur le point de jonction entre le corps des grenadiers et celui de Kollowrath, droit au clocher de Sussenbrunn. L'archiduc est là. Coup-d'œil, bravoure, activité, rien ne lui manque pour parer au coup qui le menace. Tous ses efforts sont inutiles. Malgré les pertes qu'il essuie, Macdonald pousse tout devant lui jusqu'à Sussenbrunn; mais arrêté ici en tête et en flancs par les grenadiers et par Kollowrath, sa troupe, réduite à 2 ou 3 mille hommes, est forcée de

(1) On comprend souvent mal les ordres de former sa troupe en colonne d'attaque par bataillons. Quelques généraux déploient les bataillons l'un derrière l'autre; c'est ce que fit le général Lamarque en cette occasion : cependant la colonne d'attaque par bataillons s'entend toujours de bataillons ployés par divisions de deux pelotons sur le centre.

faire halte. J'ai prévu le cas, je fais charger la cavalerie de Nansouty pour le dégager; en même temps la division Durutte s'avance à gauche et Pachtod à droite pour le seconder; enfin les Bavarois et Serras entrent en ligne à leur tour, et je fais avancer la jeune garde pour les remplacer comme réserve. Marmont et les Saxons chargent en même temps sur le corps de Bellegarde. Tout cède à ce vigoureux effort; Macdonald et les corps qui le suivent reprennent l'impulsion de la victoire, et poussent l'ennemi jusqu'au-delà de Gérasdorf. Dans l'intervalle, Davoust et Oudinot ont continué leur marche offensive au-delà du Russbach : le dernier, maître de Baumersdorf et du plateau, se précipite sur Wagram, et il favorise ainsi, en menaçant Bellegarde à revers, les opérations de Marmont et Bernadotte. L'impulsion est donnée sur toute la ligne avec un accord parfait. Cependant Davoust est entraîné par la retraite divergente de Rosenberg et de Hohenzollern; une partie de son corps se jette sur le nord à la suite du premier, et le reste appuie vers Wagram l'attaque d'Oudinot : ce fut un malheur qu'il ne se soit pas dirigé en entier sur Wolkersdorf.

Masséna reprend Essling, Aspern, etc.

Masséna de son côté est arrivé devant Essling, dont il fait enlever les ouvrages pour opérer sa jonction avec Boudet. Instruit au même instant,

par les progrès du canon de Macdonald; de nos succès sur le centre, il a jugé le moment où il reprendrait à son tour l'offensive : il fait attaquer vigoureusement Klénau et le chasse jusqu'à Léopoldau; il le suit avec ardeur, précédé par la cavalerie de Lasalle. Les Autrichiens, formés en carrés dans la plaine, font volte-face un moment; Lasalle se précipite sur eux, et meurt frappé d'une balle au front; mais l'ennemi est enfoncé et poursuivi jusqu'au pied du Bisamberg.

Depuis deux heures, l'archiduc Charles, décidé à la retraite, en avait donné l'ordre. Loin de voir arriver l'archiduc Jean à sa gauche, il apprenait que cette aile était culbutée par Davoust et Oudinot; il voyait une masse irrésistible presser son centre : la bataille n'était plus à gagner, et, s'il eût persisté à se maintenir, il pouvait y perdre les deux corps d'armée engagés entre le Russbach et le Danube; il préféra se replier en bon ordre, et conserver à la monarchie une armée intacte, qui pourrait encore être mise en balance dans les négociations probables de la paix. Il n'avait aucun motif de jouer le tout pour le tout et d'agir en désespéré. Dans le fait, l'archiduc Jean n'était arrivé, à quatre heures du soir, qu'à trois ou quatre lieues du champ de bataille, et ne pouvait plus y prendre part. Les coureurs de son avant-garde seuls parurent un

L'archiduc ordonne la retraite.

moment dans la direction de Leopoldsdorf, et engagèrent une escarmouche avec les flanqueurs de notre cavalerie, dont quelques blessés vinrent semer une terreur panique des plus singulières. Nous venions d'établir nos bivouacs; ceux de ma garde et des réserves étaient autour de Raasdorf, lorsqu'un cri général s'élevant de la droite, annonce que l'ennemi nous a tournés et menace les ponts. En un clin d'œil, tous les équipages, les hommes isolés, les blessés, prennent en désordre le chemin de la Lobau; l'alarme se répand de proche en proche jusqu'à la garde, qui court aux armes; elle se propage même jusqu'à nos lignes d'infanterie, au point que les vainqueurs doutent un moment de la victoire. On sut bientôt à quoi s'en tenir sur cette échauffourée, qui a donné lieu à quelques mauvaises plaisanteries de la part de ces militaires courtisans qui jugent les armées au milieu du parc des équipages.

Terreur panique.

L'archiduc Charles se mit en retraite pendant la nuit sans nous laisser d'autres trophées que quelques milliers de blessés ou prisonniers, et quelques canons démontés. Sa perte s'éleva à 25 mille hommes et douze généraux hors de combat. La nôtre fut à peu près égale. La nécessité où je me trouvai de porter la moitié de ma cavalerie à la droite fit que je ne pus pousser vivement l'ennemi dans la soirée. L'archiduc

Suites de la bataille.

Charles se retira sur la Bohême par la route de Znaïm. Rosenberg, séparé de lui, prit celle de Moravie. L'empereur d'Autriche, qui se trouvait durant la bataille à Wolkersdorf, instruit de la défaite de Rosenberg et de l'approche des coureurs de Davoust qui le suivaient, avait pris les devants à Znaïm, d'où il repartit de suite pour la Hongrie.

L'armée d'Italie s'était couverte de gloire; je la visitai, et en embrassant Macdonald, qui avait rappelé le brave d'Hoôglède et de la Trebia, je le saluai du titre de maréchal. Marmont et Oudinot eurent la même faveur.

Observations.

En choisissant son champ de bataille sur le Russbach au nord de Vienne, l'archiduc Charles avait dû prendre un parti sur la ligne de retraite qu'il suivrait: il en avait trois, l'une à sa droite, sur la Bohême; la seconde au centre, sur Olmutz; la troisième à gauche, sur la Hongrie. La première avait l'avantage de maintenir les Autrichiens en communication avec le nord de l'Allemagne, où l'on se flattait toujours que l'apparition des Anglais ferait enfin déclarer la Prusse et la Westphalie. En la prenant, on se basait sur Prague, la ville de l'empire qui possède après Vienne le plus d'établissements militaires et de ressources; mais elle exposait l'armée à être coupée du cœur de la monarchie par un simple mouvement contre sa gauche, et à être ainsi

refoulée entre l'Elbe et le Rhin, où elle essuierait le même sort que les débris des Prussiens après la bataille d'Iéna. La ligne sur Olmutz n'était guère moins dangereuse, sans offrir les mêmes avantages ; en huit jours de marche rétrograde, l'armée impériale serait rejetée hors de ses limites sur la Silésie et le bas Oder. La retraite sur la Hongrie menait sur la base naturelle, au centre des ressources de la monarchie ; elle procurait un champ plus vaste aux opérations, et si l'armée, par une nouvelle campagne, se trouvait reléguée jusqu'aux confins de la Podolie, il n'était pas impossible de la ramener, par un mouvement latéral, jusqu'à Olmutz et Prague, comme dernier refuge. Dans l'état où la bataille d'Essling avait mis les choses, l'Autriche ayant quelques espérances offensives, il semble que la base de la Bohême, quoique plus hasardée, était conforme aux intérêts politiques et stratégiques du moment ; mais si on perdait la bataille, alors elle serait dangereuse pour une armée battue, et l'archiduc ne devait pas manœuvrer de manière à y être refoulé malgré lui. La faute qu'il commit en portant ses efforts à la droite sur le Danube, et en laissant forcer sa gauche, devait le rejeter sur la Bohême bon gré mal gré. Il n'eût pas été impossible sans doute qu'il gagnât la route de Nicolsburg et

ensuite celle de Goding pour se jeter en Hongrie ; mais il aurait eu toujours un cercle à décrire dont nous tenions la corde, et en admettant qu'il parvînt à s'en tirer, nous l'eussions confiné dans les gorges des Krapacs, en le coupant du centre du royaume ; ce qui n'eût pas rendu sa perte moins probable. Si l'archiduc avait eu des forces supérieures, et que, tout en gardant suffisamment le Russbach, il eût pu déborder notre gauche par Breitenlée et Aspern, il eût fort bien fait de le tenter ; mais dans l'hypothèse contraire, il donnait trop au hasard ; il nous livrait la clef stratégique et tactique du champ de bataille, qui était à Neusiedel. C'est ce qui dicta toutes mes combinaisons aussitôt que je m'aperçus de la situation des forces ennemies. On a cru que j'aurais mieux agi selon les principes, si j'avais porté mon effort entre Aderklaa et le Russbach, ou même sur Baumersdorf, dès que Davoust avait pris pied au-delà du Russbach : c'eût été en effet une vraie répétition de la manœuvre de Frédéric à Leuthen ; car on eût opéré un effort décisif sur l'extrémité la plus importante, en le faisant appuyer successivement et obliquement par toute la ligne, sans m'inquiéter de ce que pouvaient entreprendre Klénau et Kollowrath. Je l'aurais fait ainsi, si j'avais eu le champ libre autour de moi ; mais ayant

le Danube à dos et mes ponts à conserver en cas de malheur, je préférai une manœuvre moins brillante et plus sûre.

Retraite de l'archiduc Charles.

L'archiduc ayant retiré ses forces à la fin de la bataille entre Wolkersdorf et le Bisamberg, il pouvait suivre à son gré la route de Moravie et de Bohême. A la vérité, la première se trouvait, pour ainsi dire, sous le canon de Davoust, de Marmont et d'Oudinot qui campaient entre Wagram et Bockflies; et il eût été difficile de ramener les troupes du Bisamberg par un mouvement latéral, sans courir risque de les voir prévenues sur Nicolsburg. Le gros de l'armée prit donc la route de Znaïm. Rosenberg seul continua sa retraite sur celle de Brunn.

Dispositions indécises pour le suivre.

Les arrières-gardes ennemies suivirent le 7 au point du jour les deux routes. Il était possible que l'armée se fût morcelée pour agir plus rapidement; j'étais dans l'incertitude par les rapports contradictoires qui se succédaient. D'ailleurs j'avais des raisons de croire que l'archiduc chercherait à gagner la Hongrie par Nicolsburg, plutôt que de se jeter excentriquement sur la Bohême. Davoust reçut l'ordre de marcher sur Nicolsburg; Marmont, renforcé des Bavarois, prit d'abord le même chemin, puis se rabattit sur Laas; Masséna prit la route de Bohême par Hollabrunn. Je marchai à Wolkers-

dorf avec mes réserves et Oudinot. Eugène, dont l'armée avait beaucoup souffert, fut destiné à observer l'archiduc Jean et la Hongrie ; à couvrir Vienne, les ponts et la ligne de communication ; je le renforçai des Saxons, des Wurtembergeois et d'une division bavaroise. Ces précautions étaient d'autant plus sages, que le jour même de la bataille, les généraux Chasteler et Giulay, qui s'étaient réunis après l'évacuation du Tyrol, rentraient à Gratz et à Léoben après avoir chassé le petit corps de Rusca sur Rottenmann, tandis que d'un autre côté l'archiduc Jean, instruit de la perte de la bataille, avait repassé la Morava et s'était arrêté à Marschek.

Masséna presse son arrière-garde.

Masséna, continuant à pousser devant lui le gros de l'armée de l'archiduc Charles sur la route de Znaïm, eut à soutenir plusieurs combats, entre autres à Hollabrunn et Schongraben, où les troupes autrichiennes du prince de Reuss, qui n'avaient pas donné à la bataille, montrèrent de l'aplomb. La marche de Marmont sur Laa menaçait l'archiduc d'être prévenu à Znaïm, et accéléra son mouvement rétrograde pour y prendre position. Cette ville, située en amphithéâtre au versant d'un contrefort de la chaîne de Bohême qui domine tous les environs, et dont les derniers coteaux sont couverts de vignobles, offre une position qu'on pourrait presque com-

parer à celle de Caldiero. Je n'avais appris que le 10 à Wolkersdorf la direction que l'ennemi avait suivie. Je me rabattis aussitôt sur Znaïm, où je dirigeai Oudinot, la garde et Davoust. Marmont s'était avancé jusqu'à Thesswitz, pour ainsi dire au milieu de l'armée autrichienne, dont à la vérité Masséna pressait l'arrière-garde, mais se trouvait encore à une forte marche en arrière. L'archiduc pensa que Marmont était soutenu, car il ne tenta pas de l'attaquer. Arrivé de ma personne sur les lieux et ayant reconnu l'état des choses, j'ordonnai d'entretenir un combat d'avant-garde, pour donner le temps au reste de mes forces d'arriver. L'impétueux Masséna s'était déja fortement engagé; il fallut le soutenir. J'ordonne alors à Marmont de déboucher de Thesswitz, de gravir le plateau et de dégager le 4e corps, qui soutient tous les efforts de l'ennemi. Davoust revenant de Nicolsburg, Oudinot et mes réserves arrivant de Wolkersdorf, ne peuvent entrer en ligne que le lendemain, et il m'importe de ne pas laisser apercevoir à l'ennemi la supériorité qu'il a sur nous; il faut néanmoins le fixer autour de Znaïm, parce que, à l'arrivée de Davoust et de ma cavalerie, je pourrai le prévenir par Brenditz sur la route de Prague.

Bataille de Znaïm.

L'empereur d'Autriche m'avait envoyé le prince de Lichtenstein pour me proposer un armistice.

Armistice.

Je ne demandais pas mieux d'arrêter le combat dans cet état de choses; chaque moment gagné était un avantage pour moi, et si une suspension conduisait à la paix, j'en serais enchanté. On fit cesser le feu non sans peine; car les troupes étaient si acharnées, que les officiers parlementaires, des deux partis furent blessés en voulant arrêter le combat. L'armistice fut débattu dans la nuit : mes généraux trouvaient que j'aurais dû achever cette Autriche qui venait sans cesse me troubler dans toutes mes entreprises, et trop ulcérée pour me pardonner jamais la quadruple humiliation que je lui avais fait subir. La position de l'Allemagne était trop chancelante, les nouvelles d'Espagne trop inquiétantes et les préparatifs des Anglais trop sérieux, pour ne pas l'emporter sur les raisons toutes nationales et militaires des braves qui ne connaissaient pas le nœud de toutes mes affaires. Je rompis la discussion en disant : *Il y a assez de sang versé; j'accepte l'armistice.* Le négociateur était le même qui avait terminé la guerre de 1805 : nous fûmes bientôt d'accord sur les conditions. La ligne de démarcation nous accordait l'occupation des cercles de Znaïm et de Brunn; elle suivait le cours de la Morava jusqu'au confluent de la Taya; ensuite la route de Presbourg, y compris cette ville; le grand Danube jusqu'à Raab, la rivière de ce

nom, les frontières de Styrie et de Carniole jusqu'à Fiume. Les citadelles de Gratz, Brunn, le fort de Saxenbourg, le Tyrol et le Voralberg nous seraient remis. Les armées de Pologne garderaient leurs positions respectives. La limite au nord de l'Allemagne serait celle de la Confédération du Rhin. La remise de Fiume achevait d'isoler entièrement l'Autriche de l'Angleterre; les subsides, les armes, les agents même ne pourraient lui parvenir que clandestinement, et le tiers de la monarchie, occupé par nos troupes, nous mettrait en état de nourrir la guerre par la guerre, et de pourvoir amplement à tous les besoins qu'une campagne aussi active avait fait sentir dans les différents services, surtout dans les transports, la chaussure et l'équipement.

L'Autriche hésite à le ratifier.

Toutefois, cet armistice était encore loin d'être un sûr garant de la paix. L'empereur François était peu disposé à souscrire à tous les sacrifices que j'étais en position de lui imposer; il fit même des difficultés pour ratifier l'armistice: on lui proposait un nouveau système d'opérations en renforçant l'archiduc Jean des corps de Chasteler, de Giulay, qui, depuis le départ de Marmont, avait réoccupé Gratz et Léoben, et en profitant de ma marche en Moravie pour agir sur mes communications et s'avancer sur Vienne. La nouvelle de mon retour à Schonbrunn,

la marche de Macdonald sur Gratz, et plus encore le tableau de la situation des affaires en Moravie que lui fit le prince de Lichtenstein, le décidèrent enfin à ratifier le 18. Cependant c'était moins dans des vues pacifiques que pour gagner le temps d'opérer un mouvement général des armées. La cour et le quartier-général diplomatique se trouvaient à Comorn; l'archiduc Jean y fut appelé : il proposa de renoncer à se baser sur Prague pour ne pas perdre ses communications avec la Hongrie et s'exposer à être rejeté entre l'Elbe et le Rhin, mais à rappeler le théâtre de la guerre sur sa véritable base en Hongrie, en faisant marcher la grande armée par Hradisch sur Comorn; l'archiduc Jean opérerait à gauche avec 50 mille hommes sur la Raab; tandis que le corps de Croatie y retournerait pour agir plus vigoureusement avec les détachements autrichiens qui avaient obtenu récemment divers succès en s'emparant de Laybach, de Zara, et menaçant Trieste. L'insurrection hongroise lierait les deux armées. L'archiduc Charles, disgracié, remettrait le commandement à l'empereur lui-même.

Cette petite révolution politico-militaire, attribuée à l'influence de Stadion, et qui au fait était motivée sur des vues stratégiques plus prudentes qu'une retraite sur Prague, loin d'être

un obstacle à l'armistice, le rendait plus nécessaire pour exécuter le mouvement projeté.

Opérations au Nord.

Le traité mit fin aux opérations en Pologne, où Poniatowski venait de se saisir de Cracovie, et se disposait à venir se lier à ma droite en Moravie, en continuant à manœuvrer dans le même sens. L'archiduc Ferdinand regagna les frontières de Hongrie. Les Russes avaient occupé la Galicie, et s'étendaient jusque vers les sources de la Vistule.

La suspension d'armes arriva plus à propos pour le nord de l'Allemagne, où les Autrichiens venaient récemment de remporter un succès, et où les Anglais avaient fait un petit débarquement. Mon frère Jérôme avait réuni un corps de 10 mille hommes pour chasser l'ennemi de Dresde, de concert avec le peu de Saxons restés sous les ordres du général Thielmann. D'un autre côté, Junot venait de Franconie dans le même but. Ils devaient opérer leur jonction dans le Voigtland.

L'archiduc avait porté en Saxe le général Kienmayer, pour donner plus d'ensemble aux détachements qui agissaient dans ces contrées sans but militaire, mais dans le seul espoir de faire soulever le pays. Ce général s'était réuni vers Dresde à la division Am-Ende et au duc de Brunswich; il avait devant lui le roi de Westphalie. D'un

autre côté, le corps autrichien de Radivojewich, qui avait couru à Bareith, se trouvait pressé sur la route de Hoff par Junot, dont les forces s'élevaient à 8 ou 10 mille hommes. Nos deux corps s'étaient donné rendez-vous à Hoff. Kienmayer, se voyant en mesure de les prévenir, se dirigea vers Plauen pour opérer sa jonction avec Radivojewich, et il marcha à Junot, tandis que Jérôme se dirigeait sur Dresde pour prendre ensuite la belle route du Voigtland. La rencontre eut lieu près de Gefrées le 9 juillet, et Junot fut repoussé sur Bareith. Jérôme arrivant à Hoff, y trouva Kienmayer victorieux, et se replia sur Schleitz. La nouvelle de la victoire de Wagram et de la descente des Anglais le décida à réunir son corps sous Erfurth. Les Autrichiens, rentrés à Dresde le 21, firent difficulté de l'évacuer, prétendant que l'armistice ne s'appliquait qu'à la grande armée. Il fallut des démonstrations hostiles pour les décider à rentrer en Bohême.

Le duc de Brunswick gagne les côtes et se réfugie sur la flotte anglaise.

Ces événements laissaient le duc de Brunswick-Oels dans une fausse position aux frontières de Bohême avec sa légion d'aventuriers à la solde anglaise; mais, digne héritier de son nom, il prit la résolution d'aller joindre les Anglais, qui venaient enfin d'opérer un faible débarquement sur la côte de la mer du Nord. Bannis depuis trois années de ces contrées, ils y entrete-

naient des relations clandestines avec les villes anséatiques, dont toute l'existence dépend de leurs relations maritimes. Maîtres, du rocher d'Héligoland, ils avaient transformé cette île aride en un dépôt de denrées coloniales et d'armes de toute espèce. C'était à la fois un arsenal et un vaste bazar. Toutes les côtes depuis Amsterdam jusqu'au Sund, étaient pleines de leurs agents, qui répandaient le bruit de la prochaine arrivée d'un armée considérable. L'agitation était générale. Après avoir ainsi promis l'arrivée de cette expédition qui s'en fut descendre à Anvers, ils venaient enfin de débarquer 2 à 3 mille hommes sur la côte de Cuxhaven à Bremerlée. Osnabruck et Hanovre, croyant à leurs promesses, se soulevèrent partiellement. Si 10 mille hommes eussent débarqué un mois plus tôt, le résultat eût été incalculable.

Le duc de Brunswick se décida à partir de Freyberg pour gagner la côte et se réunir aux Anglais. Ce plan, quoique favorisé par l'esprit du pays et le voisinage de la Prusse, où il eût trouvé à la dernière extrémité un refuge de sa personne, était hardi; il fut exécuté avec énergie. A la tête de 3 mille aventuriers résignés à tout entreprendre, le prince traverse Leipsick, et prend la route d'Halberstadt; les troupes hollandaises et westphaliennes s'étaient dispersées

vers le nord pour observer et contenir le pays et surtout le littoral. Il ne se trouvait dans cette ville qu'un régiment de ces derniers, que conduisait le grand-maréchal de la cour de Jérôme, ex-officier de marine plus brave qu'expérimenté. Brunswick l'attaque sans hésiter, aussitôt qu'il arrive en présence. Après un combat honorable qui dura jusqu'au jour, Meyronet tombe blessé au pouvoir de l'ennemi avec les débris de son régiment, dont une partie, après avoir bien combattu, grossit les rangs des insurgés. A la nouvelle de cette équipée, le général Rewbel se porte en toute hâte de Brémen à Brunswick avec 5 mille hommes; le général hollandais Gratien et ce même Thielmann, qui devait jouer un rôle si opposé contre nous trois ans après, se mirent aux trousses du duc sur Halberstadt. Ce prince arrive le 12 août dans l'ancienne capitale des états de son père, au moment ou Rewbel allait y entrer de son côté. Il n'avait pas à hésiter; il se jette sur le général westphalien, dont l'infanterie prend la fuite, et eût peut-être joint les insurgés, si la brillante valeur des cuirassiers de la même nation et du régiment de Berg n'avait arrêté l'ennemi. Le prince, rebuté par cette résistance inattendue, ayant eu deux chevaux tués sous lui, et ne pouvant forcer le passage, rentre à Brunswick, et, instruit que les

Anglais venaient de quitter Cuxhaven, il se rejette sur le pays d'Oldenbourg, arrive à Esfleth, s'embarque le 7 août avec les plus braves qui l'avaient suivi, et s'établit à Héligoland, d'où il ne cessa jusqu'en 1813 d'entretenir des relations pour troubler le nord de l'Allemagne.

Lefebvre retourne en Tyrol; d'où il est forcé de se retirer.

Dans le Tyrol, les affaires avaient pris une tournure plus sérieuse. Le général Buol, que Chasteler y avait laissé avec 3 ou 4 mille hommes, ayant eu communication de l'armistice, songea à l'exécuter en se retirant en Styrie. A cette nouvelle, la fureur des Tyroliens éclate de toutes parts; ils menacent de s'opposer au départ des Autrichiens, de massacrer nos prisonniers pour qu'il n'y ait plus de traité possible. Les Autrichiens sont forcés d'user d'adresse pour se retirer dans la ligne de démarcation, après avoir remis Sachsenbourg aux troupes de Rusca. Je renvoie de nouveau Lefebvre avec les Bavarois et quelques troupes françaises; il remarche sur Inspruck; Rusca remonte la Drave; une division franco-italienne s'avance par l'Adige. Les Tyroliens, loin de céder, semblent acquérir plus d'énergie depuis le départ des Autrichiens. Lefebvre, dont l'avant-garde est repoussée à Steinach, livre un combat décisif le 11 août, et se voit forcé à se replier en Bavière. Rusca regagne non sans peine la Carinthie, où

les Tyroliens osèrent même le suivre : la division d'Italie est ramenée jusqu'aux portes de Vérone, où l'alarme se répand.

Je ne pouvais détacher dans cet instant des forces assez considérables pour soumettre ce pays; car, malgré l'armistice, la paix n'était rien moins que sûre, et, loin d'affaiblir mon armée, je me mettais en mesure plus que jamais. Je chargeai Rusca de négocier avec les insurgés, de les engager à choisir des députés pour venir décider avec moi de l'avenir de leur pays. Il leur proposait, s'ils ne voulaient pas du régime bavarois, de se réunir au royaume d'Italie, et laissait même entrevoir l'espoir d'une indépendance absolue. Ils repoussèrent tout.

Négociations.

Les négociations s'ouvrirent à Altenbourg, le 7 août seulement, entre MM. Champagny, Metternich et Nugent. Elles traînèrent assez long-temps. La cour d'Autriche, retirée à Bude, ne s'empressait point d'en finir, parce que la nouvelle du débarquement des Anglais en Belgique, celle de la marche de Wellington sur Madrid, les succès des Tyroliens, et le nouveau plan d'opérations adopté contre l'avis du prince Charles, avaient relevé simultanément les espérances du cabinet de Vienne, auquel les ouvertures faites par Champagny paraissaient excessivement dures.

Si les succès des Anglais se fussent consolidés en Castille et sur nos côtes, nul doute que l'Autriche n'eût repris les armes. Elle continuait à exciter le cabinet de Berlin, à recruter ses armées, à multiplier les projets éventuels d'opérations.

Ordre des Trois-Toisons.

J'employais ces moments de répit selon mon usage, c'est-à-dire à travailler avec plus d'ardeur que pendant la guerre même. Ce fut dans un de ces instants que, tout entier à mon amour pour les braves que je commandais, j'instituai l'ordre des Trois-Toisons. J'avais eu la pensée d'éclipser les Toisons-d'Or d'Espagne et d'Autriche et tous les ordres de chevalerie moderne, en ne conférant cette décoration qu'à ceux qui auraient assisté à mes trois entrées à Vienne, Berlin et Madrid. L'idée était de consacrer de grands souvenirs; mais elle n'était pas juste, car les plus vaillants de mes généraux n'auraient pas eu droit à obtenir cet ordre. Le décret ne fut jamais mis à exécution. Dans cet intervalle, je pourvoyais aussi aux soins administratifs qu'exigeaient mes différentes armées et mon empire. Je frappais sur l'Autriche une contribution de 100 millions, outre les revenus ordinaires des pays occupés que nous percevions dans les caisses publiques.

Mesures pour le cas probable d'une rupture.

Je préparais Vienne et la tête de pont de Spitz, Raab, Gratz, pour les différents cas qui

se présenteraient, soit pour augmenter les défenses, soit pour leur démolition si nous devions les évacuer. Je multipliais les équipages de ponts pour agir sur le bas Danube et en Hongrie; j'organisais par mes marins une flotille considérable, soit pour faciliter les transports, soit pour protéger les opérations sur les rives du fleuve. Les réserves de conscrits, les régiments provisoires, les petits contingents de la Confédération, dirigés au nord, grossissaient le corps de Junot (8e), qui comptait déjà près de 30 mille hommes chargés de veiller à la sûreté du nord de l'Allemagne, sans comprendre les Westphaliens (10e corps). Mon armée s'était grossie de 30 mille hommes sortis des hôpitaux, et de plus de 60 mille hommes venus des dépôts.

L'Autriche n'avait pas négligé ses levées; un bon nombre de landwehrs, dont l'organisation s'était achevée, étaient entrés en ligne. Aussi, malgré l'avantage de notre situation, trouvait-elle les propositions de Champagny inadmissibles. François Ier m'écrivit une lettre dont le comte Bubna fut porteur. Il me déclarait que la paix proposée déshonorerait son trône et perdrait la monarchie. J'abouchai son envoyé avec le duc de Bassano, dans l'espoir qu'ils s'entendraient mieux que les négociateurs d'Altenbourg. Mission de Bubna.

J'avais proposé à l'empereur Alexandre d'en- La Russie

ne veut pas intervenir dans les négociations.

voyer un ministre pour prendre part aux négociations; il s'y refusa, en s'en rapportant à ce que je ferais, et en me recommandant quelques ménagements pour son ancien allié. Il y avait beaucoup de tact et d'adresse dans ce refus : il ne convenait pas à la Russie que l'Autriche fût trop abaissée; il lui convenait moins encore d'assister à sa dissection. Des écrivains, égarés par leur patriotisme, attribueront cette réticence au projet lointain d'abandonner mon alliance; ils ne s'y connaissent pas; c'est ce que dans tous les temps on nommera de la bonne politique.

Je venais de recevoir la nouvelle que les Anglais, ayant échoué devant Anvers, commençaient leur retraite. Ce n'était pas un motif de me relâcher de mes prétentions; je répondis le 13 septembre à l'empereur d'Autriche, en demandant la cession de 600 mille ames sur l'Inn et en Illyrie, pour renforcer le royaume d'Italie et donner à la Bavière une frontière convenable. Je demandais la nouvelle Galicie pour le duché de Varsovie.

Expéditions des Anglais contre Rochefort.

L'expédition des Anglais contre la Belgique était assez étroitement liée à ce qui se passait en Autriche, pour qu'il soit à propos d'en dire quelques mots.

L'Angleterre n'avait pas beaucoup mieux

opéré en faveur de ses alliés du continent qu'elle ne l'avait fait en 1807 dans la guerre de Pologne. A la vérité le cabinet de Londres, prévoyant la guerre qui allait nous engager à la fois avec l'Autriche et l'Espagne, et nous mettre dans l'obligation de porter toutes nos forces sur le Tage et le Danube, fit d'immenses apprêts pour en profiter; mais il tourna toutes ses vues vers des entreprises dans son intérêt particulier. S'il avait voulu entreprendre moins de choses à la fois, il eût pu nous porter de grands coups; mais paraissant partout en auxiliaire sur le sol étranger, il crut compliquer notre embarras en multipliant ses expéditions. Le danger dont l'Angleterre se voyait menacée depuis la ligue de Tilsit l'avait nécessairement portée à déployer ses ressources et à augmenter ses troupes par tous les moyens possibles. Elle put ainsi disposer au-dehors d'une force d'environ 100 mille hommes. Un milliard fut employé à les mettre en état de descendre partout avec des approvisionnements immenses d'artillerie, d'armes et de munitions. L'or et le fer ne lui manquaient pas, et les progrès des arts mécaniques suppléant aux bras avaient transformé l'Angleterre en un vaste atelier. De telles forces, bien dirigées et assistées de la moitié des habitants armés de l'Espagne,

du Portugal, de la Hollande ou de l'Allemagne septentrionale, eussent fait une puissante diversion.

Nos colonies et celles de nos alliés valaient à peine que l'Angleterre daignât les convoiter. Elle ne pouvait plus en vouloir ni à Cuba, ni à l'Amérique espagnole, qui se trouvaient actuellement ses alliées. Cayenne, la Martinique, le Sénégal, Santo-Domingo, avaient succombé. L'Ile-de-France bloquée finirait tôt ou tard par se rendre. La compagnie des Indes préparait une expédition contre Amboine et Batavia, que les Hollandais se trouvaient hors d'état de soutenir, depuis qu'ils avaient perdu Ceylan et le cap de Bonne-Espérance. Les garnisons des Antilles suffisaient pour nous enlever les derniers postes qui nous y restaient. Tous ces intérêts, qui en 1783 étaient des intérêts de première ligne, se trouvaient tellement éclipsés, aujourd'hui par les grands conflits de l'univers entier, que l'Angleterre n'y employait que des détachements secondaires, et ne s'en occupait que comme un passe-temps.

L'augmentation qu'elle avait donnée à ses forces de terre lui permettait de songer à de plus grandes entreprises. Elle ne craignit pas de soutenir à la fois une guerre pénible dans la péninsule et de la porter offensivement aux rives de l'Escaut.

Dès le mois d'avril, un immense armement était prêt dans les ports, et n'attendait que l'occasion d'agir. Wellesley, revenu du Portugal après l'affaire de Vimieiro, fut envoyé avec un corps de 20 mille hommes dans la péninsule pour prendre le commandement en chef des divisions anglaises qui y étaient restées après le départ de Moore, et venger la défaite de ce général.

Une autre expédition, sous les ordres de Gambier et de lord Cochrane (1), vint au milieu d'avril brûler notre escadre de Rochefort, réunie à un détachement de celle de Brest, et embossée dans la rade de l'île d'Aix. Une immense machine infernale, chargée de 1500 barils de poudre et de 400 bombes dirigée par Cochrane lui-même, sauta sans faire d'effet; on attaqua alors l'escadre, et on lui lança des fusées incendiaires de Congrève. C'était la première fois qu'on s'en servait contre nous. Quatre beaux vaisseaux furent brûlés à l'ancre; les autres, mieux commandés, parvinrent à se sauver dans la Charente. Malgré ce succès, Gambier fut soumis à une enquête pour n'avoir pas pris toute l'escadre et détruit nos chantiers de Rochefort. Je fis juger

(1) Il ne faut pas confondre cet Alexandre Cochrane avec le contre-amiral de même nom employé dans les Antilles.

avec plus de justice les officiers qui avaient perdu leurs vaisseaux par leur faute.

Démonstrations en Calabre et à Naples.

Vingt mille Anglo-Siciliens, sous le général Stuart et le prince Léopold, vinrent parader au milieu de juin sur la côte de Calabre vers le rocher de Scylla, dont le château fut pris et repris. Un détachement de cette armée fut envoyé pour prendre possession des petites îles Ioniennes et croiser devant Corfou. Stuart espérait, comme en 1805, surprendre un point de la côte et y jeter à terre un noyau qui soulèverait le pays. Il s'empara des îles d'Ischia et de Procida, et se montra avec ostentation devant Naples, puis sur différents points du rivage. Mais partout les habitants témoignèrent l'attachement qu'ils avaient pour un gouvernement dont l'administration se signalait par la destruction de tous les abus et la répression du brigandage qui désolait jadis ce beau royaume. Murat convenait aux Napolitains; il en était aimé, et ils le prouvèrent à cette occasion.

Stuart, satisfait du léger succès qu'il avait obtenu, n'osa risquer un débarquement, et retourna en Sicile.

Entreprise plus sérieuse contre Anvers.

Une entreprise plus sérieuse devait être dirigée contre nos superbes établissements d'Anvers; une flotte immense, dont nous avons déjà parlé, prête depuis deux mois, et qui ne comp-

tait pas moins de 39 vaisseaux de ligne, 36 frégates avec une flotille nombreuse de canonnières, portait 40 mille hommes de débarquement; destinés à s'emparer d'Anvers, brûler notre flotte, détruire les chantiers et les bassins, puis combler la passe de l'Escaut pour la rendre impraticable.

Le prix que l'Angleterre attachait à cette expédition était la meilleure preuve de la sagesse des travaux que j'avais ordonnés pour faire de ce port le premier de l'Europe.

Les Anglais attendirent le résultat des premiers événements de la campagne sur le Danube avant de se hasarder sur le sol français. Le peu d'union dans le ministère, l'embarras du choix d'un commandant (car l'Angleterre n'avait pas deux Wellington), furent, dit-on, la cause de ce retard.

Enfin, à la nouvelle de la bataille de Wagram, on sentit qu'il n'y avait plus de temps à perdre, si déja même il n'était pas trop tard. La flotte, sous l'amiral Strachan, vint débarquer le 1er août l'armée de lord Chatam dans l'île de Walcheren. L'héritier de ce grand nom, frère aîné de Pitt, prouva que les générations se succèdent, mais ne se ressemblent pas. Il entassa fautes sur fautes dans l'exécution d'une entreprise qui, mieux conduite, eût infailliblement atteint son but. Le chemin le plus commode pour arriver de la côte

à Anvers part de Blankenberg, et va par Bruges et Gand; c'est une chaussée pavée de vingt-quatre lieues. La côte était tellement dégarnie, que rien n'empêchait de débarquer 30 mille hommes sur ce point, et de les porter le troisième jour devant Anvers avec toute l'artillerie dont ils étaient amplement pourvus. Le reste de l'armée et de la flotte entrerait dans l'Escaut pour fixer notre attention sur Flessingue et l'île de Cassand. Anvers n'avait presque pas de garnison. Notre flotte eût été prise au dépourvu, et sa retraite impossible; en n'emportant même que le fort de la tête de Flandre, situé en face d'Anvers, à la gauche de l'Escaut, le succès de l'entreprise eût été assuré.

Les Anglais prennent Flessingue.

Chatam prit le taureau par les cornes; tremblant de se compromettre sur terre ferme, il tâtonna avec sa droite devant Breskens et l'île de Cassand qu'il n'osa brusquer, et débarqua le 30 juillet le gros de ses forces au nord de l'île de Walcheren, où il mit le siége devant Flessingue. Une de ses divisions s'empara ensuite de Goes dans l'île de sud-Beveland, et, favorisée par la mauvaise conduite d'un général hollandais, parvint à s'emparer du fort de Batz, situé à la pointe où l'Escaut se divise en deux bras. C'était une perte sans doute, mais tant que nous conserverions les forts de Lillo, de la tête de

Flandre, de Frédéric-Henri et de Liefenshoeck, qui sont situés sur les deux rives du grand Escaut entre celui de Batz et Anvers, cette prise ne décidait rien. Cependant le général Rousseau, qui avait pris d'excellentes dispositions à Cassand, avait eu le temps de jeter le 4 août deux bataillons de renfort dans Flessingue, où le général Monnet commandait, et dont la flotte anglaise n'avait pas même songé à intercepter la communication avec Breskens.

Flessingue n'a qu'une simple enceinte sans chemin couvert : c'est une mauvaise place. Le général Monnet, trop convaincu de ses défauts, imagina de faire de grandes sorties pour retarder les assiégeants. Malgré l'intrépidité que déploya le général Osten, ces sorties contre des lignes retranchées et des batteries bien armées furent vigoureusement repoussées, et découragèrent la garnison sans utilité.

Le 13 août, les Anglais ouvrirent enfin un feu épouvantable, non-seulement de leurs batteries de terre, mais encore de la grande flotille de bombardières. L'incendie se manifestait de toutes parts, il n'y avait pas de casemates à l'abri de la bombe. Après trois jours de ce grand fracas, Monnet capitula le 16, et se rendit prisonnier avec 4 mille hommes. Comme il n'y avait pas la moindre brèche au corps de la place, il fut

condamné par un conseil de guerre. S'il ne pouvait tenir contre un pareil feu, il devait du moins chercher à s'ouvrir un passage, ou insister pour la libre sortie de sa garnison. Il n'avait pas fait tout ce qu'il pouvait, mais le jugement était rigoureux.

Dispositions prises pour secourir Anvers.

Dans cet intervalle, tout avait changé de face à Anvers; le roi de Hollande, instruit de l'apparition de l'ennemi, y courut à la hâte à la tête de ses gardes et de 5 mille hommes de ses troupes, qui prirent poste aux environs le 12 août; les généraux commandant en Belgique et en Picardie rassemblèrent également 7 à 8 mille hommes. La flotte s'était mise à l'abri des forts.

C'était assez pour défendre long-temps la ville, mais pas assez pour la délivrer. Mon conseil de ministres, mesurant l'étendue du danger, ne se contenta pas de faire filer sur l'Escaut tout ce qu'il y avait d'hommes valides dans les dépôts du nord, il ordonna la levée de 30 mille gardes nationales des départements voisins; cette levée s'étendit jusqu'en Bourgogne. La France répondit avec un noble enthousiasme à cet appel, car le seul département du Nord fit marcher 10 mille hommes; bientôt les bataillons affluèrent de toutes parts. Le maréchal Moncey en conduisit une partie; Bernadotte, qui était parti après la bataille de Wagram, fut nommé général en chef

de cette armée, et arriva le 16 août au moment de la prise de Flessingue. Six jours après, il avait déja 30 mille hommes à ses ordres, et quoique ces troupes ne fussent pas d'une tenue bien militaire, elles étaient pleines de zèle et d'ardeur.

Retraite des Anglais.

Après avoir hésité jusqu'au 26 août s'il jetterait ses forces sur la droite de l'Escaut pour marcher contre le corps de la place d'Anvers, Chatam, voyant son coup manqué, reprit la route d'Angleterre, en laissant le tiers de son armée à Flessingue.

J'avais eu à me plaindre de Bernadotte et fus surpris de sa nomination : je le fis remplacer par Bessières, qui rentra dans l'île de sud Beveland, et entoura celle de Walcheren de batteries, de manière à ôter à l'ennemi l'envie de se représenter.

Le climat humide et marécageux de Walcheren engendre des fièvres qui, dans les pluies d'automne, deviennent une véritable peste; en huit jours, les Anglais eurent près de 10 mille malades, sans compter ceux de la flotte, qui n'était pas exempte de la contagion.

Cette obstination à garder un tel poste dénotait l'envie de renouveler plus tard l'opération si la guerre avec l'Autriche continuait, ou d'entraîner cette puissance à la rupture de l'armistice, en lui laissant entrevoir la possibilité d'une puissante diversion trop long-temps pro-

mise, et la ferme résolution de ne plus l'abandonner à tous les efforts de la France. Cependant le but fut également manqué; l'Autriche se décida à la paix, et l'Angleterre, après avoir inutilement sacrifié d'excellentes troupes dans les hôpitaux de Flessingue, ordonna l'évacuation: mais elle ne manqua pas de recommander au préalable la destruction des vastes établissements que nous y avions formés pour l'armement des vaisseaux, le port d'Anvers n'étant pas assez profond pour contenir des vaisseaux de haut bord armés. La destruction de cet arsenal était un malheur, mais on s'en consola par la conservation bien autrement importante d'Anvers.

Ce mince résultat, qui contrastait avec l'énormité des préparatifs, les plus considérables que jamais l'Angleterre eût faits, et qui coûta 8 à 10 mille hommes en pure perte, fournit ample matière aux ennemis d'un ministère qui montrait beaucoup de haine contre moi, beaucoup d'activité pour me nuire, beaucoup de soin à étendre l'influence de l'Angleterre, mais peu d'habileté dans l'emploi de ses moyens.

Le jour même où cette expédition débarquait à Flessingue et où 15 mille Anglais se promenaient sur les côtes de Naples, une armée anglaise sous Wellington, d'abord victorieuse à Oporto et à Talavera, faillit être enveloppée sur

le Tage et passer sous les fourches Caudines. Je reçus la nouvelle de cette échauffourée durant les négociations avec l'Autriche; cela ne changeait rien à mes dispositions : toutefois, je l'avoue, je craignis un moment que la combinaison du mouvement de Wellington sur Madrid et de Chatam sur Anvers ne portât l'Autriche à continuer la guerre, et cette circonstance, jointe à la démarche de l'empereur Alexandre, ne contribuait pas peu à me faire désirer une conclusion. Je fus bientôt tiré de cette perplexité par la double retraite de Talavera et de Flessingue.

Changement de ministère.

Le ministère qui avait dirigé ces entreprises ne pouvait satisfaire l'opinion publique, si exigeante en Angleterre, et il était en effet trop divisé pour se soutenir. Canning et Castelreagh s'imputaient réciproquement les torts de ces expéditions, et leur rivalité fut signalée par un duel qui devait accélérer sa décomposition.

Le 22 septembre, le marquis de Wellesley, frère de Wellington, succéda à Canning au département des affaires étrangères; lord Liverpool remplaça Castelreagh à la guerre, lord Chatam dut céder le département de l'artillerie à lord Mulgrave, qui fut remplacé à l'amirauté par Yorck; Perceval eut le premier poste de lord de la trésorerie et de chancelier de l'échiquier.

Séjour

Pendant que mes négociateurs se disputaient

à Schonbrunn. Tentative d'assassinat.

les dépouilles de l'Autriche, je continuais à me livrer à Schonbrunn à mes travaux ordinaires. L'Espagne, la Belgique, la France, les colonies, étaient à la fois l'objet de ma sollicitude : je me délassais de ces occupations par des parades journalières dans la cour du palais, ou par de petites guerres exécutées par ma garde dans les plaines de Penzing. Ce genre de délassement faillit m'être funeste ; un de ces fanatiques Teutons, que l'exaltation scolastique des universités avait excités contre moi, fend le cercle de généraux qui m'entourait et se présente à moi. Peu habitué au crime, il hésite, balbutie quelques mots et se retire ; puis revient une seconde fois. Rapp étonné s'aperçoit, en repoussant le Brutus germanique, qu'il porte des armes cachées et le fait arrêter. Livré à une commission militaire, ce visionnaire avoue tout son projet, et paie naturellement de la vie une tentative qui avait été si près de réussir. Il était Saxon et se nommait Stabs.

L'Autriche se décide à la paix.

La double négociation entamée entre les plénipotentiaires à Altenbourg, et entre Maret et Bubna, ne pouvait décider l'Autriche aux sacrifices que j'exigeais. Elle s'exagérait ses ressources et mes embarras ; mais la nouvelle de la retraite des Anglais, le peu d'espoir d'entraîner la Prusse après un tel événement, enfin l'adresse avec laquelle le duc de Bassano fit instruire l'envoyé

autrichien des renforts que j'avais reçus et que j'attendais encore, décida François à plier sous le poids de la nécessité. Bubna était parti à la fin de septembre pour porter à l'empereur les propositions *sine qua non* que Maret lui avait faites de ma part; il revint avec le même prince de Lichtenstein qui avait signé l'armistice d'Austerlitz. C'était un des plus braves officiers de cavalerie, un bon citoyen, mais un politique médiocre. Au reste, son rôle était pénible; il fallait se soumettre à ce que je demandais. Il ne fallait que de la résignation. Le prince Jean en eut assez pour signer, le 14 octobre, le traité de Vienne, et ne le fit pas sans gémir sur la nécessité qui lui imposait un tel sacrifice.

Traité de Vienne.

Cette paix, plus dure encore que toutes les précédentes, coûta à l'Autriche plus de trois millions et demi d'habitants. Je fis donner à la Bavière Salzbourg, l'Inn Viertel avec Braunau, et le Hausruck, district important aux sources de la Traun; ce qui lui assurait une frontière superbe et même offensive contre l'Autriche. Je réunis sous le nom de provinces Illyriennes une partie de la Carinthie, de la Carniole, de la Dalmatie et de la Croatie; ce qui composait une population toute guerrière de 1500 mille habitants, et portait mes frontières jusqu'à la Drave.

Ces acquisitions, plus précieuses ainsi par leur

importance politique et militaire que par leur grande population, changeaient la face de l'Europe : elles transportaient mes aigles sur les Alpes noriques à 40 lieues de Vienne; la capitale de l'Autriche, démantelée par mes ordres, restait à peu près ouverte à mes phalanges; je pouvais en six marches la prendre même à revers en débouchant par le lac Platten, et en la séparant de la Hongrie. La monarchie autrichienne ne serait plus qu'un satellite qui devrait se mouvoir dans l'orbite de mon empire; elle était à ma discrétion, ou pour mieux dire à mes pieds. Cet avantage n'était pas le seul; les vues que j'avais manifestées pour un partage de l'empire ottoman pouvaient revenir sur le tapis; or l'acquisition de ces provinces portant mes limites jusqu'aux confins de la Grèce et de la Bosnie, étaient un acheminement au grand projet. Si de puissantes considérations m'engageaient à renoncer à un démembrement de la Turquie, du moins je trouverais dans la possession de l'Illyrie les moyens d'exploiter nos beaux établissements maritimes de Venise et de Corfou. Enfin, en m'emparant du littoral, j'enlevais à l'Autriche toute communication avec l'Angleterre, et je me dispensais de la forcer à l'adoption du système continental. Ainsi, en quatre ans, j'avais porté jusqu'aux portes de Vienne et de la Grèce les

limites de cette France à laquelle Pitt voulait contester la Belgique. Jusque là c'était bien; mais j'ajoutai à ces conditions la cession de la Galicie occidentale au duché de Varsovie, ce qui était contraire aux stipulations du traité de Tilsit. Des articles secrets stipulèrent la réduction de l'armée autrichienne à la moitié des cadres existants; le renvoi de tous les officiers et soldats nés dans des pays soumis à la France et à ses alliés; enfin, le paiement de 85 millions.

Résultats positifs de la paix.

Au premier aspect cette paix semblait ainsi de beaucoup supérieure à celle de Tilsit par les avantages inouïs qu'elle nous promettait: mais en considérant l'alliance de famille qui se négocia plus tard, et l'article du traité qui devait me brouiller avec la Russie, on peut douter qu'elle ait été réellement aussi avantageuse pour moi qu'elle le parut. C'est une grande question qui s'est trouvée résolue négativement à Moscou en 1812, à Pragne en 1813. Elle m'aliéna en effet l'Autriche et la Russie, tandis qu'il importait de m'attacher au moins l'une des deux. Déja en 1805 le fameux Thugut, alors retiré à Presbourg, mais encore tout-puissant sur l'esprit de François Ier, avait indirectement laissé entrevoir l'utilité pour les deux cours de rétablir l'alliance de 1756, et d'y préluder par l'alliance de famille. C'était un propos vague dont le traité de Presbourg détruisit l'effet. La

lettre que l'empereur François m'écrivit après la bataille de Znaïm parlait encore de l'intérêt que les deux puissances avaient à être unies. *Leur plus beau temps*, disait-il, *était celui où elles avaient été étroitement alliées.* C'en était assez pour me prouver qu'il dépendait de moi de faire alors une grande alliance; mais pour en faire une solide, on ne doit pas commencer par détruire et humilier celui dont on veut se faire un ami. J'aurais dû, dès les négociations d'Altenbourg, prendre un grand parti, entrer dans le sens des ouvertures faites par François, lui proposer l'alliance offensive et défensive de 1756, lui laisser ses états, lui promettre secrètement des indemnités pour la Galicie, si je tenais à renforcer le duché de Varsovie et à recréer un jour la Pologne. On dira que c'eût été quitter un peu brusquement l'alliance de Tilsit pour en contracter une moins avantageuse. C'est une erreur. Je pouvais demeurer sans félonie dans les termes de l'alliance de Tilsit avec la Russie, et dans ceux de l'alliance de 1756 avec l'Autriche. Il suffisait pour cela de renoncer à faire du duché de Varsovie un royaume de Pologne. D'ailleurs le mariage qui eut lieu six mois après eût rompu l'alliance de Tilsit, si déjà la cession de la Galicie au duché ne l'avait altérée.

Sensation qu'elle produit en Russie.

En effet, les articles secrets du traité de Tilsit

interdisaient tout agrandissement du duché de Varsovie : lui donner près de deux millions d'habitants, c'était déchirer le pacte dans ce qu'il y avait de plus délicat pour la Russie ; c'était annoncer que mon projet n'était pas d'en rester là, mais que je visais à une restauration de la Pologne. Je me flattai vainement d'amortir le coup en donnant à la Russie le district de Tarnopol, et en assurant que la Pologne ne serait point rétablie ; on ne se fia point à ces promesses. Aussi l'empereur Alexandre, en recevant le traité de Vienne, appela-t-il Caulincourt. Il lui déclara sans détour qu'il voyait évidemment où j'en voulais venir ; qu'il ne serait point agresseur, mais que dès ce jour il se résignait à tout ce qui pouvait arriver, et se préparerait à bien se défendre, s'il était attaqué. Je pourrais dire pour me justifier que la conduite des Russes durant la campagne m'inspirait d'assez justes méfiances pour ne pas compter sur eux. C'est ce que mes panégyristes ont répété. Je n'aurai point recours à de tels moyens pour m'excuser. Les Russes étaient individuellement tous mécontents de la paix de Tilsit, et l'article qui créait un duché de Varsovie n'était pas celui qui leur déplaisait le moins, puisqu'ils ignoraient l'article secret qui le modifiait, et qu'ils redoutaient le rétablissement de la Pologne comme la perte de leur

propre empire. Ils étaient peu disposés à se battre contre les Autrichiens pour provoquer le soulèvement et l'émancipation de la Galicie, puisque c'était travailler contre eux-mêmes. Ainsi toutes les opinions individuelles devaient être peu favorables à cette guerre. Quant au gouvernement russe, il n'avait qu'un point de vue, celui de rester dans les termes réciproques de l'alliance de Tilsit. Il devait désirer que ses troupes remplaçassent les Polonais dans la Galicie, afin que celle-ci ne s'insurgeât pas comme la grande Pologne, et qu'elle demeurât passive jusqu'à la paix, qui devait décider de son sort... Or la paix pouvait la rendre indépendante, mais non la donner au duché. J'avouerai donc tout simplement que je mis dans cette affaire plus de grandeur et d'audace que d'adresse et de prévoyance. Je voulais le rétablissement de la Pologne, et ne crus pas devoir en négliger l'occasion par un ménagement pusillanime envers la Russie. L'Autriche était vaincue, je la tenais dans mes serres : j'avais vu l'inimitié dominer dans ses conseils ; je songeais moins à la gagner par des avantages réciproques qu'à l'attacher soumise à mon char : la crainte fait souvent plus d'amis que les vrais intérêts. A la première guerre, l'Autriche serait forcée de se déclarer pour moi, ou je commençais la guerre par aller en huit

jours à Vienne démantelée, et par morceler définitivement la monarchie. La seconde campagne se ferait contre ceux qui voudraient s'y opposer et qui n'en auraient pas eu le temps. Si la campagne de 1812 n'avait pas si mal tourné, mon projet eût été superbe, personne n'eût songé à lui trouver des défauts. J'avoue cependant, à prendre l'état des choses tel qu'il était en 1809, qu'il était grand et audacieux plus qu'il n'était sage. Ce fut peut-être un malheur pour la Russie, pour la France et pour moi que l'empereur Alexandre ait décliné la proposition de charger quelqu'un de ses pouvoirs pour assister à la négociation de Schonbrunn. Il eût été difficile de faire admettre la cession de la Galicie au duché de Varsovie, en présence d'un ministre russe qui aurait su que le traité de Tilsit l'interdisait. Peut-être cela eût-il mené à de tout autres arrangements qui eussent conservé l'alliance russe dans toute sa force par un partage des dépouilles autrichiennes, ou qui nous eût donné l'Autriche pour alliée en lui faisant de moins dures conditions.

Laissons là les hypothèses et revenons aux faits. Le traité avait été si peu combiné dans les chances possibles d'une alliance ultérieure, que jusqu'au dernier moment on doutait de sa ratification. Stadion et Metternich y étaient égale-

ment opposés; et je dus prendre après l'avoir ratifié toutes mes mesures pour rentrer en campagne.

Je fais sauter les remparts de Vienne.

Aussitôt que la ratification par l'Autriche me fut connue (22 octobre), je partis de Munich pour Paris, après avoir donné des ordres pour faire détruire les fortifications de Brunn, de Raab, de Gratz, de Vienne et de Spitz. Comme forteresse et comme capitale, j'avais deux fois apprécié l'embarras que Vienne nous eût causé si on l'avait bien défendue, et les grands avantages qu'elle m'avait procurés. Dans le nouveau système où le traité allait jeter l'Autriche, elle ne pouvait être à moi *con amore*, elle ne pouvait que l'être par la terreur: j'avais fait miner tous les bastions de la capitale durant l'armistice; j'en ordonnai l'explosion. Cette mesure jeta les habitants de Vienne dans le plus morne abattement. Ces bastions formaient des promenades délicieuses; ils avaient été jadis la sauve-garde de Vienne; le plaisir et le point-d'honneur se réunirent pour rendre la perte plus douloureuse, plus humiliante. Cette destruction fut plus sensible à l'orgueil viennois que la perte de deux provinces, et elle me fit autant d'ennemis en Autriche que deux guerres malheureuses. Dans la supposition d'une alliance probable, cette mesure était plus impolitique qu'utile, car deux fois Vienne m'avait été plus

avantageuse qu'aux Autrichiens, alors que la monarchie était plus puissante. Mais, je le répète, quand je l'ordonnai, rien n'annonçait la possibilité de cette alliance; les deux appels indirects auxquels je n'avais donné aucune suite, loin d'en être un indice, auraient plutôt indisposé le cabinet de Vienne contre moi, et les sentiments du ministère, comme ceux de l'empereur François, avaient été trop fortement prononcés jusqu'à la fin de septembre pour qu'on pût compter sur un retour aussi subit.

Expédition pour soumettre le Tyrol.

La certitude de la paix m'avait donné les moyens de diriger contre le Tyrol des forces suffisantes pour le soumettre. Le général Drouet (comte d'Erlon) fut chargé d'y pénétrer avec les Bavarois et une division française par le nord et la vallée de l'Inn, tandis qu'Eugène y dirigerait des colonnes de l'armée d'Italie par les vallées de la Drave et par celles de l'Adige. Les trois divisions mises aux ordres de Baraguey d'Hilliers sont destinées à cet effet, et le général Vial marchera par Roveredo pour les seconder.

L'approche de sept divisions ne suffit pas pour abattre ces fiers montagnards : nos colonnes se concentrent après quelques combats; Wrède, qui est rentré à Inspruck, atteint le Brenner. Baraguey d'Hilliers est à Brixen; mais les colonnes qui veulent pénétrer dans les vallées la-

térales sont assaillies par une multitude fanatisée : deux bataillons sont enlevés à St.-Léonard, nos postes sont assaillis à Silian, à Prunecken, à Brixen, que Baraguey a de la peine à sauver. Il fallut encore appeler la division Durutte de la Carinthie. Cédant enfin à l'évidence, ces braves gens égarés se soumettent partiellement : les chefs, et ceux surtout qui avaient provoqué les massacres des Bavarois, furent jugés et fusillés. Hofer abandonné guerroya encore avec quelques centaines d'hommes, et se réfugia enfin dans les rochers ; mais, trahi et découvert, il fut arrêté et conduit dans les prisons de Mantoue, où il fut également condamné à mort. Si le courage devait être une sauve-garde contre une pareille destinée, certes Hofer y aurait eu des droits : il périt victime des lois de la guerre et d'une impérieuse nécessité.

Cette expédition, qui ne finit qu'avec le mois de janvier, termina la campagne de 1809, si neuve, si extraordinaire et si féconde en grandes leçons. Cette campagne d'Autriche m'avait au reste dévoilé deux grands dangers, et prouvé tout ce que ma position avait d'aventureux au milieu des intérêts, des passions et des ambitions déçues de toute l'Europe. Le foyer de la résistance n'était pas seulement en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Prusse, en Allema-

gne, à Rome, en Hollande; il avait des ramifications en France. Plusieurs avis me signalaient le mécontentement et l'ambition de Talleyrand et de Fouché : celui-ci avait pris dans le conseil un ascendant qui ne fit qu'accroître lorsqu'on me crut embarrassé dans l'île de Lobau. Il avait même pris sur lui de lever les compagnies d'élite de gardes nationales dans plusieurs départements sans attendre l'autorisation du conseil de l'empire (composé des ministres et des grands dignitaires sous la présidence de Cambacérès), disant que si je donnais du lustre à la France, la France devait prouver que ma présence n'était pas nécessaire pour repousser l'ennemi. Vérité patriotique sans doute, mais dont l'expression était tout à fait intempestive, inutile, et accompagnée d'une mesure illégale et factieuse.

J'ai dit quelques mots des opérations de Wellington en Espagne, il est temps de retourner dans ces contrées, où la guerre n'avait pas été moins fertile en événements que sur le Danube.

CHAPITRE XV.

Opérations en Espagne, en Suède et en Turquie en 1809. Soult est chassé du Portugal par Wellington. Ney évacue la Galice. Batailles de Talavera, d'Almonacid, d'Ocana, de Maria, de Béchité et de Valsch. Belle défense de Gironne.

En quittant les rivages ensanglantés de l'Ebre pour nous transporter sur ceux du Danube, nous avons laissé St.-Cyr sous Tarragone, à peu près cerné par la population de la Catalogne; Junot, au milieu des décombres de Saragosse, cherchant à calmer l'Arragon; Joseph, avec la réserve à Madrid; le corps de Mortier en route de Saragosse pour le joindre; Victor et Sébastiani gardant la ligne du Tage; Ney occupant la Galice; Soult en marche sur le Portugal; la division Lapisse à Salamanque; celle de Kellermann à Valladolid; d'autres divisions détachées, occupant et organisant la Biscaye, la Navarre, la Castille et Léon.

J'ai déja développé les motifs qui me déterminèrent à envoyer Soult en Portugal après la défaite de l'armée anglaise de Moore, les chances que je m'en promettais pour soumettre ce

royaume et tirer vengeance de l'affront de Vimiero, les mesures plus que vigoureuses que le prince régent et le conseil exécutif qu'il avait institué se disposaient à m'opposer; enfin, les dispositions prises par les Anglais restés à la garde du royaume sous les ordres du général Craddock.

Soult ne peut passer le Minho à Tuy et remonte jusqu'à Orense.

Après avoir remis la Galice aux troupes du maréchal Ney, Soult se dirigea sur Tuy pour y passer le Minho. Les pluies abondantes qui fondent sur la Galice la moitié de l'année avaient enflé le fleuve, et la marée, remontant jusqu'à cette ville, en augmentait encore la largeur; l'ennemi avait retiré toutes les barques, et le voisinage de la place de Valenza ajoutait à la difficulté de l'entreprise. Soult dut donc renoncer à ce projet, et laisser le gros de son matériel à Tuy pour remonter vers Orense.

La Romana avait fait insurger ces provinces, et son corps semblait disposé à les défendre. Après l'avoir culbuté à Ribadavia et à Monterey, le maréchal s'avança sur Chaves, l'emporta et y fit 2000 prisonniers.

Premiers succès à Chaves et à Braga.

Les généraux Anglo-Portugais, non moins alarmés de la marche de Victor sur le Tage que de l'approche de Soult, s'étaient concentrés entre Leyria et Abrantès pour achever l'organisation des troupes de ligne à la solde anglaise,

et des milices régulières levées par le Portugal. La défense des montagnes de Tra-los-Montes fut abandonnée aux masses insurgées sous le général Freyre et à la division de Silveira. Au nombre de ces exaltés figurait un bataillon de séminaristes formé par l'évêque de Braga. Une anarchie effroyable régnait dans ces rassemblements : tous accusent les chefs qui ont laissé entrer les Français et prendre Chaves ; une foule de paysans forcenés se jettent sur le général Freyre et le massacrent, ainsi que ses aides-de-camp, le commandant du génie, et même le corrégidor de Braga, accusé de tiédeur ou de connivence avec nous. Le commandement en chef de cette multitude est décerné à un colonel hanovrien, étonné lui-même de cette effervescence populaire, et à qui il ne reste d'autre moyen que de se soumettre, en acceptant une bataille que ces fanatiques demandent à grands cris. Il attend Soult sur les hauteurs de Lanhozo et de Carvalho d'Este en avant de Braga, où il est assailli, culbuté et mis en déroute le 20 mars. Nos troupes eurent la générosité de faire des prisonniers, après avoir trouvé plusieurs des nôtres mutilés avec une barbarie révoltante. Tous les habitants de la jolie ville de Braga avaient pris la fuite au nombre de 25 mille.

Assaut d'Oporto.

L'armée s'avança, le 26, jusque devant

Oporto. Cette grande et riche cité était devenue le point de réunion des insurgés : près de 50 mille s'y étaient rassemblés en armes sous les ordres de l'évêque, ayant deux généraux pour lieutenants. Les environs de la ville se composent d'une multitude de petits mamelons qui en rendent le coup d'œil agréable. Ces hauteurs avaient été hérissées de redoutes sous la direction d'ingénieurs anglais et portugais, et 200 pièces de canon en garnissaient les remparts. Passer outre, en laissant une telle ville derrière soi, n'eût été faisable qu'autant qu'on eût opéré de concert avec Victor pour agir à jour fixe contre l'armée régulière anglo-portugaise dans la vallée du Tage. Mais comme rien de semblable n'avait été concerté, Soult sentit qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de se rendre maître d'Oporto et d'en brusquer l'attaque de vive force.

Les milices et les insurgés étaient si exaspérés, qu'ils avaient encore mis en pièces un de leurs chefs, et que, pour recevoir un parlementaire, les généraux portugais durent user de subterfuge. Soult les exhortait à sauver la ville de toutes les horreurs inséparables d'un assaut ; mais tandis qu'on parlementait, le général Foy était enlevé devant sa division par un indigne stratagème. On fut forcé de le jeter en prison

pour le soustraire à la rage de la populace, dont il avait déjà éprouvé les plus cruels traitements au mépris de son escorte.

Le maréchal, certain par le rejet de ses propositions que la force seule en déciderait, ordonne l'assaut pour le 29 mars. Trois colonnes enlèvent les redoutes du centre et des deux ailes, une quatrième contient les Portugais sortis de la ville. On tire des maisons et des traverses qui coupent les rues : nos troupes franchissent tous les obstacles et pénètrent jusqu'au superbe pont de bateaux, où l'armée de l'archevêque se précipite pêle-mêle avec les habitants. Un ponton seul se rompt sous le poids des fuyards ; on le raccommode, nos troupes s'élancent sur les batteries opposées, enlèvent le couvent de la Serra, et l'ennemi dispersé s'enfuit jusqu'à Coimbre.

On s'est beaucoup plus apitoyé sur le sort des fanatiques habitants, qui fusillaient nos troupes de leur fenêtres et de leurs toits, que sur celui de nos braves soldats que de justes représailles avaient exaspérés. A un carnage de six heures succéda un moment de pillage, qui n'est que trop ordinairement le prix d'une pareille résistance : cependant nos soldats, loin d'outre-passer ce que leur permettait le droit de la guerre, montrèrent encore de la modération.

Ce fait d'armes, l'un des plus beaux de cette

guerre, nous procura un butin immense, 197 bouches à feu, et une grande quantité de munitions. On ne fit que 300 prisonniers.

Dans tout autre pays, une seconde victoire pareille eût décidé de Lisbonne et du Portugal: ici, un succès ne faisait que mettre dans la nécessité d'en remporter un nouveau: L'embarras inextricable des vivres vint bientôt assiéger les vainqueurs, prêts à mourir de faim au milieu du plus beau pays de l'Europe. Premiers soins de Soult.

Soult fit tous ses efforts pour rétablir l'ordre et réorganiser une administration; mais comment l'espérer dans un pays livré à toutes les fureurs de l'anarchie, où un général portugais faisait massacrer arbitrairement un corrégidor pour avoir fait sa soumission au maréchal?

Le premier soin de Soult fut d'envoyer soumettre Valenza et dégager Tuy, où le brave général Lamartinière avait été bloqué avec tout le matériel par les bandes fanatisées sous les ordres de l'abbé Contho, secondées de quelques milices portugaises. Le général Heudelet, aidé des dragons de Lorges, parvint heureusement à s'emparer de Valenza, bonne place qui lui ouvrit ses portes sans coup-férir. Il effectua ainsi sa jonction, et parvint à ramener ce précieux convoi. Viana et les places du Minho furent soumises, et le pays pacifié pour l'instant.

Victoires de Médelin et de Ciudad-Real.

Mon départ d'Espagne n'avait pas d'abord paru apporter un changement défavorable à nos affaires dans la péninsule : la veille même du jour où Soult triomphait à Oporto, Victor préludait à cette victoire, de manière à me faire espérer la réussite de son entreprise. Débarrassé à Uclès de l'armée dite d'Andalousie, Joseph avait laissé à Sébastiani le soin de la contenir, tandis que le premier corps établi aux environs d'Almaraz sur le Tage était opposé à l'armée de Cuesta ou d'Estramadoure. Mon plan était de faire descendre ce dernier corps par la vallée du Tage, pour seconder la marche de Soult sur Lisbonne, me flattant que les victoires d'Almonacid et d'Uclès auraient mis les armées espagnoles hors d'état de s'y opposer.

Ce calcul fut déçu; la junte suprême mit toute l'activité possible à réorganiser l'armée de Cuesta, vieux général d'un talent médiocre, mais doué de présence d'esprit, de courage et de ténacité. Enhardi par l'inaction de nos troupes derrière le Tage, Cuesta vint s'emparer d'Almaraz, dont il fit sauter le pont. Son audace se borna là; il prit une ligne défensive derrière le fleuve.

Le duc de Bellune, ayant réuni les moyens nécessaires, franchit enfin le Tage, et Cuesta se retira derrière la Guadiana par Medelin. Victor le suivit, passa la rivière à Merida, et la remonta

pour aller à sa rencontre. Elle eut lieu vers Mengabriel, en arrière de Medelin, et fut une des plus chaudes de cette guerre, du moins contre les Espagnols. Notre première ligne ayant été un instant ramenée, ce succès éphémère exalta la jactance de l'ennemi, qui, bientôt chargé par les divisions Leval, Ruffin, et Villate, secondées à gauche par la cavalerie du redoutable Lasalle et à droite par celle de Latour-Maubourg, fut enfoncé de toutes parts. La déroute devint d'autant plus complète que, menacé par sa gauche, Cuesta ne pouvait tenir perpendiculairement à la Guadiana, sans être débordé et jeté à la rivière. Nos troupes, exaspérées par les insultes que l'ennemi un instant victorieux leur avait prodiguées, ne voulurent d'abord point donner de quartier. Près de 6 à 7 mille hommes tués ou blessés jonchaient le champ de bataille, et 5 mille furent faits prisonniers. Nous payâmes assez cher ce succès; qui ne nous coûta pas moins de 4 mille hommes hors de combat.

La veille même de cette glorieuse journée (27 mars), Sébastiani marchait au duc de l'Infantado, le battait complètement à Alcala-Real, et le forçait à chercher un refuge dans la Sierra Morena, où le duc remit bientôt son commandement pour se rendre à Séville.

Les Espagnols étaient vaincus, mais ils renais-

saient promptement de leurs cendres; une partie des prisonniers, favorisés par les habitants, échappaient à la surveillance des escortes; d'autres, enrôlés par Joseph, décampaient rejoindre leurs drapeaux. La junte pressait des levées volontaires ou par la voie du sort pour remplir les cadres de ses régiments de ligne. Dès la fin d'avril, Cuesta avait de nouveau réorganisé environ 30 mille hommes, et Victor, cantonné entre le Tage et la Guadiana, se trouvait embarrassé de s'engager sur Abrantès contre les Anglo-Portugais, tandis qu'une armée plus forte que la sienne, débouchant de Badajoz sur Alcantara, viendrait l'assaillir en queue: bien lui en prit; car, s'il eût exécuté mes ordres, il était perdu.

Position difficile de Soult en Portugal.

Soult, rejoint à Oporto par le matériel qu'il avait été forcé de laisser à Tuy, s'appliquait à ramener les habitants de la province de Minho. A force d'ordre et de fermeté, il parvint en partie à ses fins. On assure que pour mieux réussir, il imagina de se faire déclarer souverain du Portugal, également indépendant de la France et de l'Angleterre; du moins est-il certain que des proclamations de son chef d'état-major le firent entendre à l'armée. Si ce projet a réellement existé, il faut supposer, pour le jugement et le patriotisme de Soult, que ce n'était qu'un moyen de se créer un parti en Portugal: l'idée de faire

le second Dumouriez, sous mon règne, serait trop absurde pour la lui prêter.

Quoi qu'il en soit, Soult attendait pour marcher sur Lisbonne d'être joint par son frère, qui lui amenait 4 à 5 mille convalescents d'Astorga; de recevoir des nouvelles du corps de Victor, chargé de faire une diversion sur le Tage; et de la division Lapisse, qui devait marcher par Almeida. Il espérait alors parvenir dans la capitale, et s'y maintenir jusqu'à ce que je pusse aviser aux moyens de le soutenir. Mais mon départ pour la France, la guerre qui venait d'éclater avec l'Autriche et les mesures des Anglo-Portugais, le tirèrent bientôt de cette illusion.

Ney et Victor ne peuvent le seconder.

Les corps dont la coopération eût été indispensable pour favoriser sa conquête ne purent agir. Victor, comme on vient de le dire, craignit avec quelque raison de s'enfourner en Portugal. D'un autre côté, Ney, chargé de soumettre et d'organiser la Galice, de garder la Corogne et le Ferrol, avait assez à faire, avec 18 mille hommes, à couvrir une côte de 100 lieues et un royaume tout entier depuis Orense à Ribadeo. Il avait à sa gauche la population insurgée de l'évêché d'Orense, à la droite, La Romana tenait les Asturies, où il avait filé après la retraite de Moore, et où il s'était renforcé par les levées de cette province.

L'occupation des Asturies devenait une opération importante; car les Anglais en avaient fait le dépôt général où ils versaient à pleines mains les objets d'armement et d'équipement destinés à l'armée espagnole et aux milices qu'on levait dans toutes les provinces du Nord, malgré la présence de nos baïonnettes.

Ney était le seul à portée de les soumettre; mais s'il y eût conduit son corps entier; alors, toute la Galice restant ouverte à l'insurrection, les garnisons de la Corogne et du Ferrol eussent été compromises. S'il n'y allait qu'avec la moitié de ses forces, il pouvait essuyer un échec qui eût tout perdu; et même, en cas de succès, il n'aurait pu qu'y faire une promenade inutile, n'ayant pas les moyens d'occuper la province. Ce fut une faute de ne pas avoir mis sous les ordres de ce maréchal toutes les troupes de Biscaye et de Castille, afin qu'il pût du moins combiner de lui-même quelques mouvements concentriques pour tomber sur les corps organisés de l'ennemi, et balayer les provinces qu'il avait derrière lui. Il y avait assez de troupes de Bayonne à Astorga pour y réussir, mais elles manquaient d'unité; il en résulta que Ney ne put ni aller à Oviedo, ni seconder l'armée de Portugal.

Soult, ainsi abandonné à ses seules ressources, se voyait, comme Junot, à peu près investi dans

ce royaume où un orage menaçant s'amoncelait de toutes parts. Il n'avait qu'écarté les obstacles pour percer jusqu'à Oporto. Déja Silveyra, reparaissant sur ses derrières, avait enlevé Chaves et rassemblait des forces menaçantes sur le Tamego. Le général Boutheilo reprenait Braga, et infestait tout le pays entre Minho et Douro. Semblables aux flots de la mer sillonnés par un vaisseau de haut-bord et bientôt refermés sur son passage, les insurgés resserraient nos troupes et réduisaient l'armée à la possession du terrain sur lequel elle campait.

Le parti qui avait osé se rallier à nous et émettre même un vœu en ma faveur contre la maison de Bragance, était le plus éclairé, mais il était peu nombreux. La présence de Silveyra sur le Tamego et jusque vers Chaves ne devait pas manquer de rallumer l'incendie dans le pays que nous occupions. Il importait de se débarrasser de lui pour consolider l'ouvrage de la pacification. Les généraux Delaborde et Loison furent chargés de l'attaquer à Amarante, où il avait réuni 12 mille hommes. Le pont en pierre était retranché, et le corps, placé sur des hauteurs formidables, disputait le passage impraticable partout ailleurs, à cause des rochers escarpés qui en bordent les rives. Des tentatives mal dirigées pour enlever ce pont ne purent

Combat d'Amarante.

réussir; Loison perdit un temps précieux jusqu'au 2 mai, qu'il fit sauter les retranchements et culbuta l'ennemi.

Sans doute les Anglo-Portugais avaient profité de douze jours de délai pour achever leur organisation; mais c'est une erreur de croire que cette circonstance décida de l'expédition. Craddock et Beresford avaient 30 mille hommes de bonnes troupes à opposer à Soult, qui, forcé de garder Oporto, n'eût pu paraître qu'avec 18 mille Français à Coimbre.

Wellington descend de nouveau en Portugal.

Des obstacles plus sérieux vinrent ruiner toutes mes espérances. L'Angleterre, loin de se décourager par le mauvais succès de l'expédition de Moore, ne sentit que plus vivement la nécessité de soutenir la péninsule et de délivrer le Portugal. Encouragée par le résultat des mesures plus qu'énergiques ordonnées à son incitation par le prince régent, elle résolut de les seconder de toute sa puissance. Toutes les ressources que le perfectionnement des arts mécaniques donnait pour accélérer la confection des armes et des munitions, étaient mises en jeu. l'Angleterre ressemblait aux forges de Vulcain, qui remplissaient l'Europe de foudres de guerre. Le cabinet de St.-James ne s'en tenait pas à ces secours, il fit partir pour Lisbonne, le même Wellington qui avait triomphé de Junot à Vimiera, et dont

les talents et surtout la fortune devaient donner une direction funeste à cette guerre.

Wellington, descendu avec un renfort de troupes anglaises le 26 avril à Lisbonne, faisait de son côté tous les préparatifs pour fondre sur son adversaire, en profitant de tous les avantages que le pays lui offrait pour lui couper la retraite. Il rassembla 20 mille Anglais à Coimbre, et s'avança sur la Vouga pour fixer Soult vers Oporto; tandis que Beresford, à la tête de l'armée portugaise, passerait le Douro vers Lamego, et prendrait la direction de Chaves, secondé par le corps de partisans de Wilson. Le plan était bien conçu et les forces tellement disposées, qu'il devait réussir. L'avant-garde sous l'intrépide Franceschi, assaillie à l'improviste à Grijon et presque enveloppée, parvint par sa présence d'esprit à regagner Oporto sans échec notable.

La position de Soult était critique: des bruits vagues annonçaient la tempête, mais il n'avait toutefois aucun renseignement certain; car si le secret était bien gardé par les insurgés espagnols, il l'était bien plus en Portugal. Informé néanmoins le 8 de l'arrivée de Wellington à Coimbre, il songea à réunir les détachements épars dans la province, pour s'apprêter au combat ou à la retraite. La nouvelle de la guerre d'Autriche avait ébranlé le moral de son armée. Chacun

découvrait l'abîme ouvert sous ses pas au fond du Portugal, et voyait au contraire la gloire ainsi que les récompenses uniquement réservées pour l'armée d'Allemagne. La guerre de tous les jours contre un pays insurgé n'est pas l'affaire du soldat français ; brave, mais, confiant et peu propre à ce genre d'hostilités, il en était obsédé. Outre cela, il faut l'avouer, de grands triomphes obtenus en peu d'années avaient fait négliger les détails du service de campagne ; chacun se relâchait et croyait avoir rempli ses devoirs en combattant en brave.

Enfin, pour mettre le comble à ses anxiétés, Soult fut instruit par le complot d'un major d'Argenson, qu'il y avait dans l'armée un parti de factieux qui communiquait avec l'étranger. Il résolut alors de rassembler son armée derrière le Tamego, pour la rapprocher de la division Lapisse et d'Almeida. Loison en fut prévenu à Amarante ; Lorges reçut l'ordre d'évacuer la province de Minho et de se diriger sur cette ville ; mais il ne pouvait s'y réunir que le 15 mai. Soult, après avoir rallié son avant-garde, porté la division Mermet en intermédiaire avec Loison, rompu le pont du Douro et retiré les bateaux à la rive droite, espérait bien tenir jusque là à l'abri du fleuve : il fut bientôt désabusé.

Il surprend Soult à Oporto.

Wellington, ayant passé la Vouga le 11, s'a-

vança en trois colonnes sur le Douro. La division Murray dut le passer à deux lieues au-dessus; celles de Paget et de Hill au centre à Villanova, la gauche sur les quais mêmes d'Oporto. Des intelligences avec les habitants procurèrent quelques barques qu'on gardait mal. Le général Paget, parvenu sans être aperçu à la rive droite, se jeta dans un grand bâtiment, où il s'établit pour protéger le passage successif de plusieurs bataillons sous le général Hill. Soult, trompé par les rapports des généraux et la négligence des avant-postes, était tranquille à Oporto, où l'alarme fut bientôt répandue. Les bateliers portugais en profitèrent pour s'évader avec leurs barques et aller chercher la gauche des Anglais. Soult partit d'Oporto avec la division Delaborde. Il aurait pu prendre la route directe de Braga; mais la nécessité de se rallier à la division Mermet et à celle de Loison, dans la direction d'Amarante, le détermina à s'ouvrir ce chemin. Il rencontra les colonnes de Paget et de Hill prêtes à déboucher sur la route. On tomba sur elles, et on les repoussa assez loin pour faciliter l'écoulement successif des troupes, qui prirent le chemin de Penafiel et de Valisa.

Retraite difficile de Soult.

Cette surprise devait être d'autant plus funeste à Soult, que toutes ses dispositions tendaient à se replier sur le corps de Loison à Amarante,

et que déja ce poste décisif n'était plus en son pouvoir. Repoussé à Pavoa, le 10, par les corps de Beresford et de Silveyra, Loison avait négligé d'en rendre compte, et avait même décampé dans la nuit du 12 d'Amarante sur Guimarens.

L'armée était déja pleinement engagée sur le chemin d'Amarante, quand elle apprit cette nouvelle foudroyante. Un seul moyen pouvait la sauver; c'était de jeter tout le matériel et les bagages dans la Souza, et de gagner en toute hâte Guimarens, par un sentier qui n'est pratiqué que par les pâtres. Soult se décida franchement à ce grand sacrifice, et eut le bonheur de rejoindre Loison. Il ne se trouvait pas encore hors d'embarras; car il était probable que Wellington, en filant sur la route directe d'Oporto à Braga, arriverait dans cette ville avant les Français. Dès lors, il ne valait pas la peine de compromettre le salut de l'armée pour sauver 10 à 12 pièces de canon qui restaient au général Loison. Soult se dirigea donc à travers les montagnes sur le même champ de Lanhoso où il avait battu les Portugais le 20 mars, et où il rejoignit ainsi la grande route avant les Anglais. Cette résolution désespérée le sauva. Il continua sa marche sur Salamonde et Ruivaens; mais, instruit que le pont était coupé et gardé par de l'infanterie, que

de gros partis ennemis battaient les environs de Chaves où Beresford se dirigeait, il résolut de se jeter dans les montagnes de Montalègre. Les difficultés inouïes de ce pays n'étaient plus un obstacle pour des troupes déja débarrassées de tout attirail. Après avoir forcé le pont presque inexpugnable de Misarella près de Villa de Pons, Soult parvint à Montalègre. Les précipices affreux au milieu desquels il fallut enlever successivement deux ponts, gênaient la marche au point qu'on coupa les jarrets à tous les chevaux de bât et mulets pour alléger encore le peu d'équipages qui restaient. L'armée ne rencontra plus d'obstacle jusqu'à Orense, seulement elle fut harcelée par 3 à 4 mille Anglo-Portugais jusqu'à Allariz; mais elle ne pouvait faire halte dans un pays si misérable, sous peine d'être affamée, atteinte à son arrière-garde, et devancée par Monterey et Abemides.

Soult débloque Lugo.

Quelque désastreuse que fût cette retraite, Soult dut s'estimer heureux d'en être quitte pour du canon et 2 mille hommes perdus dans les combats successifs depuis Oporto. A la vérité, il arriva à Lugo dans un état bien plus pitoyable encore que celui dans lequel Moore avait traversé cette ville six mois auparavant. Soult y trouva l'armée de La Romana qui bloquait la

brigade Fournier, pendant que Ney envahissait les Asturies.

Ney envahit les Asturies.

Inquiet en effet de ne recevoir aucune nouvelle du 6e corps depuis quatre mois, j'avais prescrit à Kellermann de partir d'Astorga pour communiquer avec lui par Lugo, et de concerter ensemble la soumission des Asturies et la défaite de La Romana. D'après ces dispositions, Ney était parti de Mondonedo avec la moitié de son corps, pour y entrer du côté de l'ouest, tandis que Kellermann marcha par Léon sur Oviedo, en franchissant la haute chaîne de montagnes qui prolonge les Pyrénées. La division Marchand garderait seule toute la Galice. A l'instant où Ney forçait vaillamment le passage de la Navia et entrait victorieux à Gijon et Oviedo, La Romana, craignant de se commettre avec lui, trouva plus convenable de venir prendre sa place en Galice. Nos mouvements étaient si bien signalés à l'ennemi, et les siens étaient si impénétrables, qu'il fila, pour ainsi dire, à la vue de nos colonnes en marche pour aller le chercher à Oviedo, et qu'il tomba sur Lugo au moment où l'on s'y attendait le moins (1).

(1) Quand nos troupes filaient sur une route, leurs flanqueurs couraient sur les hauteurs les plus voisines, mais ne pouvaient beaucoup s'éloigner. Ils découvraient ordinaire-

Le brave 6.e se défendait vaillamment dans cette ville pour attendre le retour de Ney; quand Soult vint le délivrer. Cette apparition fut d'autant plus heureuse, que les divisions de Carrera et de Morillo avaient attaqué à Caldas de Rey le général Maucune, s'étaient emparées de St.-Jacques, et menaçaient la Corogne. Le retour de Ney et sa jonction avec Soult vers Lugo purgèrent en peu de jours la Galice de l'ennemi.

Différends entre Soult et Ney.

Ces difficultés, pour être reculées, n'étaient pas vaincues. Soult avait repris des armes, des munitions et quelques pièces légères dans les arsenaux de Galice; mais La Romana se trouvait à Orense, et il était probable que l'armée anglo-portugaise marcherait ou sur Almeida, ou sur le Tage; il était urgent de la chercher. Soult et Ney convinrent d'agir de concert : le premier s'en fut à travers les montagnes du Val-d'Ores jus-

ment sur le rideau le plus voisin de nombreux groupes qu'on prenait naturellement pour les habitants, puisque ceux-ci décampaient toujours à notre approche. Couverte par ces éclaireurs paysans, une armée espagnole pouvait filer par une vallée latérale à celle que nous suivions, sans que nous pussions nous en douter. C'est ce qui arriva ici; La Romana fit avec Ney un véritable *chassez-croisez*. Il fila à une lieue de ses colonnes, et fit assaillir nos cantonnements paisibles de Lugo et de St.-Jacques. Cet avantage seul est incalculable à la guerre.

qu'à Zamora sur le Douro, afin d'avoir des nouvelles de Joseph, et de s'opposer aux Anglais, s'ils débouchaient par Almeida. Ney, de son côté, avait refoulé la Carrera et Morillo sur Vigo; mais supposant à tort que Soult était convenu avec lui de rester vers Orense, il ne comprit rien à sa disparition (1). Se voyant seul en Galice, entouré d'ennemis et inquiet de ce qui se passait du côté de l'armée victorieuse de Wellington, Ney crut devoir prendre sur lui de marcher sur l'Estramadure. C'était une résolution prématurée, mais naturelle dans sa position. On portait à 45 mille hommes l'armée anglo-portugaise; Cuesta et Vanegas en commandaient deux autres qui comptaient ensemble plus de 60 mille combattants. Le roi n'avait autour de Madrid que 40 mille hommes : il serait battu, chassé de sa capitale par 100 mille alliés, si l'on n'allait à son secours. Ney, à cet effet, résolut de quitter la Corogne, où il éprouvait de grands obstacles à subsister. Il dut lui en coûter de se retirer ainsi sans y être forcé, et d'abandonner les établissements maritimes du Ferrol; il céda aux sollicitations de tous les hommes prudents qui

Évacuation de la Galice.

(1) Soult n'avait fait que ce qui avait été convenu, et Ney était dans l'erreur. Ce mal-entendu accéléra la perte de la Galice.

possédaient sa confiance (1). La bataille de Talavera prouva qu'il ne s'était pas beaucoup trompé dans ses calculs. Il faut ajouter à cela que Ney connaissait la bataille sanglante d'Essling, la position difficile où je me trouvais dans l'île de Lobau, et cette considération lui parut assez puissante pour le déterminer. Il ne vit que le salut de l'armée, de son corps, et de Madrid même. Il crut manœuvrer en habile général, en concentrant nos forces, qui ne pouvaient pas recevoir d'ordre du roi; car les divisions de La Romana, patrouillant sans cesse dans les défilés de Val-d'Orez et de Villa-Franca, il n'eût pas fallu moins de 4 mille hommes pour lui porter une dépêche. Ney opéra donc une concentration; et l'ennemi qualifia sans pudeur de retraite désordonnée, ce qui n'était qu'une manœuvre volontaire et fondée sur les principes de la guerre. Sa retraite ne lui coûta pas un soldat ni même un malade; parti le 22 juin de la Corogne, il arriva le 8 juillet à Astorga dans le meilleur ordre. Si la Galice n'avait pas été constamment exploitée par les insurgés, même pendant notre

(1) Ney consulta à la vérité ses généraux; mais il leur fit un mystère de la convention qu'il avait faite avec Soult, dont il présentait la disparition comme un motif d'inquiétude et de danger, tandis qu'elle était convenue.

occupation, il est certain que la résolution de Ney aurait eu un côté déplorable; mais, en quittant cette province, elle n'en fut ni plus ni moins au pouvoir de la junte, qu'elle ne l'était auparavant. Ce départ du 6e corps pour l'Estramadure pouvait donner les moyens d'écraser Wellington sur le Tage, et, sous le rapport militaire, il ne méritait que des éloges, la politique seule lui en fit un reproche. Je trouvai moi-même que Ney avait quitté trop légèrement la Corogne et le Ferrol. Son chef d'état-major lui avait proposé de jeter six bataillons dans ces places importantes, de partir avec tout le reste pour Astorga, et de revenir, si le roi n'avait pas besoin de son secours contre Wellington. Ney, trop attaché à ses braves de Friedland, et ne comptant plus revenir, ne voulut pas compromettre le salut de ces bataillons, et refusa. Ce fut un malheur, car il est certain que les corps de Mortier et de Soult auraient suffi à Joseph pour repousser Wellington en Portugal, et Ney aurait pu retourner en Galice. Toutefois, isolé dans ce royaume, séparé du reste de l'armée par un coupé-gorge de 40 lieues, ayant à sa gauche La Romana, à sa droite les Asturiens, il n'aurait pas pu y tenir plus de six mois.

Wellington s'avance sur Madrid.

De son côté, Wellington n'avait pas jugé à propos de se morfondre dans les montagnes de

Chaves, à la poursuite de Soult; il revint de Braga sur le Tage. Après avoir séjourné plus d'un mois à Abrantès pour convenir de ses faits avec les Espagnols et achever ses préparatifs, il s'avança vers Alcantara et Oropeza, où il effectua, le 20 juillet seulement, sa jonction avec Cuesta, qui avait réuni l'élite des forces espagnoles au nombre de 37 mille hommes, dont 8 mille de cavalerie. Leur but était de marcher en commun sur Madrid où Vanegas se porterait avec 20 mille hommes par Tolède et Aranjuez (1); en même temps le colonel Wilson, avec son corps léger, s'avancerait en partisan dans la direction de l'Escurial et de Naval-Carnero, pour menacer la ligne de communication de Joseph avec le Nord de l'Espagne. Les Portugais sous Beresford marcheraient vers Almeida, et de concert avec le duc del Parque, qui commandait autour de Ciudad-Rodrigo, ils occuperaient les Français sur le Douro et à Salamanque.

L'opération était habilement conçue. Il était naturel de penser que dans un pays où nous ne

(1) Il y a dix versions différentes sur la force de ce corps, que les uns estiment à 30 mille hommes, et que le colonel Jones porte à 15 mille. En prenant le terme moyen, nous serons près de la vérité.

savions jamais ce qui se passait hors de la vue de nos camps, Wellington tomberait sur nos corps isolés, et paraîtrait victorieux dans Madrid avant qu'aucune mesure efficace pût être prise. Le succès de ce plan eût été plus certain, si on l'avait exécuté dès la fin de juin; mais Wellington ne commandait pas aux Espagnols, et il fallait concerter les mouvements avec deux généraux et la junte, ce qui n'était par l'affaire d'un jour.

La discorde ne tarda pas à se mettre entre des chefs si différents. Comme il arrive ordinairement entre deux armées qui ne s'accordent pas, chacun prétendit avoir raison. S'il faut en croire les versions espagnoles, le plan primitif était de tomber sur Victor avant qu'il ne pût joindre Joseph, et Wellington, au lieu de brusquer l'opération, s'arrêta lorsqu'il eut opéré sa jonction avec Cuesta. Ils reprochent aussi au général anglais d'avoir paralysé le corps de Vanegas en le faisant filer derrière le Tage jusque sur Tolède, au lieu de le diriger par Arganda droit à Madrid, ce qui, selon eux, eût empêché Sébastiani de joindre Victor.

Les historiens anglais affirment, au contraire, que Wellington voulut attaquer aussitôt après la jonction, et que Cuesta lui opposa des difficultés. Il est constant néanmoins que Victor

ayant quitté volontairement l'Alberche à leur approche, afin d'aller se réunir à Sébastiani, l'Espagnol, animé d'une belle ardeur, se mit seul à sa poursuite jusqu'à Torrijos.

La lenteur du général anglais, en cette occasion, m'avait donné une faible idée de son talent et de son caractère. Je lui trouvais de l'aplomb, mais peu de hardiesse : je me trompais, ou les succès lui en ont donné.

Joseph réunit ses forces pour l'attaquer.

A l'approche de l'armée combinée, une fermentation alarmante, preuve trop certaine de la sagesse de l'entreprise, se manifeste à Madrid. Victor à la tête du 1er corps se replie de Talavera sur Tolède. Le roi rappelle Sébastiani d'Aranjuez à Tolède, ce qui peut ouvrir à Vanegas le chemin de la capitale. Joseph en sort avec ses gardes et sa réserve pour réunir ainsi 45 mille hommes : Belliard, avec trois bataillons seulement, est laissé à la garde de Madrid, au milieu d'un volcan prêt à éclater ; il s'établit dans le Retiro.

L'armée quitte Tolède et s'avance sur l'Alberche, laissant 2 mille hommes seulement pour surveiller le mouvement de Vanegas. Tout l'espoir de Joseph repose sur la réunion des corps de Soult, de Mortier et de Ney, auxquels l'ordre est donné, le 22 juillet, d'arriver à la hâte sur Plasencia. De cette opération importante

dépend le sort de la campagne. Joseph, aveuglé et contre tous les principes de la guerre, se décide à prendre seul l'offensive, avant de pouvoir compter sur la coopération des 50 mille hommes amenés par Soult. Il devait plutôt se replier obliquement vers le nord dans la direction des sources de l'Alberche, pour engager l'ennemi à le poursuivre, et revenir ensuite impétueusement sur lui, dès que les deux armées pourraient entrer en action de concert. Joseph et le maréchal Jourdan, entraînés, dit-on, par Victor, prirent l'absurde résolution de marcher à Wellington et de l'attaquer. La crainte de découvrir sa capitale en refusant sa gauche put seule porter mon frère à une pareille résolution.

L'armée passe, le 26, la rivière de Guadarama, et culbute Cuesta qui s'était aventuré à Torrijos; il est ramené derrière l'Alberche. Le 27, l'armée franchit cette rivière à quatre heures du soir, et se trouve au pied de la position ennemie vers le déclin du jour. A peine l'eut-on reconnu que Victor, entraîné par l'importance des hauteurs où s'appuyait la gauche de Wellington, espère les faire enlever à la faveur de l'obscurité, et les fait assaillir par la division Ruffin, en même temps que Lapisse inquiéterait le front de cette aile gauche. Les régiments de Ruffin arrivent successivement sur

le mamelon ; et, reçus par des troupes bien fraîches et disposées, ils sont battus l'un après l'autre.

Ce début était d'un mauvais augure pour le lendemain. Jourdan était d'avis de ne plus risquer bataille avant d'avoir des nouvelles de Soult ; mais Victor, ne respirant que l'honneur de vaincre une armée anglaise, oppose l'impression fâcheuse que cette circonspection produirait sur nos soldats accoutumés à la victoire, et cette pitoyable considération décide mon frère à renouveler une attaque condamnée à la fois par la politique, la raison et les règles de la guerre.

Le seul point accessible de la ligne ennemie étant sa gauche, il fallait du moins rassembler le gros de l'armée et les réserves à notre droite, inquiéter la position de front et la tourner par un vallon assez profond, en soutenant le mouvement général à droite. En nous prolongeant ainsi dans une ligne oblique avec le Tage, nous paralysions la moitié de l'armée ennemie, ou bien nous la forcions à opérer un changement de front et de combattre avec le fleuve à dos. Nous nous basions en cas de retraite sur Avila et l'Escurial ; ce qui nous mettait en communication plus sûre avec Soult. Au lieu de cela, le roi établit ses réserves à sa gauche, près de

Sébastiani, et fit attaquer par des divisions échelonnées, arrivant partiellement et dénuées de soutien, le mamelon où Wellington avait placé ses meilleures troupes et une artillerie nombreuse. D'après ces dispositions, Sébastiani attaqua à notre gauche le point de la ligne alliée où les troupes de Wellington s'unissaient à celles de Cuesta; il donnait ainsi sur la gauche des Espagnols et la droite des Anglo-Portugais. Victor se réserva le soin d'emporter les hauteurs avantageuses, occupées par l'extrême gauche des alliés. Ceux-ci avaient 60 mille hommes : les nôtres n'en comptaient pas plus de 40 mille.

Système de batailles de Wellington.

Wellington a pour système de combat la *défensive-offensive* : il attend son adversaire dans un terrain reconnu, il fatigue les assaillants par son artillerie, et par un feu de mousqueterie meurtrier; puis quand ils sont près de l'aborder, il évite ce moment redoutable, en fonçant lui-même sur eux avec ses moyens réunis. Ce système en vaut bien un autre : il dépend des localités, des troupes et du caractère de son rival. J'ai su aussi recevoir des batailles défensives-offensives à Rivoli et à Austerlitz. Ce système prévalut à Talavera, parce que l'infanterie du 1^er^ corps attaqua successivement une division après l'autre. Nos braves couraient à l'assaut de la position ennemie avec une témérité admirable,

mais qui assurait leur perte : ils arrivaient hors d'haleine et décousus, et la ligne ennemie les foudroyant par des feux de tirailleurs et de pelotons, en avait ensuite bon marché lorsqu'elle les chargeait à la baïonnette. La scène commença par la division Ruffin, qui gravit bravement la hauteur sur le flanc ennemi, tandis que Lapisse donnait vers le centre de cette aile. Nos régiments engagés successivement furent aisément repoussés. Un nouvel effort mieux combiné, mais un peu tardif, fut opéré vers quatre heures avec plus d'ensemble. On fit donner trois divisions vigoureusement : jamais nos soldats n'avaient plus bravement combattu ; mais la difficulté du terrain, l'aplomb et le feu meurtrier des Anglais triomphèrent de leurs efforts.

Pendant cette lutte opiniâtre, Sébastiani avait assailli la droite de l'ennemi ; la division Léval poussait devant elle une division espagnole, lorsque Wellington dirigea sa réserve anglaise pour la refouler. Battue par un feu concentrique meurtrier, et engagée avec des forces supérieures, cette division fut obligée de revenir. On passa le reste de la journée à tirailler sans résultat sur toute la ligne. Victor chercha vainement à prolonger sa droite par le vallon pour déborder Wellington, qui lui opposa ses réserves de cavalerie bien soutenues. Ce mouvement

partiel et tardif ne pouvait plus réussir. La nuit mit fin à cette inutile boucherie. Les armées restèrent en présence le lendemain ; mais Joseph, instruit que Wilson gagnait les environs de Naval-Carnero et menaçait sa capitale, ordonna enfin la retraite. Victor revint, le 29, derrière l'Alberche ; Joseph et Sébastiani marchèrent à Illescas, et jetèrent une division, le 30, à Tolède, menacée par Vanegas. Wellington, quoique renforcé de la division Crawfurt, ne bougea pas de son camp : mécontent des Espagnols, effrayé de ses pertes, il ne voulait rien donner au hasard, et sa circonspection était fort naturelle. Cette bataille releva, au reste, la gloire des successeurs de Malborough, qui, depuis un siècle avait décliné : il fut reconnu que l'infanterie anglaise pouvait le disputer à la meilleure de l'Europe. Notre perte fut de 8 mille hommes tués et blessés ; les alliés en avouèrent 7 mille.

Opérations de Soult, Ney et Mortier pour couper Wellington.

Joseph eut tort de livrer cette bataille, puisque Soult marchait par Plasencia sur Almaraz avec 50 mille hommes, et que Wellington se fût retiré à son approche. Mais dès qu'il se décidait à combattre, il devait laisser à une division de Sébastiani et à 3 mille chevaux le soin d'inquiéter le centre et la droite des alliés ; puis réunir tout le reste de son armée et ses réserves pour assaillir le point décisif et tourner en même

temps la gauche. Peut-être n'eût-il pas réussi, vu la supériorité des alliés et la nature du terrain; mais, si la chose était possible, c'eût été par la manœuvre indiquée et non par aucune autre. Pendant que ceci se passait, Soult cheminait dans la direction de Plasencia. Il n'avait reçu que le 27 juillet l'ordre de ce mouvement; les troupes qu'il devait réunir occupaient le pays jusqu'au Douro, et le 5e corps surtout avait bien du chemin à faire pour arriver à temps. Soult se contenta de laisser un corps volant pour masquer Ciudad-Rodrigo, et sans s'embarrasser des rassemblements de Beresford et del Parque, il s'achemina sur Plasencia où ses colonnes arrivèrent successivement du 1er au 4 août.

Wellington instruit le 1er août de la marche de Soult, mais mal informé de sa force et ne l'estimant que de 12 à 15 mille hommes, se porta d'abord au-devant de lui, tandis que Cuesta resterait avec 25 mille hommes devant Victor, et ferait évacuer 5 mille blessés entassés à Talavera. Retraite des alliés.

Ce faux mouvement et cette division imprudente faillit perdre les alliés. Dans le fait il n'y avait que deux partis à prendre, ou se jeter avec toute l'armée au-devant de Soult et l'attaquer, ou bien se replier promptement derrière le Tage par Almaraz : dans l'un et l'autre cas, il

fallait la porter tout entière sur Casa-Tejada pour dépasser l'embranchement de la route de Plasencia avec le grand chemin de Badajoz. Instruit le 3 à Naval-Moral par un rapport de Cuesta de la force réelle de l'armée de Soult, et du danger auquel celles des alliés allaient être exposées partiellement, Wellington n'osa plus s'aventurer seul sur la route d'Almaraz, et se rabattit de Naval-Moral sur l'Arzobispo, au lieu de pousser jusqu'à Casa-Tejada, afin d'être sûr de sa retraite sur la route du Portugal. Il aurait pu être le 4 août à ce village, où Soult ne se présenta que le lendemain.

L'idée de se rabattre sur l'Arzobispo était bonne dans la supposition que Cuesta tenait encore Talavera; mais celui-ci, persuadé que le général anglais hâterait sa retraite sur Almaraz, avait senti qu'il serait lui-même compromis s'il restait entre Soult et Victor, et résolut de se replier sur Oropesa, afin de suivre Wellington. Ce contre-temps pouvait porter un coup mortel à l'armée combinée, si Victor se dirigeait promptement sur l'Arzobispo : malheureusement il n'en fut rien; le maréchal, instruit trop tard de ce qui se passait, et trop heureux qu'on ne l'attaquât pas sur l'Alberche, après le départ de Joseph, n'osa pas pousser un ennemi supérieur en nombre.

L'armée anglaise faillit payer cher toutes ses hésitations; ses alliés, déja mécontents de l'affaire de Torrijos, lui reprochant de les laisser en prise, repassent en toute hâte le pont de l'Arzobispo, et l'armée combinée se trouve ainsi adossée, le 5, à la montagne impraticable de Guadalupe. Elle eût été perdue, si Wellington n'avait envoyé, en toute hâte, un détachement pour faire sauter le pont d'Almaraz, et rompu derrière lui une partie de celui d'Arzobispo.

Cependant Soult va tenter le passage du Tage, et il importe aux Anglais de sortir du cul-de-sac où ils sont engagés. Ils fraient avec grande peine, à l'aide des paysans espagnols, un chemin à leur artillerie pour rejoindre la grande route de Truxillo. Soult paraît enfin sur le Tage avec ses trois corps; il le passe à gué contre la droite composée d'Espagnols, et Mortier force en même temps le pont de l'Arzobispo contre le centre. Ney doit chercher un gué près d'Almaraz dont le pont est détruit; il manœuvrerait contre la gauche et les communications de Wellington, qu'il devancerait sur la grande route. Mais le gué ne se trouve pas; les Anglais ont le temps d'achever leur chemin de traverse et de se retirer; et les Espagnols, après un vif engagement de leur cavalerie, s'enfuient, les uns sur Naval-Moral de Tolède, les autres sur Deleytosa.

Cet événement acheva de semer la discorde parmi les alliés. Cuesta, dégoûté et trop âgé pour supporter le poids d'un commandement si difficile, le remit au général Eguia, qui se rabattit avec la moitié de l'armée à droite sur Tolède pour seconder Vanegas, tandis que le duc d'Albukerque, avec la gauche, se rallia à Wellington. Celui-ci gagna avec peine Truxillo, d'où il se replia sur Badajoz. Le général Wilson, compromis à Naval-Carnero, eut le bonheur de filer sur les derrières de Soult, où il s'embusqua dans les montagnes de Gridos.

Vanegas est battu à Almonacid.

Joseph, rassuré par la rétraite des ennemis, était revenu à Tolède au moment où Vanegas bombardait cette ville de la rive gauche du Tage, et cherchait à s'emparer du passage; il eut bientôt mis un terme à ses espérances. Le corps de Sébastiani, secondé par la division Dessolles, passe le Tage le 9 août pour punir le général espagnol de son mouvement intempestif; il pousse son avant-garde et l'atteint lui-même, le 11 août, à Almonacid sur la route de Madridejos. On estime l'armée espagnole à 30 mille hommes après les renforts qui l'ont jointe (1). Elle occupe un poste bien

(1) Les uns portent cette armée à 15 mille hommes, d'autres à 36 mille. Il paraît que Vanegas seul en avait 24

choisi; une bonne réserve, appuyée de 40 pièces, couronne des hauteurs formidables, sur lesquelles plane le vieux château d'Almonacid.

Encouragé par l'élan de ses troupes qui demandent l'ennemi à grands cris, Sébastiani veut leur laisser tout l'honneur de la victoire. Sans attendre Dessolles, il dirige son effort sur le mamelon auquel s'appuie la gauche des Espagnols; la division polonaise du prince Sulkoski se précipite de front sur la position que la division allemande sous le général Leval tourne par la droite. Pour favoriser cette attaque, la division française aborde le centre sur le plateau d'Almonacid. Partout la première ligne des Espagnols est enfoncée. Vanegas, pour la dégager, jette sa cavalerie sur le flanc droit de Sébastiani et le déborde. Ce mouvement obtient un succès momentané; mais l'arrivée de la division Dessolles ramène bientôt les chances en notre faveur.

De nouvelles dispositions sont faites pour achever la victoire. Dessolles doit se charger de l'attaque sur le front de la gauche ennemie, que les divisions polonaise et allemande tour-

à 25 mille; nous ignorons s'il fut rejoint par la gauche de Cuesta, après la retraite d'Arzobispo: dans ce cas, il aurait eu au moins 36 mille hommes; mais cela n'est pas certain.

neront; une brigade assaillit la droite pour lui donner le change.

Tout cède à cet effort bien combiné : la position est enlevée; le château et les hauteurs occupés par la réserve espagnole n'arrêtent pas un quart d'heure nos troupes électrisées. Enfin les divisions de cavalerie de Milhaud et Merlin viennent porter la terreur et la mort dans les bataillons espagnols ébranlés. Ils prennent dans une déroute horrible le chemin de la Sierra-Morena, abandonnant 35 canons, 200 voitures, 4 mille prisonniers et autant d'hommes hors de combat. Ce fait d'armes éclatant, qui couronna la campagne de Talavera, devait encourager Joseph; mais déjà il s'était ravi le moyen d'agir comme il aurait pu le faire, en détachant trop tôt le corps de Ney pour remonter vers Salamanque.

Ney bat Wilson et retourne à Salamanque.

Dans sa marche, l'avant-garde de ce maréchal rencontra le partisan Wilson au col de Banos dans les montagnes arides de Gridos. Le général anglo-portugais, malgré une position inexpugnable dont il avait accru les difficultés par tous les moyens possibles, fut écrasé et rejeté avec perte d'un millier d'hommes dans les montagnes de Gata, aux confins du Portugal.

Observations sur ces événements.

Ainsi finit la courte campagne de Talavera, l'un des épisodes les plus remarquables de cette

lutte. Les talents militaires de Joseph n'y brillèrent pas : débarrassé des Anglais qui se réfugient vers Badajoz, mais tourmenté par le danger dont les Espagnols menacent sa capitale, et ne sachant pas profiter de la réunion imposante de cinq corps d'armée qu'il a sous la main, son unique pensée est de renvoyer Sébastiani contre Vanegas et Ney vers Salamanque. Il est vrai que ce dernier point est dégarni, et que Beresford, aidé du duc del Parque, pourrait, s'il était plus entreprenant, former de ce côté quelque tentative dangereuse contre nos communications dans le nord. Mais il faut savoir parfois sacrifier des accessoires quelque importants qu'ils soient, et c'était ici le cas. Si Joseph eût été un peu meilleur général et un peu moins empressé de se remontrer dans son palais, il n'eût pas laissé respirer un seul instant Wellington. Il fallait laisser un corps d'armée à Tolède, et fondre avec les quatre autres sur les Anglais partout où on les trouverait, fût-ce jusqu'à Lisbonne ou à Cadix. Jamais une si belle occasion ne se présenta dans toute la guerre d'Espagne. Un des plus grands regrets que m'ait laissés ma carrière orageuse, c'est de n'avoir pas été présent alors à mon armée sur le Tage. Quand bien même Beresford eût poussé jusqu'au Douro et Vanegas sur Madrid, je m'en serais fort peu

inquiété; ils eussent été trop heureux de s'en tirer sains et saufs après la défaite de l'armée principale.

La nouvelle de ma victoire de Wagram, de l'armistice de Znaïm et la retraite des Anglais sur la Guadiana, consolèrent Joseph de la perte de la Galice et du petit affront qu'il avait essuyé à Talavera; mais il eût été important de ne pas s'endormir au sein d'une victoire négative.

Le maréchal Soult proposa, dit-on, au roi de se diriger sur Lisbonne à marches forcées, à l'instant même où Wellington comptait se remettre vers Badajoz des angoisses qu'il avait éprouvées dans les défilés d'Arzobispo et de Guadalupe. Le moment semblait unique en effet pour prévenir l'ennemi dans la capitale du Portugal, et renverser ainsi tout son système de défense. Mais pourquoi courir à Lisbonne, quand Wellington aurait pu se baser de Badajoz sur Cadix? C'était contre son armée qu'il fallait se diriger avec quatre corps, force suffisante pour l'aborder de front, et manœuvrer en même temps de manière à le couper de sa ligne de retraite. La crainte que Madrid ne restât exposée aux coups des Espagnols l'emporta, aux yeux de Joseph, sur toutes les autres considérations.

Les militaires les plus expérimentés ont été assez généralement d'accord que ce fut le mo-

ment décisif de toute la guerre, et que l'issue en fut malheureuse, parce qu'on l'avait laissé échapper. Il est certain que toutes les conjectures peuvent autoriser cette opinion, principalement si l'on eût réussi à frapper d'un coup mortel l'armée entière de Wellington, avant qu'elle ne regagnât ses vaisseaux; mais s'il fût parvenu à se replier sur Cadix, basé sur une telle place et sur Gibraltar, il aurait pu traîner ainsi la guerre en longueur. Quoiqu'il nous eût été plus facile de le réduire à la défensive dans l'île de Léon qu'à l'embouchure du Tage, il aurait eu néanmoins encore bien des chances pour porter alternativement la guerre avec succès sur l'étendue immense des côtes depuis la Corogne à Tarragone, et la lutte, quoique plus favorable pour nous, n'eût pas été terminée pour cela.

Soult remplace Jourdan.

Tous les partis avaient été mécontents de l'issue de l'expédition sur Talavera. Moins irrité des fautes commises dans cette bataille que de ce qui s'en était suivi, je confiai à Soult les fonctions de major-général de Joseph, espérant qu'il conduirait ses opérations avec plus d'habileté que son prédécesseur.

Le 6e corps est battu à Tamamès.

Arrivé à Salamanque, le maréchal Ney, qui, comme bien d'autres, vivait en mauvaise intelligence avec ses collègues quand il se trouvait

sous leurs ordres, était parti pour la France, ne voulant pas obéir à Soult. Dans son absence, le général Marchand, chargé de commander au 6e corps, était inquiété dans ses cantonnements autour de Salamanque par le corps du duc del Parque (ancienne armée de La Romana), qui, à la faveur de la place de Ciudad-Rodrigo et du voisinage de l'armée anglaise, harcelait sans cesse nos troupes. Marchand l'attaqua, le 16 octobre, à Tamamès, dans une position d'un accès très-difficile, où les efforts de la brave division Maucune, peut-être mal dirigés, ne purent rien contre un ennemi abrité derrière des rochers. A la suite de ce combat, le duc del Parque s'empara de Salamanque.

La sûreté de l'armée ne permettant pas de laisser ce léger succès impuni, le général Kellermann, parti de Valladolid à la tête d'une division de dragons, rejoignit le 6e corps, et fondit le 28 novembre sur le duc del Parque à Alba de Tormès, sans même attendre la réunion de ses forces. L'ennemi, quoique battu, ne put être ainsi entamé, et la nuit le déroba au ressentiment du 6e corps, avide de venger l'affront peu mérité qu'il avait essuyé quelques semaines auparavant.

Arrizaga réunit les armées du midi; il est battu à Ocana.

De son côté la junte de Cadix, mécontente de ce que la dispersion de ses armées avait fait

manquer son projet sur Madrid, ordonna au général Eguia de réunir l'armée de Cuesta avec les débris de Vanegas. Ces forces réunies montaient encore à 50 mille hommes, dont le marquis d'Arrizaga prit le commandement. Fier d'une réunion si imposante, le présomptueux Espagnol crut pouvoir faire à lui seul ce que Wellington n'avait pu opérer. Il s'avance sur Aranjuez; une avant-garde d'élite, précédant de fort loin l'armée espagnole, débouche le 12 novembre dans la plaine d'Ocana et attaque celle de Sébastiani. La cavalerie espagnole ose fondre sur Milhaud, qui l'attire sur le carré d'un régiment polonais dont le feu porte le ravage dans ses rangs. Milhaud se jette alors sur elle à la tête de ses dragons, la culbute, et détruit presqu'en entier les carabiniers royaux, l'orgueil de la Castille. Sébastiani, grace à ce succès, se maintient audacieusement entre Ocana et le Tage, dont il couvre le pont d'Aranjuez en attendant l'arrivée des renforts.

Soult et Joseph, instruits de ce combat, volent à la tête du corps de Mortier au secours de Sébastiani; Victor même a l'ordre de se diriger de Vilamaurique sur Ocana : il doit arriver le 18, et nos troupes suspendent leurs coups pour l'attendre. De son côté l'armée espagnole, réunie à son avant-garde, soit qu'elle voulût prévenir

cette jonction, soit qu'elle prît nos délais pour de la crainte, s'ébranla le 18 au matin pour nous assaillir. La division Leval est obligée de lui céder quelque terrain ; l'ennemi présomptueux passe le ravin à sa suite et s'avance en assez bon ordre. Soult hésitait à se retirer pour gagner du temps jusqu'à l'arrivée de Victor ; mais les troupes étant pleines d'ardeur, et celles de Leval se trouvant trop engagées, tout se précipite à la fois sur l'ennemi, déja enorgueilli d'un mince succès. Le général Senarmont s'avance, comme à Friedland, avec une batterie de 30 pièces et foudroie le front de l'ennemi, que Mortier attaque de son côté. La cavalerie de Sébastiani se jette dans ce moment décisif sur la droite des Espagnols, dont les escadrons, encore terrifiés de l'affaire du 12, restent tranquilles spectateurs de ce mouvement : l'infanterie cherche vainement à se jeter en carrés dans un bois d'oliviers ; elle est partout enfoncée, sabrée ou prise. La division Latour-Maubourg, du corps de Victor, survient dans ces entrefaites, et achève la déroute totale de l'armée ennemie, qui s'enfuit jusqu'à Guardia, laissant sur son passage d'horribles traces de désordre et de confusion. Cinquante canons, trente drapeaux et 20 mille prisonniers, sont les brillants trophées de cette journée, et fournissent à la fois un glorieux et irréfragable

témoignage de la grande supériorité de nos soldats sur l'armée espagnole.

L'ennemi ne se rallia que dans les défilés de la Sierra-Morena, où Joseph, inquiété par la présence de l'armée de Wellington aux confins du Portugal, ne crut pas devoir la faire poursuivre.

Inaction et système de Wellington.

Il est assez remarquable qu'au moment où l'Espagne recevait un échec aussi terrible, Wellington demeurait dans une inaction complète aux confins du Portugal, tandis que les 2^e^ et 3^e^ corps, dispersés depuis le Tage à Salamanque, eussent donné prise à une puissante diversion. On a rejeté la faute de cette inaction sur la politique anglaise; on y a vu un soin excessif pour la conservation de son armée, de laquelle dépendait, selon elle, tout le succès de la guerre et la délivrance de la péninsule. Quelque excessive que cette prudence paraisse, il y aurait de l'injustice à la blâmer. Au fait, peu importait à Wellington que cette guerre durât dix ans, pourvu qu'il ne donnât rien au hasard; ce n'était pas le sol anglais qu'il nous laissait fouler, et pour le salut duquel il eût été raisonnable de tout sacrifier. A ces motifs plausibles, il importe d'en ajouter de plus puissants encore : Wellington, mécontent de ce que la junte suprême avait hésité à mettre les troupes espagnoles formelle-

ment sous ses ordres, s'était rendu à Séville, après la retraite de Badajoz. Il s'y aboucha avec le marquis de Wellesley, son frère, ambassadeur d'Angleterre, à l'effet de poser les bases d'un système qui assurât plus d'ensemble aux opérations. Le danger qu'il avait couru à Arzobispo lui prouvait que, si la guerre nationale que nous faisait l'Espagne assurait de grands avantages à l'armée anglaise, elle ne devait pas s'abandonner à des entreprises hardies au cœur du royaume, avant de s'être ménagé un refuge assuré, des renforts suffisants, et une coopération mieux combinée de la part des troupes espagnoles. La Romana fut appelé à cet effet à la junte de Séville, où l'on espérait que ses services et son crédit donneraient un grand appui à l'influence de l'Angleterre.

L'expédition d'Arrizaga n'était nullement liée au plan défensif que le général anglais s'était tracé en attendant qu'il eût reçu des renforts, et il n'eût rien pu faire à cette époque qui pût produire un effet immédiat pour dégager les Espagnols. Il eût fallu qu'il reprît l'offensive de son côté bien avant eux pour remarcher en Estramadure et agir de concert : or une telle incursion était diamétralement opposée à ses projets. En effet, loin de remonter la Guadiana pour agir avec Arrizaga, aussitôt qu'il eut ter-

miné ses conférences à Séville, Wellington dirigea son armée de Badajoz par Albukerque au nord du Portugal pour agir de concert avec le duc del Parque, qui commandait l'ancien corps de La Romana sous Ciudad-Rodrigo, et avec Beresford, qui avait couvert Almeida. Ce nouveau plan d'opérations ne manquait pas de mérite, puisqu'il portait l'armée anglaise sur le point le plus important de nos communications, dégarni par les rassemblements de nos troupes sur la frontière d'Andalousie. Il réunissait en outre à ce grand avantage celui de mieux couvrir le Portugal, base essentielle de toutes les opérations britanniques pour la délivrance de la péninsule.

Il fait construire un vaste camp retranché devant Lisbonne.

Wellington ne s'en tint pas là; il s'était bien convaincu qu'une masse solide de 40 mille Anglo-Hanovriens et autant de Portugais disciplinés et dévoués lutterait avec des chances incalculables contre une armée forcée de s'étendre, soit pour vivre, soit pour soumettre le pays, et couvrir enfin son immense ligne de communication. Mais l'exemple de Moore prouvait aussi au général anglais qu'avec des adversaires impétueux et actifs, il aurait par moment de rudes assauts à soutenir. Il lui importait donc d'assurer à son armée un refuge formidable pour lui éviter en cas d'échec une catastrophe semblable à celle de

la Corogne, et lui donner le temps d'user nos forces, de recevoir des secours, ou au pis aller de se rembarquer en toute sûreté pour aller porter son activité sur un autre point de la vaste péninsule. A cette fin, aussitôt après son retour de Séville, il fit tracer un immense camp retranché sur les hauteurs de Torrès Vedras, qui forment la base du triangle figuré par l'embouchure du Tage et la mer, et au sommet duquel est située Lisbonne.

Démêlés de La Romana avec la junte.

L'événement prouva d'autant mieux la sagesse de ces mesures, que la présence de La Romana à Séville ne produisit point tout l'effet qu'on s'en était promis. Il y fut bientôt aux prises avec la junte. Celle-ci se montrait jalouse de l'indépendance nationale, et traitait les Anglais en auxiliaires qui affectaient pour l'Espagne un faux désintéressement. Elle jugeait avec raison que c'était moins pour l'Espagne que pour l'Angleterre elle-même qu'ils mettaient tant d'empressement; elle avait refusé de recevoir leurs troupes dans Cadix. Wellington attribuait à sa jalousie déplacée la conduite de Cuesta, et le peu de succès de l'entreprise sur Madrid. Tous deux au fond avaient raison dans leur sens; mais une telle divergence d'intérêts pouvait servir notre cause, autant que la puissance des baïonnettes. Les Anglais s'étant emparés de l'esprit de La

Romana, lui persuadèrent que la junte perdrait tout par une vanité nationale mal entendue, et le déterminèrent à la dissoudre pour y substituer une régence moins nombreuse. Il fit des proclamations, adressant à la junte à peu près les mêmes reproches que je fis au Directoire à mon retour d'Égypte. Il parut prêt à frapper des coups d'état, à saisir le timon des affaires; mais son caractère léger ne lui permettait de jouer ni le rôle de Cromwell; ni celui qui m'avait si bien réussi au 18 brumaire.

Laissons au reste ces intrigues étrangères au tableau que nous devons esquisser, et traçons un aperçu rapide des opérations dans l'est de la péninsule.

Efforts de Blacke pour délivrer l'Arragon.

La défense opiniâtre de Saragosse avait donné plus d'éclat à sa chute; c'était une seconde Numance soumise. Satisfaits de ces résultats, mes généraux ne crurent pas avoir besoin de grands efforts pour les consolider; ils croyaient la question décidée. Mais autant nous étions prompts à proclamer nos succès comme décisifs, autant les Espagnols étaient constants à en écarter l'influence morale pour n'y voir que l'effet positif.

Aussitôt qu'ils furent instruits de mon départ pour la France, et de celui du corps de Mortier pour la Castille, ils sentirent l'avantage qu'ils pourraient obtenir en tombant en forces sur le

3e corps qui était resté seul à la garde de l'Arragon. La régence profita sans retard de cette circonstance. Elle avait des troupes en Catalogne et à Valence; elle les mit à la disposition du général Blacke, et lui donna en même temps le commandement de l'Arragon. Il réunit bientôt un corps d'armée disponible, et se vit en état de former une entreprise hardie et étendue, celle de nous chasser de l'Arragon en soulevant et armant de nouveau tout le pays contre nous: s'il obtenait un succès complet, il marcherait ensuite par la Navarre, en remontant l'Ebre vers Miranda, afin de s'établir entre Bayonne et Madrid, menaçant toutes nos lignes d'opérations, et interceptant la communication de la capitale avec la France. La dernière partie de ce plan, quoique hasardée peut-être, paraîtra moins téméraire, si l'on songe qu'à cette époque, je m'engageais dans une nouvelle guerre avec l'Autriche, et que le maréchal Soult se portait de la Corogne vers le centre du Portugal, où les Anglais commençaient à organiser l'armée destinée à défendre la péninsule. Mais Blacke avait besoin d'abord de battre le corps français qui défendait Saragosse; et s'il échoua dans cette tentative, il ne réussit que trop bien à ranimer les résistances de la population. Des levées et des armements se préparèrent sur divers points de l'Arragon; Villacampa,

Durand, Ramon, Gayan, sur la rive droite de l'Ebre; Mina, sur la frontière de Navarre; Renovalès, Sarrara, Perena, Pero Duro, Cantarero, et plusieurs autres, dans le haut Arragon, formèrent successivement autour du 3e corps de l'armée française un cercle de partis et de guérillas qui ne cessèrent jusqu'à la fin de la guerre de gêner ses mouvements et de combattre ses opérations.

État du 3e corps.

Les troupes dont le 3e corps se composaient étaient en grande partie de nouvelle formation et de nations différentes; les travaux pénibles du siége les avaient fatiguées et dégoûtées. La force réelle n'en compensait pas la faiblesse morale; elle ne dépassait point 15 à 16 mille combattants. Heureusement que le général Suchet vint succéder à Junot dans ce commandement important.

Premiers succès de Blacke.

Quand ce général arriva à Saragosse le 19 mai pour en prendre possession, son prédécesseur ignorait les mouvements et les projets de Blacke; mais le lendemain même de son arrivée, Suchet apprit que le général Laval avait été attaqué à Alcanitz, et obligé de reculer devant des forces considérables : en même temps le général Robert, posté sur la Cinca, ayant fait passer huit compagnies d'élite à la rive gauche de cette rivière, s'en était vu séparer par une crue subite

sans pouvoir les secourir, et annonçait qu'elles avaient été enveloppées et prises, après trois jours de combat glorieux, par la population en armes, aidée de la garnison de Lerida. La perte de ces braves méritait des regrets, mais ne pouvait plus se réparer. Ce qui demandait une attention sérieuse, une résolution prompte, c'était le mouvement de Blacke sur Alcanitz; car c'était lui qui, à la tête de 18 mille hommes, entrait en Arragon et menaçait Saragosse. Le 3e corps se trouvait disséminé; le général Suchet se hâta de rappeler le général Habert à la vive droite de l'Ebre; il emmena toutes les réserves qu'il trouva sous sa main à Saragosse; et, se portant sur la Puebla d'Ixar, à l'appui de la division Laval, il alla, le 23 mai, reconnaître l'ennemi auquel il avait affaire. Celui-ci avait une position avantageuse et une artillerie nombreuse et bien servie; malgré tous les efforts de Suchet pour ramener ses troupes à la charge, elles ne purent l'emporter. Il les retira à la fin du jour, et une terreur panique faillit causer une déroute: les auteurs en furent jugés et fusillés; l'ordre se rétablit, et Suchet ramena son armée sous Saragosse.

Sages mesures de Suchet.

Sa position était critique: s'il risquait une affaire décisive et qu'il fût battu, il compromettait tout le centre de l'Espagne; s'il évacuait

légèrement cette Saragosse dont la défense venait de couvrir les ennemis de tant de gloire, l'Europe, mettant sa faiblesse en parallèle avec l'héroïsme de Palafox, l'accuserait de lâcheté, sans s'embarrasser de la différence des situations et des éléments de défense. Or, la défaite la plus complète ne saurait entraîner de plus graves résultats. Suchet fit camper ses troupes sur le mont Torero, les fit manœuvrer; excita leur enthousiasme en leur présentant la honte qu'il y aurait pour elles à céder en énergie aux défenseurs de Saragosse, et il n'attendait plus que le retour de cinq bataillons qui avaient conduit les prisonniers en France pour faire repentir Blacke de son audace. Heureusement ce général lui laissa le temps de faire tous ses préparatifs: soit qu'il voulût envelopper le 3e corps, soit qu'il redoutât de l'aborder, il mit quinze jours à tourner autour de lui d'Alcanitz par Ixar, Belchite, Botorte et Muela.

Les bataillons attendus de France ne devaient revenir que le 15 juin. Déjà le 13, Blacke, s'avançant par la vallée de la Huerba, avait séparé du corps d'armée et rejeté sur Epila un détachement commandé par le général Fabre, ce qui menaçait Alagon et notre ligne de retraite. Suchet porta les brigades Musnier et Habert, avec sa cavalerie, au couvent de Santa-Fé, évitant

Combat de Maria.

toutefois d'engager l'action. Le général Levai fut laissé sur le mont Torero avec une partie de sa division, et une réserve occupa Saragosse sous le colonel Haxo. Des escarmouches remplirent l'intervalle jusqu'au 15 : Blacke alors déploya 25 mille hommes et parut offrir la bataille. Sa position était prise en avant du village de Maria, sa droite à la Huerba et à la grande route que coupait en cet endroit le pont d'un petit affluent de la Huerba; son centre et sa gauche sur des hauteurs entrecoupées de ravins. La connaissance de ce terrain détermina à l'instant les dispositions du général Suchet. Après avoir attendu jusqu'à deux heures après midi l'approche des bataillons revenant de France, dès qu'il les sut à une lieue de lui, les regardant comme une réserve suffisante, il engagea toutes les troupes qu'il avait sur le champ de bataille. Il établit sa ligne parallèlement à celle de Blacke, attaqua ou contint quelque temps la gauche et le centre de l'ennemi; puis, faisant une charge vigoureuse sur sa droite, il enleva le pont et la grande route, seul défilé qui offrît une retraite à l'artillerie dont Blacke avait garni son front. Il y eut encore sur les hauteurs un combat qui se prolongea à la faveur d'un violent orage; mais la retraite ou la fuite de l'infanterie espagnole le termina, et les canons, au nombre de 23, res-

tèrent en notre pouvoir avec un faible nombre de prisonniers, parmi lesquels un colonel et le général O'donoju.

La victoire de Maria sauvait le 3ᵉ corps et Saragosse : mais pour délivrer tout l'Arragon, Suchet désirait entamer ou détruire l'armée de Blacke; il la suivit avec toute la vivacité possible dans la direction de Belchite, où elle opérait sa retraite. Blacke l'attendit le 18 en position devant cette petite ville : l'attaquer de front, déborder et entamer sa gauche, fut l'affaire d'une heure. Une terreur panique se saisit des nouvelles levées; le régiment de Valence, atteint par notre cavalerie, en voulant mettre plus d'ordre dans sa retraite, fut sabré ou pris, et la déroute fut complète jusqu'à Alcanitz. Blacke regagna Tortose, affaibli de 4 à 5 mille hommes tués ou prisonniers et de 25 pièces de canon. Combat de Belchite.

En Catalogne, nous avions obtenu les mêmes succès; mais ils n'avaient pas les mêmes suites, parce que les obstacles étaient plus grands, et que la mer ouvrait d'immenses ressources aux insurgés. St.-Cyr était devant Tarragone depuis le mois de février : dans l'impossibilité de se tenir plus long-temps sous cette place, il réclamait à grands cris les moyens suffisants pour attaquer Girone, sans laquelle notre situation en Catalogne devait toujours être précaire. Les communi- Opérations de St.-Cyr en Catalogne.

cations étaient presque impossibles : il n'eût pas fallu moins de 6 à 7 bataillons pour porter un ordre de Perpignan à Barcelone, et la correspondance ne s'était faite que par mer avec des peines inouïes. St.-Cyr résolut donc de se rapprocher de Vich, autant pour y vivre que pour faciliter le siége de Girone.

Informé des obstacles que nous opposait cette province, j'avais résolu, à la fin de 1808, d'y envoyer le 4e corps sous les ordres de Masséna. Il avait déja passé le Rhin, lorsque la guerre d'Autriche me força à le faire retourner en Allemagne, où les vainqueurs d'Eylau se montrèrent dignes de leur ancienne gloire.

Ce fâcheux contre-temps ne fut pas celui qui contribua le moins à la mauvaise issue de la guerre d'Espagne. Cependant les mesures furent prises pour y suppléer autant que possible : un parc de siége fut assemblé à Perpignan ; le général Verdier remplaça Reille à Figueres, et forma un corps de 18 bataillons destiné à conduire les attaques contre la place.

Siége de Girone.

Girone s'est illustrée par une défense non moins extraordinaire que Saragosse. Il est vrai que cette place est plus régulièrement fortifiée que la capitale de l'Arragon ; mais il est incontestable toutefois que l'opiniâtreté de sa défense est due autant à l'exaltation des habitants qu'aux ressources

de l'art. Plus fanatiques encore que leurs voisins, les Gironais déférèrent le commandement à St.-Narcisse, non-seulement sur les bataillons et les habitants qui se trouvaient dans la place, mais encore sur toute l'Espagne. Fiers de l'appui de ce généralissime, les habitants et les femmes mêmes se préparèrent à braver tous nos efforts. Si la résistance des Espagnols eût été le résultat d'un patriotisme à la fois héroïque et éclairé, il n'est pas probable qu'ils eussent recouru à de tels moyens pour nous combattre; ils auraient pris sans doute d'autres généraux. Heureusement pour eux que St.-Narcisse avait un lieutenant digne de commander: le général Alvarez était un brave à toute épreuve, et non moins décidé que Palafox à rendre son nom célèbre par une défense désespérée: l'enthousiasme des habitants ajoutait à sa résolution naturelle.

Girone est située sur le Ter, au pied d'une gorge que traverse la route de Perpignan. La ville a une enceinte assez médiocre; mais les montagnes qui l'entourent au nord et à l'est sont couronnées de quatre forts qui en rendent l'investissement difficile et d'une étendue considérable. Pour l'attaquer du côté du sud, il eût fallu ouvrir une route à l'artillerie; car la seule praticable passe par la ville. On manquait de bras pour un tel travail: de plus, il eût été difficile

de se tenir en ville contre une population ennemie, tant que les forts n'auraient pas été réduits. Il était plus expédif et plus naturel de commencer par prendre ceux-ci.

Verdier fut renforcé jusqu'à 18 mille hommes, et St.-Cyr demeura à Vich pour le seconder.

Les Espagnols ne restaient pas oisifs: Reding étant mort à Tarragone, la junte avait confié à Blacke le commandement des royaumes de Grenade, Valence et de la Catalogne. Le premier effort qu'il tenta pour justifier cette confiance, fut la délivrance de Saragosse. Nous venons de voir comment Suchet le reçut à Santa-Maria: Blacke chercha à s'en venger en délivrant Girone. Il commença par vouloir y jeter des vivres: un convoi très-riche tomba au pouvoir de nos soldats.

St.-Cyr jugea devoir enlever aux insurgés l'appui du fort de Palamos, qui facilitait les secours par mer, et que les Italiens emportèrent avec beaucoup de bravoure. Cet événement rendant le ravitaillement de Girone plus difficile, permit de pousser les travaux avec plus de sécurité.

Après un premier assaut manqué, des secours repoussés, Blacke parut enfin le 1er septembre pour ravitailler la place. Il parvint à tromper St.-Cyr, en faisant mine de vouloir délivrer la

place à force ouverte, et en attirant le gros de son armée vers Bellona, tandis que le brigadier Garcia-Condé introduisait 2 mille hommes avec un grand convoi de vivres et de munitions. St.-Cyr marcha inutilement à Blacke pour lui offrir le combat. Satisfait de l'avoir attiré, celui-ci battit aussitôt en retraite. St.-Cyr revint sur ses pas; mais le convoi de mulets était ressorti de la ville aussi heureusement qu'il y était entré. Le 19 novembre, la brèche à l'enceinte du corps de place se trouvant praticable, on tenta l'assaut, mais sans succès.

Le 26, Blacke fit une troisième tentative pour secourir la place. Cette fois St.-Cyr prit si bien ses dispositions, que le convoi venant de l'Abisbal, assailli au moment où la tête des troupes sous O'donell entrait dans les forts, se trouva entièrement cerné et pris. Cette brillante affaire, qui coûta 3 mille hommes aux Espagnols, se passa à la vue de l'armée de Blacke, campée près de San-Pelago.

Cependant la défense prolongée de Girone me paraissait déposer contre l'énergie et l'activité de St.-Cyr; je résolus de le remplacer par Augereau, qui s'était illustré dans ce pays à la célèbre bataille de Figuères en 1794. Ce général prit, peu de jours après, le commandement de l'armée, où il ne fit rien pour justifier mon

choix. Il laissa d'abord échapper O'donell, qui sortit de Girone, où la présence de ses troupes devenait superflue, après la perte du convoi de vivres.

Le 11 décembre, la place, poussée de plus en plus vivement et réduite à la dernière extrémité, se décida enfin à capituler. La moitié de la population et de la garnison avait succombé dans cette glorieuse lutte.

Fautes commises dans cette campagne.

Cet événement mit fin à la campagne de 1809, dans laquelle on avait obtenu de grands succès et commis bien des fautes. La plus grave sans doute fut de laisser le commandement à un roi sans énergie et sans talents militaires. Nos forces auraient dû être divisées en trois armées indépendantes l'une de l'autre; et une réserve formant le corps d'occupation sur les derrières. Le roi aurait pu ordonner la jonction de deux de ces armées dans le cas où il eût été à propos de se jeter à corps perdu sur les Anglais, ou dans le cas où l'une des armées aurait essuyé un échec assez sérieux pour rendre la concentration nécessaire. A cet effet, le plus habile de mes maréchaux aurait dû être donné pour major-général au roi, afin de guider alors cette masse à la victoire. Dans toute autre hypothèse, on eût laissé agir ces armées dans le rayon d'activité qui leur aurait été assigné.

En conservant huit à dix corps isolés, ils ne purent se prêter qu'un faible appui par la rivalité de leurs chefs. Ney fut six mois les bras croisés dans la Galice sans pouvoir communiquer avec Madrid, ni avec Bayonne, parce qu'il ne commandait ni à Valladolid, ni à Léon, ni dans les Asturies; et qu'il ne pouvait rien concenter. Il aurait fallu subordonner toutes les troupes entre Burgos et l'Océan à un seul chef. De même dans l'est, il n'eût fallu qu'une armée des Pyrénées orientales pour agir en Arragon et en Catalogne.

Le roi voulut trop tôt jouir des plaisirs de la royauté à Madrid; il aurait dû attendre que l'Espagne fût soumise: sa capitale aurait dû être dans les camps de l'armée du centre jusqu'à la soumission de son royaume. Il voulait à toute force épargner son pays, et subordonna ainsi beaucoup de mouvements militaires à cette combinaison. Il était déjà aussi espagnol que Philippe V, quand il fit la guerre au régent. A la vérité, pour se créer un parti, il fallait bien essayer de gouverner: le seul mal fut d'avoir commencé deux ans trop tôt. Joseph, qui n'avait que 4 à 5 mille hommes de garde français, voulut une armée; on lui organisa des régiments avec les nombreux prisonniers faits sur tous les points du royaume: il les arma et les habilla pour les

insurgés; car ils les rejoignaient dès qu'ils parvenaient à s'échapper; et la chose n'était pas difficile. Il fallait envoyer tous ces prisonniers en France jusqu'à la pacification; on aurait pu les y utiliser. L'occupation de toutes les provinces fut d'autant plus malheureuse, qu'elle ne permit pas même au roi d'y asseoir une contribution, au point que je fus forcé de lui assurer un subside annuel de 6 millions pour les dépenses de sa maison.

J'eus tort de lancer Soult en Portugal avec des forces insuffisantes; le rembarquement de Moore me fit illusion sur la résistance qu'on lui opposerait; je crus que le bruit de nos victoires de Burgos, Tudela, Espinosa, la Corogne, et le peu d'espoir d'un nouveau secours anglais, dégoûteraient les Portugais d'une lutte destructive. Mais dans la péninsule, le peuple ne sait que ce que les prêtres lui disent; ils cachaient nos victoires et inventaient des revers: la guerre d'Autriche et mon départ forcé étaient présentés comme des gages certains d'une prochaine délivrance. Dix mille Anglais, restés en Portugal et réunis aux forces régulières et aux milices du royaume, ne pouvaient être soumis par les 26 mille hommes de Soult; il aurait fallu donner à Soult le 6e corps, en faisant occuper en Galice seulement le Ferrol et la Corogne par 7 à 8 mille hommes. Marcher

sans cesse sur l'ennemi avec une armée mobile et ne pas administrer avant de combattre : voilà ce que nous aurions dû faire, et ce que mes lieutenants et mon frère n'ont pas compris à temps.

Tout le mal provint de la malheureuse déclaration de l'Autriche, qui fit plus pour la péninsule que les secours de l'Angleterre, soit par l'effet moral qu'elle produisit en sens opposé sur l'ennemi et sur nos troupes, soit par le défaut de vigueur et d'unité qui fut le résultat de mon départ, circonstance déplorable sous tous les rapports, et qui eut ainsi les plus funestes conséquences.

Comme les Espagnols avaient chassé l'armée de Joseph derrière l'Ebre avant mon arrivée, ils ne doutèrent nullement de la chasser de nouveau après mon départ, convaincus que j'étais seul l'instrument et le gage de la victoire. Au surplus, ceux qui ont sottement comparé cette guerre avec celle que Louis XIV fit en Espagne de 1704 à 1709, prouvent qu'ils ne savent pas l'histoire. Les Français, sous Philippe V, avaient les trois quarts de la population du royaume pour eux; il n'y avait que l'Arragon, la Catalogne et Valence prononcés en faveur de la maison d'Autriche. Si j'avais eu seulement la moitié du parti qui appuya les armes de Louis XIV, mes ennemis et les Anglais auraient disparu comme un

souffle devant mes aigles; la guerre eût été terminée en deux campagnes. Avec un pareil parti, pouvant compter sur des approvisionnements, n'ayant aucune raison d'occuper militairement chaque province, nous eussions dirigé tous nos moyens sur l'armée anglaise et sur le peu de troupes que l'Espagne aurait pu y joindre; nous eussions fait en un mot la guerre militairement: ce que Vendôme et Berwick purent faire fort à leur aise, n'ayant jamais eu que 30 mille Anglo-Autrichiens, et peut-être autant d'Espagnols, à combattre, et ayant pour eux près de 8 millions d'Espagnols.

Opérations des Russes en Suède.

Pendant que mes armes triomphaient en Espagne et en Autriche, celles de l'empereur Alexandre n'étaient pas restées oisives, et quoique leurs entreprises paraissent étrangères au but de ces commentaires, elles furent assez étroitement liées à ma politique pour que j'en présente un léger aperçu.

La petite armée russe qui était entrée en Finlande en 1808, et avait si heureusement soumis Sweaborg, passa l'année entière à guerroyer avec des chances balancées pour achever la réduction de cette province. Des renforts l'ayant successivement portée jusqu'à 40 mille hommes, elle parvint enfin à en expulser les Suédois. Cependant, comme il fallait en obtenir la cession,

en menaçant la Suède jusque dans sa capitale, et que la chose n'était pas facile par mer à cause des escadres anglaises, les Russes résolurent de faire le tour du golfe de Bothnie par Tornéo. C'était la première fois de nos jours qu'une armée avait combattu si près du pôle. La prise d'un corps suédois à Sewis par le comte Schuwalof fut le seul événement remarquable de cette campagne pénible, glorieuse, et signalée par des affaires de postes. Cette marche à travers un pays aride, désert et glacé, fit honneur à la résignation des troupes russes; mais on ne pouvait pas compter sur un succès avec ce simple détachement. Les Russes profitèrent de l'hiver assez rude de 1809 pour envoyer sur le golfe gelé deux corps considérables sous les ordres de Bagration et de Barclay de Tolli. Le premier s'empara de l'île d'Aland et menaça Stockholm. Barclay de Tolli marchait en même temps sur Uméo pour se lier avec Schuwalof. Cette double opération, bien plus extraordinaire encore que le passage de Tornéo et que l'expédition de Pichegru en Hollande, offrit le spectacle nouveau d'une armée entière passant la mer sur la glace, traînant après elle son artillerie, ses magasins et jusqu'au bois pour allumer les feux de bivouacs, exemple remarquable d'audace et de dévouement; car le moindre vent du sud-ouest

pouvait faire engloutir ces colonnes. La consternation se répandit à Stockholm à la nouvelle de la prise d'Aland, et sa position était d'autant plus critique, que Gustave IV avait eu la folie de provoquer les Danois en les inquiétant en Norwége. La noblesse suédoise, lasse du joug de ce prince, conjura sa perte, le déclara déchu du trône, et y plaça le duc de Südermanie, son oncle, qui, partisan reconnu de l'alliance française, pouvait seul sauver la monarchie d'une ruine probable. Ce prince, couronné sous le nom de Charles XIII, s'empressa d'acheter la paix au prix de la Finlande suédoise (17 septembre). La paix entre la France et la Suède, et la réconciliation de celle-ci avec le Danemark, suivirent de près. La Suède adopta le système continental, sauf quelques restrictions pour favoriser l'importation du sel dont elle manque. Je lui rendis la Poméranie.

Guerre de Turquie.

Les affaires de Turquie, plus importantes, avaient fixé l'attention de l'Europe. Dégagés par les conférences d'Erfurth des entraves qui avaient pu s'opposer jusque là aux projets sur ce pays, les Russes avaient employé les premiers mois de 1808 à faire tous les préparatifs pour pousser vigoureusement la guerre, si les négociations entamées à Jassy ne pouvaient leur faire obtenir les principautés.

L'empire ottoman venait d'être à la fin de

cette année en proie à d'horribles convulsions. Le parti qui voulait soumettre les janissaires au frein de la discipline, ou du moins mettre le trône à l'abri de leur insolence, en organisant des troupes à l'européenne, n'avait pas été découragé par l'emprisonnement de Sélim : Mustapha-Baraictar, pacha de Roudschouck, homme de tête et de cœur, résolut de remettre ce prince sur le trône, et de reprendre l'exécution de ses projets. Profitant de l'armistice avec les Russes, il se dirigea le 21 mai, avec 15 mille hommes, de Roudschouck sur Constantinople, envoya une troupe d'élite pour surprendre et massacrer Kavagki-Oglou dans son château (1), pénétra en juillet dans le sérail, où, de concert avec le grand-visir, il prononça la déposition du sultan Mustapha, et redemanda Sélim comme seul empereur légitime; Mustapha, après avoir fait égorger ce malheureux prince, est enfermé à son tour. Son frère Mahmoud, dernier rejeton de la dynastie régnante, auquel il réservait le même sort, est proclamé à sa place, et Baraictar reçoit comme juste récompense de son dévouement la dignité de grand-visir.

Révolutions sanglantes à Constantinople.

C'était le dernier effort du parti puissant qui voulait diminuer l'influence théocratique des

Triomphe des fanatiques et des factieux

(1) On se rappelle que ce chef de prolétaires avait été le principal instrument de la révolution de 1807.

oulémas, rendre au gouvernement son énergie, et ployer d'insolents prétoriens à la discipline qui avait fait jadis la force des janissaires. A peine quatre mois s'étaient-ils écoulés, qu'une insurrection plus violente que toutes celles qui l'avaient précédée éclata de nouveau dans la capitale : le perfide mufhti et les oulémas rémirent en mouvement les yamacks et les janissaires, dont les priviléges anarchiques étaient menacés par l'inflexible monarque. Le 14 novembre, une multitude forcenée se porte aux superbes casernes des troupes de nouvelle ordonnance, y met le feu et y brûle quelques centaines de soldats qui se défendent en désespérés. Le sérail et le palais du visir Mustapha-Baraictar sont en même temps attaqués. Quatre mille braves défendent le premier, et à l'approche des insurgés font une vigoureuse sortie. Constantinople n'est bientôt qu'un vaste champ de carnage : les insurgés mettent le feu partout pour envelopper leurs adversaires : hommes, femmes, enfants, sont la proie des flammes ou de la rage des combattants. Le palais du visir est brûlé avec lui. Le sultan, effrayé de ces scènes horribles, ordonne à ses troupes de rentrer : c'est le signal de leur perte. Après 48 heures du plus sanglant combat, la majeure partie tombe sous les coups des janissaires, l'autre partie se rend

à eux, en détestant les chefs qu'ils accusent de cette catastrophe.

Le sultan Mustapha, enfermé depuis quatre mois et redemandé à grands cris par les factieux, expire sous le fatal cordon, victime de la rage de son frère Mahmoud, et, circonstance remarquable, celui-ci, seul rejeton de la famille en état de régner, est maintenu sur le trône par ceux mêmes qui l'eussent jeté dans les fers, s'il n'avait prévenu cet attentat par un attentat plus horrible. Triste et déplorable événement digne de servir de leçon aux princes et aux ministres assez faibles pour souffrir que des corporations théocratiques s'immiscent dans l'administration politique d'un état! Ce triomphe du mufti et d'oulémas factieux sur les partisans du trône et de la raison est un exemple d'autant plus digne d'attention, que les sultans croyaient avoir paré à tous les dangers de la théocratie, en se réservant la nomination et la déposition du mufti et des chefs d'oulémas, et que, nonobstant cette précaution, ils ont succombé toutes les fois que ces chefs l'ont jugé nécessaire à leur ambition.

Un pareil état de choses semblait devoir ouvrir plus facilement aux Russes les avenues de Constantinople; ils ne se présentèrent pas assez

Les Russes ne sont pas en mesure d'en profiter à temps.

tôt pour en profiter, et les Turcs eurent le temps de se reconnaître pendant l'hiver.

Après avoir épuisé vainement tous les moyens conciliatoires dans les négociations entamées à Jassy, certain par le rapprochement qui venait d'avoir lieu entre la Porte et l'Angleterre qu'il ne lui restait que la voie des armes, l'empereur Alexandre renforça son armée de 60 bataillons, et lui ordonna enfin de passer le Danube.

Système de la guerre contre les Turcs.

Le prince Prosorowski n'était pas l'homme qui convenait à cette guerre, dont on s'est généralement formé une fausse idée. Ce n'est pas la stratégie qui peut seule décider du succès contre une armée, dont la moitié est composée de cavalerie qui bat le pays en tous sens, et dont l'infanterie dispersée dans de grandes places s'y défend; à l'aide des habitants, avec le courage du désespoir. La marche la plus savante n'amène ordinairement aucun résultat. Tantôt formidables et menaçantes, tantôt dispersées et comme anéanties, les armées turques disparaissent et inondent bientôt après la campagne pour y éprouver tous les jours de nouveaux échecs. Ces troupes, si peu à craindre en plaine, sont d'autant plus redoutables derrière leurs remparts qu'elles tiennent avec ténacité; et après des batailles gagnées, qui ne sont souvent que le résultat de la bonne contenance d'une brave infan-

terie contre des charges tumultuaires de cavalerie, il faut toujours, pour avancer d'un pas, en venir à des siéges.

La difficulté du Balkan, celle du Danube, qui est ici comme un bras de mer; la configuration de la frontière, resserrée par la Transylvanie d'un côté, mais qui s'élargit bientôt jusqu'aux confins de la Dalmatie et du Montenegro; enfin les mœurs turques et la difficulté de vivres, ouvrent le champ à des combinaisons qu'aucune autre guerre ne présente. Celle d'Espagne seule a quelque ressemblance avec elle, à l'exception toutefois des nuées de cavalerie qu'on ne rencontre pas chez les Espagnols. A cette différence près, la guerre est assez semblable dans les deux pays: on trouve des ennemis partout.

Les assauts d'Ismail et d'Oczakof avaient si bien réussi aux Russes, que ce système était devenu à la mode dans leur armée. On croyait vaincre les Turcs avec des escalades et des carrés. Ces escalades, souvent mal dirigées, toujours prématurées, coûtaient des pertes énormes: on les eût évitées avec 100 barils de poudre et huit jours de guerre souterraine pour renverser les misérables ouvrages des Turcs et monter à l'assaut aux brèches pratiquées par des mines; ce qui est bien différent d'escalader une place aussitôt après l'avoir reconnue.

Attaque inutile de Giurgewo.

L'armée entra en campagne avec 125 bataillons, 95 escadrons et 10 mille Cosaques. Prosorowski résolut d'abord d'assiéger Braïlow, et en attendant qu'on fît les préparatifs nécessaires, il ordonna l'escalade de Giurgewo. Cette place, construite par les Autrichiens, a une enceinte bastionnée qu'on ne peut réduire qu'avec du gros canon. L'escalade fut mal exécutée, et les Russes, repoussés avec perte de 2 à 3 mille hommes, n'en devinrent pas plus prudents.

Tentative infructueuse sur Braïlow.

Le maréchal fit alors investir Braïlow sur la rive gauche du Danube, et commença à la battre avec une artillerie insuffisante. La place conservant une communication avec la rive droite du fleuve, on imagina que la réduction coûterait trop de temps, et pour en finir plus tôt, on eut de nouveau recours à l'escalade. Après avoir sacrifié inutilement 3 à 4 mille hommes, il fallut revenir à un système plus sage.

Prosorowski dépité leva le siége, et, pour laver cet affront, annonça hautement l'intention de passer le Danube avec 40 mille hommes, dont le gros se rassembla à Galacz, en laissant un corps suffisant pour la garde des principautés. La guerre qui éclata avec l'Autriche, au lieu d'enhardir le vieux maréchal, lui fit différer son projet; comme si l'Autriche, engagée contre

moi en Allemagne et contre la Russie en Pologne, pouvait le troubler en Moldavie. Les Turcs en profitèrent pour accabler les Serviens, prendre Nissa et menacer Belgrade. Une diversion tentée sur Cladowa par les Russes fut repoussée. Enfin, dans les premiers jours d'août, le passage tant annoncé s'effectua près de Galacz. Ismaïl fut alors investi, mais Prosorowski mourut, et Bagration le remplaça provisoirement.

Les Turcs instigués imaginèrent à leur tour de prendre l'offensive : le grand-visir passa le Danube, le 4 août, à Giurgewo. Cette position intervertie était bizarre, les Russes se trouvant sur la droite du Danube et le visir sur la rive gauche. Bagration espéra le rappeler sur la rive droite, en s'avançant sur Silistrie ; il enleva chemin faisant le camp retranché de Khoref-Pacha à Rassewata ; mais 15 mille Turcs s'étant jetés dans Silistrie, il ne put rien entreprendre. On s'en consola par la reddition d'Ismaïl le 26 septembre, bien que la garnison obtînt sa libre sortie.

Cependant la diversion atteignit son but ; le grand-visir repassa en effet sur la rive droite du Danube, et, revenu à Routschouk, il détacha une partie de son armée sur Tartariza pour secourir Silistrie. Bagration jugea suffisant de le faire assaillir par un corps de 7 à 8 mille hom-

mes; mais il fut repoussé, et ordonna la levée d'un siége qu'il ne pouvait continuer sans danger.

Le gouvernement russe ne pardonne pas plus qu'un autre les entreprises manquées. Bagration sentit la nécessité de rentrer en grace, et fit attaquer Braïlow par 10 mille hommes sous Essen, tandis qu'avec 12 mille il protégeait l'opération du côté du rempart de Trajan, à la droite du Danube. La place, battue et investie, capitula le 21 novembre. L'armée prit alors ses quartiers d'hiver sur la gauche du Danube, et ne laissa que des avant-gardes à la rive droite.

En Asie, les Russes sous Tormasof s'étaient emparés de Poti, après un succès remporté sur le corps du pacha de Trébisonde, qui chercha inutilement à la secourir. Cette ville, située sur la rive orientale de la mer Noire, à l'embouchure du Phase, était indispensable pour affermir les possessions russes en Abassie, et protéger leurs relations avec la Perse.

CHAPITRE XVI.

Mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche. Événements et campagne de 1810. Réunion de Rome à l'empire français. Conquête de l'Andalousie par Soult et Joseph qui manquent Cadix. Masséna envahit de nouveau le Portugal. Wellington, victorieux à Busaco, se replie sur le camp retranché de Lisbonne. Brillants succès de Suchet à Lerida et à Tortose. Réunion de la Hollande et du nord de la Westphalie jusqu'à Lubeck à l'empire français. Sénatus-consulte pour la réunion de Rome et la puissance temporelle des papes. Discussions religieuses.

Mariage avec une princesse autrichienne.

Le résultat de la guerre de 1809 prouva que je n'avais pas mal calculé, en espérant de tenir tête à la fois à l'Autriche et aux Anglo-Espagnols dans la péninsule.

Il s'agissait de profiter de mes étonnants succès pour étendre et assurer mon ouvrage; une grande alliance de famille me parut le moyen le plus sûr d'y parvenir. Je n'avais pas d'enfants; il était évident qu'à ma mort, les Bourbons rentreraient; ils avaient seuls droit au trône, et aucun de mes frères n'eût été capable de le leur disputer: en élevant moi-même Joseph, Jérôme

et Louis sur le pavois, je n'avais pu leur donner la considération et le mérite nécessaires pour s'y maintenir. Lucien s'était déshonoré par une opposition ridicule et un mariage scandaleux. Deux millions de Français, toute la génération virile étaient intéressés à la conservation de l'empire : non que les princes de la maison de Bourbon ne fussent bons et paternels, mais parce qu'ils devaient rentrer avec le cortége d'un parti haineux, et aussi avide de pouvoir que de richesses. Si à ma mort la rentrée de ces princes était le résultat ou la cause d'une guerre intestine, l'étranger n'en profiterait-il pas pour renverser mon édifice en Pologne, en Allemagne, en Italie? Si au contraire cette rentrée était amenée par une guerre étrangère, les conséquences n'en seraient-elles pas plus dangereuses encore?

J'entrevoyais ainsi après moi l'humiliation de la France, et surtout celle d'un million de braves qui avaient versé leur sang pour la patrie. Que m'importait personnellement d'avoir une dynastie? ma gloire n'était-elle pas mon héritage le plus solide; Alexandre fut-il moins grand parce qu'il n'eut pas de successeurs et que l'empire de Macédoine fut divisé après lui? C'était le bien de la France que je cherchais, et si je me suis trompé en cette occasion, mon erreur fut partagée par toute la nation, par tout mon conseil.

Mon divorce ayant été arrêté, il s'agissait de me décider entre une princesse russe ou une princesse autrichienne. La cour de Russie m'avait refusé la grande duchesse Catherine, qu'on aima mieux fiancer au prince d'Oldenbourg; cependant des négociations furent entamées plus tard pour la grande duchesse Anne: une difficulté se présentait: c'était l'érection d'une chapelle russe aux Tuileries, condition à laquelle le cabinet de St.-Pétersbourg tenait fortement. J'étais alors aux prises avec le clergé, et, quoique je ne fusse pas orthodoxe, je ne voulais point de querelles religieuses. Outre cela, on me demandait du temps, vu l'extrême jeunesse de cette princesse et la répugnance que l'impératrice-mère témoignait contre ce mariage : c'en était assez pour me faire pencher en faveur d'une princesse autrichienne.

La question était délicate et compliquée; de sa solution dépendait peut-être notre avenir. Le premier point était de savoir si une grande puissance lointaine avec laquelle on n'a pas d'intérêts directs en litige, n'est pas un allié plus sûr et plus utile qu'une puissance limitrophe. Ce problème ne semble pas difficile à résoudre. Si l'on vise à s'étendre, un allié limitrophe est plutôt un obstacle qu'un auxiliaire; un allié lointain est préférable. Si au contraire il ne s'agit que de con-

server, alors le plus voisin paraît le plus convenable, parce qu'il couvre votre propre frontière, et que vos armées peuvent se réunir aux siennes pour agir de concert. Mais ces axiomes de politique générale étaient subordonnés à d'autres combinaisons non moins puissantes : la première, c'est que nous avions battu et considérablement affaibli l'Autriche, et qu'au contraire la Russie avait gagné la Finlande, Bialistock et Tarnopol, dans ses relations avec nous. Il paraissait donc que les Autrichiens ne seraient pas des alliés de bonne foi, à moins qu'on ne les indemnisât de leurs pertes, ce qui était difficile. Les Russes au contraire n'avaient aucune province à regretter, et pouvaient beaucoup gagner en communauté d'intérêts avec nous. Ils avaient des flottes, des matelots, des ports; leurs frontières de la mer Caspienne et de la grande Bucharie nous ouvriraient la route de l'Inde, et c'était un grand point contre l'Angleterre. Une alliance avec l'Autriche, dirigée contre la Russie, nous forcerait à aller courir jusque sur la Dwina, ou à combattre du moins en Pologne. Une alliance avec les Russes contre les Autrichiens plaçait au contraire nos champs de bataille dans la superbe vallée du Danube, et au centre de la monarchie autrichienne. Tant de motifs me portaient à pencher pour le cabinet de St.-Pétersbourg. Mais

d'un autre côté le commerce maritime est trop nécessaire aux grands propriétaires nobles et aux marchands de cet empire, pour qu'il puisse long-temps fermer ses ports pour un intérêt étranger. La noblesse russe, tout adonnée au métier des armes, prétendait que le traité de Tilsit, imposé par la victoire, était odieux, et il le lui paraissait d'autant plus, qu'il fermait les débouchés aux produits territoriaux, sources de toutes les fortunes particulières : il n'est pas donné à chacun de savoir souffrir vingt ans pour la prospérité future de son pays; aussi n'ignorais-je point l'opposition que mon alliance éprouvait à St.-Pétersbourg, et j'étais de plus piqué des mauvaises dispositions que montrait à mon égard une partie de la famille impériale. Je n'avais pour moi que l'empereur, le comte Romanzof et un petit nombre d'hommes éclairés; encore le traité de Vienne, contraire aux stipulations de Tilsit, avait-il beaucoup altéré ces bonnes dispositions.

L'Autriche, sous ce rapport, n'offrait pas les mêmes inconvénients; elle fait peu de commerce maritime; elle a assez d'industrie pour suffire à ses besoins, et assez de villes pour consommer les produits de ses campagnes. La Hongrie et la Moravie lui fournissent des vins. Elle n'a ni marine militaire, ni marine marchande, et peut

rester brouillée un siècle avec l'Angleterre sans s'en ressentir. Je pouvais donc compter sur une alliance plus longue, plus durable qu'avec la Russie, qui aurait eu trop à en souffrir. La France dans ses limites du Rhin peut être l'alliée naturelle de la Russie, mais un empire comme le mien, qui exerçait son influence jusqu'au Niémen, ne pouvait être l'ami sincère du gouvernement russe. La circonstance qui avait rendu le traité de Vienne également odieux à la Russie et à l'Autriche était déplorable, car elle me plaçait au moment du divorce dans la nécessité de m'allier à une puissance blessée dans des intérêts plus chers que des rapports de famille.

Il aurait fallu pour bien faire qu'en me mariant, je pusse signer une alliance étroite et annuelle, soit avec la Russie, soit avec l'Autriche, suivant les griefs que j'aurais eus contre l'une de ces deux puissances. Ajoutons à ces grandes considérations l'effet que devait produire ce mariage sur l'Espagne : la Russie était trop éloignée de la péninsule pour prendre une part active à la guerre; l'Autriche au contraire, en s'alliant à ma famille, pouvait s'y intéresser. Sous Charles-Quint et dans la guerre de la succession de Charles II, l'Autriche avait joué un grand

rôle dans les affaires d'Espagne. Ce motif seul paraissait d'un grand poids.

Si l'Autriche avait à nous reprocher ses pertes, d'un autre côté elle pouvait se flatter de trouver dans mon alliance un port assuré contre la tempête qui l'avait menacée durant quinze ans. Nous avions pour antécédents le traité de 1756, dont nous avons déja souvent parlé; si des déclamateurs l'avaient improuvé au commencement de la révolution, c'est que sous madame de Pompadour on avait fait une application vicieuse du traité primitif, dont le but était sage et les avantages positifs. Les inconvéniens imaginaires qu'on lui avait reprochés n'étaient d'ailleurs plus à redouter, on ne devait pas craindre que ma politique, comme celle de Louis XV, se traînât lourdement à la suite du cabinet de Vienne. Les mêmes raisons qui avaient déterminé le cabinet de Versailles à s'assurer un puissant allié sur le continent pour faire face à la rivalité anglaise existaient plus que jamais. Tant de motifs entraînèrent la majorité de mon conseil, et me décidèrent. Une seule considération me fit hésiter un moment, ce fut l'idée qu'après les liens contractés tout récemment avec l'empereur Alexandre à Erfurth, le brusque abandon de son amitié ne parût une perfidie. De tels scrupules

devaient fléchir devant la raison d'état; d'ailleurs la cour de St.-Pétersbourg, en montrant si peu d'empressement, annonçait assez qu'elle se souciait peu que je lui donnasse la préférence, et en me conformant à ce désir, je me croyais à l'abri de tout reproche. Mon union avec une princesse autrichienne fut donc résolue.

Les événements ont autorisé à penser que j'avais fait une faute, et que l'alliance russe offrait plus de chances avantageuses. Il est certain du moins qu'elle m'eût évité la désastreuse campagne de 1812. Mais l'alliance avec l'Autriche n'emportait pas avec elle l'obligation d'aller à Moscou; si la fatalité m'y entraîna, ce fut un malheur dont il serait injuste de l'accuser.

Toutefois, il faut en convenir, il m'était plus facile de me rattacher franchement la Russie en renonçant au grand-duché, qu'il ne me l'eût été de satisfaire l'Autriche, puisqu'il eût fallu l'indemniser de ses pertes aux dépens de mon empire; et, tout bien calculé, l'alliance russe me convenait mieux.

Mon parti étant pris, les négociations entamées avec le prince de Schwartzenberg ne furent pas longues, et l'empereur François s'empressa de m'accorder sa fille Marie-Louise. Des hommes superficiels ont imputé à un orgueil démesuré cette union avec la fille des Césars; rien n'est

plus absurde. Joséphine ne m'aurait jamais donné d'enfants; en rompant mes liens avec elle pour en former d'autres, ne convenait-il pas à la France de me voir contracter un mariage qui renversât toute ligne de démarcation entre les anciennes dynasties et la nouvelle? Il fallait ou ne pas mettre la couronne sur ma tête, ou l'y fixer solidement; rien ne pouvait mieux la consolider qu'un lien de consanguinité avec les nobles races d'Hapsbourg ou de Romanof.

En laissant ma dynastie isolée au milieu de l'Europe, c'eût été nous condamner à une espèce de réprobation, ou nous imposer l'obligation de la placer par la victoire au-dessus de toutes celles que nous laisserions debout. Il n'est pas un homme d'état qui n'ait approuvé une résolution qui n'ajoutait rien à ma gloire ni à ma dignité, mais qui la consolidait.

Mon mariage fut célébré le 2 avril, à Paris. Les fêtes auxquelles ce grand événement donna lieu éclipsèrent toutes celles qui avaient signalé mon règne; la France y entrevoyait l'aurore d'un plus heureux avenir et d'une paix après laquelle elle soupirait! La prépondérance que ce mariage me donnait en Europe était bien propre à décourager nos ennemis, et tout fit croire que j'avais placé mon trône à l'abri des tempêtes, lorsque la Providence mit le comble

à mes vœux en me donnant un fils le 20 mars 1811.

Le continent était tranquille et s'accoutumait à me voir régner. Il me le témoignait du moins dans toutes les occasions, au point que le plus habile y eût été trompé comme moi. Le respect qu'on portait au sang de la maison d'Hapsbourg légitimait mon règne aux yeux des souverains, et le sanctionnait aux yeux des peuples divers soumis à mon empire. Ma dynastie prenait rang dans l'Europe, et je me flattai qu'on ne disputerait plus le trône au fils à qui l'impératrice venait de donner le jour.

L'érection d'une noblesse nouvelle et mon mariage étaient les anneaux qui rattachaient la révolution et les ennemis de ses doctrines : elle semblait terminée; car depuis ce moment toutes les relations rentraient dans la ligne ordinaire, du moins entre la France et les autres états. Mais aux yeux des princes réfugiés en Angleterre, des 100 mille familles froissées dans leurs intérêts et des enragés de la petite église, la querelle n'était pas encore jugée. Telle est la force de la légitimité, que les Bourbons, dont on ne parlait plus en Europe, me donnaient autant de soucis qu'une grande puissance. Je plains les états qui ont un prétendant au milieu des rangs ennemis!

Je propose la paix aux Anglais.

Je souhaitais la paix, parce que je sentais le

besoin de faire reconnaître l'empire par le gouvernement anglais et d'accorder quelque relâche aux peuples; car, au lieu de goûter les bienfaits de la révolution, ils n'en avaient vu jusqu'à présent que les ravages. Nous n'étions plus les protecteurs de la multitude, comme au commencement de la guerre; et pour accoutumer l'Europe à la nature de mon pouvoir, il ne fallait pas le montrer toujours sous un aspect hostile. D'ailleurs, je le répète, mon système de répression contre la suprématie anglaise imposait de très-grands sacrifices par la clôture des ports, de Pétersbourg à Cadix, et de Cadix à Trieste, pas un hameau du littoral qui n'en souffrît: la réaction que la clôture des mers exerçait sur les manufactures et sur nos vignobles causait un mal qu'il était hors de mon pouvoir d'éviter.

Mes ennemis surent bien profiter de l'avantage immense que leur procurait cette position: ils se proclamaient les vengeurs de l'indépendance des nations, *et, par une bizarrerie particulière à ce siècle, les despotes des mers avaient l'air de me combattre pour rétablir la liberté du commerce!!!*

Ces insinuations faisaient assez de dupes parmi les gens qui ne réfléchissent pas; et la guerre dépopularisant peu à peu mon administration,

on refusa de croire que je désirais la paix. Je la fis proposer néanmoins toutes les fois que j'en eus l'occasion; l'Angleterre persista toujours dans ses refus.

Cette obstination dénotait assez qu'elle se sentait plus de ressources encore que je ne lui en supposais.

Au fait, le rapprochement n'était pas facile. Depuis le traité d'Amiens, l'Angleterre avait conquis 20 millions de sujets dans l'Inde; elle n'était pas disposée à les rendre, tandis qu'à peine elle aurait consenti à nous laisser la Belgique, tant Anvers lui faisait peur. Et comment m'eût-elle accordé la couronne d'Italie? comment l'aurais-je abandonnée après en avoir orné mon front? Il fallut donc se décider à une lutte sans fin. Au lieu de désarmer, je fus forcé de conserver mon armée sur le pied de guerre et de fatiguer l'Europe. J'en étais d'autant plus désolé, que mes ennemis avaient tout l'honneur de la lutte, si j'en avais la gloire; car ils avaient l'air innocent que donne la défense des choses légitimes. J'avais en revanche l'air agresseur, parce que je me battais pour les détruire et pour faire du neuf. Je portais ainsi seul tout le poids de l'accusation. Mes ennemis personnels, les T..., les L..., les C..., en ont profité pour me peindre à la France comme l'unique cause d'un mal qui était

le résultat de la révolution et de la fausse position où elle avait précipité toutes les nations de l'Europe, en détruisant les rapports politiques les plus naturels. Je défie qu'on puisse citer depuis le traité d'Amiens aucune époque où il eût été possible de faire une paix honorable et solide avec l'Angleterre. La négociation de Lauderdale fut la seule qui laissât entrevoir quelque espérance ; nous avons vu qu'elle n'avait été qu'un leurre pour nous compromettre à la fois avec la Prusse et avec l'Espagne.

La lutte redouble en Espagne. Motifs qui m'empêchent d'y aller.

L'Angleterre, quoique privée de ses plus puissants alliés, ne fit pas la guerre sans auxiliaires ; car elle avait pour tels tous les ennemis de la révolution et de ma puissance. Nous avions du terrain en Espagne pour nous mesurer. J'y renvoyai une partie des vainqueurs de Wagram, mais je n'y retournai pas moi-même. Certes, s'il fallait toujours s'en rapporter aux apparences, j'aurais eu grand tort d'en agir de la sorte ; car si j'eusse réussi à terminer la guerre d'Espagne et laissé la Russie tranquille, je serais mort sur le trône, craint et respecté : j'aurais donné à la France le temps de respirer et de reprendre toutes ses forces pour soutenir mon ouvrage. J'ai succombé pour avoir voulu achever moi-même la partie la plus difficile, ayant que le moment fût venu. J'avais dit qu'il me fallait

vingt ans, et je voulus accélérer de sept à huit ans le dénouement du grand drame. Mais les apparences sont souvent trompeuses, et avant de décider si je fis une faute de ne pas retourner à Madrid, il est juste du moins de peser les motifs qui m'en empêchèrent. D'abord je ne m'attendais pas que les affaires d'Espagne prendraient une si mauvaise tournure : bien que l'avantage remporté par Wellington à Talaveyra m'eût signalé en lui un adversaire dangereux; la promptitude avec laquelle il avait dû regagner le Portugal, et les victoires remportées par Joseph à Almonacid et Ocana, sur l'armée espagnole, me firent illusion; je crus qu'il suffirait d'opposer Soult et Masséna aux Anglais dans la péninsule, et d'y envoyer de nouveaux renforts. Quelques personnes ont attribué cette résolution à la crainte *que l'empereur Alexandre, mécontent de mon alliance avec l'Autriche, ne tombât sur le duché de Varsovie aussitôt que je serais engagé au-delà des Pyrénées, et qu'il n'entraînât avec lui la Prusse et toute l'Allemagne septentrionale.* C'était son jeu; à sa place je n'eusse pas hésité à le faire. Il était d'autant plus naturel de penser qu'il n'en perdrait pas l'occasion, que mon mariage et le traité de Schœnbrunn avait donné des sujets de mécontentement assez graves à la Russie pour changer tous nos rapports : il

n'y avait plus d'union étroite à espérer entre nous; mais d'un autre côté, la conduite franche et loyale de l'empereur Alexandre à l'époque de nos revers en Espagne, et les rapports rassurants du duc de Vicence, mon ambassadeur, suffisaient pour dissiper ces craintes comme chimériques. Indépendamment de ces motifs, il ne faut pas oublier que la Russie était alors engagée en Turquie, et que l'Autriche étant rentrée dans mes intérêts, Alexandre n'eût pas été en mesure de troubler avec succès le nord de l'Europe.

Le véritable motif qui me retint, c'est qu'il y avait trop de fanatiques de religion en Espagne; ces gens-là pouvaient attenter à mes jours dans l'espoir de mettre fin plus brièvement à la guerre. Ensuite, cette guerre devant se faire d'un bout de la péninsule à l'autre par plusieurs armées, et les communications y étant presque impossibles, je n'aurais pu diriger moi-même le tout à la fois; or mes lieutenants étaient bien capables de conduire une armée; ils le prouvèrent du moins par les succès constants qu'ils remportèrent dans cette campagne. Je me bornai donc à faire annoncer mon prochain retour en Espagne, à y envoyer la moitié de la vieille garde, et une partie de la jeune, qui fut augmentée de plusieurs régiments de voltigeurs et

de tirailleurs. La force de cette belle réserve n'avait jamais dépassé 8 à 9 mille hommes; je la portai à 20 mille, afin d'en avoir toujours une partie disponible soit au nord, soit au midi. C'était à la fois une mesure de prévoyance et un moyen d'avoir facilement des soldats; car cette garde étant l'objet de tous mes soins, les Français se disputaient à l'envi l'honneur d'en faire partie.

Ces troupes formèrent l'élite de l'armée du nord de l'Espagne, sous les ordres du maréchal Bessières : outre les bataillons de recrues qui furent envoyés à tous les régiments qui en faisaient déja partie, j'y envoyai encore le 8e corps tout entier sous les ordres de Junot.

Wellington porte son armée vers Almeida.

On a vu comment Joseph avait négligé, après l'affaire d'Arzobispo, de profiter de la réunion de 80 mille hommes sur le Tage pour fondre sans relâche sur les Anglais, qui n'avaient alors aucun poste fortifié pour favoriser leur rembarquement; et avec quel succès Wellington avait profité des huit mois de repos qu'on lui avait laissés, pour arrêter un système convenable de défense dans le Portugal. J'avais d'abord résolu de faire un grand effort pour réparer cette faute, et de confier cette tâche à Masséna, qui se porterait avec trois corps d'armée par la rive droite du Tage sur Lisbonne, tandis que Joseph et

Soult se dirigeraient avec deux ou trois autres corps par la rive gauche. Le moment parut d'autant plus propice, que les Anglais venaient de perdre 10 mille hommes dans les marais de l'île de Walcheren, et que n'ayant pas tant de forces à porter sur le continent, cette funeste expédition devait les dégoûter d'y soutenir la guerre.

Je prescrivis dans cette vue au roi de rassembler ses forces entre le Tage et la Guadiana, et de se mettre en mesure de commencer ses opérations au retour du printemps. Soult, jaloux de se signaler dans son nouveau poste de major général, et craignant peut-être de se trouver sous les ordres de Masséna, crut aller au-devant de mes désirs en commençant la campagne par la soumission de l'Andalousie. Il persuada facilement la chose à Joseph, plus pressé de soumettre ses propres provinces, que de chasser les Anglais du Portugal. Dans le fait, la victoire décisive d'Ocana donnait la presque certitude du succès de cette entreprise, et l'expédition du Portugal n'en devait être que plus sûre et plus facile, lorsqu'on aurait dispersé l'armée espagnole du sud. Mais il fallait, pour atteindre ce but, fondre avec l'impétuosité de la foudre sur les Espagnols, chercher à les prévenir ou à entrer pêle-mêle avec eux dans l'île de Léon et Cadix, puis ramener ensuite l'armée victorieuse sur Badajoz et Evora. Si Soult et le

roi eussent agi ainsi, ils n'eussent fait que perfectionner mon projet; mais ils en dévièrent pour manquer Cadix, et perdre, par l'occupation intempestive d'un territoire immense, tout moyen de concentrer des efforts suffisants contre Wellington.

Quoi qu'il en soit, Joseph, laissant aux 2^e^, 6^e^ et 8^e^ corps le soin de masquer le Portugal et de couvrir Madrid, réunit les 1^er^, 4^e^ et 5^e^ à sa garde et à la réserve du général Dessolles, entre la Guadiana et la Sierra-Morena (1). Ces forces réunies, présentant un effectif de plus de 50 mille hommes, s'ébranlèrent au milieu de janvier pour

(1) L'armée avait alors l'organisation suivante :

1^er^	corps,	Victor.
2^e^	—	Reynier.
3^e^	—	Suchet.
4^e^	—	Sébastiani.
5^e^	—	Mortier.
6^e^	—	Ney.
7^e^	—	Augereau, Macdonald.
8^e^	—	Junot.

Outre le 9^e^ corps qui se formait à Bayonne des 4^mes^ bataillons de l'armée du midi, et outre l'armée du maréchal Bessières qui occupait le nord de l'Espagne.

L'armée d'Andalousie était composée des 1^er^, 4^e^ et 5^e^ corps.

Celle de Portugal — des 2^e^, 6^e^ et 8^e^.

Les deux autres corps étaient détachés en Catalogne et en Arragon.

attaquer les restes d'Arrizaga, échappés au désastre d'Ocana, et retranchés dans les défilés de la Sierra-Morena.

Victor à droite déboucha par les montagnes de Pedrehohes sur Cordoue; le roi, avec Mortier et les réserves, franchit au centre le défilé de Despena-Perros, et suivit la route d'Andujar; Sébastiani à gauche prit la direction d'Infantes sur Ubeda. C'est ici qu'Arrizaga avait fixé son attention principale, et qu'il défendit les hauteurs retranchées de Montizon. Percé sur son centre et vigoureusement abordé à droite, il fut mis dans une déroute complète. Montizon fut enlevé avec 3 mille hommes, et la division Castejon, forte d'environ 5 mille, enveloppée à quelque distance de là, mit bas les armes. Sébastiani victorieux reçut à Jaën l'ordre de se diriger sur Grenade et Malaga; il entra dans la première de ces villes à la suite d'un léger combat à Alcala-Real.

Joseph, à la tête du corps de Mortier, de la garde et de la réserve, après avoir forcé le défilé de Despena-Perros, était descendu sans grand obstacle par la Caroline sur Andujar (21 janvier); Victor déboucha le lendemain sur Cordoue. L'un ou l'autre de ces corps n'avait qu'à forcer de marche par Ecija directement sur Séville, avant que la gauche espagnole, engagée vers Zafra, pût l'y

prévenir. Au lieu d'en donner l'ordre, Joseph s'arrêta à Andujar, fit des phrases, voulut manœuvrer, et marcha à pas de tortue. La gauche des Espagnols, qui s'était trouvée isolée sous le duc d'Albuquerque entre Badajoz et Zafra, eut ainsi le temps de gagner San-Lucar et Cadix, où elle arriva le 4 février.

Il fallait que la catastrophe de Baylen eût fortement agi sur l'imagination de mon frère, pour lui inspirer tant de circonspection. Si j'avais dirigé cette expédition, je me serais présenté le 27 janvier devant San-Petri et l'île de Léon, et d'après ce qui se passait alors dans Cadix, il est probable que j'y fusse entré d'emblée (1). La terreur régnait dans cette ville : à la nouvelle de notre marche sur Séville, la junte de gouvernement, forcée de céder à une insurrection populaire, déposa tous ses pouvoirs, et s'enfuit à Cadix. Une vingtaine de ses membres voulut ressaisir l'autorité ; mais l'opinion publique, exaltée par les proclamations de La Romana,

(1) Lors même qu'on n'eût pu prévenir Albuquerque à Carmona, si on eût poussé comme Napoléon le fit après Iéna et Blücher après Waterloo, il est probable que Cadix eût succombé. Il n'y avait qu'à agir comme Sébastiani à Malaga ; si l'on n'eût pas enlevé Cadix, on aurait au moins occupé l'île de Léon.

les repoussa : il n'y avait plus d'autorités ; les familles les plus exaltées de l'Andalousie refluaient en désordre dans Cadix ; il n'y avait pas de garnison. Quel résultat ne pouvait-on pas se promettre d'une attaque impétueuse ? Si l'on ne pouvait obtenir l'entrée de cette ville, n'était-il pas toujours temps de songer à en faire le blocus et de soumettre Séville ?

Joseph, au lieu de faire marcher sans reprendre haleine de Cordoue à Cadix, dirigea toutes ses forces sur Séville, dont l'entrée était défendue par des retranchements garnis de 120 pièces de canon, mais informes et confiés à la garde de paysans levés en masse. Cependant on parlementa jusqu'au 31, sans utiliser les 36 mille hommes inutilement accumulés sur ce point. Enfin, nos troupes s'avancèrent, le 5 février, à Chiclana, 24 heures après l'entrée du duc d'Albuquerque, qui fit avec activité tous les préparatifs pour les bien recevoir.

Sébastiani de son côté, entré le 28 à Grenade, avait poursuivi l'ennemi l'épée dans les reins sur le défilé d'Antequera à Malaga. Une partie des débris d'Arrizaga avait pris le chemin de Murcie ; 7 à 8 mille fuyards, soutenus de 2 bataillons de moines et de la population armée du pays, cherchèrent vainement à disputer le passage à Sébastiani : il refoula tout devant lui, et

se présenta à la tête de 3 mille chevaux et de 6 bataillons devant Malaga. L'ennemi eut l'audace de sortir à sa rencontre avec 6 mille hommes. Les charger, les culbuter et pénétrer pêle-mêle avec eux dans Malaga, fut pour nos dragons l'affaire d'un quart d'heure. On se battit néanmoins dans les rues jusqu'à l'arrivée de l'infanterie qui mit un terme à la résistance. Une partie des insurgés se dispersa; le reste mit bas les armes: la place, armée de 140 pièces, était en assez bon état.

Quelque brillants et rapides que fussent ces succès, on avait manqué par une lenteur impardonnable la clef importante de toutes les provinces méridionales. Il serait difficile de décider si, même en paraissant quatre jours plus tôt devant Cadix, les citoyens et les soldats de la flotte, joints aux dépôts de quelques régiments, n'eussent pas suffi pour nous en interdire l'entrée jusqu'à l'arrivée de nouveaux secours: mais si la surprise, la stupeur et le défaut de mesures défensives peuvent faire présumer le succès d'une opération, tout autorise à croire que nous aurions réussi, et on ne saurait assigner aucune limite aux suites d'un tel événement. Dans cette riche cité résidaient l'ame et la force du gouvernement; les colonnes d'Hercule étaient considérées à cette époque comme le palladium

de la liberté espagnole, et lors même que la régence se fût transportée à Carthagène, à Alicante ou à la Corogne, elle y eût été moins puissante et plus facile à atteindre par nos baïonnettes.

Joseph retourne à Madrid.

Joseph, après avoir triomphé à Séville, retourna à Madrid, et laissa à Soult le commandement en chef de l'armée du sud. Malgré le retard qui avait sauvé Cadix, la conquête de l'Andalousie était une opération importante sous le rapport politique autant que sous le rapport militaire. Séville avait une école d'artillerie célèbre, un arsenal superbe, des fonderies, des moulins à poudre. Nous y trouvâmes des approvisionnements considérables, et 240 pièces d'artillerie, y compris celles qui garnissaient les retranchements. A ces avantages, l'invasion réunit le mérite de l'à-propos, car elle eut lieu au moment où l'anarchie commençait à s'introduire dans l'administration des Espagnols.

Dissension intérieure parmi les Espagnols.

La junte était dissoute, l'administration remise à une régence provisoire de cinq membres (1), et on avait convoqué les cortès. Déjà les différents partis s'accusaient réciproquement des malheurs

(1) Ces membres étaient : l'évêque d'Orense, le général Castanos, l'ex-ministre Saavedra, l'amiral Escano, le conseiller Ardizabal.

de la patrie; ces germes de discorde pouvaient devenir sérieux. Les peuples aiment à s'en prendre à leurs chefs de tout ce qui leur arrive de mal. Sous ce rapport, la junte de Séville était plus à plaindre qu'à blâmer; il y avait même de l'absurdité à l'accuser des désastres de l'Espagne, auxquels elle opposait toute la fermeté et l'activité possibles dans l'état de désorganisation générale où se trouvait le royaume.

La nouvelle régence ne pouvait tenir le timon des affaires dans des circonstances si graves, de manière à satisfaire tous les partis : déjà on lui reprochait d'éluder la convocation des cortès si ardemment désirée par la masse des Espagnols éclairés, et elle était à peine installée, que de toutes parts on élevait la voix contre elle.

Le parti anglais triomphe.

Ces petites révolutions intérieures, auxquelles sans doute le marquis de Wellesley, ambassadeur d'Angleterre, ne fut pas étranger, centralisèrent pour un moment le pouvoir entre des mains entièrement dévouées au cabinet de Londres. Les troupes anglaises furent admises à concourir à la défense de Cadix, et une division sous le général Graham fut destinée à cet objet. La Romana, chargé de retourner en Estramadure, se rangea sans balancer sous les ordres de Wellington : il y eut plus d'unité dans la marche des affaires militaires; mais l'Espagne n'en fut

pas moins dès lors un auxiliaire dont le général anglais disposa comme il voulut.

Instruit de la réunion prochaine des cortès à Cadix, j'autorisai mon frère à sonder cette assemblée; il n'eût pas été impossible, en leur parlant au nom des intérêts futurs de l'Espagne, de calmer leur effervescence, et en les laissant libres arbitres du choix de leur roi et de leur système politique, de les rapprocher de nous. Peu m'importait que le roi d'Espagne se nommât Joseph ou Ferdinand, pourvu que l'Espagne et l'Amérique fussent fermées aux Anglais, et soumises à mon système continental.

Organisation des provinces du nord en divisions militaires.

Je pensai qu'en offrant d'un côté des espérances et des moyens de réconciliation, il fallait encore paraître redoutable, si l'Espagne persistait à les repousser. J'ordonnai donc l'organisation des provinces entre les Pyrénées et l'Ebre en gouvernements militaires sous des généraux français; donnant ainsi à entendre que je réunirais ces provinces à mon empire, si bientôt le calme n'était rétabli dans la péninsule : c'était armer mes généraux d'une dictature temporaire sur les provinces du roi Joseph. Cette mesure, autorisée par le droit de conquête, pouvait tourner au profit des habitants, en les plaçant à l'abri des vexations partielles d'une foule de vampires qui suivaient l'armée, et en y rétablis-

sant l'ordre par des moyens plus efficaces que ceux des employés du roi; en un mot, elle devait prouver aux Espagnols que l'intégrité du sol national allait dépendre de la résolution qu'ils prendraient.

Pourquoi craindrais-je de l'avouer? cette mesure devait aussi accoutumer ces provinces à notre régime; et faciliter l'exécution du projet que j'avais conçu de les échanger avec le temps contre le Portugal si Joseph était finalement reconnu, ou de les agréger à l'empire s'il fallait renoncer au reste de l'Espagne. Conformément à ce système, Bonnet fut nommé gouverneur des Asturies; Cafarelli de la Biscaye, Reille de la Navarre, Baraguay-d'Hilliers de la haute Catalogne, Maurice-Mathieu de la basse Catalogne; l'Arragon resta sous la direction de Suchet, qui y était craint et estimé. Chacun de ces généraux commandait dans son arrondissement à une forte division. Le maréchal Bessières commandait l'armée du nord; ses divisions actives gardaient le pays entre l'Ebre et le Douro.

Ces mesures n'eurent pas, au reste le succès que je m'en étais promis. Il aurait fallu encore une ou deux campagnes heureuses pour qu'elles obtinssent l'effet désiré : elles firent jeter les hauts cris aux partisans de Joseph, qui y voyaient

une atteinte à l'intégrité du sol et une censure amère du parti qu'ils avaient embrassé.

Soult consume toute l'année sans prendre Badajoz.

Soult, investi désormais du commandement des trois corps d'armée réunis en Andalousie, aurait dû s'empresser de réparer le tort qu'on avait eu de ne pas fondre dès le mois d'octobre précédent sur Wellington pour entamer son armée, ou réduire du moins Badajoz avant d'entrer en Andalousie. La garnison de cette place située sur la rive gauche de la Guadiana, inquiétait les derrières de l'armée du midi, et permettait aux Espagnols d'attiser le feu de l'insurrection jusqu'au cœur du royaume. Une telle base, soutenue de près par le voisinage de l'armée intacte de Wellington, réclamait toute l'attention de Soult, qui ne pouvait demeurer paisible devant Cadix et garder tout le littoral de l'ancienne Bétique, ayant sur ses communications une place d'armes d'où l'ennemi pouvait à chaque instant déboucher en forces contre ses ses troupes, disséminées pour observer Cadix et Gibraltar, occuper Grenade et Malaga; mais ce maréchal ne sut pas se décider à temps à agir avec vigueur sur les bords de la Guadiana; il s'occupa de soumettre le pays avant d'avoir détruit les masses ennemies qui devaient en troubler la possession. Le défaut de parc de siége

pour réduire Badajoz ne saurait être admissible, alors qu'on avait trouvé un bel arsenal à Séville, et conquis beaucoup de grosse artillerie à la Sierra-Morena.

Wellington reste vers Almeida dans l'inaction.

Wellington, de son côté, ne tira pas tout le fruit possible de la dispersion de nos forces. Sa marche aux environs de Ciudad-Rodrigo, qui aurait pu avoir de grands résultats au commencement de 1810, s'il eût pris à temps l'offensive, ne signifiait rien dès qu'il restait sur place. Il semble qu'à la faveur de sa position intermédiaire, il pouvait agir plus vigoureusement, soit contre Ney à Salamanque, soit en débouchant par Badajoz sur les derrières de Soult.

Nous avons signalé précédemment les motifs de cette inaction, qui laissa peser durant huit mois tout le poids de la guerre sur les Espagnols. Elle prenait sa source dans un système de temporisation arrêté à Séville entre Wellington et son frère Wellesley : ils demandaient au cabinet de Londres un renfort de 12 à 15 mille hommes, augmentaient les levées du Portugal ; et poussaient avec activité les travaux du vaste camp retranché de Lisbonne. Jusque là il ne convenait pas à Wellington de jouer le tout pour le tout, en exécutant des mouvements hardis qui auraient pu lui valoir des succès momentanés, mais compromettre les résultats plus positifs

qu'il se flattait d'obtenir par la force des choses et les avantages de son système. Favorisé par l'éloignement et l'inaction de cet adversaire, Soult, qui n'en démêla pas les motifs, conçut l'espérance de fonder un établissement solide en Andalousie, et prit toutes les mesures pour y parvenir, ajournant à une époque plus éloignée la soumission de Badajoz.

Soult entoure Cadix de retranchements.

Son premier soin fut de bloquer par terre cette importante place de Cadix qu'on avait laissé échapper. Trois cents bouches à feu, prises dans les dépôts espagnols de Séville où dans les retranchements de la Sierra-Morena, servent à armer une ligne de contrevallation, qui ne compte guère moins de dix lieues depuis Rota jusqu'à la tour de Barmeja. On se flatte, à l'aide de ces formidables lignes, d'enfermer les forces hispano-britanniques dans une mince langue de terre; comme si Gibraltar, Carthagène et vingt ports sur les côtes de la Méditerranée et de l'Océan ne permettaient pas à l'ennemi de porter même une partie des défenseurs de Cadix sur tous les points où il serait convenable d'opérer un effort contre nos troupes.

Instruit de ce qui se passait en Andalousie, je jugeai que, puisque la faute était commise, il ne fallait pas évacuer un pays où nous avions déja essuyé l'échec de Baylen, et dont la population,

fatiguée de révolutions et de sacrifices, avait mieux accueilli nos troupes que nous ne l'espérions. Toutefois, comme cette occupation changeait la nature de mes projets contre le Portugal, je prescrivis à Masséna d'agir avec mesure, en commençant par réduire les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, et à Soult de le seconder, en pressant la réduction de Badajoz pour faire une diversion dans l'Alemtejo.

Quoique je ne me dissimulasse point le peu d'avantage réel du blocus de Cadix, ni la difficulté de soumettre cette place sans moyens maritimes, je pensai néanmoins que si l'on parvenait à jeter des bombes dans la ville, on réussirait à engager les habitants à la soumission et la régence à en donner l'exemple. Je fis fondre et expédier des mortiers d'un nouveau modèle (à la Villantroys), qui portaient les bombes jusqu'à 3000 toises. Un convoi de ces mortiers avec des bombes et des munitions, parti de Toulon, prit des troupes à Porto-Ferrajo, et fit voile pour Malaga; d'autres furent expédiés par terre. Je m'en promettais un grand effet: d'ailleurs, en supposant tous ces efforts inutiles, nous n'avions pas à hésiter; il fallait bien se décider, soit à conserver un corps d'armée qui se promenerait sans résultat entre le Guadalquivir et le Tage, soit à faire des établissements durables dans l'Anda-

lousie. Or, la première condition de réussite pour de tels établissements était, sinon de soumettre Cadix, du moins de masquer ce débouché, et d'empêcher l'ennemi de sortir de ce boulevard pour fondre sur nos corps disséminés. Victor eut cette tâche; Mortier garda Séville, et observa la route de Badajoz; l'ancienne division Dessolles occupa Cordoue et Jaen; enfin Sébastiani eut assez à faire à occuper Grenade, Malaga, et à surveiller d'un côté Gibraltar et de l'autre les rassemblements nombreux que les ennemis formaient sur sa gauche dans les royaumes de Murcie et de Valence. Joseph était retourné à Madrid avec sa garde.

Ses mesures pour la tranquillité de l'Andalousie.

Soult employa toute l'année 1810 à obtenir ces différents résultats, et il faut convenir que s'il ne déploya pas son activité d'une manière plus utile contre les Anglais sur le Tage, il racheta sa faute par les soins qu'il donna à ses établissements de Grenade à Séville et aux préparatifs contre Cadix. Il vint un moment où ses espérances furent près d'être couronnées, et où les Espagnols eux-mêmes regardèrent notre pouvoir comme définitivement consolidé en Andalousie.

Soult établi à Séville et Sébastiani à Grenade y tenaient une cour somptueuse : placés sur le sol classique de la chevalerie mauresque, ils faisaient tous leurs efforts pour rappeler le beau

temps des Abencérages, et détourner par des fêtes ce peuple voluptueux de l'Andalousie des horreurs de l'insurrection; mais la séduisante Bétique, sans être précisément une Capoue pour notre armée, paralysait 50 mille hommes à des accessoires, quand Wellington fondait paisiblement le système défensif qu'on n'aurait jamais dû lui laisser le temps d'organiser.

Si les quartiers-généraux de ces deux chefs offraient tous les charmes de la paix et les agréments d'une heureuse conquête, leurs cantonnements n'étaient pas toujours aussi paisibles. La nécessité de disséminer les troupes pour opérer la soumission des provinces et contenir un ennemi dispersé sur toute la surface d'un vaste pays, donnait aux généraux alliés le moyen de tomber fréquemment sur des brigades isolées, et de fatiguer nos soldats par une guerre ennuyeuse et rebutante. La Romana, Ballesteros et Mendizabal aux confins du Portugal et de l'Estramadure, Blacke et Ellio du côté de Murcie, enfin Lascy et plusieurs autres, partis de Cadix pour aller débarquer sur la côte vers Moguer, livrèrent une foule de combats partiels, où, d'abord vainqueurs contre de faibles détachements, ils étaient ensuite battus et dispersés pour aller se rallier sur des points convenus d'avance. La nomenclature d'une foule de com-

bats auxquels cette résistance donna lieu n'appartient pas au cadre que nous nous sommes imposé; les braves qui s'illustrèrent dans cette lutte ont leurs noms écrits au temple de mémoire.

La Romana et Ballesteros se distinguèrent par leur activité et leur persévérance : le premier, laissant aux cortès convoqués et à la régence le soin de tenir les rênes d'un état livré à toutes les fureurs de l'anarchie, revint au milieu de 1810 à son armée. Bien des gens lui font l'honneur de la création du système de résistance que l'Espagne nous opposa; sans vouloir rien diminuer du mérite de cet officier, je pencherais plutôt à l'attribuer à la force des circonstances et à la nature de la guerre nationale qu'on nous faisait; car les instructions remarquables que différentes juntes de province donnèrent à leurs troupes renferment déja tout le système qui fut mis en vigueur avec tant de succès dans la péninsule.

Quoi qu'il en soit, l'ennemi, agissant sous la protection des places de Gibraltar, Cadix, Badajoz et Ciudad-Rodrigo, et à l'aide des habitants du pays, harcelait sans cesse nos troupes sur tous les points où elles laissaient un détachement en prise. Différents corps d'armée éprouvèrent tour à tour les dangereux effets de

l'activité des partisans, dont le résultat le plus fâcheux était de tenir constamment les habitants de l'Espagne en alerte, en reparaissant inopinément sur tous les points, et mettant ainsi la population entière des provinces dans l'obligation de les seconder, de peur d'exposer à toute la vengeance nationale ceux qui ne concourraient pas avec eux à l'extermination de l'ennemi commun.

Pour encourager ces efforts, les Anglais voulurent concerter une attaque contre Malaga avec l'armée de Murcie. Lord Blenheim vint débarquer le 13 août sur la côte d'Almeria; mais, trompé à l'approche d'une colonne de Sébastiani qu'il prenait pour les Espagnols, il fut culbuté et pris lui-même avec 7 à 800 hommes. Ses débris eurent de la peine à regagner leurs embarcations.

Opérations dans le Nord.

Dans ces entrefaites, il ne s'était rien passé de remarquable au nord-ouest. Le 8e corps, sous Junot, avait repris le poste important d'Astorga, que Ney, dans son mouvement sur Talaveyra, avait abandonné à l'armée de Galice. Le général Bonnet, gardant les Asturies, était tous les jours aux prises avec les corps que les Espagnols avaient réorganisés en Galice après l'évacuation de cette province. Porlier, neveu de La Romana, harcelait tour à tour cette division des Asturies

et celles qui gardaient le royaume de Léon. D'autres partisans inquiétaient successivement tous les points de la Navarre et de la Castille, qui demeuraient en prise et forçaient les corps d'occupation à une surveillance fatigante.

Le maréchal Ney, revenu de Paris pour prendre le commandement du 6e corps après l'affaire de Tamamès, s'établit à Salamanque pour observer les forces de Beresford, bientôt jointes, comme nous venons de le dire, par l'armée entière de Wellington. Reynier, à la tête du 2e corps, avait guerroyé contre la division anglaise de Hill, et les troupes de La Romana sur la gauche du Tage.

Chances de notre position.

Malgré la présence de cette armée, qui devenait de jour en jour plus menaçante, les brillants succès de Soult et de Suchet, les victoires d'Ocana, de la Sierra-Morena, de Santa-Maria, jointes à la soumission des provinces du sud, me confirmèrent dans l'espoir que nous viendrions à bout de l'entreprise à force de persévérance. Je pensais bien lasser ainsi la patience des Espagnols; je ne connaissais ni leur caractère, sur lequel on m'avait complètement trompé, ni l'armée anglaise, dont j'avais pris une fausse idée par les campagnes du duc d'Yorck en Hollande et en Flandre. La régence d'Espagne, quoique reléguée à Cadix, n'en donna pas moins

des ordres dans toute la monarchie. Les prêtres étaient les officiers d'état-major qui transmettaient ses ordres et en surveillaient l'exécution; parlant au nom du ciel, ils étaient obéis : ils sont parvenus à envoyer des amiraux servir dans l'infanterie des insurgés. La résistance était partout, et partout nous étions victorieux sans autre résultat que le besoin d'aller vaincre autre part, et de venger des surprises partielles.

Nouvelle expédition en Portugal sous Masséna.

Dans ces entrefaites, Masséna se disposait enfin à exécuter une partie du plan qui devait nous débarrasser de l'armée anglaise, et dont l'invasion de l'Andalousie avait changé les premières combinaisons. Je lui donnai les corps de Ney, de Reynier et de Junot, qui comptaient 50 mille hommes présents.

Siége de Ciudad-Rodrigo.

Il fallut préluder à cette expédition par la soumission des places sous l'abri desquelles on avait laissé Wellington se refaire pendant dix mois. Déja Junot avait pris l'initiative en soumettant Astorga, comme nous l'avons dit: il fallut ensuite réduire les places plus importantes de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Ce soin fut confié au corps de Ney, qui, malgré les petits moyens de siége dont il disposait, réussit au-delà de toute espérance. C'est en effet une rude entreprise qu'un siége à 200 lieues de ses frontières, dans un pays dénué de communications

et entièrement soulevé. Combien de soins minutieux pour rassembler le matériel! Combien de dangers pour le faire mouvoir au milieu d'une population armée, ne respirant que le pillage des convois et le massacre des escortes!

Ciudad-Rodrigo avait une enceinte irrégulière, mais capable de résistance : elle possédait une des bonnes écoles d'artillerie dont l'Espagne était redevable au règne créateur de Charles III. La garnison de 8 mille hommes, commandée par le brigadier Herrasti, annonçait l'intention de faire son devoir, et y était doublement excitée par le fanatisme de la junte administrative. Elle soutint long-temps le feu destructeur de nos batteries, qui causèrent un grand ravage dans la ville et firent sauter l'arsenal; mais les batteries étaient trop éloignées pour ruiner la maçonnerie des ouvrages, il fallut les rapprocher. Enfin, après s'être signalée dans plusieurs sorties, la brèche étant pratiquée et le fossé comblé par l'explosion de la contrescarpe, la garnison capitula le 10 juillet, après vingt-cinq jours d'attaque; elle demeura prisonnière.

Siége d'Almeida.

On marcha ensuite à l'investissement d'Almeida, après avoir délogé l'arrière-garde anglaise postée sous cette ville. Six mille Portugais, moitié troupe de ligne, moitié milices, s'apprêtaient à une défense désespérée; mais l'explo-

sion d'un immense magasin à poudre ayant fait sauter la citadelle et une partie de la ville avec un fracas horrible, le gouverneur se rendit le même jour.

Masséna, obsédé par le marquis d'Alorna et oubliant tout ce qui était arrivé à Junot et à Soult, eut la générosité déplacée de renvoyer les milices portugaises dans leurs foyers et d'incorporer les troupes de ligne dans son armée. Il se rappelait qu'une brigade portugaise s'était distinguée dans nos rangs dans la campagne de Wagram; il croyait gagner les Portugais par de bons traitements. La haine générale était trop violente; il ne tarda pas à se repentir d'un excès de confiance qui rendit bientôt 4 à 5 mille soldats à nos ennemis.

Système impassible de Wellington.

Wellington fut témoin de ces deux siéges sans bouger, quoique les corps de Ney et de Junot ne comptassent pas plus de 36 mille hommes, et qu'il en fallût la moitié pour le siége. La général anglais s'était divisé, on ne sait trop pourquoi: il n'avait que 30 mille hommes à Celorico, à la tête de la vallée du Mondego; le général Hill, avec la droite forte de 15 mille hommes, se trouvait à Portalègre, sur la gauche du Tage, contre le corps de Reynier, qu'il eût suffi d'éclairer par un corps léger de Portugais et celui de La Romana; enfin, la réserve de 10 mille

hommes sous Leith demeurait à Thomar, à 30 lieues de l'armée, et 12 mille Portugais étaient lancés en partisans sur la frontière. Il semble qu'en réunissant tant de moyens et prenant l'initiative, Wellington eût pu aisément troubler nos opérations contre ces places, sans compromettre le système sur lequel il fondait ses espérances.

Troisième invasion du Portugal.

Masséna, ayant terminé tous les apprêts pour l'invasion, attira à lui le corps de Reynier, au milieu de septembre, et se dirigea sur Celorico. L'ennemi n'étant pas en mesure se replia en descendant la gauche du Mondego, où dix affluents fortement encaissés présentent autant de bonnes lignes défensives. Mais Masséna s'étant dirigé par la rive droite sur Viseu, le général anglais passa le Mondego, marcha vivement sur les montagnes d'Acobar, où il dirigea en même temps les corps de Hill et de Leith par la route d'Espinoha. Il espérait ainsi couvrir Coimbre et la route de Lisbonne, en prenant position avec toutes ses forces réunies sur le plateau de Busaco, situé au sommet de cette chaîne, à 300 pieds au-dessus des vallées qui l'entourent. Cette importante jonction s'effectua le 26 septembre, au moment où l'armée française venait d'arriver devant la position de Busaco. Ney, qui se présenta le premier, penchait, dit-on, à l'attaquer, mais se décida à attendre le général en chef. On assure

qu'alors la jonction de Hill et de Leith n'était pas achevée, qu'elle ne l'était pas même encore lorsque Masséna fit sa reconnaissance. Si la chose est vraie, ce délai a été une fatalité déplorable. Quoi qu'il en soit, le héros d'Essling et de Gênes, accoutumé dans les Alpes et l'Apennin à ne pas se laisser effrayer par des rochers d'un accès difficile, se décida à ordonner l'attaque pour le lendemain, bien que la réunion de toutes les forces ennemies fût alors consommée.

Bataille de Busaco.

On ne pouvait arriver aux Anglais que par deux chemins, celui du couvent de Busaco et celui de San-Antonio de Cantaro. Le 6e corps attaqua par le premier en colonnes profondes et échelonnées; des escarpements rocailleux ne permettaient pas d'y arriver autrement, et le canon ne pouvait pas suivre l'infanterie. Reynier attaqua de même par San-Antonio. Nos troupes gravirent avec leur impétuosité accoutumée, et sous un feu horrible, ces hauteurs, où l'ennemi les attendait bien préparé. Après avoir culbuté la première ligne placée sur le versant, elles arrivèrent par brigades sur le sommet, hors d'haleine et déja un peu décousues à la suite de ce vigoureux effort: exposées ici au feu concentrique d'une nombreuse artillerie tirant à mitraille, essuyant des feux de bataillon meurtriers, chargées à leur tour par des troupes fraîches et re-

posées, prises en flanc par une nuée de Portugais, elles redescendirent la montagne avec une perte sensible, et sans avoir pu même en faire éprouver à l'ennemi. Le général Simon est tué et le général Ferrey blessé à la tête de la colonne du 6e corps. L'intrépide Foy et le brave Graindorge, qui conduisent l'attaque du corps de Reynier, sont blessés grièvement, sans obtenir plus de succès. Un instant ils se flattent de culbuter la droite ennemie, quand le corps entier de Hill, placé en réserve, vient assaillir leurs troupes décousues, et les refoule au pied de la montagne après un combat meurtrier. Cette boucherie, qui nous coûta 6 à 7 mille hommes mis hors de combat, était d'autant funeste qu'elle changeait la disposition morale des deux armées, et qu'on aurait pu l'éviter, soit en poussant plus vivement avant l'arrivée de Hill et de Leith, soit en manœuvrant pour déloger l'ennemi.

Masséna repoussé tourne la position.

Quoi qu'il en soit, le mal était fait, la position de Masséna devenait des plus critiques; il ne pouvait ni rester sans vivres au pied de la montagne, ni rétrograder sans danger en face d'un ennemi qui épiait ses mouvements. Repasser le Mondego pour agir sur la rive gauche était tout aussi impraticable, puisque Wellington avait la ligne directe pour nous y prévenir.

Un heureux hasard tira Masséna du mauvais

pas où il venait de se placer. Un paysan indiqua un autre chemin à deux lieues plus au nord, meilleur que celui qui venait de coûter si cher, et qui menait à Coimbre par Avelans de Cima et Soardo. On y poussa une reconnaïssance qui n'aperçut pas un ennemi; Wellington avait assigné la défense de ce poste au corps portugais de Trant; mais, par un malentendu dont la cause est ignorée, il n'y était pas arrivé. Masséna prit ce chemin sans hésiter : ce mouvement de flanc, exécuté en quelque sorte entre l'armée anglaise et la mer, était audacieux; Wellington pouvait descendre des hauteurs de Busaco, et nous assaillir en queue dans cette marche processionnelle. Satisfait d'une victoire passive et sans résultat, il préféra regagner son camp retranché, certain que plus nous nous engagerions dans le pays, plus il nous entamerait sérieusement.

Système dévastateur du général anglais.

L'armée française le suivit par Coimbre. Ici, comme à Viseu, nous ne trouvâmes pas un habitant. Ces deux villes riches et florissantes étaient désertes et abandonnées, ainsi que toute la contrée. Leurs malheureux habitants fuyaient sous peine de mort par ordre des généraux anglais, de la régence du gouvernement et d'un clergé exaspéré. Les proclamations de Wellington des 2 et 4 août qui ordonnent cette mesure sont un monument historique de cette guerre cruelle.

Appliquant ainsi à une contrée en elle-même déja montagneuse, difficile et peu abondante en grains, les préceptes donnés par Lloyd pour la défense de l'Angleterre, Wellington avait transformé tout le pays de Celorico à Lisbonne en un vaste et artificiel désert. Heureusement pour nous que cet ordre rigoureux n'avait pu s'exécuter à la lettre; les habitants avaient disparu avec une partie de leurs provisions; mais faute de transports, ils s'étaient contentés d'enfouir le reste: nos soldats, adroits à les découvrir, en déterrèrent une partie, et cette ressource, quoique insuffisante pour une armée si considérable, nous mit à même de subsister du moins quelques semaines.

Lignes de Torres-Vedras.

Par une bizarrerie dont on chercherait vainement un exemple dans les autres guerres du continent, Masséna n'apprit qu'à Leyria l'existence des lignes formidables devant lesquelles il allait heurter, et auxquelles, comme on l'a déja dit, Wellington faisait travailler depuis dix mois.

Deux lignes de redoutes, la plupart fermées à la gorge et palissadées, présentant 87 ouvrages armés de 290 pièces de gros calibre, offraient une des positions les plus formidables dont les annales modernes fassent mention; une troisième ligne servant de réduit était disposée pour protéger le rembarquement, si les deux autres

venaient à être forcées. Réfugié dans ce redoutable asile, appuyé à la mer (qui pour les Anglais seuls est une bonne base), sûr de ses approvisionnements, il pouvait braver toutes nos entreprises.

Embarras de Masséna.

Masséna n'aimait pas plus que moi le mot de retraite, et pourtant il n'osa pas risquer une attaque, car elle eût été trop hasardeuse. Les ennemis étant entrés à Coimbre, y avaient enlevé 4 mille blessés ou malades; l'armée était réduite à 40 mille combattants, et l'ennemi en avait plus de 60 mille. Masséna m'envoya le général Foy pour réclamer des ordres et des renforts. En attendant, il espéra fatiguer son adversaire à force de persévérance. C'était un mauvais calcul; mais il n'y en avait pas d'autre à faire. L'armée anglaise, ayant 200 voiles à sa disposition, se trouvait toujours dans l'abondance: elle passa cinq mois dans ce camp à s'aguerrir, à s'instruire et à terminer ses retranchements. Les milices portugaises rivalisèrent avec ses soldats: l'armée en sortit plus redoutable que jamais. Masséna, au contraire, abîmait ses troupes pour les faire vivre; elles étaient disséminées en colonnes mobiles qui guerroyaient contre les habitants et les partisans portugais. Elles ravageaient le pays même par où elles devaient effectuer incessamment leur retraite: les maladies, les combats journaliers, les assassinats, les diminuaient,

tandis que les obstacles croissaient à mesure. La situation était telle, en un mot, qu'il fallait emporter d'assaut le camp ennemi, ou songer à une retraite pénible. Instruit de ces circonstances par le général Foy, je conseillai à Masséna d'attaquer, pour peu que la chose fût praticable; en cas contraire, de tenir l'ennemi confiné dans ses lignes. Je promis de lui envoyer le corps de Drouet, qui venait d'entrer en Espagne (1). Je lui fis espérer d'être secondé par Soult, qui opérait sur la Guadiana, à 500 lieues du théâtre des opérations, on ne saurait donner d'ordre bien positif: je laissai donc carte blanche à Masséna. Dans l'intervalle, la position se hérissa de nouvelles batteries; Wellington fut renforcé de 15 mille hommes tant Anglais qu'Espagnols; les ouvrages furent achevés.

Un seul moyen existait encore d'opérer offensivement contre Lisbonne, c'était de jeter un pont à Santarem, de le couvrir d'une forte tête, d'attirer Soult de Badajoz sur Sétuval, et de bombarder Lisbonne des hauteurs de la rive gauche. Il eût fallu pour cela non-seulement beaucoup d'ensemble et d'activité, mais encore des moyens

(1) Ce corps était composé de deux divisions formées de tous les quatrièmes bataillons de l'armée de Soult, et devait se rendre en Andalousie.

que nous n'avions pas. Masséna fortifia Punhete vers l'embouchure du Zezère, et s'appliqua à faire construire des bateaux pour se procurer un bon équipage de pont, et les moyens de manœuvrer au besoin sur les deux rives du Tage. Grace aux pontonniers, aux sapeurs et au bataillon de marins qu'il avait avec lui, il parvint à force de soins à suppléer à ce qui lui manquait pour ce travail, qui fut achevé en six semaines, à la grande satisfaction du général en chef. Toutefois ces équipages de pont qui avaient coûté tant de soins devinrent inutiles par l'événement; car Soult ne se présenta pas sur le Tage, et Masséna ne crut pas devoir risquer un passage si périlleux en présence des troupes de Hill et de La Romana.

Il est constant que si Soult eût soumis Badajoz au moment où Masséna prenait Almeida, et que les deux armées se fussent avancées de concert sur Lisbonne par les deux rives du Tage, nous eussions eu plus de probabilités en notre faveur; mais Badajoz n'étant pas soumis, Masséna n'ayant encore aucun équipage de ponts, Soult étant dans l'impossibilité d'en conduire un, l'ennemi pouvant au contraire agir à volonté sur les deux rives du Tage, il n'est pas prouvé que le succès de l'opération eût été infaillible, et que Soult eût entièrement atteint son but. Toutefois,

comme Wellington n'aurait pu se porter contre lui sans dégarnir Lisbonne, et sans nous fournir ainsi une occasion favorable pour l'attaque des lignes de Torres-Vedras, la marche de Soult en Alemtejo eût été une diversion favorable, lors même qu'elle n'eût point décidé l'évacuation de Lisbonne, comme on l'a prétendu. En effet, il ne suffisait pas de quelques batteries de mortiers établies sur les hauteurs d'Almada pour faire tomber cette capitale couverte par d'innombrables canonnières; par des vaisseaux embossés, et un bras de mer de 1500 toises. Un bombardement contrarié par de tels obstacles eût bien pu causer quelques dégâts dans Lisbonne, mais non pas décider Wellington à quitter son formidable camp, situé à quatre lieues de la ville, et hors d'atteinte de la rive gauche du Tage.

Situation horrible de cette armée.

Jamais l'histoire moderne n'avait offert l'exemple d'une armée dans une position pareille à la nôtre. Lancée à 200 lieues des frontières, au milieu de deux nations belliqueuses et insurgées, privée de tout moyen maritime et de toute réquisition légale dans un pays déserté par ses habitants, elle devait, comme une horde nomade, dévorer la subsistance de l'arrondissement où elle campait, puis le quitter aussitôt pour aller en ravager un autre quartier. Du moins

dans les guerres précédentes, une armée trouvait-elle en pays ennemi ou une population docile; ou des spéculateurs indifférents à la lutte qui lui procuraient des vivres au poids de l'or. Le commerce, avide de gros bénéfices, se hâtait de se couvrir d'un pavillon neutre pour aller porter les grains et les articles les plus nécessaires à la vie partout où les chances de la pénurie lui assuraient un lucre certain. Mais dans notre lutte, sur 800 lieues de côtes, pas un caboteur neutre ne venait à notre secours, tant la prépondérance maritime des Anglais était devenue tyrannique et menaçante, et tant leur législation arbitraire sur les neutres avait détruit les droits les plus précieux de la liberté maritime.

Masséna se rapproche de Santarem.

Après avoir séjourné un mois près d'Alenquer en face des lignes, Masséna résolut de se rapprocher, au milieu de novembre, de Santarem pour faciliter l'approvisionnement de son armée, qu'il tirait de la vallée du Zezère : de là il était plus à portée de favoriser la jonction de Drouet, qui devait venir par Celorico ou Castel-Franco. Cette jonction ne s'effectua que le 26 décembre, vers Leyria. Wellington, renforcé de son côté par La Romana, avait alors poussé jusqu'à Cartaxo, et les deux armées s'enterraient à l'envi sous des retranchements.

Chances de sa position.

C'était certes une grande contrariété que la

force de cette position nous empêchât d'expulser les Anglais de la péninsule par un coup de vigueur; toutefois cette situation n'offrait pas tant de combinaisons qu'il ne fût facile d'adopter la plus convenable. On dira que la presque impossibilité d'un assaut reconnue, il fallait confiner Wellington dans son réduit, et l'y tenir en charte privée par un demi-blocus, qu'en bien décamper pour l'attirer dans l'intérieur de l'Espagne. Mais il existe sur les frontières du Portugal plusieurs positions presque aussi fortes que celles de Torres-Vedras; en nous retirant, on lui étendait sa sphère d'activité depuis l'Ebre jusqu'au Guadalquivir. Il aurait fallu des forces plus considérables pour le tenir en respect derrière l'Agueda que pour observer ses lignes; il aurait toujours la faculté de tenir la campagne avec avantage contre des troupes forcées de s'étendre pour couvrir l'espace immense de Salamanque à Cadix, qu'il menacerait partout, en sortant du Portugal comme d'un camp retranché pour opérer alternativement sur sa droite ou sa gauche. Si on le battait, il aurait toujours été se blottir dans son refuge de Torres-Vedras, et c'eût été là qu'il aurait fallu venir le forcer. Il était donc clair que, puisque nous l'y tenions, il fallait y rester. Cinquante mille Français tenant l'armée anglo-portugaise bloquée dans son camp démontraient son

impuissance pour délivrer la péninsule : c'était comme si cette armée n'eût pas existé; mais c'étaient 50 mille hommes de plus qu'il fallait pour réduire l'Espagne.

Les indignes Français qui ont pris à tâche de ravaler notre gloire pour porter aux nues celle des ennemis de la France, et de faire de Wellington *l'homme de la Providence*, n'ont pas compris une question si simple. Ils ont fait de Masséna un imbécille, et de moi un enragé qui perdait tout par sa violence et son opiniâtreté.

Au résumé, il est positif qu'il fallait attaquer Wellington deux jours après notre arrivée, ou nous conduire comme nous l'avons fait. Si nous avions eu le moyen d'approvisionner 60 mille hommes sur place dans ce pays dévasté et insurgé, Wellington ne serait pas sorti de ses lignes, à moins qu'il ne se fût rembarqué pour aller porter le théâtre de ses exploits sur un autre point de la péninsule.

Succès brillants de Suchet en Catalogne.

Mon armée d'Arragon était plus heureuse. Après la victoire de Santa-Maria remportée sur le corps de Blacke, Suchet, rentré triomphant à Saragosse, était parvenu par une sage administration à ramener l'abondance et la discipline parmi ses troupes, composées de peuples différents et de nouvelles levées. Il assura la solde, exigea que les militaires ne fussent plus à charge aux habitants, et, chose extraordinaire, il par-

vint, par sa fermeté et sa justice, à soumettre ces mêmes Arragonais qui avaient déployé tant d'énergie et de férocité dans la défense de Saragosse. Pourvu de tout, et pouvant faire descendre l'Ebre à ses convois, il se préparait en silence à l'attaque des places du bas Ebre, qui seules pouvaient décider la soumission de la Catalogne, lorsque Joseph, marchant en Andalousie, lui prescrivit de s'avancer jusqu'à Valence pour appuyer son mouvement : le roi comptait sur des intelligences dans cette ville, et annonçait que les portes s'en ouvriraient à notre approche. L'armée d'Arragon, dans les premiers jours de mars, s'y porta en deux colonnes, qui se rejoignirent à Murviedro : elle battit l'avant-garde de l'armée valencienne, lui prit neuf pièces de canon, occupa les faubourgs de Valence, et reconnut la place; mais les portes ne s'ouvrirent point, malgré une sommation appuyée de menaçantes démonstrations.

Siége et prise de Lerida.

Alors Suchet, convaincu que rien n'était encore mûr pour cette entreprise, se hâta de rentrer à Saragosse pour commencer une opération dont il attendait plus de succès, et acheva rapidement ses préparatifs contre Lerida. Le 12 avril, il se présenta devant cette place et en fit l'investissement. Il ne se hâta point d'ouvrir la tranchée, parce qu'ayant parcouru les environs et pris des

renseignements, il fut informé de la marche d'un corps ennemi sorti de Tarragone sous les ordres du général Henri O'donnel. Le 23, ce général crut surprendre nos troupes de la rive gauche de l'Ebre, et s'avança hardiment sur la tête de pont de Lerida par les plaines de Margalef. En même temps la garnison de la place tenta une sortie qui fut contenue; et pendant que le général Harispe repoussait la tête de colonne d'O'donnel, le 13e de cuirassiers, soutenu par la division Musnier, chargea en flanc la 1re division espagnole, la culbuta, et, après un combat vif et court, lui fit mettre bas les armes: l'autre division prit la fuite. L'ennemi, outre ses morts et blessés, perdit 5 mille prisonniers. Les opérations du siége commencèrent aussitôt avec vigueur. Le 29 avril, on ouvrit la tranchée, et le 27 mai, le feu contre le front nord de Lerida: les pluies et l'artillerie de la place nous forcèrent à l'interrompre. Le 12 mai, notre artillerie reprit ses avantages. Le 13, on livra l'assaut; la ville et le pont furent emportés à la baïonnette. Cependant Suchet, voyant que la garnison se réfugiait au château, ordonna que toute la population y fût aussi poussée. A la faveur du combat dans les rues et pour ainsi dire de maison en maison, cette manœuvre adroite réussit. Elle encombra le château, les fossés et les cours, d'une foule de bouches inutiles, aussi

Combat de Margalef.

effrayées des bombes que nous leur jetions, qu'elles avaient été ébahies des discours fanatiques des prêtres. Le gouverneur, embarrassé et intimidé, ne pouvant ni les nourrir, ni les faire combattre, se vit réduit à capituler. Le général Suchet évita ainsi un second siége, qui avait coûté 25 jours au duc d'Orléans en 1707. La garnison fut prisonnière au nombre de 7000 hommes. Nous trouvâmes en outre dans la place des magasins et 105 bouches à feu. L'occupation de Lerida nous rendait maîtres de la vaste et fertile plaine d'Urgel, qui procura de grandes ressources pour les approvisionnements de l'armée.

Prise de Mequinenza.

Le siége de Mequinenza fut entrepris immédiatement après celui de Lerida. Il fallut percer un chemin pour l'artillerie à travers les montagnes à l'extrémité desquelles ce fort est construit. Dès les premiers jours de juin, la tranchée fut ouverte, et le 8, l'assaut allait être donné, quand le fort capitula. Nous y prîmes 1400 hommes et 45 pièces de canon; nous y gagnions surtout l'avantage de maîtriser la navigation de l'Ebre de Saragosse à Tortose.

Si j'étais content des opérations de Suchet, de la soumission de l'Arragon et de la prise de Lerida, je l'étais d'autant moins d'Augereau, qu'il ne faisait rien de bon en Catalogne, malgré les avantages que la prise de Girone lui avait

procurés et les renforts qu'il recevait journellement. Son premier soin fut de se rapprocher de Barcelone, et d'investir Hostalrich : les Espagnols firent d'inutiles essais pour ravitailler ce fort; et la garnison, profitant du peu de surveillance du blocus, parvint à s'échapper. La prise de ce fort achevait de nous rendre maîtres de la chaussée, si indispensable pour la liberté de nos communications et le transport du matériel. Cependant Augereau ne sut tirer aucun fruit de ces avantages. Il fit des démonstrations dans la direction de Lerida, lorsque Suchet l'assiégeait, mais il s'en tint là. A la vérité la pénurie des vivres et la difficulté des communications, jointes à l'insurrection générale de la province, gênaient tous ses mouvements et les rendaient dangereux. Je ne négligeai rien de ce qui était en mon pouvoir pour le seconder : un grand convoi, que je fis expédier de Provence par mer, ne put entrer à Barcelone; il fut pris ou dispersé, et les trois vaisseaux de ligne qui l'escortaient durent s'échouer sur la côte pour ne pas tomber au pouvoir des Anglais. Les troupes d'Augereau ayant été ensuite battues en deux rencontres, je vis bien que le vainqueur de la Mouga et de Castiglione ne convenait pas à une guerre de cette nature, où il fallait plus de talent et d'activité que de courage; je le remplaçai par Macdonald.

Siége et prise de Tortose.

Cependant les gages que m'avait déja donnés le général Suchet me déterminèrent à lui confier l'opération importante de laquelle devait dépendre, selon moi, la soumission de la Catalogne. Deux seules grandes routes existent dans cette province, l'une va de Barcelone à Saragosse; l'autre conduit de Perpignan, en suivant le rivage jusqu'à Valence, par Tarragone, Tortose et Peniscola, ports de mer fortifiés.

Il importait de nous emparer de cette communication directe; c'était à la fois couper celle des insurgés avec la mer, et assurer la nôtre entre l'Èbre et la France. Suchet fut chargé de cette tâche et de préluder par le siége de Tortose, tandis que Macdonald formant le corps d'observation contiendrait les divisions de l'ennemi éparses dans les montagnes, depuis la Cerdagne et les confins de l'Arragon jusqu'aux limites du royaume de Valence.

Toute la tête des vallées de Vic, de Manresa, de Gervera et de Puicerda, parcourues souvent par nos colonnes, n'en demeura pas moins au pouvoir des Espagnols, et leurs chefs, loin de se laisser ébranler par nos succès sur l'Èbre, parurent souvent dans une attitude menaçante dans la Cerdagne française, aux portes de Mont-Louis et jusque dans l'Ampurdan.

La difficulté de tirer nos convois de France à

travers un pays si plein d'obstacles naturels, rendait toutes les entreprises de nos troupes très-pénibles. Suchet, ayant réuni à Lerida tout ce qui lui fallait pour le siége de Tortose, résolut de brusquer cette opération, de crainte que Macdonald ne pût tenir long-temps les positions nécessaires pour le favoriser. Il fit ouvrir une route praticable de Mequinenza et de Carpe à Batea et à Gandesa, et vint dans les derniers jours s'établir devant Tortose. Mais l'armée de Catalogne n'était point prête à se lier à celle d'Arragon; Macdonald ne vint qu'à la fin d'août s'aboucher avec son collègue à Lerida, et se reporta même aussitôt avec son corps dans la direction de Barcelone et de Girone pour aller au-devant d'un convoi de France dont l'arrivée lui était indispensable pour combiner avec sûreté ses opérations avec celles de Suchet. Celui-ci regretta de s'être établi trop tôt près de la place qu'il devait assiéger; mais craignant l'effet d'un mouvement rétrograde, il se décida à conserver sur la rive droite de l'Ebre un blocus qui se prolongea plusieurs mois. Cet intervalle fut une lutte continuelle, soit contre les Valenciens ou la garnison, qui tentèrent diverses attaques sur les troupes du blocus, soit contre des corps ennemis sortis de Tarragone et campés à Falcet et environs, soit contre les partis répandus le long

de l'Èbre, afin d'intercepter nos convois d'artillerie. Au mois de décembre seulement, la coopération tant attendue se réalisa. Le maréchal Macdonald, à qui Lerida et ses magasins furent remis, s'établit avec le gros de ses forces entre Tarragone, Tortose et Mora, et une de ses divisions passa momentanément sous les ordres de Suchet pour prendre part au siége. Avec ce renfort, le dernier ayant investi Tortose sur les deux rives et occupé le col de l'Alba le 15 décembre, pressa sans désemparer les travaux. L'attaque fut dirigée contre le front de la place, entre l'Èbre et le fort d'Orléans inclusivement. Les travaux du génie furent poussés avec une rapidité extraordinaire, malgré les sorties de la garnison. Le 1^er^ janvier, on avait couronné le chemin couvert, et la descente du fossé s'exécutait en même temps que l'on battait en brèche. Le gouverneur proposa une capitulation, qu'il hésita ensuite de conclure, quoiqu'il ne pût ignorer que le mineur allait être attaché au corps de la place. Le lendemain 2 janvier, tout fut disposé de bonne heure pour l'assaut. Le drapeau blanc reparut; et cependant le gouverneur ni aucun parlementaire ne se présentait. Les pourparlers de la veille avaient déja ébranlé la garnison, qui de tous côtés s'avançait sur les glacis et entrait en conversation avec nos sol-

dats. Saisissant ce moment pour empêcher une effusion de sang désormais inutile, le général Suchet, suivi de quelques officiers, pousse son cheval sur le premier groupe espagnol, et se fait ouvrir la barrière; il aperçoit des officiers, court à eux, se plaint des hésitations du gouverneur et du sort auquel on expose la ville. A sa voix les canonniers abandonnent leurs pièces, les Français se répandent sur les remparts; le gouverneur, un peu confus, est amené devant lui, et la capitulation de la veille est conclue, signée et exécutée au même instant. Plus de 8000 soldats et 177 bouches à feu se trouvèrent dans Tortose, et partagèrent le sort de la place : la garnison fut dirigée par Saragosse sur la France. Cette conquête séparait désormais les Valenciens des Catalans, et affaiblissait leur défense en la divisant. Le général Suchet, à peine maître de Tortose, voulut profiter de son succès pour en obtenir un second, en tâchant de s'emparer sans siége du fort St.-Philippe, situé sur le col de Balaguer. Le général Habert tenta ce coup de main avec succès. Nos voltigeurs intimidèrent la faible garnison, escaladèrent les murailles et prirent le fort. C'était un point d'appui précieux pour les opérations ultérieures contre Tarragone.

Malgré ces échecs, le gouvernement espagnol ne désespérait pas encore de sa cause. Les cor-

tès de la nation convoquées, comme on l'a dit plus haut, au moment de la dissolution de la junte centrale, s'étaient enfin réunies au mois de septembre 1810 à Cadix. D'après l'esprit qui dominait cette assemblée, il était aisé de prévoir qu'elle ne s'accorderait pas long-temps avec la régence : en effet, elle débuta par la destituer et par en former une autre à la tête de laquelle figuraient le duc de l'Infantado et le général Blacke, celui qui, avec La Romana, jouissait de plus de popularité, bien que ses armes n'eussent pas été plus heureuses que celles de ses collègues. Au fait, les mesures militaires en éprouvèrent pour l'instant quelques améliorations; des efforts furent tentés vers l'est, sous la protection de Tarragone; dans le midi, à l'aide de Carthagène, de Murcie et de Cadix; dans l'ouest, à la faveur de Badajoz et de l'armée de Wellington, alors repliée sous le canon de Lisbonne. C'est là que le marquis de La Romana vint la joindre avec une division de 7 à 8 mille hommes.

Le cabinet de Londres de son côté, encouragé par le succès de ses armes et par l'influence que l'arrivée de Wellesley au ministère donnait au parti de la guerre, avait obtenu des chambres de nouveaux subsides pour secourir l'Espagne.

Les efforts de mes ennemis ne devaient naturellement pas ralentir les miens; après les suc-

cès de Suchet dans l'est et de Soult au midi, j'espérais voir cesser tôt ou tard la résistance de l'Espagne : cette guerre ne me donnait plus la même inquiétude, parce que j'avais résolu d'être plus tenace encore que les Espagnols, et qu'avec du temps on vient à bout de tout. L'empire était assez fort pour soutenir une telle lutte avec l'aide de ses puissants alliés, sans en être épuisé. Elle n'empêcha pas les entreprises utiles que la prospérité de la France réclamait. L'administration s'améliorait. J'organisais les institutions qui devaient assurer la force de l'empire, en élevant une génération intéressée à le soutenir. Il ne manquait que le commerce maritime pour raviver nos ports, et attirer sur moi plus de bénédictions que jamais mortel en ait obtenu.

Bernadotte est élu prince royal de Suède.

A cela près, la France goûtait dans un calme profond les fruits de mes travaux. Mon système embrassait de plus en plus l'Europe. La Suède y était rentrée par l'avénement de Charles XIII au trône : ce prince, n'ayant point d'enfant, venait d'adopter le prince d'Augustenbourg, de la branche de Holstein; ce qui le rapprochait à la fois des maisons de Russie et de Danemarck. A peine eut-il été reconnu en qualité de prince royal, qu'il mourut d'une mort subite et violente. Le peuple en accusa le général Fersen, et le massacra au milieu d'une émeute.

Il fallait à la Suède un successeur au trône; on imagina resserrer nos liens en venant le chercher dans ma famille. Bernadotte y tenait indirectement comme beau-frère du roi Joseph: ce lien était bien frêle; mais Bernadotte, dans ses divers commandements en Poméranie et à Rugen, avait gagné l'estime de beaucoup de Suédois. La diète, assemblée à Oerebro, le proclama fils adoptif de Charles XIII et prince royal. Nous étions brouillés depuis Wagram; je dois dire que je ne provoquai pas son élévation, mais j'y donnai les mains lorsque la proposition lui en eut été faite; qu'il convienne à son tour qu'il n'en fut redevable qu'à ses rapports de famille avec mon frère. Je me flattais du moins que, s'il n'avait pas pour moi le dévouement d'un Séide, il se rappellerait qu'il était Français, et qu'à ce titre, aussi-bien qu'à celui de Suédois, il sentirait tout le prix de l'alliance de la France, puisque, à l'exception de Gustave IV, tous les rois de Suède avaient suivi le même système depuis deux siècles. Je me trompais: Bernadotte conserva pour moi de la rancune de la journée du 18 brumaire, et la Suède me fut moins attachée qu'elle ne l'eût été sous un prince suédois. Peut-être ma politique exigea-t-elle trop de lui; mais, supposé qu'il quittât mon système pour en revenir à la neutralité envers les Anglais, j'étais

loin de m'attendre à le voir à la tête des armées ennemies à une époque où nous défendions sur les bords du Rhin et en France l'indépendance nationale.

Réunion de la Hollande.

Quatre événements non moins remarquables signalèrent l'année 1810 : le premier était la donation du grand-duché de Francfort au prince Eugène en survivance du prince-primat. J'avais le projet, si j'avais un second fils, de lui donner la couronne d'Italie et de Rome : l'Europe, qui n'était pas dans ma confidence, ne comprit rien à ce nouvel arrangement, et on en conclut que je destinais l'Allemagne, ou du moins la présidence de la Confédération du Rhin, à mon fils adoptif.

Une affaire plus importante fut la réunion à l'empire français de la Hollande et des bouches de l'Ems ; du Wéser et de l'Elbe jusqu'à Lubeck.

La lutte avec l'Angleterre se compliquant chaque jour par les chances de la guerre d'Espagne, je cherchais autour de moi tout ce qui pourrait forcer le cabinet de St.-James à des dispositions plus pacifiques, et je conçus le projet de réunir ce territoire à l'empire, comme un moyen de rétrocession à offrir à la paix.

De tous les peuples momentanément victimes du système continental, il n'y en avait pas de plus à plaindre que les Hollandais. Cette nation, dont l'esprit industrieux, spéculateur et entre-

prenant; fonde sa prospérité sur les bénéfices du commerce, ne pouvait se soumettre à notre code maritime sans être ruinée. Il aurait fallu fermer les yeux sur les infractions que les habitants commettaient journellement, ou rendre leur pays à la mer, sur laquelle ils l'ont conquis, et contre laquelle ils ne le défendent qu'à force de sacrifices et de soins.

Mon frère Louis n'avait pas tardé à épouser les intérêts du commerce batave; il sentit qu'il ne pouvait se faire aimer de son peuple qu'en agissant pour lui et comme lui. Il publiait mes décrets; mais il laissait assez ouvertement faire la contrebande. Cet état de choses détruisait mon système. A quoi bon envahir tout le littoral de l'Europe et le fermer aux Anglais, si les membres mêmes de ma famille se constituaient les courtiers du commerce ennemi? Mes représentations n'opérant pas l'effet désiré, je fus forcé dès 1808 d'interdire toute importation de la Hollande: mon frère m'opposa par réciprocité une prohibition de toutes les marchandises françaises dans son royaume.

Cette manière de gouverner la Hollande ne me convenait pas: en m'emparant moi-même de son gouvernail, j'exploiterais ses ressources entièrement dans mon but. La Hollande en souffrirait dix ans, vingt ans peut-être, mais ce sacrifice se-

rait amplement récompensé si nous réussissions.

Négociations entamées avec l'Angleterre pour éviter cette réunion.

Indépendamment de ces puissantes considérations, je voulais faire sentir à l'Angleterre que, dans la carrière où elle m'avait précipité elle-même, chaque année de retard à la paix amènerait un agrandissement de mon empire : personne en Europe n'était en mesure de s'opposer à mon projet. Toutefois, avant de m'y décider, je résolus de tenter un dernier effort à Londres.

Louis vint à Paris au commencement de 1810. Après lui avoir déclaré qu'il remplissait moins bien mes intentions à l'égard de la Hollande que le gouvernement batave ne l'avait fait lui-même, je lui déclarai que je ne souffrirais aucune déviation à mon système pour combattre la redoutable Angleterre, et je prononçai le mot de réunion. Je lui donnai à entendre qu'il n'y avait qu'un moyen d'éviter la ruine de son trône, celui de déterminer l'Angleterre à la paix. Louis, d'après mes instructions, informa ses ministres du danger qui menaçait la Hollande, et les chargea d'envoyer un homme sûr en Angleterre pour engager le cabinet de Londres à entrer en négociation immédiate pour éviter une catastrophe également fatale aux deux pays. Il le sollicitait en conséquence à apporter au code maritime des modifications qui seraient un premier pas vers un rapprochement.

Le marquis de Wellesley était alors au minis-

tère : M. Labouchère, chargé de traiter ces questions importantes, n'en put rien obtenir. Une circonstance bizarre vint traverser sa négociation. Fouché, tourmenté par l'esprit d'intrigue qui le dominait, s'était mis en tête d'amener l'Angleterre à la paix ; et, profitant des rapports que sa police extérieure lui permettait d'avoir dans ce pays, il avait pris sur lui d'entamer de son côté des négociations dont les bases n'étaient point d'accord avec les assurances données par Labouchère. Wellesley prit ce prétexte pour rejeter des propositions qu'il accusait d'être insidieuses. Le frère de Wellington était le partisan le plus prononcé de la guerre ; il poussait la haine contre moi jusqu'à vouloir émanciper les catholiques d'Irlande pour disposer non-seulement des troupes anglaises nécessaires à la garde de cette île, mais encore des milices irlandaises elles-mêmes. Il espérait ainsi envoyer 50 mille de ces Irlandais à son frère en Espagne, afin de pousser la guerre avec vigueur, et de se rattacher à l'opinion religieuse des Espagnols, en leur présentant une armée entière de catholiques sous les drapeaux britanniques. Je suis loin de blâmer de tels projets de la part d'un ministre anglais, je les indique seulement comme une preuve qu'entre les hommes qui voulaient le trident ou le sceptre du monde et moi, il y avait peu de traité

possible. Il fallait qu'un des deux partis succombât.

Instruit par les Anglais de l'intrigue de Fouché, je lui ôtai son portefeuille pour le remettre à Savari; et, au lieu de lui faire son procès, je l'envoyai gouverner les états romains. Cependant, pour donner au ministère anglais le temps de réfléchir, j'essayai un moyen qui devait servir d'acheminement à la réunion, si le cabinet de St.-James demeurait inflexible. Je conclus avec Louis, au mois de mars, un traité par lequel il me céda la Zélande, le Brabant hollandais jusqu'au premier bras de la Meuse, et consentit à l'établissement de douanes françaises dans son royaume. Cette condition, si dure pour les Hollandais, démontrait assez qu'elle était indispensable dans mon intérêt; elle faillit causer une émeute. La suite de mon ambassadeur fut insultée: je résolus d'en finir; un corps de 20 mille hommes entra en Hollande. Mon frère balança s'il imiterait le régent de Portugal, en se retirant à Batavia; les représentations du général Tarayre, qui commandait sa garde, le retinrent: il abdiqua, et partit pour l'Autriche. Je décrétai, le 9 juillet, la réunion de la Hollande à l'empire français: cette réunion ne fut néanmoins consommée que par le sénatus-consulte du 13 décembre, lorsque le silence

du gouvernement anglais m'eût prouvé que la ruine de ses anciens alliés le touchait peu.

Réunion des bouches de l'Ems, de l'Elbe et du Wéser.

Pour compléter cette grande mesure, je décrétai de même la réunion du pays d'Oldenbourg et d'une partie de la Westphalie jusqu'à Lubeck, y compris les villes d'Hambourg et de Brémen. L'objet de cette réunion était, de mettre un terme au commerce illicite qui se faisait par cette côte de la mer du Nord. Les Anglais s'étaient emparés de la petite île d'Heligoland appartenant aux Danois, et située à quelques lieues des côtes du Holstein. Quoique peu étendue, cette île avait été transformée en un immense magasin, où les caboteurs de la Baltique et de la mer du Nord allaient s'approvisionner de marchandises anglaises et coloniales. C'était un motif assez puissant pour légitimer l'occupation militaire, mais non pour prononcer une réunion formelle à l'empire. Aussi ne comptais-je pas garder ces acquisitions, si l'Angleterre rentrait dans les bornes de la modération. Il était évident que si je rendais un jour la Hollande à son indépendance, les départements situés au-delà de ce pays ne resteraient pas des provinces françaises. Jusque là, je fermais ces pépinières de contrebandiers au commerce anglais; j'augmentais, par la possession de ce vaste littoral, mes moyens maritimes et mon système continental; enfin, je

prenais pied dans la Baltique, et doublais mon influence sur le Danemarck et la Suède. Mais pour lier ces départements de l'Ems, du Wéser et de l'Elbe avec l'empire, je réunis d'un trait de plume les états du duc d'Oldenbourg, beau-frère de l'empereur Alexandre. C'était un coup d'autorité un peu violent, et il fallait bien s'attendre que ce monarque m'en demanderait compte. Au fait, nous en étions déjà à des explications pointilleuses, et, s'il tolérait la réunion de la Hollande et des villes anséatiques, on pouvait lui faire entendre raison sur les états de sa sœur.

Voyage en Hollande.

En attendant qu'il prît un parti, je m'efforçais de donner le change à l'Europe sur mes projets, et de lui donner une idée de ma confiance et de ma sécurité. Ne pouvant rendre aux Belges et aux Hollandais les avantages du trafic maritime, je cherchai à les éblouir par le spectacle de ma gloire; je visitai leurs provinces. Ce temps ne fut pas le moins bien employé de ma carrière. J'inspectai les superbes travaux d'Anvers, j'encourageai le commerce d'Amsterdam à soutenir encore avec fermeté les derniers efforts d'une lutte qui tournerait finalement à la liberté de tous. Je lui prouvai que, grace à ma persévérance et à ma vaste sollicitude, nous pourrions sous peu construire jusqu'à 25 vaisseaux de haut-bord

par an, qu'en six ans j'aurais 150 vaisseaux de ligne à Gênes, Venise, Toulon, Brest, Cherbourg, Anvers et au Texel, et que si le continent persistait à me seconder, nous saurions bien conquérir la liberté des mers.

Les canaux, les routes, les établissements publics de toute espèce, furent également les objets de ma sollicitude. J'employais les nombreux prisonniers espagnols à creuser le canal Napoléon, qui devait réunir la Saône au Rhin, et la Méditerranée à la mer du Nord. J'ordonnai, pour le compléter, l'ouverture du canal du Nord, qui lierait la navigation du Rhin à Hambourg, et de là par Lubeck à la mer Baltique; travaux improtants pour assurer en temps de guerre le transport de nos produits dans le nord de l'Europe, et l'arrivée en retour des productions nécessaires à la marine. Le canal de St.-Quentin, dont les difficultés avaient fait abandonner l'entreprise sous Louis XVI, était achevé, et d'immenses galeries souterraines assurant la navigation de l'Escaut à la Seine par l'Oise, attestaient à la Belgique, à la France et à sa capitale, que rien n'était impossible pour moi, quand il s'agissait d'assurer leur prospérité.

Sénatus-consulte sur la réunion de Rome.

Cependant mes vues sur le pape éprouvaient des difficultés; quoique livré à ma discrétion à Savone, le pontife tenait ferme; nous étions loin

de nous entendre. Les principes qu'il manifestait dans sa bulle d'excommunication annonçaient que le pontife romain, tout captif qu'il était, prétendait encore s'arroger le droit de disposer des trônes. Il fallait opposer à ces prétentions des actes solennels propres à en détruire l'effet. Le sénat conservateur y pourvut par l'acte du 17 février 1810; il renfermait les stipulations suivantes :

1° Les états romains formeraient deux départements, et enverraient sept députés au corps législatif;

2° Rome serait la seconde ville de l'empire;

3° Le prince impérial porterait le titre de Roi de Rome;

4° Il y aurait à Rome un prince impérial tenant la cour de l'empire;

5° Les empereurs seraient couronnés à Paris, ainsi qu'à Rome;

6° Toute souveraineté est déclarée incompatible avec une autorité spirituelle dans l'intérieur de l'empire;

7° Lors de leur exaltation, les papes prêteront serment de ne jamais rien faire contre les quatre propositions de l'église gallicane;

8° Ces propositions sont déclarées communes à toutes les églises de l'empire.

Les autres articles établissaient pour le pape un

palais à Paris et un à Rome, portaient sa dotation à deux millions de revenus, et mettaient les dépenses du sacré collége et de la propagande aux frais du trésor impérial. Conformément à ces mesures, toutes les archives du Vatican furent transférées à Paris. *Le grand projet de faire de cette cité la capitale de l'Europe catholique était à moitié réalisé : j'aurais du même coup renforcé le grand empire de toute l'influence théocratique et débarrassé la religion du jésuitisme ultramontain. L'Europe eût été pour toujours arrachée au fanatisme : la belle religion des premiers chrétiens n'en eût été que plus vénérée et plus utile aux peuples et aux gouvernements.*

La profession de ces doctrines conservatrices des droits du trône n'était pas de nature à calmer l'inimitié du pape, qui, hors d'état de défendre son empire temporel, voulait faire revivre les priviléges surannés du saint-siége. J'étais excommunié, et mes nominations aux siéges vacants n'étaient pas confirmées ; on refusait l'institution canonique. J'étais ainsi engagé dans une guerre d'une espèce nouvelle, et je nommai pour me guider un conseil ecclésiastique, composé des plus dignes prélats, aux premiers rangs desquels figuraient le cardinal Maury et l'évêque de Nantes.

Le pape persistant à refuser l'institution ca-

nonique, je dus pourvoir aux siéges vacants par des administrateurs spirituels, désignés sous le nom d'évêques capitulaires. Pie VII lança des brefs pour leur défendre d'exercer, et désigna des vicaires apostoliques à leur place. Un tel acte d'autorité, qui établissait dans l'empire un pouvoir supérieur au mien, devait m'irriter; les cardinaux instigateurs de ce coup d'autorité furent conduits à Vincennes, ainsi que le P. Fontana, un des membres de mon conseil.

Concile de Paris.

Cet état de schisme ne pouvait durer. Pour le faire cesser, je réunis, au commencement de 1811, les évêques de France en concile; le but apparent était de pourvoir aux institutions canoniques, mais au fond je voulais établir une autorité ecclésiastique supérieure à celle du pape, afin de les balancer l'une par l'autre. Mon nouveau conseil ecclésiastique, sentant la nécessité de se rapprocher du saint-père, lui envoya à Savone une députation solennelle pour lui demander sa bienveillance, et lui proposer un rapprochement. Le pape, délivré de ses perfides conseillers et livré à ses seuls sentiments philanthropiques, promit l'institution, et autorisa le concile. Il s'assembla le 9 juillet 1811. Les évêques ne surent pas me comprendre, et repoussèrent le pouvoir dont ils s'étaient si souvent montrés jaloux. Ils se déclarèrent incompétents.

Je fus forcé de dissoudre à l'instant le concile pour ne pas avoir l'air de céder. J'en assemblai un autre, qui n'eut qu'à prononcer sur l'institution canonique, et qui s'y décida. Le pape sanctionna ses résolutions, et m'expédia des lettres de réconciliation. Mais la fâcheuse impression était faite. Le zèle des dévots se ralluma; une petite église, qui avait osé se former au sein même de la France, après que le pape eut consenti à me couronner, et qui alors se plaçait au-dessus du pontife dont elle contestait l'autorité, s'était ralliée à lui dès qu'elle crut pouvoir le faire servir à ses vues ambitieuses. Elle souleva de nouveau les bannières de l'opposition quand il parut céder à mon ascendant. Ainsi, au XIX^e^ siècle, la France avait aussi des fanatiques. Si la junte apostolique d'Espagne a étonné, que dire de cette secte *ultracatholique* au sein de la nation la plus éclairée?

La petite église ralluma le fanatisme.

Les jésuites se réveillèrent à sa voix; partout on s'agita: c'était une action sourde, mais active, puissante, contre moi. Quelque soin que j'aie pris, les dévots sont parvenus à communiquer avec Savone et à recevoir leurs instructions. Les trapistes de Fribourg servaient d'intermédiaires à cette correspondance; elle s'imprimait chez eux, et circulait de curés en curés dans tout l'empire.

Ce foyer de troubles avait des ramifications

en France, en Suisse, en Italie, en Espagne. Le clergé, les mécontents de toute espèce, les partisans de l'ancien régime, s'étaient ameutés pour intriguer contre mon autorité, et lui susciter le plus d'embarras qu'ils pourraient. Ils ne se présentaient plus sous la forme de conjurés; ils avaient emprunté les bannières de l'église, de toutes les plus formidables contre le trône : ils se battaient avec ses foudres, et non avec du canon. Ils avaient leur mot d'ordre et de ralliement. C'était une maçonnerie orthodoxe que je ne pouvais saisir nulle part, parce qu'elle était partout.

Cette petite guerre atteignait d'autant plus sûrement son but, que je n'aurais pu la faire cesser sans renouveler des persécutions. Il aurait fallu sévir forcément contre des gens désarmés, et en faire des martyrs.

Pendant que je reculais ainsi les limites de mon empire jusqu'au Tibre d'un côté et jusqu'à la mer Baltique de l'autre, les Russes se morfondaient dans le Balkan et en Romélie. La campagne de 1810 avait été active aux bouches du Danube. Le général Kamensky fils y remplaça Bagration : c'était un homme dans la fleur de l'âge, instruit, mais peu expérimenté. Une belle armée de 143 bataillons, 122 escadrons, 27 régiments de Cosaques, présentant en ligne 100 mille combattants, était la force la plus consi-

dérable que jamais la Russie eût lancée contre l'empire ottoman. Il semblait qu'il n'en fallait pas tant pour aller à Constantinople, et certes je n'eusse pas demandé mieux; j'aurais délivré le Bosphore à Moscou.

Attaques mal dirigées sur Schumla.

Kamensky résolut de porter ses efforts par Hirsova sur Schoumla, tandis qu'à sa droite des corps assiégeraient Silistria et Roudschouk. Bazardjik fut emporté, malgré la vigoureuse défense de Pehliwan-Aga; Silistrie fut contraint de capituler. Tourtoukai et Rasgrad tombèrent également au pouvoir des Russes, qui firent encore 3 mille prisonniers. Ce début promettait beaucoup; et pendant qu'on prenait ses villes, le grand-visir demeurait avec la gravité ottomane dans son camp de Schoumla. Kamensky s'avança le 22 juin contre lui. Schoumla, ville perchée sur le versant septentrional du Balkan, et dominée par des hauteurs escarpées, a une enceinte très-considérable. Les Turcs la regardent comme le *nec plus ultrà* des armées russes, et ils étaient résolus de la bien défendre.

Une division russe parvint à se loger sur la crête des hauteurs à la droite. Kamensky, s'exagérant la difficulté de hisser le canon sur ces montagnes, n'osa y engager le gros de ses forces sans artillerie, et ne se sentit pas en mesure d'enlever les ouvrages du côté de la plaine. Il se

contenta de l'investir, opération délicate devant une garnison aussi nombreuse que son armée : l'ennemi eut le temps d'introduire un grand convoi par la route de Constantinople, et il fallut renoncer à l'affamer.

En même temps les tentatives essayées contre Roudschouck et Warna n'amenaient aucun résultat.

Assaut de Roudschouck.

Kamensky, voyant l'impossibilité de rien entreprendre, imagina de tenter l'assaut de Roudschouck : il se rendit avec 12 mille hommes au camp de siége, laissant son frère avec 30 mille combattants en observation devant le grand-visir. L'investissement de Schoumla fut levé.

L'assaut, ou pour mieux dire l'escalade de Roudschouck, où il n'y avait pas la moindre apparence de brèche, fut mal ordonné (4 août). Cinq colonnes se précipitèrent à plusieurs reprises jusqu'au pied de l'escarpe ; mais abîmées par l'artillerie et chargées en flanc dans les fossés, elles se retirèrent après avoir perdu inutilement 8 mille tués ou blessés. Kamensky résolut alors de revenir à une attaque plus méthodique, et l'inepte visir demeura dans son camp sans le troubler. Il laissa ce soin au séraskier de Sophie, qui assembla un corps de 30 mille hommes sur la Jautra, pour tomber sur la gauche des assiégeants.

Kamenski, instruit de son approche, réunit tout ce dont il put disposer, fondit sur le séraskier à Batin le 7 septembre, emporta ses retranchements, et le mit dans une déroute complète. La prise de Sistow fut le résultat immédiat de cette victoire. Renforcé par une nouvelle division venue de Russie, sous les ordres du fils de Souwarof, le général russe crut devoir augmenter aussi le corps de Servie, qui prit enfin Cladowa: lui-même continua, avec le gros de ses forces, à presser Roudschouck et Giorgewo. Ces deux places, situées sur le Danube à peu près comme Mayence et Cassel sur le Rhin, ne sont pas fermées du côté du fleuve, dont le lit est divisé par une grande île. Les Russes, en s'emparant de cette île, coupèrent la communication de ces places, qui, battues en outre de revers et du côté ouvert, furent enfin obligées de se rendre. Des pluies horribles empêchèrent les vainqueurs de profiter de ce succès: ce ne fut qu'à la fin d'octobre que Kamensky put s'emparer de Nicopol et de Loweza. L'armée harassée prit alors ses quartiers d'hiver. Bataille de Batin.

En Servie, Czerni-Georges battit également les Turcs sur la Dwina. En Asie, Tormassof prit Soukoum-Kalé et Soudjouk-Kalé: un débarquement fut même tenté vers Trébizonde, mais sans résultat.

Malgré ces succès des Russes, je voyais évidemment que leurs affaires n'avançaient que lentement, et que cette guerre leur coûtait beaucoup d'hommes et d'argent. Comme nos rapports commençaient à changer de nature, je n'en étais pas fâché, et je comptais bien que les Ottomans feraient un jour une utile diversion en ma faveur.

CHAPITRE XVII.

Situation générale en 1811. La Prusse propose à Napoléon de s'allier avec elle. Origine des démêlés avec la Russie. Campagne de 1811 en Espagne. Soult prend trop tard Badajoz. Affaire de Chiclana devant Cadix. Masséna est forcé d'évacuer le Portugal. Bataille de Fuente-de-Honor. Les Anglais veulent reprendre Badajoz. Ils battent Soult à Albuera. Marmont succède à Masséna, et se réunit à Soult pour délivrer Badajoz. Opérations brillantes de Suchet à Tarragone et Valence. Campagne d'hiver en Estramadure. Wellington reprend Ciudad-Rodrigo et Badajoz. Événements de Turquie. Les Russes retirent une partie de leur armée. Koutousof n'en remporte pas moins une victoire décisive près de Roudschouck. Préparatifs pour la guerre de Russie.

Malgré nos succès en Arragon, en Andalousie, et la retraite des Anglo-Espagnols sous les murs de Lisbonne et de Cadix, la position de l'Europe était loin d'offrir le résultat que j'avais espéré après Tilsit, et surtout après mon mariage.

Pendant que je voulais interdire au commerce anglais les rives de la mer du Nord et de la Baltique, ils ouvraient un vaste débouché sur le continent américain, et ils inondaient, par l'insurrection de l'Amérique, les ports de la péninsule; ils soumettaient l'Ile-de-France et de Bour-

bon, après un long blocus et une attaque formelle que les habitants de cette île avaient soutenus avec gloire; ils s'emparaient également d'Amboine et même de Batavia. Non moins heureux aux Indes occidentales, la Guadeloupe était tombée sous leurs corps, ainsi que St.-Eustache et St.-Martin. Déja depuis deux ans la reddition de St.-Domingue avait achevé notre expulsion définitive de la plus riche de nos colonies, que l'empire noir de Christophe et de Dessalines se partageait avec la république mulâtre de Péthion et de Boyer. La Martinique seule nous restait, et toutes les espérances coloniales étaient détruites pour long-temps.

A la vérité, mon système fédératif semblait embrasser tout le continent européen: l'Autriche s'était rapprochée de moi par les liens du sang; mais elle n'entrait dans ce système que comme puissance du premier rang; je n'avais pas même avec elle d'alliance offensive et défensive. Mes liens temporaires avec la Russie étaient relachés; la Prusse n'avait fait à Tilsit qu'une paix nominale; l'Espagne s'était échappée de mes bras pour se précipiter au premier rang de mes ennemis. Je régnais sur la Vistule, mais les pays entre le Rhin et cette rivière étaient exaspérés contre moi; le Midi se levait en masse, et au Nord se formait le plus violent orage qui eût menacé mon empire.

Tout mon système se trouvait faussé, parce que je m'étais aliéné à jamais la Prusse, qu'il m'eût été si facile de gagner, et dont la position géographique m'eût donné tant d'avantages pour relever la Pologne et anéantir l'Autriche. Maîtresse de Dantzick et de Graudentz d'un côté, de Schweidnitz et de Glatz de l'autre, la Prusse formait la pierre angulaire sur laquelle auraient reposé toutes mes opérations, soit contre la Bohême, soit contre la Lithuanie. A l'aide de la Prusse, de la Saxe, de la Bavière et du royaume d'Italie, j'aurais embrassé l'Autriche comme un nouvel Antée, et, après l'avoir réduite à l'impossibilité de nuire, j'aurais pu dicter la loi au Nord. Mais la faute de 1806 était commise, le mal irréparable : placé dans une fausse position envers Frédéric-Guillaume et sa nation, ne pouvant plus les gagner, il fallait les enchaîner à mes pieds. La nouvelle génération qui se formait en Prusse, élevée à l'école de l'adversité, prenait, dans une éducation libérale, forte et patriotique, autant de haine pour le destructeur des libertés publiques que pour le conquérant qui avait détruit l'héritage du grand Frédéric. Ce n'était pas assez que les uns me signalassent comme un Tarquin à de nouveaux Brutus, que d'autres évoquassent les mânes des premiers fils de Teuton en faveur de la

liberté germanique; il fallait encore que tous les intérêts vivants du commerce fussent soulevés contre moi. Je n'étais, selon eux, qu'un nouveau Gengiskan qui parcourait l'Europe pour lui donner des fers, sans utilité réelle pour la France, sans avantage pour ma couronne, et contre les intérêts de tous les autres peuples.

Les sociétés secrètes, sous le titre de *Fédérés de la vertu*, faisaient chaque jour des prosélytes; et la résistance des Espagnols les encourageait dans le projet de tout tenter pour secouer le joug. Si le coup avait manqué en 1809, c'était pour eux un motif de redoubler d'efforts pour le porter plus sûrement à l'avenir. L'habile artisan de cette trame n'attendait que le moment pour éclater; il épiait l'occasion d'allumer un incendie général, dont on ne pouvait prévoir ni la marche ni le résultat.

La Prusse me propose une alliance.

Ce fut dans ces circonstances que le roi de Prusse me proposa une alliance offensive et défensive. J'éludai cette question, que dans toute autre circonstance j'eusse acceptée avec empressement, parce que je ne voulais pas donner de l'ombrage à la Russie par un traité qui ne pouvait concerner que cette puissance, et que je n'étais pas alors en mesure de brusquer une rupture. D'ailleurs, ce traité ne m'aurait donné que Frédéric-Guillaume, tout son peuple n'en était

pas moins exalté contre moi; enfin, j'étais persuadé que je trouverais le roi dans les mêmes dispositions, lorsque le moment d'user de l'alliance serait venu. Si les Prussiens me haïssaient, je le leur rendais bien, et, loin de vouloir m'enchaîner par un traité qui eût pu leur être favorable, j'aurais été enchanté de me trouver en situation de leur porter un dernier coup; car nous étions si avancés dans la carrière de la haine, que je ne voyais plus de moyen de réconciliation. Toutes ces circonstances prouvent du moins ces vérités : 1° que depuis la grande coalition de 1805, l'idée de devenir prépondérant en Europe par mon système fédératif était légitime et naturelle; 2° que, pour y réussir, il eût été indispensable de m'attacher par des bienfaits une puissance de 12 à 15 millions d'habitants au Nord; et qu'à défaut de l'Autriche dépouillée à Campo-Formio, Lunéville et Presbourg, la Prusse seule aurait rempli cet objet; 3° qu'ainsi les passions qui nous ont divisés en 1806 ont été funestes pour la France et pour elle, et que si je n'ai pas mis tous les procédés dans la négociation avec Lauderdale relativement au Hanovre, il n'en est pas moins vrai que ma rancune ne date que de l'époque où les Prussiens, exaltés sans raison fondée contre moi, me déclarèrent avec arrogance une guerre où ils ne

déployèrent ni talents, ni énergie; 4° qu'après cette funeste guerre, je ne me trouvai jamais en position de me procurer *un allié de 12 à 15 millions d'habitants, qui tint son accroissement de moi, et fût ainsi irrévocablement lié à ma cause;* et qu'à défaut d'un tel auxiliaire, je dus m'en tenir à l'alliance de l'Autriche, bien qu'elle fût loin de m'être attachée par des bienfaits.

Nouveaux sujets de brouille avec la Russie.

Dans cet intervalle, un orage commençait à se former au Nord. L'obligation de maintenir le système continental amenait plusieurs difficultés avec la Russie, dont l'embarras augmentait chaque jour; elle manquait déja de produits manufacturés, qui, amenés par terre, y étaient à des prix exorbitants; tandis que les produits de son sol, composés d'articles trop volumineux pour être transportés autrement que par mer, encombraient tous les ports de l'empire, où il était impossible de s'en défaire même à vil prix. J'insistais néanmoins pour que tout ce qui avait touché le sol anglais ou subi la visite fût prohibé: c'était aux yeux des Russes une absurdité, mais cette rigueur était indispensable pour la réussite de mon système. Il fut un moment où les soieries de France allaient à Londres par Archangel, près de la mer Glaciale. Cependant, plus tard, la contrebande s'organisa systématiquement: je l'avais prévu, parce que le gouvernement

russe ne pouvait surveiller son immense littoral, et qu'il était trop intéressé à fermer les yeux; mais comme on passe moins facilement par les portes fermées que par les portes ouvertes, la contrebande amène toujours moins de marchandises que la libre entrée. Je remplissais ainsi la moitié de mon objet. Toutefois, je ne m'en plaignis pas moins; on se justifia, on sévit même contre les fraudeurs, et la fraude recommença. Nous nous irritions; cette manière d'être ne pouvait durer.

Nous devions en effet nous brouiller, depuis l'alliance que j'avais contractée avec l'Autriche. La Russie devait savoir que cette union politique ne pouvait plus avoir d'autre ennemi qu'elle-même, attendu que nous étions maîtres de tout le reste. Il fallait donc qu'elle se résignât à une complaisante nullité, ou qu'elle essayât de nous tenir tête pour conserver son rang. Elle était trop forte pour consentir à n'être rien: elle se décida à combattre. La réunion de la Hollande, celle de Lubeck, qui me donnait pied dans la Baltique, et plus encore l'augmentation du duché de Varsovie, étaient d'ailleurs, comme je l'ai déja dit, des griefs suffisants pour me déclarer la guerre.

Je lui ai donné tous les torts dans mes bulletins et dans mes proclamations, en l'accusant d'avoir violé le traité de Tilsit: c'est l'usage de

tous les manifestes, chacun veut avoir raison. De complaisants panégyristes ont répété à satiété cette assertion, très-naturelle de ma part, et tout-à-fait ridicule dans la bouche d'un historien (1). Comment peut-on se faire illusion au point de croire que ce traité, déja ébranlé par mon alliance de famille avec l'Autriche, ne fût pas déchiré le jour où je déclarai Amsterdam, Hambourg et Lubeck chefs-lieux de départements français? Posons en effet la proposition en sens inverse, et demandons à ces panégyristes ce que l'Europe eût pensé de moi si j'avais souffert que l'empereur Alexandre réunît à son empire la moitié des états prussiens jusqu'à l'Oder, sous prétexte qu'étant allié avec lui à Tilsit, je devais seconder ses entreprises et non m'y opposer! D'ailleurs, le traité de Tilsit avait été plus ouvertement enfreint par le traité de Vienne.

Je ne tardai pas à rencontrer, comme je m'y

(1) M. Fain, et avant lui plus d'un panégyriste de Napoléon, ont prétendu que la Russie avait sanctionné ces agrandissements à Tilsit et à Erfurth. Ils auraient dû se rappeler que l'entrevue d'Erfurth eut lieu en 1808, et que ce fut de 1809 à 1810 que Napoléon réunit Rome, la Toscane, la Hollande, la moitié de la Westphalie. Mais quand on se prosterne aux pieds d'une idole, c'est toujours aux dépens de la raison et de la justice. Napoléon n'a pas besoin de ces indignes moyens pour être le plus grand homme de son siècle.

attendais, de la froideur dans mes rapports avec Pétersbourg : on refusa de repousser les neutres chargés de denrées coloniales pour le commerce anglais; on se plaignit, et avec justice, de l'occupation du pays d'Oldenbourg; enfin on frappa, le 30 décembre 1810, le commerce français d'une foule de prohibitions qui le mettaient à peu près à l'interdit comme le commerce anglais. Il était clair que nous allions nous brouiller, car nous étions de force à nous mesurer. En attendant, les affaires d'Espagne me donnaient autant d'occupation que celles de Turquie en fournissaient à la Russie.

Espoir de terminer les affaires d'Espagne.

L'année 1811 s'annonça dans la péninsule sous les plus heureux auspices. Si les expéditions contre le Portugal et Cadix n'avaient pas entièrement atteint le but que je m'étais proposé, les succès de Suchet sur l'Ebre et de Soult en Andalousie compensaient cette contrariété, qui n'aurait peut-être été que passagère. Il était naturel d'espérer qu'après avoir soumis les provinces de l'est et du midi, on réunirait toutes nos forces vers l'Estramadure et qu'on en finirait avec les Anglais. Les dissensions continuaient à se manifester dans les différents partis; les travaux et les principes des cortès ne convenaient ni à la junte apostolique, ni aux grands. La régence, à la tête de laquelle on avait placé le duc de

l'Infantado, ne s'accordait guère non plus avec les projets des réformateurs de l'Espagne; et peut-être, avec le temps, aurions-nous réuni les dissidents au parti de Joseph.

Dissensions entre Joseph et mes généraux.

Malheureusement le meilleur accord ne régnait pas non plus entre mon frère et mes généraux. Joseph, mécontent de voir que son autorité diminuait de jour en jour dans son royaume pour passer aux mains de mes lieutenants, m'envoya par le marquis d'Almenara son abdication formelle, si je persistais à vouloir que les chefs de l'armée française continuassent à être indépendants de son autorité. Un parti commençait à se former en sa faveur même dans les cortès; il s'abusait au point de croire qu'en prenant vivement l'intérêt des Espagnols, le nombre de ses partisans grossirait assez pour mettre fin à la guerre, et se passer de l'appui de mes troupes.

J'engage Joseph à assembler des cortès à Madrid.

Je l'avais engagé à traiter avec les cortès de Cadix; mais les renseignements qui nous parvenaient sur leurs débats et leur composition me firent penser qu'ils ne jouiraient pas long-temps de la considération des hommes réfléchis, plus nombreux en Espagne qu'on ne le pense. Je me flattai de l'espoir qu'on opposerait avec succès à cette réunion d'exagérés une assemblée d'hommes éclairés, dont les délibérations publiques, répandues dans tout le royaume, calmeraient peu à peu

l'effervescence des Espagnols, en les éclairant par des débats solennels sur l'intérêt général de la nation, en les rassurant sur l'avenir de la monarchie et sur mes intentions à son égard. J'en donnai le conseil à Joseph, qui l'adopta; mais la convocation de cette assemblée, soumise à de lentes formalités, ne fut transmise aux provinces qu'au milieu de l'année suivante, et la bataille de Salamanque la rendit illusoire. Cette lenteur ne fut pas la faute la moins grave de l'administration de mon frère; il ne fallait pas un an pour promulguer un décret avec les instructions nécessaires à la régularité des élections. On ne saurait affirmer l'effet qu'eût produit une telle assemblée; mais je suis persuadé qu'elle aurait amélioré nos affaires et accéléré le rapprochement avec les cortès de Cadix, sur lequel nous aurons lieu de revenir.

La situation de Masséna devient plus critique.

En attendant, Masséna, après s'être morfondu cinq mois devant les lignes de Torres-Vedras, et avoir épuisé tout ce que la patience, la résignation et l'opiniâtreté pouvaient lui offrir de ressources, voyait approcher le moment critique où il faudrait battre en retraite. Ses troupes n'avaient vécu jusque-là que par des prodiges d'industrie, d'activité et de bravoure individuelle; mais elles avaient ravagé le pays à 50 lieues à la ronde : on ne trouvait plus la moindre ressource; et les soldats, habitués à ce maraudage

organisé, ne connaissaient plus le frein de la discipline. Ce système d'approvisionnements occupait la moitié de l'armée, et Wellington n'eut pas même l'idée de la troubler un instant, quoique ses forces eussent été portées dans le courant de décembre à 40 mille Anglais par les renforts venus de Sicile, d'Angleterre, de Malte, et à 40 mille Portugais réglés, indépendamment des corps d'ordonnance qui battaient la campagne sur nos derrières (1). A la vérité, il n'avait pas été lui-même sans inquiétude pour ses propres approvisionnements; si ceux de son armée étaient assurés, la nombreuse population de Lisbonne, doublée par les émigrations de la campagne et privée des ressources du pays, souffrait beaucoup de la disette, ne pouvant s'alimenter que par mer. L'Angleterre fut obligée d'y pourvoir à grands frais, et n'y parvint qu'à force d'activité et d'argent.

L'encombrement des réfugiés derrière les lignes de Torres-Vedras était si considérable,

(1) Une relation publiée à Londres, dans un vrai style de libelle, avoue que Wellington eut 40 mille Anglo-Hanovriens, 45 mille Portugais réglés, et 35 mille de milices. Le Tableau de l'Angleterre par M. de Montverran porte les troupes régulières anglo-portugaises à 100 mille, les milices à 50 mille.

qu'une épidémie horrible s'y manifesta durant l'hiver, et enleva, à ce qu'on assure, plus de 100 mille individus : résultat déplorable de la rigueur avec laquelle le général anglais avait ordonné l'abandon du pays!

Soult marche sur Badajoz et Olivenza.

Le double motif de seconder Masséna par la rive gauche du Tage et de délivrer les armées de Portugal et d'Andalousie du voisinage importun de Badajoz, m'avait fait recommander à Soult de tourner enfin son attention du côté de la Guadiana; il y était trop intéressé lui-même pour ne pas réparer le temps précieux qu'on avait perdu, et différer encore à soumettre cette place.

Après avoir augmenté la réserve (1) de tous les renforts possibles, il la dirigea avec le corps de Mortier sur Olivenza, laissant à Sébastiani le soin d'observer l'armée de Murcie ainsi que la place de Gibraltar, et confiant à Victor la tâche plus pénible de continuer le blocus de Cadix, de surveiller Tarifa et de garder Séville.

Les corps de Ballesteros et de Mendizabal, trop faibles pour tenir tête aux 20 mille hommes que Soult conduisait contr'eux, s'enfoncèrent dans les montagnes; le dernier jeta imprudemment 4 mille hommes dans Olivenza, qui manquait de

(1) L'ancienne division Dessolles et la division de cavalerie de Latour-Maubourg.

provisions. Soult brusqua l'attaque de cette place avec le faible attirail de siége qu'il possédait, et en moins de dix jours, la garnison mit bas les armes le 22 janvier. Tous les *moyens arrivés* dans les entrefaites de Séville *furent à l'instant* dirigés contre Badajoz.

Cette ville était alors, par sa position, la place d'armes la plus importante du théâtre de la guerre, le principal arsenal des Espagnols en Estramadure, et la base de toutes les entreprises des forces combinées au centre de la monarchie; aussi renfermait-elle une garnison de 10 mille hommes sous les ordres du brave Manecho, déterminé à déjouer tous les efforts que les Français se disposaient à diriger contre lui. Mortier fut chargé de l'investir; et, on pressa avec une grande activité l'arrivée de l'énorme attirail indispensable pour en commencer le siége.

Les Espagnols veulent secourir la place.

La Romana, qui avait joint Wellington sur le Tage, instruit des dangers qui menaçaient ses lieutenants sur la Guadiana, allait se mettre en marche pour les secourir, lorsqu'une apoplexie foudroyante l'enleva à Cartaxo le 23 janvier. Mendizabal, nommé pour lui succéder, s'avança à la tête de 10 mille hommes pour délivrer Badajoz.

Soult détruit le corps de secours sur la Gebora.

Dès-lors la position de Soult devint embarrassante. Tous ses convois de vivres et de munitions venant de Séville à travers le pays fourré

et inhospitalier de la Sierra-d'Arroche, il se vit forcé de détacher du monde pour en protéger l'arrivée et pour éclairer ses flancs, en sorte qu'il ne lui restait pas 15 mille combattants pour former et couvrir le siége. Les Espagnols, enhardis par l'arrivée du secours, qui porta leur nombre à plus de 20 mille hommes, attaquèrent dans une sortie générale les tranchées sur plusieurs points. Après quelques succès, ils furent bientôt forcés à rentrer dans la place. La crainte d'épuiser les magasins de la garnison, et de se trouver peut-être investi s'il restait dans la ville, décida Mendizabal à en sortir, pour camper sur la rive droite de la Guadiana, derrière la Gebora, à 300 toises du fort San-Christoval (1). Aussitôt Soult conçoit le projet audacieux de passer la Guadiana en deux colonnes dans la nuit du 19 février, d'écraser le flanc droit de l'ennemi, qui se liait au fort, et de faire déborder l'aile opposée par les 3 mille chevaux du général Latour-Maubourg. Un plein succès couronna ces dispositions, exécutées avec un ensemble malheureusement trop rare. La division Girard assaillit et enfonça la droite des Espagnols dans les lignes à moitié ruinées de

(1) Badajoz est situé en entier sur la rive gauche de la Guadiana. Le fort détaché de San-Christoval est sur la rive droite, ainsi qu'une tête de pont.

Berwick; elle coupa ainsi toute retraite sur la tête de pont, tandis que Latour-Maubourg déborda la gauche et prit la ligne à revers. Mendizabal s'enfuit à Elvas avec mille hommes seulement; autant jonchèrent le champ de bataille; 8 mille environ déposèrent les armes.

Le gouverneur est tué et la place capitule.

Le gouverneur Manecho ne se laissa pas ébranler par ce désastre, et se prépara à imiter l'exemple de Saragosse et de Girone; mais il fut tué quelques jours après sur le rempart d'où il dirigeait une sortie, et son successeur manquant de vivres, ou moins déterminé que lui, capitula, le 11 mars, avec une garnison de 9 mille hommes.

Observations sur les opérations de Soult.

Ainsi, en moins de deux mois, Soult venait de détruire ou de prendre plus d'ennemis qu'il n'avait de combattants à son départ de Séville, et de soumettre deux places importantes pour la suite de ses opérations. Le départ de Masséna du Portugal, qui eut lieu au même instant où Badajoz se rendait, ne permit pas de donner suite à ce succès; et les hommes qui critiquent tout, en ont pris occasion de blâmer le temps perdu à l'attaque régulière de cette place. Ils prétendent que Soult aurait dû marcher sur Abrantès, sans s'arrêter à prendre une ville que, depuis un an, il n'avait pas craint de laisser derrière lui. Le reproche est plus spécieux que so-

lide. Il est vrai que Masséna, ainsi secondé, aurait pu passer le Tage, et s'épargner une retraite scabreuse, menacer même Lisbonne des hauteurs d'Almada, vivre quelques mois dans l'Alemtejo, et combattre Wellington avec avantage, s'il se fût présenté.

Mais ce projet n'avait-il pas aussi ses dangers? Si Wellington, longeant la droite du Tage, eût détruit nos équipages de pont, n'aurait-il pas manœuvré tout à son aise jusqu'au cœur de la Castille, et détruit tous nos établissements au nord de la Sierra-Morena? Contre qui Masséna et Soult réunis auraient-ils pu employer leurs forces? A quoi eût servi leur imposante réunion dans les plaines d'Evora? N'eussent-ils pas été forcés de courir en toute hâte au secours de Joseph, de Madrid et de la Castille, comme cela arriva en 1812? D'ailleurs Soult, ayant laissé deux de ses corps en Andalousie, ne pouvait pas pénétrer avec le troisième seul au milieu de toute l'armée de Wellington et de La Romana, en laissant derrière lui des garnisons aussi nombreuses que son corps d'armée, maîtresses du cours de la Guadiana et de quatre places.

A la vérité, Olivenza s'étant rendu dès le 22 janvier avec 4 mille hommes, il n'eût pas été impossible de marcher droit par Jurumenha à Abrantès; mais, je le répète, à quoi cela eût-il

mené? Hill et La Romana ne l'eussent-ils pas accablé avec des forces supérieures, certains d'être soutenus à volonté par le corps de bataille de Wellington? Rien de mieux, si Soult avait eu avec lui ses 50 mille hommes, et si l'on avait pu se flatter que sa marche décidât Wellington à quitter la rive droite du Tage et les lignes de Torres-Vedras, pour venir recevoir dans l'Alemtejo une bataille décisive contre les deux armées françaises réunies. Une telle démarche était-elle probable d'après la connaissance qu'on avait du caractère et des intérêts manifestes du général anglais? Soult fit donc mieux de réduire Badajoz que de courir les aventures en Don Quichotte. C'est à moi que doit s'adresser le reproche d'avoir tardé de prendre cette place au commencement de 1810, et de n'avoir pas, à cette époque, concerté un mouvement de nos deux armées pour bombarder Lisbonne, et attaquer de concert l'ennemi avant l'achèvement des lignes de Torres-Vedras, quand le système de Wellington n'était qu'ébauché.

En mars 1811, les choses avaient changé de face; il ne paraissait pas raisonnable d'évacuer les lignes de Cadix, d'abandonner 300 pièces de canon, de livrer Séville, Grenade, Cordoue, Malaga, à la régence, pour courir dans l'Alemtejo sans aucun espoir d'y attirer Wellington et

de lui livrer une bataille décisive. Laisser un ennemi égal en nombre maître de la rive droite du Tage et en quelque sorte de notre ligne de retraite, eût été une manœuvre hasardée dans une guerre ordinaire de puissance à puissance, où la population passive attend tranquillement l'issue de la lutte; mais dans une guerre nationale où il s'agit de soumettre et d'administrer un vaste royaume, elle était d'autant plus téméraire, que pour l'opérer il fallait se décider à une de ces évacuations qui annullent tous les succès antérieurs, et remettent sans contredit les choses en question.

Les alliés tentent d'enlever nos lignes devant Cadix.

Les événements qui se passèrent dans ces premiers jours de mars prouvent assez la solidité de ces raisonnements, et toute l'étendue des obstacles contre lesquels nous avions à lutter.

A peine entré à Badajoz, Soult y apprit que Victor et le 1^er^ corps, assaillis devant Cadix, avaient été sur le point de succomber. Les généraux Graham, La Peña et Zayas, voulant profiter de l'absence de Soult pour l'Estramadure, s'imaginèrent pouvoir dégager Cadix, en débarquant à Tarifa et prenant à revers nos lignes retranchées. Dix mille Espagnols, six mille Anglais, devaient tenter ce coup au moment où la garnison de l'île de Léon ferait déboucher 6 à 7 mille hommes, et où Ballesteros, franchis-

Affaire de Chiclana.

sant le Rio-Tinto à la Niebla, menacerait Séville.

Après une marche excessive, les troupes de Graham et La Peña repartirent de Conil le 5 mars au matin, se dirigeant sur les hauteurs de Chiclana le long du rivage. Victor, forcé de laisser Villate avec 2 mille hommes pour garder ses lignes, avait cru prudent d'établir aussi quelques bataillons à Medina-Sidonia pour éclairer Gibraltar, et ne put ainsi réunir que 7 mille hommes sous les ordres de Ruffin et de Leval. Avec cette poignée d'hommes, il ne lui restait d'autre parti qu'à fondre sur la queue ou sur la droite des ennemis, pour les acculer à la mer en s'emparant des hauteurs de Barrosa, où il lança la brigade Ruffin. Le général Graham, placé à la droite des alliés, sentant le danger auquel il allait être exposé, se jeta impétueusement sur les colonnes françaises, qui, étonnées de tant de vigueur, plièrent.

Le général Leval, chargé de la double tâche de soutenir Ruffin et de maintenir les communications avec Villate, ne put s'engager que quand son collègue était déja mortellement blessé et ses troupes ramenées; il combattit dans un bois d'oliviers avec fermeté, et se retira en bon ordre sur Chiclana. Victor, jugeant alors que Villate courrait risque d'être enveloppé devant Cadix, lui ordonna de venir le joindre; ce

qui laissait toute liberté à l'ennemi d'ouvrir la communication avec l'île de Léon.

Pendant ce temps, le gros des forces de La Peña était demeuré près de la tour de Barmeja, dans l'incertitude s'il devait continuer à marcher sur le canal San-Petri, ou se rabattre vers Graham pour appuyer son attaque. De son côté, Zayas, favorisé par l'escadre de l'amiral Keith, avait effectué des débarquements vers Puerto-Real et Ste.-Marie, où il s'était emparé d'une redoute, sans obtenir néanmoins d'autre résultat. Ce combat fit beaucoup d'honneur au général anglais et à son infanterie; mais il faut avouer aussi que Ruffin et Leval ne combattirent pas en même temps, et que les Anglais, soutenus d'une seule brigade espagnole, eurent au point décisif plus de bataillons engagés que les Français.

La position de Victor était critique; il hésitait entre la retraite sur Séville, ou un second combat derrière Puerto-Real, après avoir réuni la garde des lignes avec les détachements revenus de Medina, lorsque ses reconnaissances lui annoncèrent que l'ennemi était rentré dans l'île de Léon.

La retraite de l'ennemi tire Victor d'embarras.

Un mystère impénétrable couvre encore la résolution de Graham; à la vérité; son infanterie avait cruellement souffert, et il se plaignait que La Peña ne se fût pas réuni à lui pour achever

la victoire. D'un autre côté enfin, Sébastiani, instruit de son débarquement, rassemblait des troupes sur le Guadiaro, et pouvait ramener les chances en faveur des Français. Toutefois le général anglais était victorieux; il avait encore le moyen de faire agir La Peña, le 6 et le 7, avant que Sébastiani pût arriver, et on ne conçoit rien au motif qui détermina sa retraite.

Soult court à Séville pour le soutenir.

Soult, instruit à Badajoz du premier résultat de cette échauffourée, laissa à Mortier le soin de soumettre Campo-Maior et Albuquerque, et prit à la hâte le chemin de Séville avec quelques bataillons de sa réserve. Il y apprit à la fois tout le danger que son lieutenant avait couru, et le bonheur inespéré avec lequel il s'en était tiré. Il apprit aussi que le général Darricaud avait suffi pour arrêter Ballesteros à la Niebla.

Cependant l'arrivée du général en chef à Séville ne fut pas inutile; car peu de jours après, le gouvernement espagnol, non découragé du peu de succès de son entreprise, poussa de nouveau les corps de Lardizabal et de Ballesteros sur la capitale de l'Andalousie: le général Maransin fut assez heureux pour déterminer le premier à se rembarquer à Moguer, et battre ensuite complètement le second à Frenejal le 12 avril.

Dans ces entrefaites, un orage plus menaçant

grondait aux environs de Badajoz. Mortier, après avoir soumis Campo-Maior et Albuquerque du 16 au 21 mars, s'attendait à jouir paisiblement de ses conquêtes, lorsqu'il apprit notre retraite du Portugal et l'approche d'une partie considérable de l'armée de Wellington.

Masséna évacue le Portugal.

En effet, Masséna, dont nous avons déjà retracé la position critique, n'avait plus à opter qu'entre deux partis, celui de voir son armée périr de famine et par le fer des Anglo-Portugais, ou de se résigner à l'humiliation d'une retraite volontaire. Cette retraite était épineuse par la nature du pays, l'insurrection générale de ses habitants, le dénûment absolu de l'armée, et la supériorité en nombre de l'ennemi. Masséna pouvait la diriger par la route de Coïmbre, par la vallée du Zézère sur Sabugal, ou par celle de Castel-Franco. Il avait même le moyen de faire descendre son équipage de pont du Zézère dans le Tage, de franchir ce fleuve, et de se porter par Portalègre sur Badajoz. Ce dernier parti lui était conseillé; mais la crainte que Hill ne lui disputât le passage l'en détourna. Il n'avait pas le temps d'essayer cette opération, qui eût exposé l'armée si elle n'eût pas réussi. La route de Castel-Franco est trop mauvaise et traverse un pays stérile. Masséna se décida à prendre tout simplement la route qu'il avait suivie, craignant

que celle de Sabugal et de Castel-Franco n'offrissent pas à son matériel les mêmes facilités. Jusque-là il n'y avait rien à reprendre dans la conduite de Masséna, il avait montré la ténacité qui le caractérisait; mais tout-à-coup on le vit flotter sans projet bien arrêté. La route de Coïmbre, allant d'abord du sud au nord et se rabattant à l'est le long du Mondego, forme un triangle rectangle, dont le chemin d'Espinhal à Pontemurcella par le versant des montagnes d'Estrella est l'hypothénuse. Ce chemin était donc beaucoup plus court que la grande route, et on aurait été prévenu sur l'Alva, si on l'eût laissé découvert. Le corps de bataille et le matériel suivirent la route de Coïmbre, et l'arrière-garde prit le chemin le plus direct. Le 2e corps sous Reynier y fut dirigé.

Soit qu'il voulût imposer à l'ennemi, soit qu'il eût réellement le dessein d'accepter une bataille, Masséna séjourna à Pombal : il en a rejeté la faute sur ses lieutenants, qui lui demandaient du répit pour rallier les troupes, les équipages, et mettre de l'ordre dans le mouvement; pendant ce temps l'ennemi manœuvrait par sa droite pour le prévenir sur la Ceira.

A ce premier contre-temps s'en joignit bientôt un autre. Le faux rapport que les Anglais

avaient renforcé le corps qui tenait Coïmbre, et porté dans cette direction un corps nouvellement débarqué à Figueyroas, trompa Masséna, qui n'osa pas risquer de forcer cette ville, vivement pressé en queue comme il l'était. Il préféra se rabattre par Miranda de Corvo. Tout porte à croire qu'il eût aisément forcé Coïmbre. Cette résolution fatale pensa lui coûter cher; elle acheva d'ébranler le moral de ses troupes, et de propager le désordre qui commençait à s'y introduire. Forcé de revenir par ce mouvement dans la direction de l'ennemi, il faillit être prévenu sur la Ceira, et entamé sérieusement à Foz-d'Aronce, où une terreur panique s'était emparée des plus braves régiments de l'arrière-garde. La ferme contenance de Ney, à la tête de la dernière brigade, sauva l'armée d'une déroute totale. Ainsi serrée de fort près, elle arriva enfin aux sources du Mondego, mais dans une situation vraiment déplorable. Les traîneurs qui tombèrent au pouvoir des Anglais leur inspirèrent du respect pour l'héroïque constance de leurs adversaires, en leur donnant la mesure de l'état où la faim les avait réduits.

Arrivé à Celorico, Masséna résolut de se retirer sur Guarda; l'espoir de se maintenir dans cette position intermédiaire à l'aide des forces que Soult et Joseph feraient agir entre le Tage

et la Guadiana, et l'avantage de se mettre en contact plus immédiat avec Madrid et Séville, militaient fortement pour ce projet. Mais Ney s'y refusa net, afin de ramener l'armée droit sur Almeida, où elle devait trouver plus aisément un abri, des vivres, et le temps de se réorganiser. Le général en chef, irrité d'un refus qui compromettait son autorité, crut devoir renvoyer ce maréchal de l'armée, pour y rétablir la subordination, par un exemple de sévérité sur l'un de ses premiers chefs.

Son armée, suivie de près, regagne Salamanque dans la détresse.

Wellington la suivit de près dans la nouvelle direction qu'elle avait prise; et à la suite d'un combat assez vif livré vers Sabugal contre le corps de Reynier, l'armée française se décida à regagner Ciudad-Rodrigo, autant pour éviter des engagements désavantageux que pour mettre un terme à l'affreuse pénurie à laquelle elle était en proie. Masséna la ramena ensuite jusque sous Salamanque, afin de mieux remplir ce but et de la remettre de ses fatigues.

Cette nouvelle retraite prouva que Ney, blâmable dans la forme, avait raison quant au fond, attendu que la position dans les montagnes de Guarda, où l'on manque de tout, n'était pas tenable. Le circuit que l'on fit ainsi en pure perte, fut cause que l'ennemi put arriver sous Almeida avant nous, et il en profita pour l'in-

vestir si tôt. J'avais ordonné de démanteler cette place quand Masséna était encore sous Lisbonne; on n'avait pas eu le temps de s'en occuper. Le brave général Brenier y commandait; mais investi à l'improviste, il manquait de vivres: il s'agissait de le ravitailler, ou s'attendre à le perdre. Masséna, qui avait retrouvé en Estramadure quelques renforts pour ses régiments, et une belle division de cavalerie de ma garde, résolut enfin de s'avancer à son secours, bien déterminé en apparence à venger son affront. Wellington s'était placé en avant de la Coa pour couvrir le siége. Cette rivière, assez considérable, a un lit encaissé par des hauteurs élevées et très-accidentées; adossé à un tel ravin, sa position, avantageuse par les difficultés qu'elle offrait sur son front, devait être funeste en cas de revers. Sa gauche, composée de deux divisions, s'était logée dans les ruines de la Conception qu'elle releva; le centre, composé d'une seule division anglaise, tenait le plateau d'Almeida; le gros, composé de trois fortes divisions, tenait le plateau de Fuente-de-Honor. Un corps espagnol couvrait le flanc droit à Naval-de-Avar, à la naissance du ravin de Duas-Casas, où les hauteurs moins élevées et moins roides, offrent un accès plus facile. Loison, qui avait pris le commandement du corps de Ney, brûlant de venger l'affront de la retraite,

ordonna sans balancer l'attaque de l'ennemi (le 3 mai): se bornant à reconnaître la position du corps anglais qu'il avait en face, il fondit sur son front, comme s'il eût craint, en manœuvrant qu'il ne lui échappât. En un mot, il prit le taureau par les cornes, sans attendre les ordres de Masséna.

Le 6e corps parvint à enlever la partie basse de Fuente-de-Honor; mais trois divisions anglaises formées derrière le village, sur un escarpement d'un accès difficile et protégées par 50 pièces de canon, déjouèrent tous les efforts tentés contre la partie supérieure. Comme à Busaco, on lutta contre le gros des forces anglaises en colonne serrée, et on souffrit le feu de toute la ligne ennemie sans obtenir le moindre résultat.

Masséna, après avoir reconnu la position de l'ennemi, prescrivit d'autres dispositions pour le lendemain; il porta le 6e corps à gauche pour tomber sur Naval-de-Avar, et culbuter la droite anglaise de concert avec la cavalerie de Montbrun et celle de la garde : tandis que le 9e corps attaquait Fuente-de-Honor, et que le 2e sous Reynier contenait la gauche ennemie depuis Alameda jusqu'à la Conception.

Quoique ces dispositions fussent défectueuses, en ce qu'il y avait trop de forces employées en

observation, et que le mouvement de flanc ordonné à notre gauche fût exécuté en vue de l'ennemi, qui lui en opposa un semblable; elles furent néanmoins couronnées de succès. Le 6e corps enleva Posabella, culbuta les flanqueurs ennemis, et força le corps espagnol à une retraite excentrique; Montbrun renversa la cavalerie anglo-portugaise et la poursuivit l'épée dans les reins, bien loin de la ligne. La 7e division anglaise du centre, qui avait marché parallèlement à notre gauche, voyant sa première brigade ramenée, tint ferme avec la seconde qui se signala par sa contenance. Il n'y avait plus qu'un effort à faire pour culbuter la gauche ennemie sur le ravin de la Coa. Les soldats du 6e corps étaient les mêmes qui, trois ans auparavant, s'étaient précipités tête baissée dans Friedland, contre des adversaires plus nombreux et non moins redoutables. Une charge pareille à celle que Ney exécuta sur le corps de Bagration en 1807 eût perdu sans retour l'armée de Wellington; mais Ney ne les commandait plus, ils n'étaient plus exaltés par ma présence. Au lieu de fondre sur l'ennemi à moitié battu, notre gauche s'arrête, les chefs hésitent: Masséna, qui est resté à son centre, manque au point décisif; les Espagnols ont le temps de rejoindre la droite de Wellington par un détour; la réserve anglaise

vient soutenir cette aile, qui se forme en potence et présente un front d'airain au point où le plateau resserré forme un défilé qu'on ne peut aborder que de front. Alors le moment favorable s'échappe; Masséna, qui au lieu d'appuyer sa gauche a fait de vains efforts pour enlever Fuente-de-Honor au centre, accourt trop tard sur les lieux et se voit forcé de renoncer à son projet.

Quoique Masséna ait commis une faute réelle en ne prenant pas lui-même la direction de l'aile qui devait frapper le coup décisif, il faut l'avouer, il joua de malheur dans cette bataille; le général Loison, qui commandait le 6e corps, allait être remplacé par Marmont et rappelé à Paris; il le savait, et ne mit pas tout le zèle qu'il avait déployé en cent autres occasions. Le 9e corps, qui attaqua Fuente-de-Honor, allait partir pour rejoindre l'armée d'Andalousie à laquelle il appartenait : la dispute avec Ney avait dépopularisé Masséna dans l'esprit des soldats; il n'y eut ni ensemble ni enthousiasme dans les attaques.

Décidé à regagner Salamanque, le prince d'Essling ne pouvait néanmoins se résoudre à sacrifier la brave garnison d'Almeida. Quelques braves offrent de pénétrer dans la place; l'un d'eux perce à travers la ligne des Anglais et des partisans espagnols, et, au milieu d'une grêle de balles, se jette dans les fossés. Il porte l'ordre

à Brenier de tenter la fortune et de chercher à se frayer un passage.

Les préparatifs pour faire sauter la place étaient déja terminés ; la garnison met le feu aux poudres qui doivent produire l'écroulement des remparts, et s'élance à la faveur des ténèbres sur le point du camp de siége qui offre le moins d'obstacles. Placé entre les baïonnettes ennemies et un volcan prêt à l'ensevelir sous des décombres, Brenier prend si bien ses mesures qu'il culbute tout devant lui, arrive au pont de la Coa au moment où un corps d'armée s'avançait pour l'y recueillir. Il opère sa jonction aux acclamations de l'armée, qui n'osait se flatter de le revoir. Ce fait d'armes, non moins glorieux qu'une victoire, mérite d'être recueilli par l'histoire.

Fâcheux résultats de cette retraite.

Bien que cette retraite du Portugal ait eu des suites fâcheuses, il est incontestable qu'elle aurait pu en avoir de plus graves. Commencée deux jours plus tard, elle eût été forcée par les attaques de Wellington avec toutes ses troupes réunies, et amenée par la perte d'une bataille. Dès-lors elle eût causé la ruine entière de l'armée. Le plus grand mal qui en résulta, fut la réaction qu'elle produisit sur l'esprit public des Espagnols : l'approche de Wellington raluma le feu de l'insurrection. Les guérillas de Porlier, de Mina, de l'Empecinado, de Longa, etc., abîmè-

rent nos troupes par des alertes continuelles, enlevèrent nos convois les mieux escortés, et répandirent l'effroi parmi les habitants des villes les plus disposées à se soumettre. Cependant les armées régulières des cortès, qui se recrutaient avec difficulté, n'en devinrent ni plus redoutables, ni plus disciplinées; c'étaient des bandes de soldats sans expérience; et comme tout a un terme dans ce monde, j'aurais eu les moyens de vaincre ces obstacles, si mes relations avec la Russie m'eussent permis de diriger tous les efforts de mon empire contre Wellington et de l'expulser de son dernier refuge.

Beresford menace Badajoz.

Le général anglais ne s'était pas contenté de poursuivre vivement Masséna; la nouvelle de la chute de Badajoz et du désastre essuyé par les Espagnols, le décida à tourner ses vues du côté de Soult, aussitôt qu'il fut certain que Masséna regagnerait l'Estramadure sans en venir à une bataille. A cet effet, il avait détaché le général Beresford avec trois divisions anglo-portugaises, qui se séparèrent de l'armée à la hauteur de Villa-Velha, et se dirigèrent, le 20 mars, par Portalègre sur Elvas. Son avant-garde se présenta à Campo-Maior dès le 23 mars, au moment où Mortier venait de prescrire l'évacuation et le démantèlement de cette place. Latour-Maubourg n'eut pas le temps d'achever cette opéra-

tion, et ne ramena pas sans peine le convoi qui en provenait. Mortier, rappelé en France depuis quelques jours, remit à ce général le commandement du 5e corps dans ces circonstances difficiles. Il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de jeter garnison à Badajoz, et d'aller au-devant des renforts que Soult amènerait sans doute de Séville, aussitôt qu'il serait instruit de ces fâcheux événements; ce fut aussi celui auquel Latour-Maubourg s'arrêta. Après avoir laissé une garnison de 2500 hommes seulement à Badajoz, et un détachement de 400 hommes dans Olivenza pour attirer l'attention de l'ennemi sur cette bicoque, il ne resta à Latour-Maubourg qu'environ 9 mille combattants avec lesquels il se retira à Llerena en bon ordre.

Beresford reprend Olivenza.

Cependant Beresford, instruit de sa supériorité sur ses adversaires, et joint enfin par les troupes de Castaños et de Ballesteros, se décide à passer la Guadiana. Il laisse une division entière autour d'Olivenza, en porte une autre devant Badajoz, suit avec 18 mille hommes le 5e corps sur Zafra, Usagre et Fuente-de-Cantos, mais revient bientôt vers Elvas à l'instant où la prise d'Olivenza lui donnait le moyen de continuer l'offensive.

Siége de Badajoz.

La chute de cette ville, où 400 Français ne pouvaient résister long-temps, lui permit de di-

riger tous ses efforts sur Badajoz. Wellington vint en personne présider au siége de cette place; il en fit la reconnaissance avec son lieutenant, en ordonna l'investissement, qui fut retardé par les pluies jusqu'au 3 mai; puis, après avoir assisté, le 7 mai, à l'ouverture de la tranchée, il reprit la route de son armée, qui tenait tête à Masséna sur l'Agueda.

Soult dégarnit l'Andalousie pour la secourir.

Soult, de son côté, était trop inquiet de ces événements pour rester dans l'inaction; mais il n'était pas aisé de dégager Badajoz sans réunir des moyens considérables, et sans s'exposer ainsi à perdre les positions auxquelles on tenait en Andalousie. Savoir concentrer ses troupes à propos et sacrifier des accessoires quand il le faut, est un des plus grands talents d'un général: mais ce qui est facile et convenable dans une guerre ordinaire, peut devenir désastreux dans une guerre nationale. Il était évident qu'il fallait 30 mille hommes pour sauver Badajoz; et si l'on retirait des forces aussi considérables de l'armée d'Andalousie, c'était assurer la perte de ce qu'on y laisserait. Se présenter, au contraire, en forces inférieures sur la Guadiana, c'était perdre à la fois Badajoz, Séville et Grenade.

Soult fit tout ce qui dépendit de lui pour éviter ces deux dangers. Il parvint à tirer deux fortes brigades du corps de Sébastiani, des dif-

férents commandements de l'intérieur, et de sa réserve. Aussitôt après la réunion de ces forces et du matériel nécessaire, il partit le 10 mai de Séville, et, après avoir joint le général Latour-Maubourg à Fuente-de-Cantos le 13, il se présenta le 15 à Santa-Marta, à six lieues de Badajoz, à la tête de 18 mille fantassins et de 4 mille chevaux.

Bataille d'Albuera.

Bien que ses rapports fissent monter la force de l'ennemi à 36 mille hommes, Soult ne doutait pas qu'il éviterait la bataille, parce qu'on annonçait la prochaine arrivée d'un renfort de 10 mille Espagnols que Blake devait amener de Murcie, en débarquant à l'embouchure de la Guadiana, et que Beresford ne combattrait pas avant son arrivée. Le fait est que cette jonction venait déja de s'opérer. Soult ne tarda pas à être désabusé; les premières reconnaissances signalèrent la bonne contenance des Anglo-Espagnols sur les plateaux de l'Albuera; et le maréchal, après avoir examiné leur position, ne balança pas à les attaquer.

Tout excitait à prendre cette résolution : on n'avait aucun secours à attendre, à moins de lever le blocus de Cadix et de rappeler toutes les forces d'Andalousie; on croyait, au contraire, que l'ennemi allait être joint par 10 mille hommes, et il importait de livrer bataille avant cette jonction. D'ailleurs Badajoz n'étant pas

amplement approvisionné, plus vite on le débloquerait, moins on s'exposerait à perdre la place et la garnison. La gauche des ennemis était appuyée au village d'Albuera, la droite et le centre se prolongeaient sur une chaîne de hauteurs, assez escarpées du côté des Français, mais formant un glacis insensible en arrière de l'ennemi, qui pouvait ainsi se mouvoir facilement sur toute sa ligne. Cet avantage local était balancé par un défaut plus notable, c'est que la ligne de bataille formait le prolongement de la route d'Olivenza, seule ligne de retraite ouverte à l'armée de Beresford si elle était battue. Cette route se trouvant à la hauteur de l'aile droite, le moindre succès sur cette aile devenait décisif, et devait assurer la perte de la gauche et du centre, qui auraient été culbutés sur Badajoz. A la vérité, les Anglais avaient jeté des ponts près de la place; mais la garnison, soutenue à temps par l'armée, pouvait en cas de succès rendre ce passage désastreux.

Soult se décide sur-le-champ : son projet consiste à feindre de vouloir déboucher, le 16 au matin, par sa droite contre le village d'Albuera, afin d'attirer l'attention de Beresford sur ce point au moment où le gros de nos forces tomberait au contraire sur la droite des Anglais et enlèverait leur ligne de retraite.

Le point était habilement saisi, il ne s'agissait plus que des moyens d'exécution pour l'emporter : ils ne répondirent pas à la disposition primitive. Godinot, ayant débouché mollement et trop tard contre Albuera, n'attira point assez l'attention des Anglais, tandis que l'attaque principale marcha au contraire avec trop de précipitation. A peine en effet Godinot abordait-il ce village, que déja le général Girard franchissait le ruisseau à la tête du 5e corps, et se précipitait à la tête de ses deux divisions en colonnes profondes sur la droite de Beresford.

La première ligne anglaise céda à ce vigoureux effort; mais, bientôt soutenue par trois brigades de réserve, elle oppose un feu de mousqueterie meurtrier à des colonnes dont le premier bataillon seul pouvait agir. La même cause qui avait été fatale à Vimiéra, à Busaco, à Fuente-de-Honor, le fut plus encore en cette occasion. Les troupes de Girard s'obstinent sous la conduite de ce vaillant officier; mais en vain Brayer, Maransin et le chef d'état-major, l'impassible Gazan, se font blesser à la tête des plus braves, rien ne peut balancer l'effet d'une fausse position; déjà le flottement précurseur de la déroute s'introduit. Alors Girard veut essayer de déployer sous la mitraille et les balles de l'ennemi : ce mouvement ne peut s'opérer que par

le flanc, tournant en quelque sorte le dos au feu concentrique du canon et de la mousqueterie des Anglais. Nôtre colonne trop massive éprouve précisément le même sort que la fameuse colonne anglo-hanovrienne de Fontenoy : les régiments se mêlent et ne forment bientôt plus qu'une masse confuse; la retraite s'exécute alors; et le ruisseau, creusé plus profondément par le passage du matin, offre des difficultés imprévues qui portent le désordre au comble. Heureusement Soult dispose à temps la réserve pour soutenir le combat et arrêter le succès de l'ennemi. Cette circonstance dégage un instant nos troupes, mais ne ramène pas la victoire. Cette brigade, bientôt entraînée par les débris de Girard, abîmée partiellement par le feu de l'ennemi et découragée par la mort de son chef, le général Werlé, bat à son tour en retraite, en conservant toutefois un peu plus d'ordre. L'artillerie française, concentrée sur ce point, se trouve en première ligne, et sa contenance admirable arrête enfin les Anglais, en semant à son tour la mort dans leurs rangs. Godinot avait tenu jusque-là dans le village d'Albuera, mais ce n'était qu'un point secondaire désormais inutile. Deux heures après l'engagement, la victoire était décidée, et Soult ramassait ses débris dans la position d'où il était parti le matin.

Ce combat meurtrier, puisqu'il coûta aux troupes engagées un tiers des hommes présents, c'est-à-dire une perte de 6 mille hommes sur 20 mille combattants, aurait dû décider pour toujours la supériorité d'une ligne d'infanterie déployée et bien exercée au feu, *contre des colonnes trop profondes*. Nous devions en faire encore de plus rudes épreuves, sans pour cela profiter des leçons de l'expérience (1).

Après un tel échec, il ne restait à Soult d'autre parti que celui de se rapprocher de Séville, et de rallier à lui tout ce dont il pourrait disposer. Il vint camper à cet effet à Llerena, après avoir eu encore une malheureuse échauffourée de cavalerie à Usagre, par une impétuosité mal calculée du général Bron.

J'ordonne la réunion de Soult et de Marmont.

Les mesures prises par Soult ne pouvaient pas le tirer d'affaire, c'était à moi d'apporter des remèdes plus efficaces. A peine fus-je instruit de ces événements, que j'ordonnai la marche du 9e corps formé des quatrièmes bataillons de l'armée de Soult, et qui avait concouru à soutenir Masséna en Portugal. Ce corps, réduit à 8 mille hommes, parvint à gagner le camp de Llerena, et à remplir les vides causés par cette campagne

(1) Voyez ce qui a été dit à ce sujet au chapitre XIV, bataille d'Essling.

féconde en événements. Ce n'était pas assez : je prescrivis à Marmont, qui venait de succéder à Masséna dans le commandement de l'armée de Portugal, de manœuvrer par sa gauche sur le Tage, de manière à entrer en liaison plus intime avec Soult, et à opérer de concert avec lui pour sauver Badajoz.

Wellington assiége Badajoz.

Wellington, de son côté, bien que rassuré par le succès de Beresford à Albuera, avait jugé nécessaire de se diriger sur la Guadiana, à la tête du gros de son armée, en laissant le général Spencer avec 18 mille Anglo-Portugais en observation vers Sabugal. Cette résolution, motivée sur l'importance de Badajoz et sur la probabilité que Soult réunirait toute l'armée d'Andalousie pour venger l'échec qu'il venait d'essuyer, mérite l'approbation des connaisseurs.

Tous les préparatifs du siége étant achevés et la parallèle ouverte, Badajoz fut battu, dès le 2 juin, avec toute la vigueur possible. Faute de terre, les Anglais établirent leurs batteries sur le roc, en formant leurs épaulements avec des sacs de laine, méthode assez rare de procéder à l'attaque d'une forteresse. Ce siége fut encore remarquable, en ce qu'on y reconnut l'avantage de l'artillerie de fer sur celle de bronze, qui s'échauffe trop et ne peut entretenir un feu aussi long ni aussi soutenu. L'intrépide Philippon dé-

fendit la place avec autant de valeur que d'intelligence; Wellington ne le pressa pas avec moins d'énergie. Impatienté de tant de résistance, et instruit sans doute des mouvements qui annonçaient un prochain secours, il fit livrer l'assaut au fort San-Christoval, situé sur une éminence à droite de la Guadiana; les assiégeants y essuyèrent inutilement des pertes sensibles.

Marmont et Soult le forcent à rentrer en Portugal.

Marmont venait à peine de succéder à Masséna dans le commandement de l'armée de Portugal; après la bataille de Fuente-de-Honor, lorsqu'il reçut l'ordre de se réunir à Soult pour sauver Badajoz. Instruit de la marche de Wellington dans cette direction, et du corps laissé sous les ordres de Spencer pour le contenir, Marmont se porta lui-même, à la tête de deux divisions, sur la haute vallée de la Coa, pour ravitailler Ciudad-Rodrigo, et masquer le mouvement que le reste de son armée exécutait au même instant par Plasencia sur Almaraz. Le maréchal prit bientôt la même route et s'avança sur Merida, tandis que Soult, prévenu de sa marche, quitta Llerena et s'étendit vers Almendralejos pour opérer sa jonction avec lui. Cette importante réunion ayant été effectuée le 17 juin, les deux armées, fortes alors d'environ 55 à 60 mille combattants, s'avancèrent contre l'ennemi.

Mais Wellington, toujours soigneux de ne rien donner au hasard, leva en toute hâte le siége de Badajoz dans la nuit du 16, et rentra en Portugal par Olivenza et Campo-Maior, après avoir livré vainement un second assaut du côté de la citadelle.

Au reste, il n'eût pas été prudent de rester à Albuera quand Marmont s'avançait d'Albuquerque sur Badajoz; mais on ne conçoit pas pourquoi le général anglais ne se jeta pas par Campo-Maior sur Albuquerque au-devant du dernier, en se concertant avec le corps du général Spencer, qui d'Almeida avait côtoyé l'armée du duc de Raguse. Si Wellington eût suivi mon exemple de Castiglione, il aurait battu Marmont et Soult successivement, comme j'avais battu Wurmser et Quasdanowistch. La place eût été peut-être ravitaillée comme Mantoue le fut en 1796; mais la victoire eût bientôt ramené les alliés dans ses murs.

Les Espagnols profitent de l'absence de Soult pour agir en Andalousie.

La nécessité où Soult s'était vu, de tirer tous les secours possibles de l'Andalousie pour se maintenir à Llerena après la défaite d'Albuera, avait décidé les généraux espagnols à tout tenter pour accabler ses détachements épars et reconquérir cette belle province. La présence de Wellington sur Badajoz rendait effectivement la leur moins nécessaire en Estramadure; on pouvait

les utiliser plus efficacement et d'une manière plus conforme à leur système de guerre, en les portant contre les corps laissés à Cadix, Séville et Grenade. Enhardis par la victoire d'Albuera, où ils avaient assez bien combattu, les généraux Blake et Ballesteros regardaient la délivrance de l'Andalousie comme d'autant plus certaine, que Soult, revenu à Llerena, se trouvait hors d'état de faire le moindre détachement pour s'y opposer. Descendu sur la basse Guadiana vers Moguer, Blake tenta d'enlever le poste de Niebla qui couvrait le passage du Rio-Tinto et Séville. La belle défense d'un bataillon suisse déjoua tous ses efforts. Ballesteros manœuvrait en même temps sur la gauche du Guadalquivir, et se jetait dans les montagnes de Ronda pour en soulever les féroces habitants, couper les communications entre Séville et Grenade; une multitude de partis inondaient les environs de Séville, et se renforçaient de tous les mécontents de la province. Le général Darricaud, réfugié dans la chartreuse, était comme bloqué dans la capitale. Sébastiani, loin de pouvoir rien tenter pour le dégager, se trouvait lui-même serré de près dans Grenade par une multitude d'habitants soutenus par des partis de l'armée de Murcie ou de Ballesteros; et les troupes qu'on avait tirées de son corps pour secourir Badajoz, en

réduisaient la force à 7 ou 8 mille hommes dispersés à Malaga, à Grenade, à Jaen.

Soult délivre Séville.

La réunion de nos armées et la rentrée de Wellington en Portugal firent changer la face des affaires. Soult, alors rassuré sur Badajoz, se hâta de porter sa réserve sous Godinot et Latour-Maubourg au secours de ses cantonnements. Blake, repoussé à l'escalade du poste de la Niebla, et menacé par le retour de ces forces, se rembarqua à Ayamonte pour Cadix; Ballesteros se réfugia dans les montagnes de Ronda.

Il bat Blake vers Grenade.

Soult ne fut pas quitte pour avoir dégagé Séville; il s'agissait de venir au secours du corps de Sébastiani, inquiété dans Grenade. Il en était temps, car un orage menaçant se formait contre lui. La régence de Cadix, loin de se laisser abattre par le peu de succès de ses tentatives, confia à Blake la mission de tenter avec l'armée de Murcie sur la gauche de Soult ce qui n'avait pu réussir sur la droite. Blake vint descendre à Almeria avec quelques bataillons d'élite, et s'étant réuni à Baza avec le corps de Murcie, il se trouva à la tête d'un corps de 18 à 20 mille hommes de bonnes troupes. Soult se dirigea contre lui par Guadix, et le rencontra à la Venta de Bahul, position avantageuse dont le front semble inattaquable. Le maréchal se réserva de l'aborder avec le 4e corps et la cavalerie de Latour-Maubourg,

tandis que Godinot, venant de Jaen par Meda, le prendra à revers. L'attaque a lieu le 9 août; mais Godinot, loin d'imiter Ney à Friedland et Richepanse à Hohenlinden, craint de donner tête baissée au milieu de l'ennemi, et tâtonne autour de Baza. Blacke s'aperçoit du danger qui le menace, et se hâte de décamper sur Lorca, vivement talonné par Soult, qui met son corps en déroute; mais ne peut recueillir de sa victoire tous les trophées qu'il s'en promettait. Le maréchal, revenu à Séville, porta ensuite son attention du côté de Gibraltar, où Ballesteros semait l'épouvante et menaçait les communications avec le corps du blocus de Cadix. Godinot, détaché contre lui, le refoule sur le camp de St.-Roch. Soult dirige trois brigades pour l'attaquer; Ballesteros l'évacue pour se retirer sous le canon de Gibraltar, où les Anglais, peu disposés à le recevoir, le protégent néanmoins par le feu de la place. L'ennemi débarque à Tarifa pour dégager Ballesteros. Godinot se porte, par le littoral contre cette ville; mais, foudroyé par de nombreuses canonnières, il perd inutilement des braves, revient sur ses pas et retourne à Séville, où, vivement blâmé par Soult, il se brûle la cervelle.

Opérations contre Ballesteros autour de Gibraltar.

Ballesteros rentré à St.-Roch reprit l'offensive. Leval, manœuvrant pour l'envelopper, confina de

nouveau ce partisan sous Gibraltar, où il guerroya jusqu'en décembre.

Leval reçut l'ordre de soumettre Tarifa, presqu'île d'où l'ennemi menaçait tour-à-tour le corps de Cadix et nos cantonnements depuis Gibraltar jusqu'au Guadiaro et à Ronda. Il se présenta devant la place avec quelques pièces de siége, ouvrit la tranchée le 25 décembre, livra un assaut qui fut arrêté par un fossé marécageux, et reçut ordre d'abandonner l'entreprise.

Opérations de Wellington et de Marmont vers Ciudad-Rodrigo.

Dans cet intervalle, l'armée de Marmont, revenue de Badajoz vers Salamanque, avait eu de plus dangereux ennemis à combattre. Wellington, à son retour vers Almeida, avait investi Ciudad-Rodrigo le 5 septembre; il n'attendait pour en faire le siége que l'arrivée de son artillerie de siége, qui, tirée de Lisbonne par Oporto, devait remonter le Douro. La place était la clef de nos positions en Estramadure. Marmont avait laissé une de ses divisions vers Alcantara, pour communiquer avec le 5e corps, resté sur la Guadiana pour garder l'espace entre Olivenza et les montagnes de Cacerès.

Décidé à délivrer Ciudad-Rodrigo, Marmont rappelle à lui cette division, et se concentre en outre avec l'armée du nord de l'Espagne. Celle-ci était passée sous les ordres du général Dorsenne, après le départ pour la France du maré-

chal Bessières, qui emmena une partie de la garde destinée pour l'armée de Russie. Dorsenne avait guerroyé entre le Douro, Astorga et les montagnes des Asturies, tantôt pour seconder le général Bonnet, tantôt pour refouler l'armée de Galice dans les montagnes de Lugo.

Le 22 septembre, la jonction de Marmont et de Dorsenne s'effectua à Tamamès. Ces forces réunies s'avancèrent aussitôt pour dégager Ciudad-Rodrigo; Wellington ne crut pas devoir risquer une bataille en continuant un blocus qui l'affaiblirait; il replia ses corps avancés sur Guinaldo. Marmont se présenta devant ce camp couvert de quelques retranchements; mais Wellington concentra ses forces à Sabugal; et Marmont, fier de lui avoir présenté le combat et de l'avoir vu refuser, ne crut pas devoir le suivre dans ces contrées ravagées et d'un accès si difficile; il établit son armée dans des cantonnements, pour lui procurer quelque repos. Bien lui en prit, car peu de jours après, il reçut l'ordre de détacher une dizaine de mille hommes sous les ordres du général Montbrun, pour seconder l'entreprise de Suchet sur Valence.

Hill surprend la division Girard.

Pendant que Marmont avait dégarni la vallée du Tage pour offrir la bataille à Wellington, la droite des Anglais sous Hill en avait profité pour tomber sur les divisions du 5e corps, restées

entre le Tage et la Guadiana; il surprit une brigade de la division Girard à Aroyo de Molinos, et fut sur le point d'enlever ce général lui-même avec toute sa troupe. Il se sauva néanmoins par de grands détours sur Merida, où il repassa la Guadiana, après avoir perdu un millier d'hommes, faute de précautions pour se garder. Une suite non interrompue de triomphes avait endormi nos troupes sur leurs lauriers; tous les corps d'armée eurent quelque échauffourée de cette nature à se reprocher, par suite de cet excès de confiance qui prenait sa source dans la sécurité dont on jouissait dans les bons cantonnements de l'Allemagne et de l'Italie.

Opérations dans le nord.

Cet événement fut le seul important dans l'ouest durant l'automne: nous ne parlerons pas des combats sans cesse renaissants des divisions qui occupaient la Biscaye, la Navarre et la Castille, contre les guérillas de 5 à 6 mille hommes que Porlier, Mina, l'Empecinado, conduisaient de canton en canton pour attaquer tous les détachements qui n'étaient pas sur leurs gardes.

Opérations de Suchet sur le bas Ebre.

Nos affaires allaient mieux dans l'est. Suchet revenu à Saragosse après la prise de Tortose pour donner ses soins à l'administration intérieure de l'Aragon et à l'approvisionnement de l'armée, s'y aboucha avec le général Guilleminot,

chef d'état-major de Macdonald, sur le moyen d'assurer le succès du siége de Tarragone, qui était une opération décisive : ils convinrent que Macdonald s'en chargerait, que Suchet le renforcerait et couvrirait le siége. Guillemînot vint à Paris me demander les moyens de pousser cette entreprise avec vigueur; mais je préférai en laisser le soin à Suchet, qui avait jusque-là parfaitement rempli mes intentions, et je décidai que l'armée d'Aragon disposerait de l'artillerie de Lerida et de Tortose pour former un nouveau parc de siége, et attaquerait Tarragone. A cet effet, j'ordonnai qu'elle serait renforcée d'une division française et d'une division italienne de l'armée de Catalogne. Ces nouvelles dispositions commençaient à peine à s'exécuter, lorsque le maréchal Macdonald, revenu de Lerida à Barcelone, annonça que Figuères venait d'être surpris par les Espagnols.

Projet pour réduire Tarragone.

En effet, la junte et le capitaine général de Catalogne, enhardis par le succès de plusieurs coups de main qui leur avaient réussi, et certains de trouver un puissant appui dans la population de toutes les villes contre lesquelles ils feraient quelque tentative, redoublèrent d'audace et d'activité, dans l'espoir de lasser notre patience et de nous forcer à évacuer la province. Déja O'Donnel avait débuté par fondre avec ses forces réunies sur une brigade placée à l'Abisbal, et l'enleva

Les Catalans redoublent d'audace et d'activité et prennent Figuères.

en entier, tandis que le gros de l'armée était hors de portée de la sauver.

Tandis que Macdonald concentrait ses forces vers l'Èbre pour l'expédition projetée, le général Campo-Verde, enhardi par ses intelligences dans Barcelone, osa tenter, dans la nuit du 19 au 20 mars, de surprendre le fort de Montjouy. Maurice-Mathieu, prévenu de ce projet, laisse descendre ses grenadiers jusque dans le fossé, fait jouer alors le canon des remparts, et les accable en même temps d'une grêle de mousqueterie. Huit cents hommes d'élite jonchent les fossés, le reste prend la fuite, et une colonne sortie à leur poursuite ramène quelques centaines de prisonniers. Une telle réception ne dégoûta pas les ennemis : peu de semaines après, une troupe de miquelets surprit le général Guillot dans la ville de Figuères à l'aide de quelques intelligences, et parvint même à s'emparer de sa belle citadelle par un coup de main.

Macdonald retourne bloquer cette place.

A la nouvelle de ces événements, Macdonald, voyant de nouveau la grande route de France interceptée, renonce sans hésiter à ses projets sur l'Èbre, et revient en toute hâte à Gironne pour investir Figuères, avant que les Espagnols pussent approvisionner et renforcer le détachement qui s'y était jeté. Le général Baraguay-d'Hilliers était parti de Gironne avec toutes les troupes

qu'il avait pu ramasser dans la haute Catalogne; mais, quoiqu'il eût battu Campo-Verde le 3 mai, il ne put l'empêcher d'y jeter 3 mille hommes.

En informant le général Suchet de ce contre-temps, Macdonald insistait pour qu'il lui rendît les deux divisions détachées à son armée, et l'engageait même à venir le seconder avec l'armée d'Aragon.

Suchet persiste à attaquer seul Tarragone.

Suchet, calculant mieux, s'y refusa; il lui parut inutile de réunir tant de bouches sur un point épuisé et pour un simple blocus; il trouva même dangereux d'éloigner ainsi toutes les forces actives de la vallée importante de l'Ebre, au moment où l'ennemi, multipliant ses efforts autour de Tarragone, pourrait y devenir assaillant, et nous arracher non-seulement la partie soumise de la Catalogne, mais encore celle de l'Aragon. En effet, au moment où la junte plaçait une garnison choisie de 12 mille hommes dans Tarragone, où le général Contreras, ancien directeur de l'école d'artillerie de Ségovie, homme capable et énergique, disposait tout pour une longue résistance, Campo-Verde rassemblait une armée de 20 mille hommes entre cette ville et Gironne, et les corps de Valence concertaient avec les partisans de la Navarre les moyens de troubler les garnisons que Suchet avait conservées en Aragon.

Dans la situation imprévue où la perte de Figuères plaçait l'armée française, le général Suchet, malgré la vigueur des préparatifs de l'ennemi et l'état imparfait des siens, crut devoir prendre son parti sans balancer. Après avoir réuni les chefs de l'artillerie, du génie et de l'administration, examiné ses ressources et calculé ses forces, il laissa en Aragon les troupes nécessaires pour y maintenir nos établissements, expédia à Tortose des ordres pour former et diriger le parc de siége par le col de Balaguer sur Cambrils, établit des magasins de vivres, et assura des moyens de transport à Caspe et à Mora; enfin, se porta avec ses forces disponibles sur Lerida, où il rallia les divisions Freyre et Palombini mises à sa disposition, et au lieu de les conduire dans la direction de Figuères, il marcha rapidement sur Tarragone, qu'il investit à l'improviste le 4 mai. Cette résolution était sage, et fut couronnée du plus heureux résultat: Campo-Verde, ne sachant s'il devait d'abord délivrer une place simplement bloquée, ou voler au secours de celle qui allait être sérieusement attaquée, ne put secourir ni l'une ni l'autre; et Contreras, au lieu de compléter ses moyens de défense, vit dès ce jour diminuer ses forces et ses ressources.

Siége mémorable de cette ville.

La place de Tarragone, forte par son site et

ses anciennes défenses, avait été liée par une ligne d'ouvrages nouveaux au port et à la basse ville. D'un côté, le mont Olivo fortifié en couvrait les approches; de l'autre, elle avait par mer un chemin toujours ouvert aux secours ou à la retraite. Une flotte anglaise, portant 2 mille hommes de débarquement était là pour remplir cette destination, et inquiétait le flanc des travaux de l'armée assiégeante.

Suchet commença par établir une forte redoute sur le rivage, qui tint les vaisseaux écartés en leur envoyant quelques bombes, et il attaqua sans délai le fort Olivo. Ce fut une opération difficile, où l'on cheminait sur le roc vif, contre une garnison nombreuse, renouvelée chaque jour, qui défendait le terrain pied à pied. Ces combats nous coûtèrent le général Salm, beaucoup d'officiers et de soldats tués, et un grand nombre de blessés. L'artillerie, ayant ruiné les défenses du fort, l'assaut fut donné le 29 mai à la nuit, et, par un hasard inattendu, au moment où un détachement arrivait de la ville pour relever celui qui était de garnison au fort. Cette circonstance, au lieu de favoriser la défense, y mit le trouble par le trop grand nombre de combattants qui se trouvèrent entassés dans un espace trop rétréci. Le fort fut enlevé, 180 hommes y périrent ou mirent bas les armes. Suchet

résolut alors de pousser ses attaques par le Francoli sur la basse ville, attendu qu'elle séparait le corps principal de la place du port, et que sa prise intercepterait les secours par mer, en même temps que la retraite de la garnison. Les travaux furent en conséquence poussés avec une grande vigueur; un deuxième assaut fut donné, le 7 juin, au fort Francoli; un troisième, le 14, au bastion des Chanoines; un quatrième, le 21, au fort Royal et au reste de la basse ville. Tous eurent le même succès, grace à l'ardeur croissante de nos soldats, que tant de résistance animait de plus en plus. Sans le stimulant que le succès de la veille donnait aux périls du lendemain, ils auraient succombé sous les fatigues du siége et l'intempérie de la saison. Les travaux étaient très-fatigants et continuels; des tirailleurs choisis garnissaient sans interruption la tranchée pour tirer sur les canonniers de la place; la garnison, de son côté, ne cessait pas le feu sur nos batteries : pendant 54 jours que l'on pourrait comparer à une longue bataille, l'infanterie fut continuellement aux prises. Le gouverneur, étonné de tant de persévérance et désespéré de l'inaction de l'armée qui tenait la campagne, ne cessait d'écrire à la junte qu'il ne répondait plus de la place, si on ne venait le dégager. Campo-Verde, qui s'était décidé à

secourir d'abord Figuères, venait d'y être repoussé, lorsque les sollicitations de la junte et de Contreras le décidèrent à s'approcher de Tarragone à l'instant où la troisième parallèle venait de s'ouvrir, et où nous nous disposions à battre en brèche le corps de place. Notre bonne contenance lui imposa; bien qu'il pût nous attaquer à revers et nous placer entre deux feux, il n'osa l'entreprendre et rebroussa chemin. De son côté, le colonel anglais Skerret descendit à Tarragone dans l'intention d'offrir le renfort de ses 2 mille hommes: mais, à la vue de nos progrès, il renonça à l'exécution de ses offres, certain que la prise de la basse ville lui couperait la retraite. La garnison fut ainsi abandonnée à elle-même, après avoir eu un moment l'espoir d'être délivrée.

Assaut de Tarragone.

L'instant parut propice pour lui porter le dernier coup. Le 28 juin, Suchet jugeant la brèche praticable, lança sur les remparts de Tarragone seize compagnies d'élite, commandées par le général Habert et appuyées par de nombreuses réserves. La lutte la plus furieuse s'engage; mais rien ne peut arrêter nos soldats: un combat sanglant se livre sur les remparts, dans les rues, dans les maisons; il se termine par le massacre d'une partie de la garnison. Le reste, au nombre de 10 mille, coupé de sa re-

traite par mer, espère en vain s'échapper par la porte de Barcelone; suivi de près, enveloppé et acculé sur le rivage, il met enfin bas les armes. Le gouverneur Contreras, blessé d'un coup de baïonnette, se rend prisonnier avec tout l'état-major : 322 bouches à feu tombèrent en notre pouvoir. Le sac de cette malheureuse cité fut le résultat inévitable d'un pareil événement. L'esprit de parti, maladie déplorable du genre humain, a tout fait pour rabaïsser la gloire que les armes françaises acquirent en cette occasion : on s'est livré à d'indignes déclamations contre des braves, parce que quelques excès avaient succédé à un assaut sans exemple dans l'histoire de cette guerre. Depuis quand messieurs les philanthropes ont-ils vu prendre des villes après cinq assauts sans qu'il en coûtât aux habitants, surtout quand ces habitants prêtent main-forte sur les murailles à la garnison?

La chute de Tarragone produisit le même effet en Catalogne que celle de Saragosse en Aragon; pour en étendre l'influence, le général Suchet, par une marche rapide, porta des troupes à Barcelone et jusqu'à Vic. C'était en quelque sorte coopérer au blocus de Figuères; mais en même temps c'était pour lui une pierre d'attente pour une autre opération qu'il voulait brusquer à la faveur du moment. Il laissa la

division Harispe dans les environs de Vic, revint organiser les garnisons et le gouvernement de Tarragone et de Tortose; et, dirigeant le gros de ses forces sur Lerida comme s'il voulait rester en Aragon, il marcha avec une division détachée sur Igualada, pendant que le général Harispe, à jour nommé, exécutait un mouvement semblable. Il enveloppa ainsi le mont Serrat, et attaqua cette montagne célèbre, où le baron d'Eroles était retranché dans des positions réputées inexpugnables: Les redoutes et le couvent furent tournés et enlevés; les Espagnols s'échappèrent à travers des précipices. Nous établîmes une garnison dans ce point défensif, ce qui compléta la soumission de la Catalogne méridionale.

Suchet, nommé maréchal, est investi du commandement général dans l'est.

Justement satisfait de ses opérations, j'envoyai à Suchet le bâton de maréchal de France, et lui confiai le commandement de la Catalogne méridionale; Macdonald fut appelé à l'armée de Russie, qui s'organisait, et le corps d'occupation de la haute Catalogne remis au général Decaen. Cet officier s'était distingué à l'armée de Moreau en 1800, et nommé à la paix d'Amiens au gouvernement de nos faibles possessions de l'Inde, il les avait défendues autant que ses moyens le permettaient.

Il reçoit

La résistance des Catalans commençait à

l'ordre de prendre Valence.

faiblir, l'Andalousie était soumise; j'avais droit d'espérer que si nous parvenions à soumettre Valence et Murcie, on pourrait regarder la péninsule comme conquise, et réunir alors tous nos moyens contre lord Wellington. Personne plus que Suchet n'était capable de diriger les opérations importantes de l'est. Je lui ordonnai de prendre Valence.

Suchet s'y prépara avec sagesse; il sentit la nécessité de frapper fort et rapidement, afin de ne pas épuiser le pays par une lutte prolongée, qui enlèverait tout espoir de soumission, en ruinant les habitants et privant l'armée des moyens d'existence que ces mêmes provinces ménagées lui assureraient. Il croyait pouvoir envelopper et y prendre tout entière l'armée qu'on ne manquerait pas de réunir pour la défendre. Dans ce double but, il fallait à l'armée d'Aragon une augmentation de forces d'autant plus grande, que ses opérations actives et continuelles, surtout les siéges, lui enlevaient beaucoup de braves, et que chacune de ses conquêtes exigeait des garnisons nouvelles; il sollicita donc avec instance des renforts; mais en même temps, pour obéir aux ordres reçus, il réunit rapidement ses forces disponibles, et se porta, le 20 septembre, devant Sagonte.

Siége de Sagonte.

A l'embranchement des routes de Saragosse

par Terruel et de Barcelone par Tortose sur Valence, à quatre lieues de cette dernière ville, au-dessus de la ville et de la rivière de Murviedro, se dessinent les anciennes et nombreuses ruines de la célèbre Sagonte; sur un rocher escarpé et isolé. Des travaux récents avaient fortifié ce poste assez bien pour intercepter le passage. Sa capacité était susceptible de recevoir 2 ou 3 mille hommes de garnison; et pour la réduire, il fallait un siége régulier.

Préparatifs faits pour la défense de Valence.

Valence avait également été couverte d'une vaste ligne de retranchements en avant de son enceinte; ses ponts coupés, ses faubourgs rasés, et un bon camp retranché derrière le Guadalaviar, assuraient sa défense, que la régence du gouvernement avait cru devoir confier à l'un de ses membres, le général Blacke. Au titre de capitaine-général, il réunissait des pouvoirs illimités, et le commandement de toutes les forces espagnoles dans l'est de la péninsule. Ces forces se composaient de ce qui restait de mieux des anciens régiments de ligne. Blacke avait placé le général Andriani à Sagonte, et attendait dans son camp retranché que nos mouvements déterminassent ce qu'il aurait à faire.

En arrivant devant Sagonte, le maréchal Suchet fit sur-le-champ occuper Murviedro; Sagonte, reconnue de près, parut offrir une partie

d'enceinte incomplète. Dans l'espoir d'éviter un siége, on tenta une escalade de nuit; mais le bruit trahit nos colonnes, et l'ennemi sur ses gardes les repoussa. Il fallut cheminer, et établir des batteries par le seul côté accessible de la montagne : on n'avait de terre pour se couvrir que celle qu'on apportait, et les feux plongeants du fort rendaient nos tranchées en quelque sorte intenables.

Assaut inutile.

Pour mettre fin à une telle situation, on se hâta d'ouvrir la brèche, et le 18 octobre, on risqua l'assaut; mais l'escarpement presqu'à pic et la résistance opiniâtre des Espagnols firent encore échouer cet essai. On rapprocha et on doubla les batteries, afin de porter un coup plus sûr, pour lequel tout était disposé, lorsque le général Blacke, averti du danger de la place, sortit de ses retranchements et vint nous livrer bataille le 25 octobre.

Bataille de Sagonte.

Suchet, jugeant qu'il ne fallait pas laisser à l'ennemi la confiance et les avantages que donne l'initiative, résolut de marcher à lui, en laissant quelques bataillons au siége. Des hauteurs de Puch, Blacke s'étendait sur la grande route et bien au-delà dans la plaine, vers deux monticules appelés Germanel. Il chargea avec vigueur par la route, et s'empara d'une hauteur où nous venions de placer quelques pièces de campagne.

Suchet découvre dans cet instant que l'ennemi étend son front beaucoup au-delà du sien, et qu'il a l'intention de manœuvrer par ses deux ailes. Il se rappelle mes exemples de Rivoli et d'Austerlitz, ordonne une attaque rapide sur le centre des Espagnols, l'enfonce, rejette, poursuit et met en fuite leur aile gauche. La droite soutint à son tour un combat opiniâtre sur les hauteurs de Puch; mais elle finit par céder, et rentra avec le reste en désordre dans Valence, à la vue d'une escadre anglaise et de la garnison de Sagonte, spectateurs impassibles de la bataille. Le lendemain, Sagonte capitula : nous y prîmes 19 bouches à feu et 2500 hommes. La bataille nous avait donné plus de 4 mille prisonniers, 4 drapeaux et 12 pièces de canon. L'occupation de Sagonte nous rendit maîtres de la campagne; rien n'arrêtait plus notre marche sur Valence. Oropesa était en notre pouvoir; mais Peniscola n'était que masqué et tenait encore.

Suchet, renforcé de 2 divisions, attaque Blacke.

En attendant les renforts que je lui destinais, Suchet ne se hâta pas de faire des démonstrations, ni de s'approcher de Valence; pendant le mois de novembre, il battit deux corps ennemis qui se montrèrent, l'un en avant de Guadalaviar près de Betera, l'autre sur la route de Ségorbe. Vers le milieu de décembre, il fut informé que le général Reille allait lui amener de Pam-

pelune une division française et une division italienne par la route de Terruel, et que le maréchal Marmont, commandant l'armée de Portugal, recevait ordre de détacher à la même époque une division à travers la Castille sur Valence. Il fit aussitôt ses dispositions pour manœuvrer contre Blacke. Ces dispositions portent l'empreinte d'un coup-d'œil habile et exercé; il juge que l'ennemi, étendu dans ses lignes depuis Manissès jusqu'à la mer, serait perdu si l'on obtient le moindre succès sur sa gauche, car Valence était trop loin de la mer pour favoriser son embarquement, et rien n'était disposé pour l'effectuer. La route d'Alicante, qui seule était ouverte au corps de Blacke en cas de retraite, pouvait être gagnée par les Français avant lui.

Le 26 décembre, le corps du général Reille étant arrivé, trois divisions et la cavalerie passèrent la rivière à deux lieues au-dessus de la ville, tandis que depuis Manissès jusqu'au bord de la mer, le camp de Blacke était attaqué de front par la rive gauche. Cette attaque donna lieu à un combat vif et sanglant; mais pendant ce temps, le maréchal avec son aile agissante parcourait le demi-cercle de la rive droite, gagnait l'extrême gauche de l'ennemi, culbutait et débordait successivement toutes les troupes que l'ennemi voulait lui opposer, en sorte que toute

l'armée espagnole se trouva renfermée dans la place, à l'exception d'un corps qui s'échappa entre Albufera et la mer, et qui fut poursuivi jusqu'à St.-Philippe.

Le siége commença aussitôt après l'investissement. Dans l'état des choses, il ne devait pas être de longue durée; l'enceinte extérieure en terre, trop étendue pour une défense régulière, fut abandonnée après huit jours de résistance avec 80 pièces de canon. Blacke, resserré dans Valence, tenta de sortir, et ne put réussir, à la faveur de la nuit, qu'à faire échapper une faible colonne qui gagna les montagnes. Des bombes furent jetées sur la ville pour effrayer la population. Blacke, sommé et menacé du sort de Tarragone, n'osant exposer cette riche cité aux suites d'un assaut, capitula le 9 janvier, et se rendit avec tout l'état-major de son armée, près de 19 mille hommes, 21 drapeaux et 374 bouches à feu, outre des munitions et des magasins immenses.

Le général espagnol ne soutint pas en cette occasion la réputation qu'il avait acquise : rendre une ville pour la conserver est une faiblesse; mais la rendre avec une armée entière dans ses murs, c'est toujours une lâcheté. Suchet employa trois jours à établir l'ordre en ville, avant d'y faire son entrée; il porta ensuite le gros de ses forces dans la direction d'Alicante.

Le 11 janvier, il avait appris du général Montbrun sa marche sur ce point avec la division de Portugal ; il l'engagea à rejoindre sans délai le maréchal Marmont, son secours n'étant plus nécessaire. Montbrun, désolé d'avoir traversé inutilement toute l'Espagne, ne voulut pas s'en aller sans rien entreprendre; il se présenta devant Alicante et la menaça d'un bombardement. Les Espagnols ne s'en laissèrent pas imposer par les obusiers qu'il traînait à sa suite, et il reprit le chemin de l'Estramadure, où son absence avait été funeste à Marmont. Peu après, la prise de Peniscola et de Gandia compléta la soumission du royaume de Valence.

Tant de succès méritaient à la fois une récompense et un encouragement: je conférai à Suchet le titre de duc d'Albufera, et j'accordai à son armée une dotation de 200 millions sur les biens nationaux des provinces qu'elle venait de soumettre avec tant de gloire.

Ces événements contrastaient avec ce qui se passait dans le reste de la péninsule: cependant il faut le dire à la louange de Soult, il sut se maintenir avec prudence dans une position délicate. Arrêté de front par deux villes imprenables dès qu'on ne tient pas la mer (1), et dont

(1) Cadix et Gibraltar.

l'une était le foyer de toute la résistance espagnole; inquiété à gauche par l'armée de Murcie; enfin, menacé sur ses derrières par Wellington et Badajoz, il se tira d'affaire grace à son activité. Sans doute, si l'on voulait critiquer ses opérations sous le seul point de vue stratégique, on trouverait qu'il aurait dû porter des coups alternatifs plus fréquents sur ses ailes, principalement vers la droite. Je lui avais recommandé, en apprenant l'échauffourée de Chiclana, d'attacher moins d'importance à l'occupation du territoire, et de concentrer toute son attention sur Cadix, Séville et Badajoz, l'occupation de Malaga et de Grenade n'étant que des accessoires qu'il fallait obtenir avec des colonnes mobiles.

L'espoir de conserver ces superbes provinces le décida à ne point les abandonner. Il avait ainsi à maintenir 100 lieues de pays contre des guérillas infatigables, et contre des forces organisées qui, n'ayant rien à couvrir, pouvaient se masser à volonté partout où cela leur convenait, tandis que le moindre mouvement qu'il opérait avec le gros de ses forces, exposait tout le système d'occupation des provinces du sud.

A tout prendre, malgré la malheureuse retraite du Portugal, nos affaires s'étaient considérablement améliorées. Nul doute que, si je réussissais dans la guerre contre la Russie, je

parviendrais bientôt à soumettre l'Espagne en y allant moi-même. Les événements de 1812 renversèrent ce beau rêve : le double sceptre de Charles-Quint et de Charlemagne fut brisé à Moscou et à Salamanque.

Campagne d'hiver de Wellington en Estramadure.

La satisfaction que j'éprouvais des brillants succès de Tarragone, Sagonte et Valence, ne tarda pas à être troublée. Après que Soult et Marmont, réunis momentanément pour sauver Badajoz, se furent séparés de nouveau, le premier était retourné, comme on sait, en Andalousie, et Marmont se hâta de revenir vers Ciudad-Rodrigo, que Wellington menaçait d'une attaque sérieuse.

J'avais pris, dans ces entrefaites, des mesures efficaces pour renforcer mon armée : à la nouvelle de la retraite de Masséna, des événements de Chiclana et d'Albuera, j'avais fait filer sur l'Espagne tout ce qui pouvait être disponible sans nuire aux préparatifs contre la Russie. Un corps de réserve formé dans la vieille Castille, sous les ordres du comte Dorsenne, reçut l'ordre de se porter sur Salamanque pour seconder Marmont, et fut aussitôt remplacé dans le nord par les différents détachements destinés à recompléter les régiments de toutes armes.

A l'aide de ce puissant renfort, Marmont n'eut pas de peine à faire lever le siége de Ciudad-

Rodrigo. Wellington n'était pas homme à s'engager sans chances favorables. Ne se croyant pas en mesure de maintenir à la fois l'investissement et de livrer bataille, il leva ses camps avancés derrière l'Agueda, et concentra ses forces dans la redoutable position de Guinaldo et de Sabugal, préparée de longue main pour nous bien recevoir. Marmont, désirant avec ardeur l'occasion de se signaler et d'engager son adversaire à combattre, s'y présenta le 28 septembre; mais, trouvant cette position trop avantageuse à l'ennemi pour en risquer l'attaque, il préféra rentrer dans ses cantonnements plutôt que de s'exposer aux chances d'une défaite. Le général français fit d'autant mieux dans cette occasion, qu'il reçut peu de semaines après l'ordre de détacher 10 à 12 mille hommes dans l'est, afin d'y assurer le succès de l'entreprise de Suchet. Je viens déjà de dire comment le général Montbrun, qui conduisit ce détachement vers Alicante, arriva trop tard pour concourir à la prise de Valence, et dût revenir en toute hâte sur ses pas : détachement d'autant plus déplorable, que l'ennemi ne manqua pas de nous en punir.

Wellington, promptement instruit de nos moindres mouvements, résolut de profiter de cette circonstance favorable. L'approche de l'hiver avait engagé Marmont à mettre ses troupes

en cantonnements jusque dans la vallée du Tage, persuadé que son adversaire ne tiendrait plus la campagne au milieu d'une saison toujours rigoureuse dans les pays de montagnes, quel que soit le degré de latitude sous lequel ils se trouvent situés. Mon lieutenant se trompa; malgré une neige abondante, le froid n'était pas assez vif pour que l'armée anglaise, amplement pourvue de tout, ne pût former quelque entreprise.

Wellington prend Ciudad-Rodrigo.

Wellington passa l'Agueda le 8 janvier, s'approcha de Ciudad-Rodrigo, et en brusqua le siége de manière que deux brèches étaient déja pratiquées le 21. Il est vrai que la maçonnerie du corps de place étant à découvert, l'opération n'était pas difficile, et l'artillerie anglaise n'y employa pas seulement des boulets du plus fort calibre, mais encore des bombes de 96 livres lancées horizontalement par des caronades en fer. L'assaut livré le lendemain fut soutenu d'abord avec bravoure par la garnison, digne d'un meilleur sort; la place n'en fut pas moins emportée, et la garnison de 1700 hommes prisonnière.

Marmont, paisible dans ses cantonnements, ou jugeant mal la durée de la résistance que pourrait opposer Ciudad-Rodrigo, parut vers Salamanque quelques jours après sa reddition: les Anglais avaient eu le temps d'en réparer les

brèches et d'y mettre garnison. Cette perte était d'autant plus sensible, que nous n'avions sous la main aucun moyen de faire un siége pour reprendre la place.

Il emporte également Badajoz.

Wellington, rentré derrière l'Agueda, fila peu de temps après par sa droite, passa la Guadiana le 16 mars, et parut devant Badajoz. Il n'était pas croyable que Soult mît autant de lenteur à la secourir, que Marmont en avait mis pour secourir Ciudad-Rodrigo. Le projet de Wellington était calculé sur la possibilité d'enlever le fort séparé de Picurina, d'ouvrir la seconde parallèle à ses pieds, et de battre la maçonnerie du corps de la place par les mêmes moyens qu'on avait employés contre Ciudad-Rodrigo. La place était défendue par 4 mille hommes sous les ordres du même Philippon qui s'était couvert de gloire lors du premier siége. Dans la nuit du 24 au 25 mars, le fort Picurina, battu d'abord par une artillerie foudroyante, est enlevé d'emblée; la seconde parallèle est aussitôt établie, et les batteries de brèche construites les jours suivants jouent avec tant de succès, que le 5 avril trois larges brèches se trouvaient déja praticables: l'assaut est ordonné pour le lendemain. Deux divisions assailliront les brèches, deux autres feront leurs attaques du côté opposé et vers le château, par le moyen d'une escalade dont le but est plutôt de diviser

l'attention de la garnison que de prendre la ville par un moyen qui réussit si rarement.

Toute l'attention de la garnison et du commandant se portent en effet vers le côté ouvert; tous les préparatifs y sont faits avec habileté, et les Anglais, après deux assauts meurtriers, se voient forcés à la retraite. Mais par un hasard inconcevable, les colonnes qui doivent escalader le côté opposé aux brèches parviennent à se loger sur le rempart, et, pénétrant ainsi sur un point qu'on croyait invulnérable, sèment l'épouvante parmi nos braves, qui venaient de se couvrir de gloire. Un combat fort rude s'engage corps à corps; mais l'ennemi ayant déja pénétré en forces dans la place, il devient impossible de mettre aucun ensemble dans la défense des pelotons épars de la garnison, qui fut enfin forcée à se rendre après des efforts partiels. Le brave Philippon est à l'abri de tout soupçon; mais il paraît que ses mesures ne furent bien prises que du côté menacé, ou qu'un de ses officiers manqua à son devoir. S'il avait eu une réserve convenable et bien disposée, il est probable que ce malheur ne fût pas arrivé. Les Anglais perdirent 200 officiers et 3400 hommes tués ou blessés, preuve incontestable de la vigueur qu'on leur opposa, et des brillants efforts qu'ils firent. Soult, arrivé le surlendemain à

la tête de son armée, apprit le funeste sort de la place, et rétrograda sur Séville, que les Espagnols, profitant de son absence, menaçaient déja.

La prise des deux places qui couvraient le centre de notre immense ligne d'opérations de Bayonne à Cadix était d'un funeste présage. Marmont, supposant à Soult les forces suffisantes pour sauver Badajoz, n'avait pas cru devoir, comme dans le premier siége, accourir directement sur la rive droite du Tage et s'avancer sur la Guadiana; il préféra laver son propre affront en cherchant à reprendre Ciudad-Rodrigo et Almeida, qu'il fit investir, et s'avança ensuite en Portugal jusqu'à Castel-Franco. Son projet était de détruire le beau pont que les Anglais avaient à Villa-Ucha, ou, selon les circonstances, de déboucher de là pour coopérer à la délivrance de Badajoz, en menaçant la ligne de retraite de Wellington. Si ce mouvement eût été concerté avec Soult, il eût été fort sage; mais isolé, il ne devait rien produire. A la nouvelle que Badajoz était tombé et que son adversaire revenait sur le Tage, Marmont se rapprocha de ses dépôts, pour ne pas exposer son armée à périr ou à se disperser faute de vivres.

Insurrection de l'Amérique espagnole.

Plusieurs autres événements mémorables avaient signalé l'année 1811 : l'insurrection de

l'Amérique espagnole par Miranda, la création de la république de Venezuela et de Caracas, des actes précurseurs de l'indépendance au Mexique et au Pérou, annonçaient partout cet hémisphère l'aurore d'une nouvelle ère politique. Un contre-poids formidable se préparait dans le Nouveau-Monde, et menaçait le système colonial qui valut aux Européens l'empire de l'univers. On était si occupé de moi en Europe, qu'on fit à peine attention à ces événements, qui, réunis à l'érection d'un trône sur les rivages brésiliens, formaient une révolution complète dans les affaires maritimes, commerciales et politiques de la vieille Europe.

La perte de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz m'affligea, moins par l'importance réelle de ces places, que par le talent supérieur que ces événements signalaient dans mon nouvel adversaire, et par la négligence manifeste que mettaient mes lieutenants à suivre leurs instructions. J'avais prescrit aux deux maréchaux de pourvoir ces places de garnisons suffisantes, et de les approvisionner pour six mois; Marmont surtout était inexcusable, car la garnison de Ciudad-Rodrigo était insuffisante. Au moment où tous nos efforts allaient se diriger vers la Russie, je ne pouvais être que très-sensible à un pareil revers. Heureusement les succès de Suchet en balançaient

amplement le désavantage, et je me flattais toujours que, débarrassé de l'ennemi dans l'est de l'Espagne et victorieux au nord de l'Europe, je saurais bien prendre ma revanche, en concentrant tous nos moyens pour frapper un jour un coup décisif contre les Anglais dans la péninsule.

L'opinion de bien des hommes habiles est que j'eusse mieux fait d'aller reprendre les places conquises par Wellington et de le chasser de la péninsule, que de songer à l'expédition de Russie. J'expliquerai plus tard les raisons qui m'y déterminèrent.

Affaires de Turquie.

Les événements qui se passèrent en Turquie dans la seconde période de 1811 n'étaient pas non plus de nature à me faire espérer de cette diversion d'aussi grands avantages que ceux que je m'en étais d'abord promis : je n'ignorais pas la fameuse maxime romaine, *de ne pas entreprendre deux guerres à la fois.* Si la guerre d'Espagne occupait la moitié de mes armées, celle de Turquie occupait 100 mille hommes à la Russie; elle en avait 25 mille qui guerroyaient en Géorgie et en Abassie contre les Perses et le pacha d'Erzeroum, je devais supposer qu'elle en entretiendrait autant en Finlande pour la garder. Bien que les choses prissent une tournure inattendue en Moldavie dans le courant de 1811, et que mes calculs dussent se modifier sur ces événements,

Guerre de Turquie, grands efforts des Russes.

toutefois c'était beaucoup que la Russie eût cet ennemi sur les bras.

Kamenski, renforcé pendant l'hiver de 25 mille recrues, avait débuté au mois de février par la prise de Loweza, que St.-Priest emporta par un coup de main vigoureux dans lequel les Turcs perdirent plus de 4 mille tués ou prisonniers. A cette époque, l'empereur Alexandre ordonna de retirer cinq divisions de cette armée pour les porter aux frontières de Pologne, et Kamenski étant mort, le général Koutousof vint prendre le commandement. Réduite à 50 mille hommes, il était naturel qu'il se bornât à la défensive avec elle. Les Turcs reprirent courage. Le visir s'approcha, le 6 juillet, de Roudschouck pour la reconquérir. Koutousof l'attendit, selon l'usage, avec ses carrés; peu s'en fallut qu'ils ne fussent entamés : les Turcs pénétrèrent jusque dans les jardins de la ville; mais manquant d'infanterie, fatigués de leurs efforts et mitraillés, ils reprirent le chemin de leur camp. Cette affaire ne décida rien; mais Koutousof, adossé à la bicoque de Roudschouck, sentit que l'ennemi pourrait être plus opiniâtre dans une seconde tentative; il repassa le Danube, en faisant démanteler les ouvrages qui avaient coûté à son prédécesseur tant de peines et de sang.

Le visir

Le visir, résolu à son tour de passer le fleuve

pour rentrer en Moldavie, fit déboucher Ismaël-Bey de Widdin pour fixer l'attention de ce côté. Le général Zass, qui lui était opposé, imagina de l'envelopper d'une ligne de redoutes, afin de le resserrer si près du Danube qu'il ne pût pousser plus loin; et il y réussit. L'armée principale des Turcs n'en passa pas moins de son côté, au-dessus de Roudschouck. Les Russes tombèrent sur la première colonne qui débarqua; mais, comme elle avait eu le temps de se retrancher, les Turcs se défendirent en désespérés, et tous les efforts pour les rompre n'aboutirent à rien.

passe le Danube et se trouve investi.

Koutousof résolut alors d'imiter Zass, de cerner l'ennemi par une ligne de retranchements. Il attira à lui toutes les forces possibles, et prit position en face du visir, qu'il entoura de neuf fortes redoutes : les intervalles étaient remplis par des carrés d'infanterie, entre lesquels on plaça la cavalerie. Malgré les avantages de cette position défensive, le général russe sentit bien qu'elle ne le mènerait à rien aussi long-temps que le visir communiquerait avec le camp situé à la rive droite, d'où il tirait ses vivres et ses munitions. Épiant l'occasion de se débarrasser du soin de garder l'armée ennemie, Koutousof reconnut bientôt que la communication du visir avec la rive droite n'avait lieu qu'au moyen de bateaux; et que son armée serait réduite à capituler, si l'on parvenait

à battre le corps laissé à la garde du camp et des magasins turcs. En conséquence, il fit passer Markof, le 13 octobre, avec 10 mille hommes, à cinq lieues au-dessus de la position. Ce général réussit à battre complètement la division turque laissée au camp, dont il s'empara avec le butin immense qui accompagne toujours une armée ottomane. Le visir, instruit de ce désastre, s'échappa dans une nacelle; et son armée, investie sur la rive gauche, fut bientôt en proie à toutes les horreurs de la faim. On en profita pour négocier la paix, si nécessaire à la Russie dans la lutte plus sérieuse que je lui préparais dans le Nord. Un armistice fut conclu à cet effet; mais le corps du visir demeura investi et bloqué, recevant ses vivres au jour le jour.

Pendant que les négociations se traînaient à Giurgewo, Ismaël-Bey, craignant d'être exposé au même sort que le visir, repassa le Danube à Widdin.

Son armée capitule.

L'armistice étant expiré sans que les deux partis fussent parvenus à s'entendre, les restes de l'armée du visir, réduits à 7 mille hommes, furent conduits en Russie; plus de 12 mille avaient péri de faim ou de maladie. Cet important succès eut de graves conséquences; le congrès pour la paix fut continué à Bucharest. J'espérais bien, en déclarant la guerre à la Russie,

venir au travers de ces négociations. Malheureusement Sébastiani, en qui les Turcs avaient grande confiance, avait quitté Constantinople. Le sultan, dont il avait sauvé la capitale en 1807, avait péri victime du fanatisme et de l'anarchie. Mon nouvel ambassadeur Latour-Maubourg ne négligeait rien de ce que lui commandaient ses instructions; mais il n'avait pas les mêmes titres à la confiance des Ottomans. Instruits par mes ennemis des stipulations d'Erfurth, et par l'Autriche du projet de partage que je lui avais offert, les Turcs s'abandonnèrent sans réserve aux conseils de l'Angleterre. Son ministre avait repris tout crédit sur le divan. Il fit jouer les grands ressorts pour le décider à la paix. Il était à craindre qu'elle se conclût aussitôt que la Russie, renonçant aux deux principautés, se contenterait de la limite du Pruth, et rendrait le reste de ses conquêtes. Les Turcs sont peu prévoyants; l'espoir de rétablir leurs limites jusqu'au Dniéper et de recouvrer la Crimée, les touchait moins que la conservation de ce qui leur restait. Quoi qu'il en arrivât, ce n'était pas le renfort d'une trentaine de mille hommes que cette paix procurerait à la Russie qui devait me faire hésiter dans une pareille circonstance, dès que j'étais certain d'entraîner la Prusse et l'Autriche. D'ailleurs, je dois en convenir, je m'at-

tendais que ma déclaration de guerre à la Russie rendrait la Porte plus exigeante, et mettrait des obstacles à la conclusion définitive de cette paix.

La guerre de Perse n'avait pas été menée avec moins de succès; les Russes, maîtres depuis trois ans d'Anapa, s'étaient emparés, le 17 septembre 1810, du camp des Perses et des Turcs à Aschol-kalaki; ils portaient leurs bannières victorieuses jusqu'aux murs de Poti, aux bouches du Phase. A l'orient, ils poussaient leurs avantages le long de la mer Caspienne jusque sous les murs de Lankaran. Cette guerre était pour eux un délassement plutôt qu'une diversion sérieuse.

Il est temps, au reste, de quitter ces plages lointaines pour arriver enfin à la grande entreprise qui devait mettre l'Europe à mes pieds, ou ruiner de fond en comble l'immense édifice que j'avais élevé avec tant de peines et de soins.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE XII.

ANNÉES 1807 ET 1808.

Suite des événements après la paix de Tilsit. Projets sur le Portugal. Junot s'empare du royaume. Murat entre en Espagne pour le soutenir. Grandes vues de Napoléon sur l'Italie. Occupation de Rome par les Français. Réunion de la Toscane à l'empire. Médiation inutile de l'Autriche près de l'Angleterre. Le comte de Stahremberg quitte Londres. Voyage de Napoléon en Italie. Décret de Milan. Origine de la révolution d'Espagne. Journée d'Aranjuez. Ferdinand VII proclamé roi. Protestation de Charles IV. Ces princes viennent à Bayonne. Le père cède sa couronne à Napoléon, et oblige Ferdinand à abdiquer. Insurrection générale. Junte de Bayonne qui proclame Joseph roi d'Espagne et des Indes. Dupont capitule à Baylen. Les autres corps français sont forcés de se retirer derrière l'Ebre. Junot, battu par les Anglais à Vimiera, signe un traité d'évacuation pour le Portugal. La Romana s'enfuit du Danemarck. Les Russes entrent en Finlande et prennent Sweaborg. . . . . page 1

CHAPITRE XIII.

ESPAGNE, 1808.

Résultats de nos revers en Espagne. Conférences d'Erfurth. Napoléon se rend lui-même en Espagne. Victoires de Burgos, d'Espinosa, de Tudela, de Wals. Entrée à Madrid. Les Anglais, sortis de Portugal, sont forcés de se rembarquer à la Corogne. Siége de Saragosse. Expédition de Soult en Portugal..... page 79

CHAPITRE XIV.

CAMPAGNE DE 1809.

L'Autriche se prépare à la guerre, pendant que Napoléon est occupé en Espagne. Il vole à Paris, et de là sur le Danube. Batailles mémorables d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne, d'Essling et de Wagram. L'Autriche est forcée à la paix. Opérations en Italie et en Pologne jusqu'à la fin de l'année. Les Russes occupent la Gallicie. Descente des Anglais à Flessingue.....page 135

CHAPITRE XV.

CAMPAGNE DE 1809.

Opérations en Espagne, en Suède et en Turquie en 1809. Soult est chassé du Portugal par Wellington. Ney évacue la Galice. Batailles de Talavera, d'Almonacid, d'Ocana, de Maria, de Belchite et de Valsch. Belle défense de Gironne.....page 318

CHAPITRE XVI.

CAMPAGNE DE 1810.

Mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche. Événements et campagne de 1810. Réunion de Rome à l'empire français. Conquête de l'Andalousie par Soult et Joseph qui manquent Cadix. Masséna envahit de nouveau le Portugal. Wellington, victorieux à Busaco, se replie sur le camp retranché de Lisbonne. Brillants succès de Suchet à Lerida et à Tortose. Réunion de la Hollande et du nord de la Westphalie jusqu'à Lubeck à l'empire français. Sénatus-consulte pour la réunion de Rome et la puissance temporelle des papes. Discussions religieuses..... page 391

CHAPITRE XVII.

CAMPAGNE DE 1811.

Situation générale en 1811. La Prusse propose à Napoléon de s'allier avec elle. Origine des démêlés avec la Russie. Campagne de 1811 en Espagne. Soult prend trop tard Badajoz. Affaire de Chiclana devant Cadix. Masséna est forcé d'évacuer le Portugal. Bataille de Fuente-de-Honor. Les Anglais veulent reprendre Badajoz. Ils battent Soult à Albuera. Marmont succède à Masséna, et se réunit à Soult pour délivrer Badajoz. Opérations brillantes de Suchet à Tarragone et Valence. Campagne d'hiver en Estramadure. Wellington reprend Ciudad-Rodrigo et Badajoz.

Événements de Turquie. Les Russes retirent une partie de leur armée. Koutousof n'en remporte pas moins une victoire décisive près de Roudschouck. Préparatifs pour la guerre de Russie. ..... page 469

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

00032709

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016